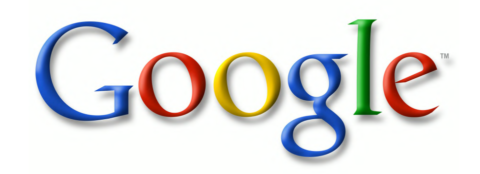


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

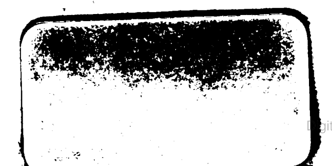
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



Digitized by Google

EX LIBRIS
PIERRE GRELLET



Digitized by Google

4 vol 1

BCU - Lausanne
1094840369
Digitized by Google

Digitized by Google

NOUVEAUX SYNONYMES FRANÇOIS.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOUVEAUX SYNONYMES FRANÇOIS;

OUVRAGE DÉDIÉ

A L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

Par M. l'Abbé ROUBAUD.
[Pierre-Joseph-André]

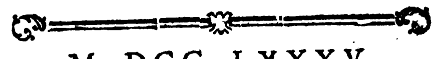
TOME PREMIER.



AZ 3831

A PARIS,

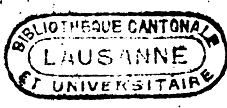
Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame Comtesse d'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Clúni.



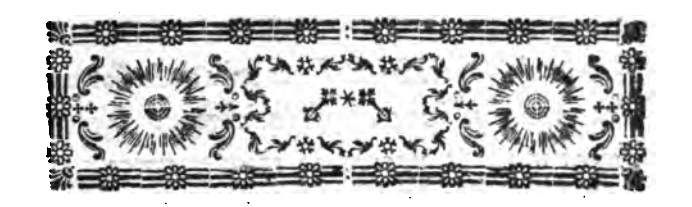
M. DCC. LXXXV.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

Digitized by Google

DON
(51400)


Digitized by Google



A L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

MESSIEURS,

Le desir de soumettre à votre jugement mes recherches sur la Langue Françoise, m'a inspiré le dessein de vous en offrir l'hommage. Vous daignez me permettre de les publier sous vos auspices : je suis déjà récompensé de mon travail. Je sens, comme je

a iij

Digitized by Google

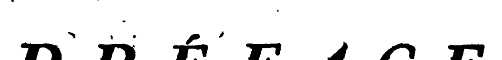
le dois, MESSIEURS, le prix de la faveur dont vous m'honorez. L'indulgence de mes Juges me fait espérer de trouver grace aux yeux du Public. Je n'oserois former un autre vœu : mais je me souviens, MESSIEURS, que la plupart des remarques de Vaugelas devinrent des regles de langage, lorsque l'Académie y eut fait imprimer le sceau de son approbation.

Je suis avec le plus profond respect,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, l'Abbé ROUBAUD.

Digitized by Google



PRÉFACE.

LE travail de déterminer le ſens précis des mots & les différences diſtinctives des mots ſouvent confondus les uns avec les autres à cauſe de leur ſynonymie apparente, mérite, & par ſa difficulté & par ſon utilité, les encouragemens du Public & la reconnoiſſance de la Nation. Eſt-il eſtimé, ce travail, autant qu'il devroit l'être? Le ridicule eſt là tout prêt pour humilier indiſtinctement les Sçavans qui s'occupent de ce ſoin; ou s'ils acquierent quelque gloire à perfectionner la Langue, eſt-ce la gloire ſi douce d'avoir, en bons citoyens, rendu par de pénibles veilles un ſervice important à la Patrie? Quelle que ſoit leur réputation littéraire, ils n'ont ſervi que des ingrats. Cependant il eſt ſenſible que, ſans la connoiſſance certaine de la valeur des mots, il n'y a point de connoiſſance certaine; que la confuſion des termes produit à la longue les mêmes effets que la confuſion des Langues; & qu'avec des ſignes vagues, obſcurs, équivoques, arbitraires, la parole incertaine & trompeuſe livre vos penſées à la diſpute,

Digitized by Google

la vérité à la contradiction, la Société aux divisions & à la discorde. J'ai écrit; & j'ai souvent éprouvé le tourment de porter & de reporter mon idée d'un terme ou d'une expression à l'autre, sans trouver des secours suffisans pour découvrir & reconnoître, entre différentes images, l'image propre de ma pensée. J'ai écrit sur le bien public; & j'ai vu la prévention arrêter, par des disputes de mots, les progrès de la plus utile des Sciences, & la vérité, offusquée par ces disputes, dérober, même à des esprits sages & désintéressés, le secret bien simple & bien facile de la prospérité publique.

Le principal mérite d'une Langue consiste dans la clarté; ou plutôt tout le mérite d'une Langue se réduit à la clarté. Expliquez-vous, entendons-nous; voilà tout ce que la Société demande au langage, & tout ce que le langage fait pour la Société. Je ne dirai pas que, sans la définition ou sans une notion exacte des mots, sans le développement de leurs propriétés, vous ne sentirez jamais toute l'énergie du langage qui, par le nom même qu'il donne à l'objet, vous en retrace le caractere ou le tableau; que vous ne sçauriez acquérir cette justesse d'expression, qui consiste dans

Digitized by Google

le parfait accord du ſigne avec la choſe ſignifiée; que vous ne parviendrez pas à cette préciſion de ſtyle, qui, en diſant tout ce qu'il faut, ne dit jamais que ce qu'il faut; que vous aſpireriez en vain à cette élégance continue, qui dépend principalement d'un choix délicat des mots les plus propres & les plus purs; que vous n'aurez pas cette fineſſe d'intelligence, qui découvre de fortes mépriſes là où le vulgaire ne voit que des termes connus & uſités; & ſur-tout que vous ne fixerez jamais votre Langue, néceſſairement variable & changeante, tant qu'elle prête ſes ſignes à des interprétations & à des applications arbitraires. Je dis donc ſeulement que vous aurez ſans ceſſe à craindre de tomber dans l'erreur ou d'y induire les autres.

Notre Langue a-t-elle donc un ſi grand nombre de mots dont la valeur ne ſoit qu'imparfaitement & inſuffiſamment connue? C'eſt à ceux qui la ſçavent le mieux à nous apprendre combien nous ſommes loin de la ſçavoir. Il n'y a pas juſqu'aux termes les plus communs & les plus familiers dont le vrai ſens n'échappe quelquefois aux Sçavans qui ſont le plus inſtruits, aux Maîtres mêmes qui travaillent à nous inſtruire. Que dirois-je de cette foule in-

nombrable qui ne parle que par imitation, comme un enfant parle la Langue de sa nourrice? De l'habitude à la science de la parole, vous avez une carriere épineuse & longue à parcourir, & des routes à vous frayer au milieu d'une obscurité plus ou moins profonde. Je n'oserois le dire, si je n'en donnois des preuves certaines dans tout le cours de l'Ouvrage que je présente au Public sur nos Synonymes ou sur les mots qui semblent avoir la même signification, mais qui n'expriment la même idée commune qu'en la distinguant, l'un & l'autre, par des traits particuliers & différens.

M. l'Abbé Girard a, le premier, ouvert les yeux à la Nation sur la richesse que la Langue acquerroit par la seule explication des Synonymes qui, sans une différence nette & précise, la surchargent de mots en l'appauvrissant d'idées. Par un Ouvrage d'un genre neuf, quoique souvent indiqué dans des essais de plusieurs Grammairiens, il nous a montré le moyen de jouir des biens dont nous ne sçavions pas user; & il a fait plus que de créer de nouvelles richesses. Son Livre, original, est presque devenu classique; il n'a plus besoin d'éloges. Remarquons seulement, à la gloire de l'Auteur, que les Ecrivains les plus re-

Digitized by Google

nommés de nos jours, empressés à suivre la voie qu'il leur avoit tracée, ne se sont point flattés de le laisser derriere eux.

Cependant (car il faut le dire) tous nos Synonymistes, en déployant dans ce travail leur génie & leur sagacité, n'ont presque rien fait pour l'instruction du Public & pour les progrès de la Langue. Ils ont assigné aux termes synonymes des différences distinctives; mais les ont-ils justifiées? Et pourquoi ne pas les justifier, s'ils avoient des motifs capables de dissiper nos doutes & nos craintes? Destituées de preuves, leurs décisions ne sont que des opinions qui, par l'autorité seule de ces Ecrivains, forment bien des préjugés dans mon esprit, mais n'y portent point de lumiere. S'ils se trompent, ils m'abusent: si le Public est trompé comme moi, la Langue se corrompt. Comment rassurer mon esprit inquiet qui cherche la science? Il faut donc que je juge moi-même les Maîtres dont je prenois des leçons; il faut que je découvre par mes propres forces la vérité qu'ils me promettent sans m'en offrir aucun caractere; il faut que le travail qu'ils ont fait pour m'apprendre ce que j'ignore, je le fasse avec beaucoup plus de soin, si je veux en effet sçavoir.

Digitized by Google

A la vérité, il arrive souvent que les distinctions établies par ces Grammairiens-Philosophes, & soutenues par des applications heureuses, prennent un grand crédit sur nous, parce que nous croyons avoir un sentiment intérieur de leur justesse, avec la persuasion que nous aurions jugé comme nos Maîtres, si nous avions pu nous rendre raison de nos idées confuses. Méfions-nous de cette facilité crédule de notre esprit : il aime mieux croire & se reposer, que de supporter l'incertitude du doute ou la peine de l'examen : il croit volontiers ce qui le flatte ; & ce prétendu sentiment de la vérité n'est souvent qu'une disposition à croire sans travail ce qui s'accorde le mieux avec nos idées dominantes, vraies ou fausses, avec nos habitudes bonnes ou mauvaises, avec l'usage de la Société bien ou mal instruite qui a formé notre langage. Au milieu des ténebres, vous voyez briller une lueur : elle vous réjouit & vous rassure : vous la suivez ; elle vous égare ou vous abandonne. J'ai lu à des gens très-éclairés divers articles des Synonymes de M. l'Abbé Girard & de l'Encyclopédie, ils se sont confirmés dans l'opinion favorable qu'ils en avoient déjà : ils ont lu mes observations sur ces arti-

Digitized by Google

cles ; & ils ont été ſurpris de ne les avoir pas faites.

Comment l'illuſion nous ſéduit-elle? par des apparences qui flattent nos penchans ou nos préjugés. J'ai voulu m'en défendre. Au lieu de deviner, j'ai voulu découvrir, convaincu qu'on ne ſçait pas la vérité tant qu'on ne ſe la prouve pas à ſoi-même, & qu'on croit en vain la tenir, ſi l'on n'a fait que l'embraſſer comme on embraſſe ſi ſouvent l'erreur. J'ai donc cherché les différences des mots ſynonymes dans leur valeur matérielle ou dans leurs élémens conſtitutifs, par l'analyſe, par l'étymologie, & par les rapports ſenſibles, tant de ſon que de ſens, qu'ils ont avec des mots de différentes Langues. Je me ſuis affermi dans mes penſées par l'examen des différentes acceptions des termes, & ſur-tout par la recherche de l'idée diſtinctive qui fait que deux termes ſynonymes dans un ſens, ne le ſont plus dans un autre. Je m'appuie enfin ſur l'uſage, mais ſur cet uſage qui, conſacré tout enſemble par ſon ancienneté & par ſon univerſalité, ſoutient encore l'épreuve de la critique, & acquiert une autorité nouvelle par la diſcuſſion.

Tout mot a ſa raiſon dans la Nature : je veux dire que les mots ſont des ſignes na-

Digitized by Google

turels des idées, par la propriété qu'ils ont en eux-mêmes de décrire ou de repréſenter les qualités ſenſibles des objets mêmes de nos penſées. Ainſi *tron*, *tonitru*, *tonnerre*, déſignent naturellement la foudre dont ils imitent le bruit. Cette vérité, démontrée par M. de Gébelin dans ſon Hiſtoire de la parole, ſera, ſi je ne me trompe, aſſez établie dans le cours de mon Ouvrage, pour qu'on me diſpenſe d'une longue diſſertation qui ſeroit ici déplacée. Je me contenterai d'y préparer les eſprits par quelques obſervations philoſophiques.

Les onomatopées, ſi fréquentes dans toutes les Langues, annoncent manifeſtement dans le langage, l'intention de peindre par la voix l'objet même de la penſée. Avec ſes divers élémens, modifiés, combinés, & variés à l'infini, la voix exprimera naturellement toutes les qualités qu'il s'agira d'exprimer, par exemple, l'éclat avec des ſons élevés & clairs, *A*, *Cla*, *Ho*; la douceur, avec des ſons modérés & coulans, *E*, *Bé*, *Si*; la légéreté, par les conſonnes les plus mobiles & les mouvemens les plus vifs, *L*, *Al*, *Aile*; la rudeſſe, par les conſonnes & les articulations les plus difficiles & les plus déſagréables, *R*, *Bre*, *Tre*, &c. La conſonne

Digitized by Google

G, *Gu*, tirée du gosier, désignera naturellement le gosier, la gorge, & les idées relatives à cet organe; la consonne *B* ou *P*, prononcée du bout des levres, la bouche, & par analogie la parole, &c.; la consonne *N*, qui sort en partie par le nez, le nez lui-même & les circonstances naturelles de cette émission. Les accens & les cris naturels de la joie, de la douleur, de la plainte, du plaisir, & de toutes nos sensations, sont enfin les expressions nécessaires des sensations mêmes, & les signes convenables des objets qui les excitent. Les hommes s'entendent les uns les autres avant de parler une Langue: comment conviendroient-ils d'un langage, s'ils ne s'entendoient pas? D'où tireroient-ils une Langue, si ce n'est de ces élémens, de ces signes donnés, de ces signes employés selon la valeur & les propriétés en vertu desquelles ils s'entendent, avant toute institution & sans aucune convention préalable? Il en est de l'instrument vocal comme de tous les autres organes: la Nature, en nous le donnant, nous apprend à nous en servir; & il n'est point d'art dont elle ne nous donne elle-même les premieres leçons. En même temps qu'elle est le premier Maître qui nous enseigne

les ſecrets de la parole, elle eſt le modele qu'elle nous apprend à imiter ou à peindre par les rapports que les mots ont matériellement avec les choſes.

Je m'abſtiens ici des preuves de fait, accumulées les unes ſur les autres dans toutes les Langues. S'il falloit encore établir que les noms des choſes ſont fondés ſur l'analogie ou ſur un rapport ſenſible entre les mots & les choſes mêmes, je rappellerois à mes Lecteurs que les noms des êtres métaphyſiques ou moraux ont primitivement déſigné les objets phyſiques qui ont, avec ces êtres, l'analogie la plus ſenſible : ainſi le mot *eſprit* ſignifie ſouffle ; & *vertu* ſignifie force. J'obſerverois que juſques aux noms propres des perſonnes, tous les mots expriment des qualités ou des particularités diſtinctives des objets, s'il falloit confirmer qu'ils n'ont point un ſens & une application arbitraire : ainſi *Abraham* ſignifie pere de la multitude ; *Job*, qui gémit ; *Jonathan*, don du Seigneur ; & toute l'Hiſtoire ancienne s'accorde en ce point avec l'Ecriture Sainte. Faut-il enfin un motif ſuffiſant pour préſumer du moins que les noms divers impoſés à la même choſe, préſentent en effet l'objet ſous des faces différentes ou avec des

Digitized by Google

des attributs particuliers? Il n'y a qu'à considérer la valeur certaine de ces dénominations ou appellations, lorsqu'elles sont puisées dans notre Langue même ou dans une source connue : ainsi *Dieu* s'appelle aussi l'Etre, l'Eternel, le Créateur, le Tout-Puissant, &c. : il s'appelle *Dieu* comme auteur de la lumiere (*di*); l'*Etre*, comme l'Etre par excellence, qui existe par lui-même avec toute la plénitude de l'existence ; l'*Eternel*, parce qu'il n'a point eu de commencement & qu'il n'aura point de fin ; le *Créateur*, comme auteur incréé de tout ce qui existe ; le *Tout-Puissant*, parce que tout lui est possible, & que rien ne peut être que par lui.

Les mots sont donc des signes expressifs & naturels des choses, par la propriété qu'ils ont d'en retracer ou d'en rappeller les traits sensibles & distinctifs. Mais convenons de bonne foi que, dans les transmigrations & les révolutions continuelles des Langues, ils ont été si changés, si altérés, si dénaturés, qu'il en est qui ne conservent aucune trace apparente de leur premiere origine, & ne nous offrent aucune lumiere sur leur valeur primitive. Alors, si j'interroge en vain la Nature, j'ai recours au principe de la fraternité

Digitized by Google

des Langues : il me conduit au même but ; il me conduiroit même jusqu'à la Langue primitive, si j'en avois besoin. En effet, il est aussi peu possible de concevoir deux Langues formées d'élémens étrangers les uns aux autres, que deux musiques fondées sur des principes différens d'harmonie ; car l'organisation de l'homme est par-tout essentiellement la même. Quoi qu'il en soit, nous reconnoissons des Langues meres ; nous connoissons les Langues dérivées de la même source : leur affinité n'est donc pas douteuse. Je les expliquerai donc les unes par les autres ; & lorsque ma Langue ne me présentera qu'une notion ou une idée vague de certains mots, je tâcherai de l'éclaircir & de la fixer par le sens mieux connu des mots analogues que je trouverai dans le latin, ou dans l'italien, l'espagnol, l'allemand, &c. & sur-tout dans le celte, source commune de toutes ces Langues. L'idée commune à un mot, également françois, latin, allemand, grec, oriental, est sans doute son idée propre.

Qu'on ne m'objecte pas l'incertitude & la vanité des étymologies ! Les extravagantes imaginations de quelques Etymo-

Digitized by Google

logiſtes n'empêchent pas que l'Etymologie ne ſoit un art, & qu'elle n'impoſe ſilence à la raillerie par des origines certaines & inconteſtables. Cet art a ſes regles; & la premiere de ces regles eſt d'exiger un double rapport de ſon & de ſens entre les mots de deux Langues, pour aſſurer que la Langue moderne les a reçus de l'ancienne, ou que les deux Langues les ont également puiſés dans la même ſource. Enfin, il y a des étymologies certaines; celles-là donnent une grande force à mes conjectures: il y en a de très-probables; celles-là donnent encore du poids à mes opinions: il y en a qui n'ont que de la vraiſemblance; & il vaut mieux avoir pour ſoi la vraiſemblance que de ne pas même avoir une apparence de raiſon.

Ici j'ai un hommage à rendre à l'Auteur du *Monde primitif*, homme rare & intéreſſant, dont la perte eſt irréparable. Si la partie étymologique de mon Ouvrage eſt de quelque prix, je le dois à cet habile interprete de la Nature & de l'Antiquité, le plus ſçavant peut-être & ſans doute le *mieux ſçavant* (pour parler le langage de Montaigne) des Maîtres dont j'aye pris des leçons. J'ai aſſez médité ſes Ecrits &

Digitized by Google

assez discuté familiérement avec lui ses principes, pour le défendre contre des censeurs dont l'autorité seroit imposante pour moi, s'ils avoient approfondi, comme moi, sa doctrine. Quant à ces petits Critiques à qui la Nature a caché la mesure des Grands Hommes, il ne faut pas leur envier le plaisir de s'égayer sur les Ouvrages de M. Court de Gébelin; ils le font sans malice. Je parle sans enthousiasme & sans prévention. Qu'on lise mon Livre: on verra que je n'adopte pas les idées d'autrui sans examen, & que j'ai acquis le droit de louer l'homme dont je combats quelquefois les opinions: c'est, à la vérité, avec les armes qu'il m'a fournies; & toujours l'honneur du triomphe lui appartient. Il ne me reste, à cet égard, que l'idée simple & naturelle de tirer les différences qui distinguent les termes synonymes de leur sens propre & naturel, par le moyen, devenu facile, de l'étymologie & de la comparaison des Langues; idée que mes prédécesseurs auroient infailliblement adoptée, s'ils avoient eu les mêmes secours que moi à l'égard des origines de la Langue Françoise.

Du reste, que l'on rejette mes principes sur la formation & sur la fraternité des

Digitized by Google

Langues, j'eſpere que mon Ouvrage ſe ſoutiendra ſans leur appui. Mais qu'on daigne me lire avant de me juger ; peut-être à la fin ſera-t-on réconcilié avec ces principes mêmes.

Les moyens de découvrir & de démontrer la vérité ſe multiplient pour celui qui la cherche de bonne foi, & qui, difficile à ſatisfaire, ne veut croire que la vérité prouvée. Or les données de l'étymologie ſont quelquefois trop incertaines ou trop vagues : les mots, dérivés de la même ſource, ont ſubi des changemens en paſſant d'un peuple & d'un climat àl'autre : enfin chaque Langue éprouve des révolutions. J'ai donc cherché dans la Langue même de nouveaux ſecours pour fixer mes idées & les différences de ſes ſynonymes. J'en ai trouvé, & j'en ai tiré des regles de critique. Ma méthode ſe réduit à comparer enſemble les différentes acceptions & les applications uſitées d'un mot pour en tirer ſon idée propre, & les acceptions ou les applications différentes de deux mots ſynonymes pour en tirer leurs idées *différentielles* (ſi je puis me ſervir de ce mot pour exprimer ce qui conſtitue la différence). Je dis que l'idée commune à toutes les acceptions & applica-

Digitized by Google

tions consacrées d'un mot, en détermine le sens essentiel & naturel; puisqu'il ne peut jamais s'en départir, tandis qu'il se dépouille quelquefois des autres. Je dis que les idées particulieres que chaque mot, synonyme d'un autre dans un sens, renferme dans ses autres acceptions à l'exclusion de son synonyme, indique les différences sensibles & distinctives des deux termes; puisqu'elles supposent dans l'un une propriété que l'autre n'a pas. Ainsi, par exemple, je veux expliquer la valeur du mot *lever*: dans un sens, il est synonyme de *hausser*; dans un autre, il l'est d'*ôter*: or *ôter* & *hausser* ne sont point synonymes: ce mot a donc une double énergie, qui fait qu'on le confond tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre de ces verbes, & qu'on le distingue tantôt de celui-ci, tantôt de celui-là; par-là j'en détermine aussi la valeur essentielle. De même le sens propre & physique d'un mot me sert à en expliquer le sens figuré ou moral; & je m'aide quelquefois du sens moral pour éclaircir le sens physique. Ce travail est pénible; mais on n'en sentira peut-être pas toutes les difficultés en lisant mon Ouvrage.

L'usage est donc aussi un oracle que je consulte; mais l'usage ancien, constant,

Digitized by Google

général : c'eſt celui-là qui, en matiere de Langue, fait loi, comme la coutume immémoriale conſacrée, inviolable, en matiere civile. Un uſage nouveau n'eſt encore qu'une mode nouvelle ; il n'a point d'autorité. L'uſage qui varie, détruit ſon propre crédit ; c'eſt l'ignorance ou le caprice qui change. Un uſage particulier eſt celui de quelques individus ou d'un canton ; il n'eſt point celui de la Langue. L'uſage établi par une adoption authentique, veut & ordonne ; mais il ne défend rien de ce qui eſt conforme aux regles générales du langage & au génie de la Langue ; car il ne peut pas s'oppoſer à l'avancement & au perfectionnement de la Langue. L'uſage ordinaire, s'il n'eſt pas revêtu des caracteres que je viens de marquer, permet, autoriſe ; il n'ordonne ni ne défend : il convient de l'apprécier: il faut le décrier s'il eſt mauvais ; parce qu'il n'y a point de bonne raiſon de gâter & de corrompre la Langue. L'uſage des bons Ecrivains & des gens polis, quand il y a de bons Ecrivains & des gens polis en fait de langage, forme une préſomption très-favorable : cependant les autorités ne valent pas de bonnes raiſons. C'eſt pourquoi, lorſque j'invoque l'uſage, je

m'applique à le juſtifier, j'en cherche la cauſe, je tâche d'en établir la légitimité; & toujours ou preſque toujours, s'il a les conditions requiſes, je le trouve d'accord avec les principes philoſophiques & les regles eſſentielles de l'art de parler.

Telle eſt ma façon de penſer à l'égard de l'uſage. Je m'aſſure, autant que je le puis, de ſon authenticité par le témoignage uniforme des Vocabuliſtes, des Grammairiens, & ſur-tout de l'Académie Françoiſe; de ſa perpétuité par l'accord ſoutenu de l'ancien langage avec le langage actuel; de la valeur qu'il attribue aux mots par les idées, les expreſſions, les phraſes qu'il a ſpécialement conſacrées, comme dans ſes proverbes & dans ſes manieres de parler proverbiales; de ſa juſteſſe par des raiſons d'étymologie, d'analogie, de grammaire. Je cite nos anciens Auteurs: avec leur langage naïf, ils ſont plus près de l'origine & du ſens primitif des mots; & remarquez que la naïveté, loin de nuire à l'énergie, ſert bien plutôt à la déployer. Je cite les Modernes, les morts dont le mérite eſt jugé définitivement; ils ont parlé la Langue épurée & perfectionnée. Bouhours avoit donné l'exemple de juſtifier l'uſage & ſes propres déciſions par des

paſſages de nos bons Ecrivains : nos nouveaux Synonymiſtes n'ont point ſuivi cet exemple : je m'y ſuis conformé, parce que je n'avois pas le droit d'en être cru ſur ma parole ; & par un choix de citations, mon travail a ſans doute acquis plus d'importance & peut-être quelque agrément.

Ce concours de moyens m'a paru ſeul propre à fixer avec certitude & invariablement les idées diſtinctives des mots, & la Langue. Avec cette méthode, ſi je me trompe, c'eſt faute ou d'intelligence ou de ſçavoir ; c'eſt ma faute : la méthode, toujours sûre, ſe tourne alors contre moi pour vous aider à me convaincre d'erreur. Peut-être aurois-je rendu à la Langue un ſervice aſſez important, quand je n'aurois fait que montrer à la critique l'art de chercher, de découvrir, de diſcerner la vérité égarée dans le déſordre de nos idées, ou obſcurcie par leur confuſion, ou même perdue dans des ruines négligées. Ce travail, quelque difficile qu'il paroiſſe d'abord, ne demande qu'un peu d'exercice pour qu'un Homme de Lettres ſoit en état de trouver bientôt les différences des ſynonymes le plus généralement confondus. Le travail le plus difficile eſt celui qui ſe fait ſans

Digitized by Google

regle. Une bonne méthode applanit les obstacles. Peut-être aussi que mes profondes recherches m'ont conduit à des observations, à des explications, à des découvertes qui, par un jour nouveau répandu sur la Langue, en éclaircissent le systême, en étendent l'intelligence, en préviennent la corruption, en facilitent singuliérement l'étude sur-tout aux Etrangers. Ainsi, par exemple, j'explique la plupart des terminaisons communes à beaucoup de mots & caractéristiques de tel genre de mots, telles que celles des adjectifs qui finissent en *ant* ou *ent*, ou en *eux*, en *al*, en *ime*, en *er*, &c.; ou celles des substantifs qui finissent en *ité*, en *ie*, en *isme*, en *age*, en *ure*, en *ion*, en *erie*, &c. Dès qu'on sçait que la finale *eur* signifie celui qui fait; la finale *ion*, l'action qu'on fait; la finale *ure* la chose qu'on a faite par cette action, on sçait que le *Créateur* est celui qui crée; la *création*, l'action qu'il fait de créer; la *créature*, l'ouvrage ou le résultat de l'action du *Créateur* ou de l'acte de la *création*: vous connoissez aussi-tôt le sens très-distinct de tous les mots d'une famille, diversifiés par ces modifications. Souvent une de ces terminaisons expliquée vous apprend la dif-

Digitized by Google

férence d'un grand nombre de ſynonymes: ſi vous ſçavez la valeur de la terminaiſon ſubſtantive *ée*, vous ſçavez diſtinguer par la même regle l'*année* de l'an, la *renommée* du *renom*, l'*hyménée* de l'*hymen*, &c. J'oſe le dire, ce travail eſt neuf & digne de remarque.

Après avoir trouvé par ma méthode le ſens diſtinctif de chaque mot, il me reſte la tâche la plus difficile à remplir; celle de me faire entendre, & de rendre ſenſibles ou des nuances très-délicates ou des idées très-métaphyſiques. Je ſçais la valeur des mots, ſi on ne me la demande pas; dès qu'on me la demande, je ne la ſçais plus. Les termes me manquent, les termes propres manquent peut-être à la Langue, pour exprimer des idées fines d'une maniere claire, nette & préciſe. Une définition rigoureuſe ſera trop courte; je ne ſuis pas aſſez intelligible: ſi je la développe aſſez pour la mettre à portée de tous les eſprits, je ſerai diffus. Entre deux défauts preſque inévitables, je choiſis celui qui rendra mon Ouvrage plus généralement utile & inſtructif. Que les gens éclairés ne me reprochent point de me défier de leur intelligence, je parle à toute ſorte de Lecteurs & pour être entendu de tout le monde. Les uns ſont faits pour m'inſ-

Digitized by Google

truire ; je voudrois instruire les autres ; & je propose moins un Livre à lire, qu'un Ouvrage philosophique à étudier : je dois, autant qu'il est possible, faciliter cette étude.

M. l'Abbé Girard a obtenu & mérité ses succès par l'idée très-judicieuse d'éclairer ses distinctions générales qu'on n'aura pas tout d'un coup saisies, avec des applications particulieres dont on croit aussitôt sentir toute la justesse. A cet égard, son Livre est un de ces modeles que vous êtes forcé d'imiter, si vous travaillez dans le même genre, & parce qu'ils menent en effet à la perfection, & parce qu'ils ont fixé le goût du Public. Cet excellent moyen d'instruction est d'autant plus recommandable, qu'il vous permet de déployer les richesses de votre génie en allant droit à vos fins. Toutes vos applications des mots seront des pensées, si vous le voulez : avec des réflexions & des observations littéraires, grammaticales ou morales, politiques, historiques, philosophiques, vous ferez également bien sentir l'énergie propre de chaque terme; & vous répandrez sur un sujet aride l'intérêt & l'agrément qui attirent & attachent le Lecteur : il ne tiendra qu'à vous, par exemple, de fondre habilement l'histoire des mœurs dans l'ex-

Digitized by Google

plication de la Langue. Il n'eſt rien d'utile & d'agréable que le choix de vos applications n'amene dans votre ouvrage, ſans vous écarter de vos voies & vous éloigner de votre but. J'ai mis cette reſſource à profit : peut-être même me ſuis-je quelquefois trop abandonné à mon goût, & je crains que ce défaut ne ſoit trop ſenſible dans le premier volume de mon Recueil. Quoi qu'il en ſoit, deux motifs m'ont engagé à multiplier & à varier mes applications : l'un eſt, ſi je ne me trompe, une raiſon aſſez plauſible ; l'autre pourroit bien n'être, au jugement du Public, qu'une excuſe aſſez frivole. Ma raiſon eſt que, ſans cet artifice propre à inculquer des leçons, la vérité ne fait, pour ainſi dire, que paſſer devant l'eſprit comme une lumiere fugitive ; qu'elle ne prend pas ſur tous les genres d'eſprits, ſi elle ne ſe prête à la capacité de chacun par la diverſité de ſes formes ; que d'une ſucceſſion trop rapide d'articles ou de tableaux ſans aucun rapport les uns avec les autres, à peine nous reſtera-t-il des idées ou des images confuſes qui ne ſervent qu'à nous offuſquer ; & qu'enfin la plupart des Lecteurs ſeront bientôt dégoûtés & rebutés de vos diſcuſſions métaphyſiques, ſi vous ne charmez en quelque ſorte ſon atten-

Digitized by Google

tion par une grande variété de choſes utiles ou agréables qui réveillent ſa curioſité ſurpriſe. Moi-même, malgré mon goût pour ce travail, j'aurois été bientôt contraint de retourner en arriere, ſi j'avois été obligé de retenir ſans ceſſe ma penſée & de me refuſer au plaiſir de réunir, autant qu'il eſt en moi, divers genres d'inſtruction & d'utilité; & c'eſt-là mon excuſe.

Je prie le Public de conſidérer que mes longs articles le ſont ordinairement bien moins par la grande quantité des applications de la même idée, que par des explications étendues des choſes qu'il importe d'approfondir. L'ignorance des mots tient ſouvent à l'ignorance des choſes mêmes : & alors il faut expliquer les mots par les choſes; car il faut connoître la valeur des choſes pour ſentir toute la valeur des mots. Ainſi, par exemple, pour diſtinguer l'*équité* de la *juſtice*, la *purete* de la *chaſteté*, la *complaiſance* de la *condeſcendance*, la *reconnoiſſance* de la *gratitude*, il s'agit moins de déterminer le ſens littéral de chaque mot, que de développer les caracteres diſtinctifs de chaque qualité, d'après la propriété naturelle des termes : j'examine donc en détail les principes, les motifs, les procédés, les moyens,

Digitized by Google

les fins de chacune de ces qualités, à la maniere des Philosophes qui se proposent de donner l'idée complette de la chose pour la distinguer de toute autre. Alors, obligé de parcourir toutes les voies qui vont se réunir au même but, ma marche est inévitablement longue; mais ma tâche est mieux remplie, le Lecteur est mieux instruit. Aussi tel article de mon Ouvrage sera-t-il le résumé d'un traité réduit à ses élémens & à ses résultats: j'aurai fait, si l'on veut, un traité de morale. Au risque de tomber dans le défaut d'une trop grande abondance de choses, je ne néglige rien de ce qui peut ajouter un nouvel intérêt à celui que le sujet inspire naturellement; & je pourrois même inviter le Lecteur à s'arrêter sur les articles qui, par leurs titres seuls, n'engageroient pas son attention.

Tel est le compte que j'avois à rendre d'un travail qu'il seroit quelquefois difficile de suivre & d'apprécier, si ma méthode n'étoit pas connue. Animé du desir ardent de concourir de toutes mes forces à rappeler la Langue à sa clarté, à sa pureté, à son énergie, à son ancienne abondance, je recevrai avec reconnoissance les observations qu'on daignera m'adresser, soit par les Papiers publics, soit

Digitized by Google

par des voies particulieres, ſur les fautes & les erreurs dans leſquelles je pourrois innocemment entraîner des Lecteurs inattentifs & trop confians. La critique de mon Livre eſt aſſez facile. J'appuie toujours de quelque raiſon tout ce que j'avance : or il eſt plus aiſé de convaincre d'erreur celui qui donne une mauvaiſe raiſon de ſon opinion, que celui qui n'en donne aucune de ſon jugement. D'ailleurs je tiens, moi-même, le flambeau de la Critique devant celui qui voudra juger de mon exactitude à ſuivre les regles établies par ma méthode pour le diſcernement de la vérité.

Je profiterai des bons & des mauvais avis que j'aurai reçus, des uns pour me corriger, des autres pour éclaircir les doutes que j'aurois dû prévenir ; & ce ſera ſoit par un Supplément, ſoit dans une ſeconde édition de mon Ouvrage : car la vanité des petites diſputes littéraires, faites pour amuſer certains Lecteurs oiſeux de Feuilles périodiques & de Pamflets, ne me tente pas. Comme je n'emprunte point les penſées d'un Auteur ſans le citer, ſi ma mémoire me ſert fidélement, je n'enrichirai pas mon Livre des inſtructions qu'on m'aura jugé digne de recueillir,

Digitized by Google

recueillir, ſans en rapporter la gloire à ceux à qui elle ſera due : ils m'affligeroient, s'ils ne me permettoient pas de les nommer. Du reſte, c'eſt avec franchiſe que j'appelle la critique à mon ſecours; mon intérêt, la perfection de mon Ouvrage, ſuffiroit ſans doute pour me l'inſpirer. Comment ne pas craindre de s'être ſouvent égaré, quand on a rencontré, comme moi, ſur ſes pas tant d'obſtacles, tant d'obſcurités, tant de preſtiges, tant d'illuſions, dans une carriere, à la vérité ouverte, mais ſans aucune route frayée ou même tracée juſqu'au but? J'ai vu dans l'erreur les plus habiles Grammairiens & les Ecrivains les plus diſtingués, & j'ai tremblé. Mais les difficultés irritent mon zele; & j'ai oſé défendre la juſteſſe & la pureté de la Langue contre les Maîtres mêmes dont les erreurs, reſpectables en quelque ſorte par leur autorité, auroient infailliblement abuſé le Public. Je l'ai fait avec quelque regret, moins à cauſe du danger de me compromettre contre leur réputation, que dans la crainte d'être ſoupçonné par un certain Public qui ne connoît point mon caractere, de vouloir m'élever ſur leurs ruines. Je l'ai fait avec regret, car

Digitized by Google

je l'ai fait avec beaucoup de réſerve; puiſque je n'ai réfuté de leurs Ouvrages que quelques erreurs capitales qu'il étoit important de ne pas laiſſer accréditer. J'ai négligé le reſte. Afin que le Lecteur juge ſans méfiance & facilement entre eux & moi, je tranſcris preſque toujours en entier les articles de leurs Synonymes, qui me paroiſſent mériter une ſérieuſe diſcuſſion.

Je demande la permiſſion de produire ici une preuve du deſir ſincere que j'ai de me corriger & de perfectionner mon Ouvrage. Lorſque je compoſai l'article *Adverbes & Phraſes adverbiales*, l'explication de la terminaiſon *ment*, donnée par M. de Gébelin dans ſa Grammaire univerſelle, ne ſe préſenta point à mon eſprit : je m'en ſuis reſſouvenu trop tard pour la placer dans mon Livre. Je l'ajouterai ici par forme de correction ou de ſupplément, ſi on me le permet, en obſervant néanmoins qu'elle ne détruit point ou plutôt qu'elle confirme la diſtinction que j'ai établie entre l'*Adverbe* & la *Phraſe adverbiale*.

» Quant aux *Adverbes* qui indiquent la » qualité d'une action, ils ſe reconnoiſ- » ſent en françois à la terminaiſon *ment*, » le *mente* des Italiens; & en latin, à

Digitized by Google

» la terminaison *ter*. Il se conduit *pru-*
» *demment*, la fortune lui est *constam-*
» *ment* contraire.

» On a cru que cette terminaison ve-
» noit du latin *mente* qui signifie avec es-
» prit, & que *prudemment* signifie avec
» un esprit prudent; *fortement*, avec un
» esprit fort.

» Mais les Latins terminoient ces ad-
» verbes en *ter*; & par quelle raison
» eussions-nous abandonné cette termi-
» naison, pour en donner une autre à
» ces mots, empruntée également du la-
» tin, si ces mots nous étoient venus
» des Latins? C'eût été une bizarrerie
» qui n'auroit ressemblé à rien. Disons,
» sans crainte de nous tromper, que
» cette terminaison *ment*, qu'on a dû
» écrire *mant*, en se conformant à la
» prononciation, vient d'un mot qui dé-
» signe l'étendue, la qualité, l'idée su-
» perlative, en cela parfaitement sem-
» blable au *ter* des Latins: & que ces ex-
» pressions, *agir prudemment*, *fortement*,
» doivent se rendre par celles-ci, agir
» d'une maniere *remplie* de prudence,
» *remplie* de force, tout comme le *pru-*
» *denter* & le *fortiter* des Latins.

» Ce mot n'est pas même difficile à

Digitized by Google

» trouver, quoiqu'aucun Etymologiste ne
» s'en soit douté : c'est le vieux mot *mant*,
» beaucoup, qui fit l'italien & le pro-
» vençal *manto*; l'italien *ta-manto*, si
» grand; & notre mot *maint*, par lequel
» nous désignons un grand nombre.

» Ce mot *maint* ne se rapporta jamais,
» comme on l'a cru mal à propos, à la
» famille *multus*, *moult*, *abondant*; il
» se forma du mot *man*, qui signifie *main* :
» *maint* & *mainte* signifioient à pleines
» mains, en abondance : on ne pouvoit
» donc choisir un mot plus propre à rem-
» placer le *ter* des Latins. De là vinrent
» ces mots des Langues du Nord, qui con-
» firmeront ce que nous venons de dire,
» &c. «. *Gram. Univ. p.* 325—26.

Le Public seroit disposé à l'indulgence envers moi, s'il sçavoit que mes Synonymes sont l'ouvrage d'un malade qui, accablé de souffrance & réduit à l'impuissance de conduire sa plume, ne jouissoit qu'à peine d'une certaine liberté d'esprit dans des momens de calme aussi rares que courts, & ne trouvoit dans le repos qu'un ennui plus insupportable encore pour lui que la douleur. Jeune, je m'étois exercé dans ce genre de travail, & l'on a daigné recueillir mes premiers essais. Occupé dans la suite d'une

Digitized by Google

ſcience nouvelle pour nous, j'ai été quelquefois obligé de m'aſſurer de la valeur propre de quelques termes & de la différence de pluſieurs autres. Enfin l'idée de reprendre mes recherches en ce genre, m'a promis une diſtraction d'autant plus agréable, qu'elles ne m'impoſoient point la loi d'une aſſiduité incompatible avec mon état. J'ai écrit, lorſque j'ai pu tenir la plume quelques inſtans. Avec le temps, j'ai entaſſé des matériaux ; & j'ai fait un Livre ſans en avoir formé le deſſein.

Mais il s'agit de mon Ouvrage, & non de ma perſonne. Cependant peut-être me ſçaura-t-on quelque gré d'avoir fait tous mes efforts pour expliquer les ſecrets de la Langue, étaler ſa richeſſe, développer ſon génie & ſoutenir ſa gloire, contre l'ignorance qui, bientôt maîtreſſe de l'uſage, conſacrera tous les abus ; contre l'abus général de l'hyperbole, qui énerve & dégrade ce qu'il y a de plus fort & de plus grand dans les termes & les expreſſions, par les petites idées qu'il y attache ; contre ce faux bel-eſprit, qui, dédaignant d'appeler les choſes par leurs noms & dénaturant tous les genres, ne propoſe que des énigmes en ſtyle ſcientifique ; contre ce goût de l'équivoque, qui, affectant la corruption des mœurs,

ſalit & corrompt les paroles & les expreſſions les plus ſimples & les plus innocentes qu'une bouche pure n'oſera plus prononcer ; contre la facilité du monde poli à prendre le jargon barbare de cette populace d'Ouvriers qui donnent le ton à la mode ; en un mot, contre le torrent qui menace de nous replonger dans la barbarie, ſans qu'on y oppoſe aucune barriere. Un nouveau Dictionnaire néologique nous effrayeroit autant par l'énormité du volume que par l'extravagance des expreſſions. Pour garantir la Langue plus efficacement des variations & des révolutions qui l'accuſent au moins d'incertitude & d'inconſtance, je voudrois faire ſur chaque mot le même travail que j'ai fait ſur quelques-uns de ſes ſynonymes : je voudrois déterminer, par l'étymologie & l'analyſe, la valeur élémentaire & propre des mots ; les comparer avec les mots qui, dans les autres Langues, expriment les mêmes idées ; en juſtifier l'uſage en oppoſition avec l'abus ; expoſer les changemens qu'ils ont ſubis & les idées acceſſoires qu'ils ont empruntées ; rendre raiſon de leurs différentes acceptions, quand elles ne méritent point d'être proſcrites, &c. : je voudrois m'entourer de toutes les autorités capables de fixer l'idée

Digitized by Google

de la chose & l'opinion. Cette entreprise est infiniment au dessus de mes forces ; je me borne à l'indiquer. Mais la Langue, toujours mobile & versatile, ne seroit jamais que le langage du jour ; & un tel ouvrage exécuté par nos Maîtres & revêtu d'une sanction respectable, la défendroit, autant qu'il est possible, des injures de l'ignorance, du mauvais goût & du temps.

J'oserai, en finissant cette Préface, inviter les Sçavans Etrangers à traiter de la synonymie des mots employés dans leurs Langues avec la même signification, suivant la méthode que je viens de tracer. Je ne connois en ce genre que deux Ouvrages ; l'un sur les Synonymes latins, publié à Paris en 1777 par M. Gardin Dumesnil ; l'autre sur les Synonymes anglois, publié à Londres en 1766, par un Auteur anonyme. L'un est un bon recueil de remarques faites par les anciens Latinistes, & enrichi de recherches nouvelles ; il mérite d'être recommandé à ceux qui ne sont pas à portée de remonter jusqu'aux sources. L'autre est une imitation fidele & le plus souvent une traduction littérale de l'Ouvrage de M. l'Abbé Girard ; & il n'est point à négliger. Avec le Dictionnaire étymologique de Bayley, il seroit facile de remplir, à l'égard de

Digitized by Google

la Langue Angloiſe, la tâche que je propoſe ; j'ai même obſervé qu'il ne faut pas beaucoup d'efforts pour découvrir la valeur des terminaiſons ordinaires de cette Langue : ainſi, par exemple *ing*, terminaiſon ſubſtantive, marque l'action ; *eſſ* la qualité ; *ery*, le genre d'action, &c. Les Italiens ont de grands moyens pour réuſſir dans le même travail. Le concours de ces recherches ſur les différentes Langues de l'Europe, nous conduiroit à la connoiſſance des rapports matériels que toutes ces Langues ont les unes avec les autres, & des ſecours que les unes nous prêteroient pour éclaircir les autres. Le réſultat de ces recherches combinées, nous conduiroit, ſinon à une Langue élémentaire à l'uſage de toute l'Europe, du moins à des racines & à des élémens communs qui applaniroient l'étude & l'intelligence de ces différentes Langues. Rapprocher les hommes, les peuples, les uns des autres, par des communications faciles, dans quelque genre que ce ſoit, c'eſt toujours rendre un ſervice important à l'humanité.

Fin de la Préface.

NOUVEAUX

Digitized by Google



NOUVEAUX SYNONYMES FRANÇOIS.



A.

Abaisser, Rabaisser, Ravaler, Avilir, Humilier.

Afin que le Lecteur prenne, au commencement de l'Ouvrage, une idée suffisante de mon travail, je donnerai à cet article plus de développement & d'étendue que l'intelligence des termes n'en auroit absolument exigé. Je tâcherai néanmoins de ne rien dire que d'utile, pour en faire pardonner la longueur.

Abaisser vient de *bas*, mot celtique, opposé à *haut* tant au physique qu'au moral : il signifie, à la lettre, pousser en bas, mettre plus bas, au

Digitized by Google

dessous ; diminuer la hauteur d'une chose, &c ; par extension, sa valeur, son prix, sa dignité, son mérite, l'opinion qu'on en a. Porsenna, protecteur de Tarquin, *abaisse* sa *hauteur* devant le Sénat de Rome, en demandant par un Ambassadeur à traiter avec lui, dit M. de Voltaire.

Rabaisser, c'est *abaisser* encore, davantage ; de plus en plus, avec effort ou redoublement d'action. L'envie, dit Boileau, ne pouvant s'élever jusqu'au mérite, pour s'égaler à lui, *tâche à* le *rabaisser*.

Ravaler est formé de *val*, qui descend, par opposition à *bal*, qui monte : *aval* est le contraire *d'amont* : ce mot signifie mettre de haut en bas, de la montagne dans la *vallée*, dans un grand abaissement. La Rue dit de St. Augustin au sujet de ses Confessions, que plus il prétend se *ravaler* par un si étrange abaissement, plus il y trouve de gloire.

Avilir est également tiré du celte *Waël*, vil, abject, méprisable, opposé à *bel*, grand, noble, beau : il signifie jeter dans une abjection honteuse, rendre vil & méprisable, couvrir de honte, d'opprobre, d'infamie. Comment les peuples, dit Bourdaloue, respecteroient-ils l'homme qui *avilit* lui-même son caractere ? Les mœurs de la populace *avilissent* les grands. Les honneurs prodigués *s'avilissent*. Qu'est-ce que la noblesse, si l'on *s'avilit* sans la perdre?

Humilier vient du latin *humus*, terre : il signifie abaisser jusqu'à terre, prosterner, jeter dans un état de confusion. Le Marquis de Montglas rassemble dans une phrase les idées distinctives de ce terme, lorsqu'en parlant de la visite

Digitized by Google

que le grand Condé fut contraint de faire au Cardinal Mazarin, il dit que ce Prince fut descendre chez le Cardinal, avec la *mortification* d'être obligé de se soumettre à lui, après les choses qui s'étoient passées; & qu'il fallut que sa grande fierté *s'humiliât*, & qu'il *fléchît le genou* devant l'idole que tout le monde adoroit en France.

Le sens propre de ces mots est assez déterminé par les explications précédentes : nous ne les considérons ici que dans le sens figuré, par la raison qu'*humilier* & *ravaler* ne se disent point au propre.

Abaisser exprime une action modérée : il convient sur-tout pour désigner un médiocre abaissement. Il faut bien que vous vous *abaissiez* jusqu'à ceux qui ne peuvent s'élever jusqu'à vous; car vous ne pouvez ni ne devez ou regner ou représenter sans cesse; ne craignez pas qu'ils vous *rabaissent* alors. Tant que vous conserverez la dignité naturelle de l'homme, & que vous ne ferez pas oublier celle de votre condition, vous ne serez ni *humilié* ni *ravalé*. Mais si vous êtes *avili* par vos vices!

L'action de *rabaisser* est plus forte, & son effet plus grand : on *rabaisse* ce qui est beaucoup trop élevé, ou on *rabaisse* ce qu'on abaisse trop. En parlant de l'orgueil, de l'arrogance, de la présomption, des vices qui prétendent à une hauteur démesurée, on dit plutôt, par cette raison, *rabaisser* qu'*abaisser*. Le mépris humain, dit Nicole, ne se rencontre d'ordinaire qu'en certaines gens qui, ne pouvant satisfaire leur ambition en se faisant grands, tâchent de satisfaire leur malignité en

Digitized by Google

rabaissant ceux qui le sont. Puisque nous ne pouvons parvenir à la grandeur, disoit Montagne, vengeons-nous à en médire. On *rabaisse* sans *ravaler*, sans *humilier*, &c. L'orgueil des autres ne vous voit que *rabaissé*, là où le vôtre vous voit *ravalé*, & où il est *humilié*. Personne, dit Bossuet, n'a mieux pratiqué que vous cet art obligeant qui fait qu'on se *rabaisse* sans se *dégrader*, & qui accorde si heureusement la liberté avec le respect.

L'action de *ravaler* produit, par un abaissement profond, un changement ou plutôt une opposition de situation, d'état, de condition : elle met entre la hauteur dont l'objet déchoit, & la sorte de bassesse dans laquelle il tombe, un grand *intervalle* : ce qui suppose nécessairement qu'il étoit dans une assez grande élévation. Le bas peuple ne se *ravale* pas, mais il peut *s'avilir*. Voiture n'imagine pas que des pensées occupées *du partage de la gloire, se soient ravalées* jusqu'à lui. Le Cardinal de Richelieu dit, au commencement de son Testament politique, qu'à son entrée dans le Conseil, la dignité de la Majesté Royale étoit tellement *ravalée* & si différente d'elle-même, qu'il étoit presque *impossible de la reconnoître*. La Bruyere marque très-bien, par ce mot, l'opposition d'état, de sentiment, de rapport, dans le passage suivant : » A la Cour » tous les dehors du vice sont spécieux ; mais » le fond y est le même que *dans les conditions* » *les plus ravalées* ; tout le bas, tout le foible, » tout l'indigne s'y trouvent «. Est-il vrai, dit Moliere, que vos bontés daignent se *ravaler* jusqu'à mon néant ?

Digitized by Google

L'action d'*avilir* répand le mépris, attire la honte, imprime la flétrissure : elle fait plus que *ravaler* & *humilier*. Le grand homme peut être *humilié*, *ravalé* : mais non pas *avili* : sa gloire le suit dans l'*humiliation* ; sa grandeur le releve, quand on le *ravale* : sa vertu le défend de l'*avilissement*. De grands motifs nous engagent à nous *humilier*, à nous *ravaler* même ; aucun à nous *avilir*. L'Empereur Julien reprochoit au Christianisme d'*avilir* les ames, en obligeant l'homme à s'*humilier* jusqu'à s'anéantir en quelque sorte : il ne sçavoit donc pas que l'humilité chrétienne consiste à rapporter tout le bien & toute la gloire à Dieu, le mal & la misere à soi : est-ce là s'*avilir* ? Le Chrétien, dit Cheminais, s'*humilie*, mais ne se *ravale* pas jusqu'à la bassesse : ce seroit s'*avilir*.

L'action d'*humilier* dénote le sentiment fâcheux que la personne *humiliée* doit éprouver : aussi ce terme ne s'applique-t-il qu'aux personnes. En vous *humiliant* devant l'homme que vous avez offensé, vous ne vous *ravalez* pas ; c'est la posture qui vous convient pour vous relever.

Les imperfections *abaissent* ; les défauts *rabaissent* ; les torts *humilient* ; les bassesses *ravalent* ; les crimes *avilissent*.

On est *abaissé* par la détraction, *rabaissé* par le mépris, *ravalé* par la dégradation, *avili* par l'opprobre.

La censure *abaisse* les réputations prodiguées. La satire *rabaisse* les noms trop tôt fameux. La disgrace *ravale* l'homme inférieur à sa fortune. Le mauvais succès *humilie* celui que flattoit son orgueil. La premiere punition du criminel est d'être *avili*.

Digitized by Google

Clytemnestre éperdue croit ne s'*abaisser* que d'une maniere convenable à sa fortune, lorsqu'elle s'*humilie* jusqu'à vouloir embrasser les genoux de l'homme qui doit épouser sa fille & peut la sauver. Palmire, après avoir feint de se croire *ravalée*, si elle souffre qu'Alcibiade, un banni de la Grece, à ses yeux se déclare, se *rabaisse* insensiblement au niveau de ce héros, qui ne s'*avilit* pas à rougir des fautes du destin & à souffrir des mépris. Le Comte d'Essex, loin de s'*humilier* devant une Reine offensée qui se *rabaisse* jusqu'à solliciter un repentir de sa part, ne s'*abaisse* même pas à dire un mot pour obtenir sa grace. Cléopatre croiroit se *ravaler* jusqu'à la derniere lâcheté, si elle remettoit le sceptre à son fils, & à une Princesse qu'elle a persécutée. Philoctete, accusé du meurtre de Laïus, pense que ce seroit s'*humilier* que de se défendre; & que la vertu s'*avilit* à se justifier.

L'orgueil est un des vices le plus jaloux de se venger des *abaissemens* qu'il éprouve ; plus il s'*abaisse* devant les uns, plus il *rabaisse* les autres. L'avarice est peut-être de tous les vices celui qui nous *rabaisse* le plus ; elle fait servir toutes nos qualités louables au soin de faire de l'or. La fureur du jeu est un des vices ou une des passions qui nous *ravalent* davantage : elle rend égaux & pairs tous ceux qui ont de l'argent. L'ambition est de tous les vices le plus habile à concilier la facilité à nous *avilir* avec le dessein de nous élever : rien n'est bas, vil & méprisable de tout ce qui la mene à son but. L'envie est celui de tous les vices dont on est le plus *humilié* ; on en rougira devant soi comme aux yeux des autres ; & l'on s'efforce de se le cacher à soi-même, comme de le cacher au Public.

Digitized by Google

L'homme modeſte *s'abaiſſe ;* le ſimple ſe *rabaiſſe ;* le foible ſe *ravale ;* le lâche *s'avilit ;* le pénitent *s'humilie.*

Il eſt preſque reçu dans le monde que celui qui *s'abaiſſe*, ſera *rabaiſſé.* La mode durera toujours de ſe donner un air de mérite, en *rabaiſſant* celui des autres. Il eſt convenu entre les gens d'un certain ordre, qu'ils ne ſe *ravalent* point par les offices & les titres de la domeſticité, pourvu qu'ils y ſoient attachés avec des chaînes d'or. Il paroîtroit encore odieux que celui qui, par la hauteur de ſon rang, peut impunément *humilier* les autres, les *humiliât* par un affront : Louis XIV ne répondit à une inſolence qu'en jetant ſa canne par la fenêtre. Celui qui tue habilement ou heureuſement ſon homme avec une arme longue tirée d'un fourreau, eſt un homme d'honneur ; mais ſi c'étoit avec une arme courte tirée de la poche, il *s'aviliroit* & ſeroit déshonoré : telle eſt la différence d'une épée à un couteau.

L'homme vraiment modeſte *s'abaiſſe* ſans vous en avertir, en ſe dérobant la gloire qu'il répand ſur les autres à pleines mains, & en ſe chargeant lui ſeul des humiliations qu'ils ont au moins partagées : il faut avoir l'ame de Turenne ou de Condé, pour dire du même ton, *je fuyois, nous les battîmes.* Les gens maltraités de la nature ou de la fortune *rabaiſſent*, ſi l'on en croit Bacon, les autres conditions, dans l'impuiſſance de relever la leur : il faut avoir l'ame de Tamerlan, pour ſe glorifier du ſurnom de *Boiteux.* L'homme vulgaire croiroit ſe *ravaler*, ſi, d'une place éminente, il deſcendoit à ces emplois obſcurs où il n'y a qu'à ſervir utilement la patrie : il

Digitized by Google

faut avoir l'ame d'Aristide ou d'Epaminondas, pour s'honorer des plus simples offices & les rendre honorables. Celui qui a donné des loix, seroit *humilié*, s'il étoit contraint d'en recevoir : il faut l'ame de Turenne pour servir sous des Généraux inférieurs à soi à divers égards, dans cette même armée que l'on commandoit avec gloire. Quel est celui qui non seulement souffre en paix un outrage sans s'*avilir*, mais se couvre de gloire en provoquant un outrage plus grave ? Il faut l'ame de Thémistocle, pour dire à l'homme qui leve le bâton : *Frappe, mais écoute.*

※ *Élever* est le contraire d'*abaisser*. Les grands noms *abaissent*, au lieu d'élever ceux qui ne sçavent pas les soutenir, dit la Rochefoucault. L'humilité, dit-il encore, n'est souvent qu'un artifice de l'orgueil, qui s'*abaisse* pour s'*élever*. Si la pensée publique sur la grandeur, dit Pascal dans le tome II des *Essais de Nicole*, vous *éleve* au dessus du commun des hommes, que la pensée de l'égalité naturelle vous *abaisse* & vous tienne à leur niveau.

Relever est l'opposé de *rabaisser*. Les Parvenus, suivant la pensée de Bourdaloue, pour *relever* leur fausse grandeur, se font une gloire de *rabaisser* & de dominer les vrais Grands. Le desir que nous faisons paroître de nous *relever*, dit Nicole, nous *rabaisse* aux yeux des autres.

Rehausser peut être regardé comme l'opposé de *ravaler*. Un parti *rehausse* les succès de ses Chefs, tandis qu'il *ravale* les triomphes de l'autre parti. Vous *rehaussez* celui devant qui vous vous *ravalez*.

Digitized by Google

Exalter eſt, ſuivant l'opinion commune, l'oppoſé d'*humilier*. Celui qui s'exalte, ſera *humilié*; celui qui s'humilie, ſera *exalté*. Cependant je penſerois plutôt qu'*exalter* eſt vraiment le contraire de *ravaler*, & *glorifier* celui d'*humilier*; car *exalter* ſignifie proprement élever fort haut, & *ravaler* rejeter très-bas : la *gloire* fait contraſte avec l'*humiliation*.

Ennoblir eſt le contraire d'*avilir*. Tel homme qui ſe croiroit *avili* par ſon nom, penſe s'*ennoblir* par un autre. Avec le changement d'une lettre, dit la Bruyere, *Syrus* devient *Cyrus*. Boileau marque bien cette oppoſition dans ces deux vers :

> Mais enfin par le temps le mérite *avili*,
> Vit l'honneur en roture, & le vice *ennobli*.

☼ Prévenu par un témoignage impoſant, je penchois à croire que le mot *ravaler* ne ſe diſoit plus : cependant j'ai ſouvent remarqué le contraire, & dans les converſations, & dans les écrits du temps. Nos Prédicateurs ne craignent pas de dire, après leurs maîtres, Bourdaloue, Maſſillon, Cheminais, &c., que Dieu s'eſt *ravalé* juſqu'à prendre un corps humain. Depuis Malherbe, nos Poëtes ont employé ce mot juſque dans la plus haute poéſie.

> Vous *ravalerez*-vous juſques à la baſſeſſe
> D'exiger de ce cœur des marques de tendreſſe ?
>
> CORN. *Sertor. act.* 1. *ſc.* 2.
>
> Tu m'eſtimes bien lâche, imprudente rivale,
> Si tu crois que mon cœur juſque là ſe *ravale*,
> Qu'il ſouffre qu'un hymen qu'il t'a promis en vain,
> Te mette ta vengeance & mon ſceptre à la main.
>
> *Id. Rodog.* 2. 1.

Digitized by Google

Mariez-vous, ma sœur, à la Philosophie,

. . . .

Qui donne à la raison l'empire souverain ;
Soumettant à ses loix la partie animale
Dont l'appétit grossier aux bêtes vous *ravale*.

MOL. Fem. Sçav. act. 1. sc. 1.

Quoi ! tu ne vois donc pas jusqu'où l'on me *ravale*,
Albine ! c'est à moi qu'on donne une rivale.

RAC. Brit. 3. 4.

Imite mon exemple ; & lorsqu'une cabale,
Un flot de vains Auteurs follement te *ravale*,
Profite de leur haine & de leur mauvais sens.

BOIL. Epît. à Racine.

Il étoit plein d'esprit, de sens & de raison :
Seulement pour l'argent, un peu trop de foiblesse ;
De ces vertus en lui *ravaloit* la noblesse.

Id. Sat. X.

Il sait qu'en ce vaste intervalle
Où les Destins nous ont placés,
D'une fierté qui les *ravale*
Les mortels sont toujours blessés.

ROUSS. Ode au Pr. Eugene.

☼ Tous ces mots ont beaucoup de rapport avec *dépriser, déprimer, dégrader*. Voyez *Dépriser*, &c.

Abattre, Démolir, Renverser, Ruiner, Détruire.

LA difficulté d'entendre un grand nombre de verbes semblables à ceux-là, vient de ce qu'en

Digitized by Google

empruntant ou en conservant les composés, nous avons négligé ou abandonné les mots simples. Le sens du verbe simple étant connu, il ne resteroit plus qu'à sçavoir la valeur de quelques particules qui servent, dans leur composition, à le modifier. Moyennant l'intelligence du mot *faire*, par exemple, vous n'êtes pas embarrassé à trouver celle des mots *défaire*, *refaire*, *contrefaire*, &c. Ces différentes particules seront expliquées dans le cours de l'Ouvrage.

Il est prouvé, par des textes de la Loi Salique, que nos peres avoient *battere* & *abattere* : nous avons à la vérité le mot *battre*, mais dans un sens assez différent de celui d'*abattre*, quoiqu'il ne soit pas difficile de les rapprocher. *Abattre* veut dire mettre, jeter à *bas* ce qui étoit élevé, soutenu ; idée propre de *bast*, *bat* ; d'où *bâton*, ce qui porte, soutient.

Nous avons emprunté des Latins *demoliri*, & nous avons négligé *moliri*. La racine *mol* signifie masse, grandeur ; d'où nos mots *mole*, *meule*, &c. *Démolir* veut dire abattre les différentes parties d'un édifice ou d'un ouvrage de maçonnerie, jusqu'à ce qu'il n'en reste rien sur pied, ou qu'il ne reste que les matériaux de la masse ; il ne se dit que dans ce sens-là.

Renverser est le composé de *verser*, pris dans le sens de faire tomber sur le côté une charrette, un carrosse, des blés, &c. : il en étend la valeur ; & il veut dire, jeter par terre, changer entiérement la situation d'une chose, mettre le haut en bas. La racine de ces mots est *vers*, *ver*, *vir*, *tourner*, *virer*.

Du latin *ruina*, nous avons fait *ruine* & *ruiner* :

Digitized by Google

ce verbe ſignifie à la lettre, aller, choir en roulant, en ſe précipitant, tomber en ruine, en pieces, en morceaux. Le mot vient de *ru*, qui roule, coule, ſe répand. L'actif *ruiner* n'eſt guere employé que dans le ſens de déſoler, dévaſter, ravager, ou de cauſer la perte d'une choſe dans un ſens figuré.

Struere ſignifie en latin dreſſer, élever, bâtir, arranger, *conſtruire*. Nous l'avons laiſſé, quoique nous ayons pris ſon dérivé très-ſenſible, *ſtructura*, ſtructure. De ſes compoſés *conſtruere*, *deſtruere*, nous avons fait *conſtruire* & *détruire*. *Conſtruire* nous a tenu lieu du ſimple ; ce qui eſt très-fréquent dans notre langue. Cette méthode a l'avantage de la délivrer de beaucoup de monoſyllabes durs & déſagréables, mais avec les inconvéniens de détruire le ſyſtême harmonieux de la formation des langues & des familles, d'enlever aux compoſés leur valeur propre pour les réduire à l'idée ſimple, & de nous ôter la facilité d'expliquer par le mot ſimple les compoſés & leurs différences. Qu'on nous donne le mot *ſtruire*, ou *truire*, nous entendrons auſſi-tôt *deſtruire*, détruire. On a plus ſongé à parler à l'oreille, qu'à l'eſprit ; & la langue eſt devenue difficile. *Détruire* veut dire rompre, anéantir les rapports, les formes, l'arrangement des parties, la conſtruction d'une choſe, juſqu'à la ruine totale de l'ouvrage, ou à la perte entiere de la choſe. La racine de ce mot eſt *tru*, *tur*, *tro*, *tor*, qui exprime l'idée d'ordre, d'arrangement, d'enſemble, de ſtructure, d'édifice.

Réſumons. L'idée propre d'*abattre* eſt celle de jeter à bas : on *abat* ce qui eſt élevé, haut. Celle

Digitized by Google

de *démolir* eſt de rompre la liaiſon d'une maſſe conſtruite : on ne *démolit* que ce qui eſt bâti. Celle de *renverſer* eſt de coucher par terre ce qui étoit ſur pied : on *renverſe* ce qui peut entiérement changer de ſens ou de direction. Celle de *ruiner* eſt de faire tomber par morceaux : on *ruine* ce qui ſe diviſe & ſe dégrade. Celle de *détruire* eſt de diſſiper entiérement l'apparence & l'ordre des choſes : on *détruit* tout ce qui eſt ouvrage, ou fait corps.

Nous diſons *abattre* une maiſon, un arbre, des fruits, un oiſeau, un ennemi, une puiſſance, &c.; tous ces objets ſont élevés. On *démolit* des palais inutiles, des châteaux, des remparts, des fortifications, &c. ; tous ces objets appartiennent à l'Architecture. Vous *renverſez* des murailles, une table, une perſonne, les ſens, l'eſprit de quelqu'un, &c. ; tous ces objets prennent une ſituation contraire à celle qu'ils doivent avoir. Les édifices, les fortunes, les familles, les états, la ſanté, le crédit, &c. ſe *ruinent* ou ſont ſujets à être *ruinés* ; tous ces objets ſouffrent des dégradations, des dépériſſemens, des déchets partiels. Vous *détruiſez* des bâtimens, des villes, des empires, des peuples, des réputations, des opinions, &c. ; tous ces objets ſont établis avec des formes particulieres dont on ne laiſſe point de traces.

L'action d'*abattre*, volontaire ou néceſſaire, eſt plus ou moins vive & forte ; elle ſe réduit quelquefois à un ſeul acte : vous *abattez* un arbre à coup de hache, & un oiſeau d'un coup de fuſil. L'action de *démolir*, volontaire & fondée ſur des convenances, eſt proportionnée à la réſiſ-

tance & successive : vous *démolissez* avec des instrumens les étages d'une maison l'un après l'autre, & enfin ses fondations (qu'on n'*abat* pas, comme il est dit dans un Dictionnaire). L'action de *renverser*, tantôt volontaire, tantôt involontaire, est toujours forte & violente ; on *renverse* une table sans le vouloir en la heurtant rudement, & un rempart à coups de canon. L'action de *détruire*, libre ou nécessaire, est puissante & opiniâtre : on *détruit* l'empire, le peuple à qui on ne laisse ni forme, ni lieu, ni vestiges de puissance.

La premiere de ces actions produit la chûte ; la seconde l'écroulement, la chûte & les décombres ; la troisieme une lourde chûte, un rude choc, & ses suites ; la quatrieme, la décadence, la dissipation ou la dispersion, & des débris : la derniere produit la ruine complette, l'extinction, une sorte d'anéantissement.

Nous avons confondu dans ces développemens, les applications morales avec les applications physiques, parce qu'en effet l'usage ne les éloigne guere du sens propre ; & qu'elles sont d'autant plus justes, qu'elles s'y conforment davantage.

Les persécutions qui exterminerent tant de Chrétiens, *abattirent*, par contre-coup, les idoles. Lorsque Henri II eut été blessé par Montgomery, Catherine de Médicis fit *démolir* le palais des Tournelles. Dans la bataille où le Roi Jean fut pris, les lignes & les différens corps de son armée se *renverserent* les uns sur les autres & prirent la fuite. Les Turcs ont *ruiné* toutes ces fameuses villes de la Grece, dont quelques débris, des bourgades, des noms défigurés attestent encore l'exis-

rence aux voyageurs instruits. Le déluge universel *détruisit* tous les hommes & les animaux que Noé ne reçut point dans son arche.

Si nous *abattions* les anciens monumens de la piété, de la bienfaisance, du patriotisme, cet exemple n'apprendroit pas à nos descendans à respecter les nôtres. On a, dit Bouhours, pour les grands hommes après leur chûte, les mêmes égards que pour les temples *démolis* dont on révere encore les ruines. Le résultat des guerres n'est pas d'élever une Puissance sur les débris de l'autre, mais de les *renverser* toutes les deux l'une sur l'autre. Jamais Empire ne sera détruit, s'il ne s'est déjà *ruiné* lui-même. De deux partis acharnés par la rivalité l'un contre l'autre, si l'un est *détruit*, l'autre tombe, comme Rome après Carthage.

Il n'est point de colosse qu'un enfant ne puisse *abattre* un jour. Si vos fondemens sont mauvais, il faudra *démolir* l'édifice. Telle tête qui n'est pas rassise, est bientôt *renversée*. Le plus désastreux des abus est celui qui *ruine* les pauvres gens. Le temps *détruit* tout ; mais il se sert plutôt de la lime que de la faux.

Abominable, Détestable, Exécrable.

LA terminaison adjective *able*, *ible*, *bile*, *ble*, vient du mot primitif *bal*, *bel*, *bil*, qui marque la puissance, la force. Elle désigne la puissance, la capacité d'être, de devenir ; ce qui est propre, habile à faire, à être fait. *Habile*, *a-bile*, est

Digitized by Google

formé du verbe *avoir*, & de *bil*, capacité, puiſſance.

Abominable, latin *abominabilis*, eſt formé de la prépoſition excluſive *ab*, & du mot *omen*, augure, préſage : c'eſt ce qui eſt d'un préſage ſiniſtre. L'abomination eſt proprement l'acte par lequel on conjure les préſages funeſtes.

Déteſtable, latin *deteſtabilis*, eſt formé de la prépoſition excluſive *de*, & du verbe *teſtari*, *témoigner*, *atteſter* : c'eſt ce qui mérite un témoignage défavorable. La *déteſtation* eſt, chez les Juriſconſultes, la dénonciation faite avec un témoignage *adverſe*.

Exécrable, latin *execrabilis*, eſt formé de la prépoſition excluſive *ex* & de l'adjectif *ſacer*, ſacré : c'eſt ce qui viole les choſes ſacrées. L'*exécration* eſt l'acte par lequel, dans les cérémonies ſacrées, on dévouoit à l'anathême celui qui violeroit le ſerment.

La choſe ou l'action menaçante, ſiniſtre, funeſte, terrible, comme la nuée groſſe de la foudre, eſt *abominable*. La choſe eſſentiellement mauvaiſe, odieuſe, inſupportable, indigne d'indulgence, comme le joug de la tyrannie, eſt *déteſtable*. La choſe impie, ſacrilége, monſtrueuſe, contraire aux loix divines & humaines, comme l'anthropophagie, eſt *exécrable*.

La choſe *abominable* excite l'averſion, la terreur : la choſe *déteſtable*, la haine, le ſoulévement : la choſe *exécrable*, l'indignation, l'horreur.

Ces ſentimens s'expriment, contre la choſe *abominable*, par des cris d'alarmes, des conjurations ; contre la choſe *déteſtable*, par l'animad-
verſion,

Digitized by Google

version, la réprobation ; contre la chose *exécrable*, par des imprécations, des anathêmes.

L'*abomination* tend à écarter, à dissiper la chose *abominable* : la *détestation*, à faire condamner, à proscrire la chose *détestable* : l'*exécration*, à faire poursuivre, foudroyer la chose *exécrable*.

L'imbécille Claude, espece de femme, abandonné à des femmes perdues, est un Prince *détestable*. Catilina, conjurant contre sa patrie avec toutes les forces des vices redoutables, soutenus par de grandes qualités, est un citoyen *abominable*. Cromwel, l'évangile d'une main & l'épée de l'autre, renversant le trône, égorgeant son Roi par la main du Bourreau, est un sujet *exécrable*.

C'est une maxime *détestable* que celle de Néron & de ses pareils, qu'il *faut diviser pour regner*. C'est un souhait *exécrable*, une fois & une fois seulement inspiré par l'enfer, que ce souhait formé par Tibere, que *le genre humain n'eût qu'une tête, pour l'abattre d'un seul coup*. C'est une *abominable* joie que celle de Charles IX, qui savoure l'odeur infecte du cadavre de Coligny, en répétant après un de ces monstres, *que le corps d'un ennemi mort sent toujours bon*.

L'avarice qui souille toutes les vertus, est un vice *détestable*. L'hypocrisie qui les joue, est un vice *abominable*. Le fanatisme barbare qui se fait une vertu de violer au nom du Ciel toutes les loix de la nature, est un vice *exécrable*.

La ruine de Carthage fut d'une politique *détestable* ; la destruction des Templiers, d'une politique *abominable* ; le massacre de la Saint Barthelemi, de la politique la plus *exécrable*.

Digitized by Google

Les eaux lustrales, douées de la vertu de purifier les crimes sans le repentir & la pénitence des coupables, sont d'une *déteſtable* religion. Les mysteres de prostitution, de fourberie, d'iniquité, sont d'une *abominable* religion. Les sacrifices de sang humain, sont d'une *exécrable* religion.

☼ Ces trois mots servent, dans un sens moins strict, à marquer simplement les divers degrés d'excès d'une chose très-mauvaise; de façon qu'*abominable* dit plus que *déteſtable*, *exécrable* plus qu'*abominable*. Cette gradation est observée dans l'exemple suivant.

Denis le tyran, informé qu'une femme très-âgée prioit les Dieux chaque jour de conserver la vie à son Prince, & fort étonné qu'un de ses sujets daignât s'intéresser à son salut, interrogea cette femme sur les motifs de sa bienveillance. » Dans » mon enfance, dit-elle, j'ai vu regner un Prince » *déteſtable*; je souhaitai sa mort; il périt : mais » un tyran *abominable*, pire que lui, lui succéda. » Je fis contre celui-ci les mêmes vœux; ils » furent remplis : mais nous eûmes un tyran pire » que lui encore; ce monstre *exécrable*, c'est » toi. S'il est possible qu'il y en ait un plus mé- » chant, je craindrois qu'il ne te remplaçât, & » je demande au Ciel de ne pas te survivre «.

L'exagération emploie assez indifféremment ces termes pour désigner une chose très-mauvaise, mais en renchérissant sur une de ces qualifications par l'autre, suivant la gradation précédente. Ainsi *déteſtable* sera comme le superlatif de *mauvais*, *abominable* celui de *déteſtable*, *exécrable* celui d'*abominable*.

Un mets est *déteſtable*, lorſqu'il eſt ſi mauvais qu'on ne peut le manger qu'avec répugnance & dégoût : tel ſeroit le brouet noir des Spartiates, pour ceux qui ne l'aſſaiſonneroient point par l'exercice & la faim. Un mets eſt *abominable*, lorſqu'il eſt ſi *déteſtable* qu'on le rejette de la bouche ou qu'il excite des nauſées : tel ſeroit pour un Européen ce genre de vermine que le bas peuple de la Chine mange, dit-on. Un mets eſt *exécrable*, lorſqu'il eſt ſi *abominable* que l'idée ſeule en fait bondir le cœur, & qu'à peine la derniere néceſſité détermineroit le déſeſpoir à en uſer : tel eſt celui qui fut la derniere reſſource d'un peuple affamé aux fameux ſiéges de Numance, de Jéruſalem, de Paris, &c.

En matiere de goût, d'art, de littérature, on ſe ſert encore de ces termes, mais ſouvent hors de ſens & par une exagération ridicule. Je ne fais là-deſſus qu'une ſimple remarque ; car je ne prétends pas expliquer les jargons. Ce langage outré & bourſouflé ſemble tenir à la frivolité des mœurs, qui des petites choſes ſe fait de grandes affaires ; à cette foibleſſe d'eſprit, qui s'accommode ſi bien d'une imagination inflammable ; à ces malheureux nerfs que l'aſpect d'une chauve-ſouris ou d'une araignée met en convulſions. A la bonne heure, qu'on imite avec des couches de vernis les lis, les roſes, l'incarnat de la nature ; le deſir de plaire aux yeux peut renaître, & la nature reprendre ſes couleurs. Mais ſi la langue eſt tout-à-fait corrompue, ſi les mots ne peignent plus leurs idées, ſi les expreſſions les plus fortes ne ſignifient plus rien, quelle reſſource ? Quelle impreſſion feront ces mots *déteſtable*, *abominable*,

exécrable, quand, à force d'en avoir abusé, ils ne réveillent dans l'esprit aucune idée ? La pureté des langues est comme celle du cœur : une fois perdue, elle l'est pour toujours.

Accompli, Parfait.

CES épithetes, dit l'Abbé Girard, expriment l'assemblage ou le concours de toutes les qualités convenables au sujet, de façon qu'elles marquent ces qualifications au suprême degré, & par conséquent n'admettent point dans leur cortége les modifications augmentatives. Mais *accompli* ne se dit qu'à l'égard des personnes & toujours en bonne part, pour leur attribuer un mérite distingué : au lieu que *parfait* s'applique non seulement aux personnes, mais encore aux ouvrages, & à toutes les autres choses, lorsque l'occasion le requiert. De plus, il s'emploie en mauvaise part, comme modification augmentative, pour grossir une qualité désavantageuse.

Toutes ces assertions sont fausses, ainsi que M. Beauzée l'a fort bien observé. » Quoi qu'en » dise l'A. G., *accompli* se dit également des » personnes & des choses : comme on dit un » homme *accompli*, une femme *accomplie*, on » dit aussi une femme d'une beauté *accomplie*, » un ouvrage *accompli* : ces exemples se trouvent » dans le Dictionnaire de l'Académie, édition de » 1762.

» Il me semble aussi que l'Auteur n'a pas saisi » les véritables différences des deux épithetes. Je » crois qu'elles peuvent s'employer l'une & l'autre » en bonne & en mauvaise part, & sont toutes

» deux susceptibles d'idées accessoires, comparatives ou ampliatives; mais qu'*accompli* dit plus » que *parfait*; qu'*accompli* désigne tous les degrés » possibles dans la qualité dont il est le modificatif; » & que *parfait* désigne seulement tous les degrés » nécessaires pour la constater; qu'il ne manque » rien à ce qui est *accompli* pour le mettre au » suprême degré; qu'il y a assez dans ce qui est » *parfait* pour en assurer la réalité; enfin, que tout » confirme l'idée de ce qui est *accompli*, & que » rien ne détruit l'idée de ce qui est *parfait*.

» Cicéron fut un *parfait* Orateur; mais on » n'a peut-être jamais vu, dit-il lui-même, un » Orateur aussi *accompli* que celui dont il donne » l'idée dans son Livre intitulé *Orator*.

» A juger des hommes par leurs actions, Car» touche & Alexandre étoient des brigands, cha» cun dans son espece. Cartouche, dont toutes » les actions commises étoient criminelles ou ten» doient visiblement au crime, lorsqu'elles n'en » avoient pas l'apparence, étoit un brigand *ac*» *compli*; & Alexandre, malgré l'éclat de ses » entreprises & le nom de *grand* qu'une admi» ration insensée lui a donné, malgré même quel» ques actions honnêtes & dignes d'un homme » de bien, étoit un *parfait* brigand «.

Ces explications nous laissent peu de chose à dire. Fixons d'abord la valeur précise des deux termes.

Les mots *complet*, *complément*, *plein*, *remplir*, &c. nous indiquent le sens d'*accompli*: c'est celui d'une chose *complette*, d'une *mesure* comble, d'un assemblage entier, de la *plénitude*. Leur racine commune est *ple*, *plu*, *plo*, qui exprime la multitude comme dans *plusieurs*,

Digitized by Google

plus. Ainsi l'idée d'assemblage est propre au mot *accompli ;* & l'assemblage qu'il annonce est *complet*, *plein*, *entier.*

Parfait est le participe de *parfaire*, composé du verbe *faire* & de la préposition *par*, signifiant à travers, d'un bout à l'autre, entiérement. L'idée de ce mot est donc celle d'une chose entiérement achevée, faite d'un bout à l'autre, consommée. Nous disons qu'un ouvrage est *fait* & *parfait.*

Il n'y a rien à ajouter à ce qui est *accompli ;* il n'y a rien à faire à ce qui est *parfait.* Un tout est *parfait*, lorsqu'il a toutes ses parties, toutes régulieres, toutes exactement accordées les unes avec les autres. Un tout est *accompli*, lorsqu'il est non seulement *parfait*, mais fini & travaillé avec le plus grand soin jusque dans les plus petits détails, si plein ou si complet, qu'il n'en comporte pas davantage.

L'ouvrage *parfait* est donc celui qui réunit toutes les perfections qu'il doit avoir : l'ouvrage *accompli* est celui qui réunit toutes celles qu'il peut avoir. Vous ne trouverez rien à exiger ou à reprendre dans celui-là ; il n'y manque rien, point de défaut : vous ne trouverez rien à desirer ou à mettre dans l'autre ; il réunit tout, le plus & le mieux. L'objet *parfait* vous donne l'idée de la perfection ; l'objet *accompli* vous en offre le modele.

Une femme qui réunit toutes les qualités, d'une épouse, d'une mere, d'une ménagere, d'une matrone recommandable, &c., est *parfaite.* Si, à toutes ces qualités portées jusqu'à la perfection, elle réunit l'esprit, les talens, les graces, les agrémens du commerce, &c., elle est *accomplie.*

Digitized by Google

Quand je cherche des Princes *parfaits*, je m'arrête souvent sur St. Louis : dans un siecle plus éclairé & moins déréglé, il auroit été un Monarque vraiment *accompli*.

Quel besoin avez-vous d'une beauté *parfaite* ? Vous êtes *accomplie* dès qu'on vous aime, mais tant qu'on vous aime.

Grandisson est le héros de roman le plus *accompli* ; pourquoi donc est-il si peu goûté ? parce qu'il est *trop parfait*.

Lovelace, doué de toutes les qualités avec lesquelles se formeroient des hommes *parfaits*, devient un scélérat *accompli*. Clarisse, après avoir cessé d'être la plus *parfaite* des filles, devient la plus *accomplie* des créatures.

On vous dit qu'il n'y a point d'homme *parfait* ; & tout aussi-tôt on vous cite des personnes *accomplies*. La raison a sa langue, & le monde la sienne.

❊ *Parfait* s'applique à toute sorte d'objets ; il n'en est pas de même d'*accompli*. Vous direz, *voilà du vin parfait* ; & vous ne direz pas, voilà *du vin accompli*. La même exception a lieu à l'égard de tous les objets simples qui n'ont, en quelque sorte, qu'une qualité, qu'une perfection, qu'un point de vue ; par la raison que le mot *accompli* exige une multitude, un assemblage de choses, de rapports, de qualités, de perfections.

❊ Je ne sçais si l'on osera dire d'un ouvrage de Géométrie, de Métaphysique, & autre semblable, quelque *parfait* qu'il soit, qu'il est *accompli*, comme on le dira d'un ouvrage de goût, d'imagination, &c. Dans cette crainte, je dirai que le Discours mis à la tête de l'Encyclopédie

Digitized by Google

eſt regardé comme un ouvrage *parfait*, quant à la partie des Sciences; & que les Diſcours ſur l'Hiſtoire Univerſelle forment un ouvrage *accompli* : la différence des genres ne permet pas les mêmes qualifications. Le livre de la *Recherche de la vérité*, conſidéré comme un Traité de Philoſophie, n'eſt peut-être pas un ouvrage *parfait* ; mais comme ouvrage d'imagination, c'eſt un des plus *accomplis*.

Vous demanderez à la beauté des graces, à la vertu l'amabilité, à l'eſprit un goût délicat, à une figure la phyſionomie, à la jeuneſſe ſa fleur, à tout objet des charmes, pour le trouver *accompli*. Sans ce genre de perfection qui frappe avant l'examen, qui frappe après l'examen, ravit & enchante, l'objet ne ſera peut-être que *parfait*. Obſervons notre maniere ordinaire de parler : à quel perſonnage appliquons-nous ſans ceſſe l'épithete d'*accompli* ? à un cavalier, à une jeune perſonne, à l'homme qui pare ſon mérite de toute ſorte d'agrémens.

Accorder, *Concilier*.

» *Accorder*, dit l'Abbé Girard, ſuppoſe la conteſtation ou la contrariété. *Concilier* ne ſuppoſe que l'éloignement ou la diverſité.

» On *accorde* les différends, on *concilie* les eſprits.

» Il paroît impoſſible d'*accorder* les libertés de l'Egliſe Gallicane avec les prétentions de la Cour de Rome : il faut néceſſairement que tôt ou tard les unes ruinent les autres ; car il ſera toujours très-difficile de *concilier* les maximes de nos Parlemens avec les préjugés du Conſiſtoire.

Digitized by Google

» On emploie le mot d'*accorder* pour les opi-
» nions qui ſe contrarient ; & le mot *concilier*
» pour les paſſages qui ſemblent ſe contredire.
» Le défaut de juſteſſe dans l'eſprit, eſt pour
» l'ordinaire ce qui empêche les Docteurs de
» l'Ecole de *s'accorder* dans leurs diſputes. La con-
» noiſſance exacte de la valeur de chaque mot,
» dans toutes les circonſtances où il peut être
» employé, ſert beaucoup à *concilier* les autres «.

C'eſt cette connoiſſance exacte de la valeur intrinſeque de chaque mot, qu'il faut d'abord acquérir, ſi l'on veut donner des notions claires, certaines & ſuffiſantes pour guider le Lecteur dans les différens emplois des Synonymes.

Accorder vient, ſuivant tous les Etymologiſtes, de *cor*, *cœur* : d'où divers mots en *cord*, qui expriment l'action ou la propriété d'unir, de ſerrer étroitement. L'*accord* eſt, à la lettre, une union de cœur, &c, par analogie, toute union étroite. *Concilier* eſt formé de *cum*, avec, & de *cil*, *cal*, aſſembler, joindre : il exprime, comme les autres mots dérivés de la même ſource, une liaiſon quelconque, un aſſemblage : c'eſt-là ce que la *conciliation* opere. *Accorder* marque donc, comme ſon effet caractériſtique, l'union étroite, des rapports intimes, de fortes convenances, une conformité particuliere, la correſpondance, le conſentement, l'unanimité, &c. *Concilier* n'annonce qu'une ſimple liaiſon, la compatibilité, le rapprochement, l'attrait d'une choſe vers l'autre, une diſpoſition favorable, une ſorte d'intelligence. Vous avez *concilié* deux paſſages, dès que vous avez prouvé qu'ils ne ſe contrediſent pas : mais pour *accorder* deux opinions, il faut au moins

Digitized by Google

les faire rentrer, pour ainsi dire, l'une dans l'autre, de maniere qu'elles semblent tenir au même principe, ou aboutir aux mêmes conséquences.

Deux choses qui *s'accordent*, vont bien ensemble, cadrent l'une avec l'autre, s'ajustent, s'assortissent, se marient fort bien. Deux choses qui se *concilient* subsistent seulement ensemble, ne se repoussent pas, s'attirent peut-être l'une l'autre, s'allient même ensemble par de nouveaux moyens. L'*accord* exclut toute opposition & produit l'harmonie : la *conciliation* exclut la contradiction ou l'incompatibilité, & dispose à l'*accord* par des moyens doux & insinuans. En deux mots, la *conciliation* moyenne l'*accord*.

Conciliez d'abord les esprits, si vous voulez qu'ils s'*accordent* dans leurs délibérations.

On se *concilie* les cœurs par des paroles & des manieres flatteuses ; l'uniformité de sentimens les *accorde* : dans le premier cas, ils ne sont que disposés favorablement ; dans le second, ils sont étroitement unis.

Les vrais intérêts de tous les membres de la société s'*accordent* parfaitement dans la pleine jouissance & le respect inviolable de leurs droits respectifs : mais si, vous-mêmes, vous violez les droits par des acceptions injustes & aveugles, dispensez-vous de tant de peines frivoles & ridicules pour *concilier* tous ces intérêts.

Les vertus s'*accordent* ; les passions quelquefois se *concilient* ; les vertus n'ont qu'un intérêt commun ; les passions ont chacune leur intérêt particulier.

Digitized by Google

Au lieu d'*accorder* leurs penchans avec la religion, la plupart même des dévots tâchent de *concilier* la religion avec leurs penchans.

Avez-vous vu deux témoins oculaires raconter de même le même fait ? Pourquoi donc vous tourmenter à concilier des Historiens ? Croyez-les, si vous voulez, quand ils *s'accordent.*

Il faut bien que les Membres d'un Conseil, d'un Sénat, se *concilient :* ils *s'accorderont*, quand ils le pourront.

Si la religion, la politique & la morale ne *s'accordent* pas ensemble parfaitement ; si leur loi n'est pas une & unique, comment *concilier* notre conduite avec les regles contraires qu'elles nous imposeront ? Faut il être un Prince irréligieux, pour être un Prince habile ? Faut-il être mauvais pere, pour être bon citoyen ?

La vérité ne *s'accorde* qu'avec la vérité ; mais on s'efforce de *concilier* l'erreur avec la vérité, pour accréditer l'erreur.

Il y a des humeurs & des caracteres incompatibles : si l'on parvient à les *concilier* quelques momens, on ne les *accorde* jamais : c'est pourtant avec cela qu'on fait tous les jours des mariages.

La justice & la miséricorde *s'accordent* sans doute parfaitement ensemble, quoique nous trouvions de grandes difficultés à les *concilier.* Ne pourroit-on pas dire que la justice n'empêche pas de pardonner ; car le pardon n'est pas une injustice, à moins qu'il ne blesse le droit de quelqu'un ; & que la miséricorde n'empêche pas de punir de maniere à réparer le mal ; car elle le hait, & comme toute vertu, elle veut le bien & l'ordre.

Digitized by Google

Tout *s'accorde* dans le système de la Nature; jusqu'aux choses en elles-mêmes les plus contraires, comme l'eau & le feu. Dans le monde on veut tout *concilier*, jusqu'aux choses les plus incompatibles, l'honneur, par exemple, & l'infamie des mœurs.

Acte, *Action*.

» *Action*, dit l'Abbé Girard, se dit indifféremment de tout ce qu'on fait, commun ou » extraordinaire. *Acte* se dit seulement de ce qui » est remarquable.

» C'est plus par ses *actions* que par ses paroles » qu'on découvre les sentimens de son cœur. » C'est un *acte* héroïque que de pardonner à son » ennemi lorsqu'on est en état de s'en venger.

» Le sage se propose, dans toutes ses *actions*, » une fin honnête. Les Princes doivent marquer » les diverses époques de leur vie par des *actes* » de vertu & de grandeur. On dit une *action* » vertueuse, & une bonne ou mauvaise *action*; » mais on dit un *acte* de vertu & un acte de » bonté.

» On fait une bonne *action* en cachant les » défauts de son prochain; c'est l'*acte* de charité » le plus rare parmi les hommes.

» Un petit accessoire de sens physique ou historique » distingue encore ces deux mots; celui d'*action* » ayant plus de rapport à la puissance qui agit, & » celui d'*acte* en ayant davantage à l'effet produit » par cette puissance : ce qui rend l'un propre » à devenir l'attribut de l'autre, de façon qu'on » parleroit avec justesse en disant que nous devons

» conserver dans nos *actions* la présence d'esprit,
» & faire en sorte qu'elles soient toutes ou des
» *actes* de bonté ou des *actes* d'équité «.

Les rapports étendus & variés de ces mots exigent un examen plus profond. L'Abbé Girard a sans doute craint d'effrayer & de rebuter ses Lecteurs par une subtile métaphysique. Il me semble néanmoins que la nature du sujet détermine nécessairement la maniere de le traiter; & l'Auteur ne sera pas blâmé, qui, pour remplir sa tâche, subit la loi qu'elle lui impose.

1°. *L'acte* est le produit de l'*action* d'une puissance. C'est par l'*action* qu'une puissance fait, *actue*, effectue : c'est l'*acte* que la puissance fait. Par l'*action*, la puissance se réduit en *acte*. L'*action* est opposée au repos; l'*acte* l'est à la puissance en repos. On marque les degrés de l'*action*, qui annoncent l'énergie; on marque le nombre des *actes*, qui forme l'habitude. On dit une *action* vive, véhémente, impétueuse; le feu, la chaleur de l'*action* : une puissance qui reste sans influence, sans mouvement, a perdu son action. On dit un *acte*, divers *actes* d'une telle espece : la répétition des *actes* d'avarice décele l'avare : nous appelons fou celui qui fait plusieurs *actes* de folie.

2°. L'*acte* émane donc de la puissance. Pour le spécifier, vous indiquez de quelle cause, de quel principe, de quelle puissance il émane : ainsi vous dites un *acte* de vertu, de générosité, d'équité, de magnanimité. L'*action* est le mode de la puissance; dès-lors elle est particuliérement susceptible des modifications ou qualifications qui spécifient la puissance : ainsi vous dites une *action* vertueuse, généreuse, équitable, magnanime.

Digitized by Google

L'*action* vertueuse a telle qualité ; l'*acte* de vertu appartient à telle cause.

3°. L'*action*, comme mode inhérent à telle ou telle puissance, est propre à désigner le genre de chose qu'opere cette puissance ; & c'est ce qu'elle fait d'une maniere abstraite : tandis que l'*acte* n'exprime que le travail actuel ou l'exécution présente de la chose. On dit l'*acte* de la mastication, de la déglutition, de la natation &c., pour marquer qu'une personne mange, avale, nage actuellement, dans le moment présent : la mastication est l'*action* de mâcher, la déglutition celle d'avaler, la natation celle de nager. L'*action* distingue donc tel ou tel genre de chose ; & l'*acte* est l'exercice actuel de tel genre d'action.

4°. Ainsi l'*action* spécifiant proprement la chose, elle exprime l'idée de *faire* une chose ; l'*acte* n'énonçant proprement que le mouvement physique, il n'emporte que l'idée simple d'*agir* : or on *agit* pour *faire*, comme le dit fort bien ailleurs l'Abbé Girard ; & on *fait* une chose, une œuvre. Nos *actions* sont nos œuvres proprement dites ; nos *actes* ne sont que des opérations de nos facultés. La Métaphysique appelle *actes* les opérations de l'Entendement ; l'Éthique traite des *actions* morales. Il résulte encore de là, que l'*action* marque mieux l'intention, le dessein, & reçoit les qualifications morales plutôt que l'*acte*. Nous faisons des *actes* de foi, d'espérance, de charité ; ces *actes* ne sont que des émissions, des déclarations, des aveux de nos sentimens, & non pas des *actions*. Nous péchons par pensée, par parole, par *action*. La pensée n'est qu'un *acte*, & l'*action* est une œuvre ; l'*action* entraîne l'*acte* :

Digitized by Google

l'*acte* ne nécessite pas l'*action* prise dans ce nouveau sens.

Nous traduisons donc mal *Acta Apostolorum*, *Acta Sanctorum*, par *Actes des Apôtres*, *Actes des Saints* : c'est-là un latinisme tel que celui d'*Epîtres*, quand il s'agit de *Lettres familieres*. On auroit pu dire autrefois *les faits & gestes*; nous dirions mieux les *actions* ou les œuvres. Les *actions* des Apôtres & des Saints ne sont pas toutes des *actes* d'apostolat & de sainteté : leurs *actions* apostoliques ou saintes sont l'objet principal de ces Mémoires.

Je soupçonne que l'A. G. a été trompé par la valeur du mot latin *acta*, lorsqu'il a cru que l'*acte*, plutôt que l'*action*, annonçoit quelque chose de remarquable : sinon, je n'imagine pas la cause de son erreur.

5°. L'*action* considérée comme œuvre ou bien ouvrage, se forme souvent de différens *actes* ou successifs ou simultanés. C'est ainsi qu'une *action* dramatique se divise en plusieurs *actes*; qu'un combat, résultant d'un ensemble d'*actes* d'hostilité ou plutôt d'*actes hostiles*, s'appelle une *action*; qu'un *acte*, dans le style judiciaire, n'est qu'une signification, une piece; au lieu qu'une *action* est une poursuite, un procès. Le dernier *acte* de la vie ne s'appellera pas *action*; c'est le complément de l'*action* qu'on appelle la vie.

En expliquant les diverses acceptions de ces mots, j'ai tâché d'en donner la raison; il n'est point de maniere de les employer qui ne se rapporte à quelqu'une des divisions précédentes. Il est à remarquer que, quoique telle acception de l'un de ces mots paroisse contraire à telle autre,

Digitized by Google

elles naissent néanmoins les unes des autres, suivant l'ordre de génération, que nous avons établi.

J'ai dit, dans ma troisieme division, que le mot *action* étoit relatif au verbe *faire*, quoique dérivé d'*agir*. En effet, nous n'avons point d'autre mot pour exprimer l'action de *faire* : en espagnol, *hazimiento*, tiré de *hazer*, faire, signifie *action*. Cette espece de confusion m'a fait soupçonner que les verbes latins *agere* & *facere* (agir & faire), avoient une origine commune, & qu'ils venoient également de l'oriental *hoze*, *hasa*, conservé dans l'espagnol *hazer*, qui signifie *faire* comme le mot oriental, & qui donne à la premiere personne du présent de l'indicatif, *hago*, comme l'*ago* des Latins, j'*agis*. *Agere* & *facere* ne different que par l'aspiration supprimée dans le premier mot, & changée en *f* dans le second, ainsi que par la conversion de *s* ou *z* en *q* ou en *c*, changemens très-naturels & très-ordinaires. L'oriental *hasa* est, selon M. de Gebelin, un dérivé du primitif *hozz*, *hezz*, qui signifie *fort*, *puissant*. Cet habile Etymologiste dérive le verbe *agere* de la racine *ac*, *ag*, qui signifie *aigu*, *pointu*.

Adoucir, Mitiger, Modérer, Tempérer.

Adoucir, lat. *edulcare*, (de *dulcis*), rendre *doux* ; racine celte, *dol*, *tol*, qui signifie *raboter*, *applanir*, *polir*, *adoucir*. Ainsi l'idée primitive du mot, c'est de corriger la rudesse, les inégalités, les aspérités d'une chose ; mais ses applications se sont étendues sur tout ce qui est aigre, amer, ardent, âcre, violent, &c. au figuré

Digitized by Google

figuré comme au propre. Ainsi on *adoucit* l'aigreur du caractere, l'amertume de la douleur, la violence des passions, &c. tout comme les acides, l'âcreté des humeurs, l'eau de la mer, le chaud, le froid, &c. Ce verbe est comme le genre à l'égard des autres.

Mitiger, lat. *mitigare* (de *mitis*), rendre *mûr*, bon, doux; rac. *mit*, mot qui a le même sens, celui de bon à *manger*. On ne *mitige* que ce qui est austere, âpre, acerbe, comme les fruits verds: aussi ce mot n'indique-t-il, dans ses applications morales, que des qualités semblables, l'austérité de la regle, la rigidité d'une loi, la sévérité d'une peine. Il n'est pas en usage au propre.

Modérer, lat. *moderari* (de *modus*), réduire dans certaines bornes; rac. *mod*, *mad*, *met*, borne, mesure, regle. On *modere* ce qui sort des justes bornes; on le ramene à la mesure de la *modération*; on le *modifie* pour le mettre dans un juste *milieu*.

Tempérer, lat. *temperare*, réduire ou affoiblir l'activité, l'action; rac. le celte *tal*, *tar*, eau; oriental *tabho*, plongé dans l'eau; d'où *tep*, tiede. *Tremper* vient de la même source; & c'est proprement l'action de *tremper*, *détremper*, que le mot *tempérer* indique. On *tempere* une chose par son contraire.

Le propre d'*adoucir* est de corriger toute qualité désagréable au goût: celui de *mitiger*, est de corriger l'austérité ou autre qualité analogue: celui de *modérer*, est de corriger ou plutôt de supprimer l'excès: celui de *tempérer*, est de corriger ou de diminuer la force pour affoiblir l'effet.

Digitized by Google

Tous les moyens contraires à la qualité vicieuse, *adoucissent* : les modifications, les amendemens, la réforme *mitigent* : le frein, la regle, la puissance, le temps *moderent* : les contraires, leur mélange, les contre-poids, les contre-forces *temperent*.

Vous *adoucissez* l'amertume de la douleur par l'expression naïve de cette sensibilité vraie, que le cœur du malheureux préfere au secours même. Vous *mitigez* l'austérité d'un Institut par des dispenses, qui le mettent plus à la portée de l'humanité. Vous *modérez* la passion d'un homme aveuglé, par une attention délicate à lui montrer l'objet tel qu'il est, tout autre qu'il ne le voit. Vous *tempérez* l'éclat de la gloire par la modestie qui la fait supporter.

Une chose *adoucie* change de qualité : l'humeur *adoucie* par l'éducation perd sa rudesse, comme l'acide *adouci* par le sucre perd son aigreur. La chose *mitigée* change de valeur & de forme : la véritable doctrine d'Epicure, quoiqu'en apparence si éloignée du Stoïcisme, n'est, dans le fond, qu'un Stoïcisme *mitigé*. La chose *modérée* a changé de mesure ou de degrés : les passions ardentes se *moderent* insensiblement à mesure qu'on s'éloigne de la jeunesse, comme les feux du jour à mesure qu'on s'éloigne de la ligne. Une chose *tempérée* change d'influence & d'effet : les maux de la vie sont si bien *tempérés* par les jouissances, qu'ils ne nous en dégoûtent pas.

On *adoucit* plus ou moins, trop peu ou trop, & jusqu'à dénaturer la chose : une boisson piquante peut être *adoucie* jusqu'à devenir fade. On *mitige* jusqu'à un certain point, jusqu'au point

de la bonté, tel que celui de la maturité des fruits : une regle *adoucie* jusqu'à devenir trop commode, seroit relâchée & non *mitigée*. On *modere* jusqu'à un point donné, jusqu'à mettre la chose dans un juste milieu : une économie réduite à la parcimonie n'est plus une dépense *modérée*. On *tempere* la chose tant qu'elle ne perd pas son influence marquée : le plaisir n'est pas *tempéré* par la peine, lorsque la peine nous y rend insensibles ; il est absorbé.

L'Abbé de Rancé, suivant l'esprit austere de son Institut, s'élevoit avec force contre les *mitigations* : il ne songeoit donc pas que ce mot marque le point de la perfection ou l'*adoucissement* réduit aux termes de la modération, au juste milieu. Il ne songeoit pas que la charité, bénigne, selon St. Paul, patiente, indulgente, équitable, admet de saints *tempéramens*.

☼ L'Abbé Girard a comparé ensemble *adoucir* & *mitiger*, mais appliqués seulement aux regles religieuses, & sans nous en donner les notions générales qui conviennent aux différentes manieres de les employer.

Selon lui, *adoucir*, c'est diminuer la rigueur de la regle par des dispenses ou des tolérances, dans des choses passageres & particulieres, effet de la bonté & de la facilité du Supérieur : & *mitiger*, la diminuer par la réforme des points rudes ou trop difficiles, au moyen d'une constitution constante, & en vertu d'une convention de tous les membres du corps. Ce qui est vrai, c'est qu'une regle s'*adoucit* par toute espece de *modération* & de *tempérament*, quelle qu'en soit la cause ; & qu'elle est *mitigée*, lorsqu'elle est *adou-*

Digitized by Google

cie, ſuivant les formes régulieres, par l'autorité compétente. Ainſi l'on appelle Ordres *mitigés*, ceux dont la regle primitive a été *adoucie* par une regle nouvelle.

Adverbes comparés avec les *phraſes adverbiales*.

M. Beauzée a cherché, dans ſes Synonymes & dans l'Encyclopédie, la différence de l'*adverbe* & de la *phraſe adverbiale* : je ſuivrai ſon exemple; & j'ajouterai mes obſervations aux ſiennes.

L'*adverbe* eſt un mot joint au verbe, ſelon ſa valeur ſenſible, & l'opinion générale facile à juſtifier. L'*adverbe*, dit du Marſais, vaut autant qu'une prépoſition & un nom ou un mot avec ſon complément; c'eſt ce qui fait la *phraſe adverbiale*. *Sagement*, *adverbe*, vaut autant que *avec ſageſſe*, *phraſe adverbiale*.

M. Beauzée obſerve que l'*adverbe* n'eſt qu'un équivalent analytique & purement grammatical de la *phraſe adverbiale*. L'égalité, ajoute-t-il, n'eſt pas entre eux ſi abſolue, la ſynonymie ſi parfaite, que leur différence ne ſoit que dans les ſons, & que le choix en ſoit arbitraire quant au ſens; car les langues ont un éloignement naturel pour une ſynonymie qui n'enrichiroit l'idiome que de ſons inutiles à la juſteſſe & à la clarté du diſcours.

Cependant, ſi la *phraſe adverbiale* n'eſt que la définition & l'explication de l'*adverbe*, il ne peut y avoir entre l'un & l'autre aucune différence de ſens; & la *phraſe adverbiale* ne ſe diſtinguera de l'*adverbe* qu'en ce qu'elle développera le ſens que renferme le mot. Ce mot abrégera

Digitized by Google

la phrase, & aura son utilité. Cette réflexion aideroit à notre justification, si nous ne parvenions pas à trouver d'autre différence entre l'*adverbe* & la *phrase adverbiale*.

Tâchons d'abord de fixer la valeur de la terminaison ordinaire de nos adverbes, *ment*. L'Abbé Regnier, dans sa Grammaire, a prétendu que *ment*, tout de même que le latin *ter*, l'allemand *lich*, l'anglois *ly*, désinences des adverbes de ces Langues, sont insignificatifs. D'abord les exemples étrangers ne prouveroient rien à l'égard de notre Langue ; s'ils prouvent quelque chose, c'est notre ignorance sur ces Langues. Mais le latin *ter* signifie *étendue*, *force*, *fin* ou *borne* ; & par-là il devient propre à désigner l'extension, la force nouvelle, la suite & la borne que l'adverbe met à l'action du verbe. L'allemand *lich* signifie *semblable*, *similitude*, *pareil* ; & il exprime bien, dans l'*adverbe*, le rapport, la forme, l'aspect particulier ajouté au verbe. L'anglois *ly* est le verbe *lye*, être ; & il indique fort à propos, dans l'adverbe, une maniere particuliere d'être ou d'être agissant, selon la valeur du verbe.

Quoiqu'il en soit de ces explications, qu'on est libre d'admettre ou de rejeter, il suffit d'établir la valeur de la terminaison françoise. Ménage juge que *ment* est l'ablatif latin *mente* uni à l'adjectif. Ovide dit, *forti mente* ; l'Auteur de la Thébaïde, *honestâ mente* ; Valerius Flaccus, *magnâ mente* ; Tibulle, *tacitâ mente*, &c. Les Langues qui tiennent le plus au latin ont cette terminaison adverbiale. Les Espagnols, selon la remarque de l'Abbé de Veyrac dans les Hispa-

nismes de sa Grammaire Espagnole, lorsqu'ils ont deux adverbes à mettre de suite, n'appliquent qu'au dernier la terminaison *mente*, *segura y libremente*, (sûrement & librement), *blanda y tiernemente*, (agréablement & tendrement), &c. Voyez les preuves de M. Beauzée plus étendues dans l'Encyclopédie.

Le latin *mens* signifie esprit, ame, intelligence, pensée, dessein, intention &c.: mais il ne faut pas borner à ce sens rigoureux la valeur de la terminaison adverbiale *ment*, *mente*. MM. Beauzée & le Beau ont fort bien remarqué les rapports des terminaisons *men*, *mentum*, *ment*, avec le verbe *mineo*, paroître, se *montrer*, & qui tient à la même racine que *moneo*, montrer, avertir. *Men*, dit M. de Gebelin, est la nazale du grec & de l'oriental *ma*, qui signifie chose, ce qui; d'où la terminaison grecque *ma*, & le latin *men*. *Mon*, *mentum*, désigne la cause, ce qui fait qu'une chose est ce qu'elle est. En général *man*, *mon*, *men*, annonce ce qui est grand, élevé, sensible, apparent, distingué; ou ce qui sert à distinguer, à désigner, à montrer, à faire voir la *main* comme l'esprit, la *maniere* ou façon d'agir comme la pensée, &c. Le propre de la terminaison adverbiale est de marquer, de distinguer, d'expliquer la *maniere*, la façon particuliere d'être ou d'agir du verbe. Ainsi tous les Vocabulistes expliquent par le mot de *maniere*, la valeur propre de la plupart des adverbes terminés en *ment*; *prudemment*, d'une maniere prudente; *naïvement*, d'une maniere naïve; *réguliérement*, d'une façon réguliere, &c.

Le Lecteur nous pardonnera cette longue expli-

Digitized by Google

cation, qui lui facilite l'intelligence d'une multitude de mots terminés en *ment*. Elle étoit d'ailleurs nécessaire pour établir la différence que nous cherchons.

L'adverbe spécifie donc la façon particuliere d'agir du verbe, ou une qualité propre de cette action. L'adverbe est au verbe ce que l'adjectif est au substantif : le premier est une modification du verbe, comme l'autre l'est du nom ; & de même que ce dernier indique l'aspect particulier sous lequel l'objet doit être considéré dans le discours, le premier distingue l'espece particuliere d'action que le verbe laissoit en partie indéterminée. Ainsi l'*adverbe* exprime une modification, une qualification constante, qui, en donnant au verbe un sens particulier, se confond en quelque sorte avec lui, & s'étend avec lui sur toute la durée de l'action : au lieu que la *phrase adverbiale* n'exprime qu'une circonstance particuliere de l'action, & n'en embrasse pas toute l'étendue. L'*adverbe* spécifie, caractérise la nature de l'action ; la *phrase adverbiale* n'en indique qu'une modification partielle, un accident particulier. Un homme qui s'est conduit *sagement*, a été sage dans toute sa conduite ; sa conduite a été sage : un homme qui s'est conduit *avec sagesse* a mis *de la sagesse* dans sa conduite ; il a de la sagesse. La *phrase adverbiale* n'emporte qu'un rapport, une influence quelconque : l'*adverbe* emporte une influence continue, un concours soutenu.

C'est sans doute ce qui a porté M. Beauzée à croire que, quand il s'agit de mettre un acte en opposition avec l'habitude, l'*adverbe* est plus propre à marquer l'habitude, & la *phrase adverbiale*

à indiquer l'acte, comme dans ces phrases : *Un homme qui se conduit* sagement, *ne peut pas se promettre que toutes ses actions seront faites* avec sagesse. *Un Auteur qui n'écrit pas* élégamment, *peut toutefois de temps en temps rendre des pensées* avec élégance. *Résistez* avec courage *à cette tentation, & suivez toujours* courageusement *le chemin de la vertu. La finesse, la méchanceté même peuvent quelquefois s'énoncer* avec naïveté; *mais il n'est donné qu'à la candeur & à la simplicité de parler toujours* naïvement. Si ce n'est pas précisément l'habitude qu'annonce l'*adverbe*, il est du moins fort propre à la désigner, puisqu'il marque une influence forte & constante qui suit le verbe dans tout le cours de l'action, & imprime à l'action un caractere distinctif.

Je dois encore remarquer que la terminaison *ment*, prise dans sa généralité, attire à soi & affecte les sens ou rapports particuliers des différentes prépositions par lesquelles l'*adverbe* se convertit en *phrase adverbiale*. Ainsi, par exemple, les *adverbes prudemment, vainement, doucement, légérement, lentement, nuitamment, &c.* correspondent, équivalent aux *phrases adverbiales avec prudence, en vain, par douceur, à la légere, en secret, pendant la nuit, &c.* La terminaison *ment* fait donc également l'office & prend indifféremment la valeur propre de chacune de ces prépositions, *avec, en, par, à, dans, &c.* qui toutes expriment des rapports divers de concomitance, de cause, de temps, & autres circonstances. L'*adverbe* a donc en soi la propriété de les désigner tous, mais vaguement.

Je terminerai cet article par un avis très-juste

de M. Beauzée. » Ceci n'eſt qu'une conjecture » générale, aſſez bien vérifiée par les exemples, » & peut-être ſeroit-il bien aiſé d'en raſſembler » beaucoup d'autres ; mais il n'eſt pas impoſſible » que, dans le détail des cas particuliers, on ren- » contre d'autres différences entre l'*adverbe* & » la *phraſe adverbiale*. Ces différences peuvent » très-bien dépendre de celles des prépoſitions qui » entrent dans la *phraſe adverbiale* «. Voyez nos articles *Aveuglément*, *à l'aveugle* ; *Effectivement*, *en effet* ; *Entiérement*, *en entier* ; *Légérement*, *à la légere*, &c.

Affecter, *ſe Piquer.*

SELON M. l'Abbé Girard, *affecter* ſe dit des habitudes du corps, telles que la maniere de parler, de marcher, de s'habiller, le ton ; les airs & les façons : *ſe piquer* ſe dit des qualités de l'ame, ſoit celles de l'eſprit ou du cœur ; ainſi que des talens naturels ou acquis, tels que l'eſprit, le goût, l'équité, l'adreſſe, la beauté, le chant.

Je conviens qu'*affecter* ſe dit des habitudes du corps, des manieres ; mais j'ajoute qu'il ſe dit des qualités de l'ame, des talens, &c.

L'affectation, dit l'Auteur lui-même dans un autre article, a pour objet les penſées, les ſentimens & le goût dont on veut faire parade. On n'eſt jamais ſi ridicule, dit la Rochefoucault, par les qualités que l'on a, que par celles que l'on *affecte* d'avoir. Il y a, dit Fléchier, un certain âge où il faut *affecter* d'être ſage, de peur de paſſer pour ridicule, &c.

Digitized by Google

Je dirai même que l'*affectation* des manieres est l'affectation de quelque qualité ou talent, &c. La petite maîtresse qui *affecte* une démarche vive, *affecte* vraiment la vivacité. La prude qui *affecte* un air févere, *affecte* la févérité. Le pédant qui *affecte* de grands mots, *affecte* le sçavoir, &c. *Affecter* certaines manieres, c'est jouer des qualités quelconques ; *affecter* des qualités, c'est en faire parade. Les qualités s'*affectent* par les manieres.

Dans l'une & l'autre acception, *affecter* n'est point synonyme de *se piquer*. Avoir fort à cœur une prétention, c'est *se piquer* : manifester ou décéler la prétention par des manieres recherchées, étudiées, singulieres, habituelles, choquantes, c'est *affecter*. On *se pique* en soi ; on *affecte* au dehors. Celui qui *se pique* d'avoir une qualité, a telle opinion de lui-même ; celui qui l'*affecte*, veut vous donner de lui telle opinion. Le premier croit être tel ; le second veut le paroître. Qui *se pique* d'une chose, s'en fait un point d'honneur, en fait profession, en fait une affaire de vanité & une montre ridicule.

Il arrive sans doute que ces deux sentimens se trouvent réunis, mais ils n'en sont pas moins différens ; & jamais ils ne seront indifféremment employés l'un pour l'autre. Ainsi on *se pique* & on *affecte* tout ensemble : on *se pique* aussi sans s'*affecter* & on s'*affecte* sans *se piquer*.

Vous *vous piquez* d'être homme d'honneur, & vous ne l'*affectez* pas, vous ne l'affichez pas, vous n'en faites pas gloire. L'hypocrite *affecte* les vertus de l'homme de bien ; & certes il ne *se pique* pas de les avoir, à moins qu'abusivement

Digitized by Google

on ne veuille dire qu'il a l'air de s'*en piquer*, ou qu'il agit comme s'il s'*en piquoit*.

Il vaut peut-être mieux ne *se piquer* jamais de rien. Un galant homme, dit Pascal, ne s'*en fait jamais accroire, parce qu'il ne se pique de rien*. A *se piquer*, on risque de s'en faire accroire, & même de se glorifier. C'est toujours un vice que d'*affecter* une qualité, soit qu'on l'ait, soit qu'on ne l'ait pas : dans ce dernier cas, c'est hypocrisie ; dans l'autre, il en est de cette *affectation* comme de l'affectation d'esprit, *celui qu'on veut avoir, gâte celui qu'on a*. Celui qui *se pique* d'une chose, trahit facilement sa prétention pour peu qu'elle soit compromise : celui qui l'*affecte*, ne la trahit pas, il la montre sans qu'elle soit provoquée.

On voit & on dit qu'un homme *se pique* d'une chose, lorsqu'il est si sensible, si susceptible, si délicat sur cet article, qu'il *se pique* même du mot, du trait le plus léger qui lui fait soupçonner, imaginer qu'on n'a pas de lui la même opinion ; & qu'il se défend ou défend sa prétention avec un emportement, une ardeur, un air, un ton, des manieres qui décelent toute l'opinion qu'il a de lui-même & toute l'attache qu'il a pour cette opinion. Mais quand il en viendroit jusqu'à se glorifier, tous ces dehors, tous ces signes, tout cet éclat ne sont pas l'*affectation* : l'*affectation* est réfléchie, étudiée, concertée, maniérée, volontaire, artificieuse, ridicule.

Comme le mot *piquer* annonce une vive impression, une sensation forte, on a dit *piquer d'honneur*, d'*émulation*, pour dire exciter, aiguillonner quelqu'un par des sentimens d'honneur ou

Digitized by Google

d'émulation ; & ensuite *se piquer d'honneur*, *de probité*, *de franchise*, &c.

Cette remarque suffit pour faire sentir toute la force de la locution, & combien son idée est éloignée de l'idée propre du mot *affecter*, qui signifie s'éloigner du naturel, montrer trop d'art, charger ses manieres, s'étaler ou s'afficher avec complaisance, &c.

Affranchir, *Délivrer*.

» On *affranchit*, dit l'Abbé Girard, un esclave » qui est à soi : on *délivre* un esclave qu'on tire des » mains de l'ennemi «. Pourquoi ? » Dans le sens » figuré, ajoute-t-il, on s'*affranchit* des servitudes » du cérémonial, des craintes puériles, des pré» jugés populaires ; on se *délivre* des incommodes, » des curieux, des censeurs «. Par quelle raison ? Il est dit dans l'Encyclopédie, qu'*affranchir* marque plus d'efforts que d'adresse ; & *délivrer*, plus d'adresse que d'efforts. Sur quel fondement ?

Ne nous bornons pas à de simples allégations, qui n'instruisent point tant qu'elles ne sont pas justifiées.

Affranchir est, à la lettre, donner la franchise ; & *délivrer*, rendre la liberté. Cette liberté est la liberté naturelle qui embrasse tous les genres de facultés & de jouissances : la franchise est une espece de liberté particuliere ; c'est une immunité, une exemption, &c. La *franchise* est opposée à la *servitude* ; la *liberté* l'est à toute sorte de *gêne*. Voy. *Liberté*, *Franchise*.

Ainsi, 1°. on *affranchit* proprement de la servitude, du joug : on *délivre* du mal, d'une peine quelconque.

Digitized by Google

On *affranchit* une terre d'une redevance, d'une charge, de toute ſervitude dont elle étoit grevée. On *délivre* un pays d'ennemis, de brigands, de tout ce qui lui eſt nuiſible.

On *affranchit* d'une ſujétion, d'un devoir, d'un droit, d'un tribut, d'un engagement, eſpece de ſervitude qui nous ôte une liberté : on *délivre* d'un poids, d'un fardeau, d'une charge, d'un embarras, d'une entrave, d'un travail, autant de gênes qui nuiſent à la liberté naturelle.

L'étiquette du cérémonial, *les craintes puériles*, *les préjugés populaires* aſſerviſſent ; & voilà pourquoi on s'en *affranchit* ; le foible s'y aſtreint, l'homme fort s'en *affranchit*. Les importuns, les curieux, les cenſeurs nous incommodent, & voilà pourquoi on s'en *délivre* : le débonnaire les ſouffre, l'homme indépendant s'en *délivre*.

2°. Le mot d'*affranchir* déſigne un acte d'autorité, de puiſſance, &c. ; car il faut une puiſſance pour briſer le joug que la puiſſance impoſe. *Délivrer* ne demande qu'une voie de fait, un acte tel quel, ſans idée acceſſoire ; car on *délivre* par toutes ſortes de moyens.

C'eſt pourquoi vous *affranchiſſez* votre eſclave ; il étoit à vous ; vous étiez le maître de retenir ſa liberté ou de la lui remettre : & c'eſt pourquoi vous *délivrez* l'eſclave d'autrui ; il a ſon maître, il faut l'enlever ou le racheter.

L'Ordre religieux de la Rédemption *délivre* les Captifs, en payant leur rançon aux pirates. Des Seigneurs du Nord *affranchiſſent* du joug de la glebe leurs Payſans, en uſant de leur pouvoir & de leur raiſon.

3°. On *affranchit* d'un état habituel ; on ne

Digitized by Google

délivre quelquefois que d'une peine paſſagere. On dit, l'*affranchiſſement des ſerfs*, & *la délivrance des priſonniers*. La ſervitude étoit la condition propre du ſerf; la captivité, une poſition accidentelle du priſonnier.

Le Baptême nous *affranchit* du premier lien du péché : la Grace nous *délivre* de la tentation. Dans le premier cas, il y a changement de condition, & dans le ſecond, changement de ſituation.

Le Lecteur trouvera ces différences plus ou moins marquées dans les applications ordinaires de ces mots, comme dans les exemples ſuivans.

Les Américains ſe ſont *affranchis* de la domination Angloiſe ; ils cherchent à ſe *délivrer* des craintes de l'anarchie ou de la ſervitude : il eſt ſouvent moins difficile d'être libre, que de ſçavoir l'être.

La grandeur n'*affranchit* de quelques devoirs, que pour en impoſer de plus grands. La fauſſe politique ne vous *délivre* d'un embarras, qu'en vous jetant dans un autre.

Quand on *affranchit* les peuples d'un impôt déſordonné, on le *délivre* d'une perception vexatoire.

Une claſſe de Citoyens eſt *affranchie* d'un tribut ; elle croit être *délivrée* d'un fardeau : mais le fardeau retombe ſur elle, beaucoup plus peſant. Le pauvre ne paye jamais que des deniers du riche.

Vous voyez beaucoup de parens preſſés de ſe *délivrer* de leurs filles comme d'une charge : tout leur embarras eſt de trouver des maris à bon marché ; il s'en trouve, & ils croient avoir ſatisfait à tous leurs devoirs, lorſqu'ils ont conduit à l'autel leurs victimes parées de fleurs. La grande joie de la plupart des jeunes perſonnes, quand elles ſe marient, c'eſt d'être *affranchies* de la

tutelle maternelle, & d'*être*, comme elles disent, leurs *maîtresses* : malheureuses, si leurs maris sont des tyrans ! malheureuses, s'ils ne sont pas leurs tuteurs !

En se *délivrant* d'un censeur, on ne s'*affranchit* pas de la censure.

La prospérité nous *délivre* de quelque misere; mais rien ne nous *affranchit* des miseres de la vie.

Celui qui s'*affranchit* de son devoir, se *délivre* de l'importunité d'un ami utile, pour se livrer aux caresses d'un perfide ennemi.

Chacun a sa passion dominante qui naît de sa constitution & détermine son caractere : on se *délivrera* peut-être de ses tourmens; on ne s'*affranchira* jamais de son empire.

Affres, *Transes*, *Angoisses*.

Eh ! n'abandonnons pas des mots aussi énergiques que celui d'*affres*, qui peint si bien tout à la fois les frémissemens & les frissons, les terreurs & l'effroi, les efforts & le désespoir du malheureux frappé de toutes les horreurs d'une mort présente, éprouvant ses plus cruels ravages, & rassemblant les restes d'une vie épuisée pour échapper à sa fureur : car c'est-là l'image que ce mot nous retrace. Il est formé du son dur, rude, roulant, déchirant, *fr*, qui, dans toutes les Langues, désigne le grand bruit, le fracas, les objets rompus, fracassés, tout ce qui met les fibres dans une forte agitation. De là les mots *frémissement*, *frisson*, *frayeur*, *effroi*, *affreux*, *&c.* dont les *affres*, proprement appliquées à la mort,

Digitized by Google

des ſens & des idées, les geſtes égarés d'une horreur invincible qui écarte un objet, les ſoubreſauts de l'effroi & de la douleur qui raniment la Nature défaillante & l'épuiſent, annoncent & caractériſent *les affres* : l'aſpect & la viſion d'un objet affreux, le ſentiment profond & du danger & de la douleur, la grandeur du mal avec la foibleſſe du ſujet, les produiſent. Un tremblement univerſel, une ſtupeur imbécille, la rigidité des fibres, l'inertie des facultés de l'ame, & des ſens engourdis ou glacés, ſont les ſymptômes & les ſignes propres des *tranſes* : la grande appréhenſion d'un mal prochain, un preſſentiment impérieux, la préoccupation d'une imagination vive, alliée avec un cœur & un eſprit foible, les cauſent. L'oppreſſion, la ſuffocation ou l'étouffement, les palpitations de cœur, les agitations exceſſives, marquent & diſtinguent *les angoiſſes* : le beſoin dévorant, la néceſſité urgente, l'exceſſive inquiétude qui voit le mal ſans les reſſources, tout ce qui ſerre fortement un cœur déjà gros, les entraînent.

Agriculteur, *Cultivateur*, *Colon.*

Col, racine celtique, déſigne l'action de couper, l'inſtrument qui coupe, la culture qui coupe, diviſe, ſillonne, creuſe la terre. De là le latin *colere*, ſource de ces trois mots, lequel, comme tous les mots ſimples & primitifs, s'eſt prêté à différentes acceptions. Ces différentes acceptions nous aideront à fixer le ſens particulier de chacun de ces ſynonymes.

Colere ſignifie, au figuré, rendre une ſorte de

Digitized by Google

culte, honorer, chérir, s'attacher, s'appliquer, se vouer : c'est dans ce sens qu'on *cultive* les personnes, les Sciences. Cette idée distingue l'*Agriculteur*, *cultor agri*, qui cultive, aime, professe, honore le labourage, le travail des champs, la culture de la terre (*ager*, *terre*, terre de labour ou en labour). Ce mot, quoiqu'usité, manque dans les Dictionnaires ; ce qui prouve qu'il a été long-temps étranger aux Gens de Lettres.

Colere signifie au propre *cultiver* la terre, la travailler ; de-là *Cultivateur*, mot qui, par sa terminaison, désigne celui qui fait (*actor*) une telle action, un tel genre d'action. Le *Cultivateur* est adonné à la *cultivation*. Les nouveaux Dictionnaires ont adopté ce mot. Vous ne trouverez ni *Agriculteur* ni *Cultivateur* dans les ouvrages littéraires du dernier siecle, pas même dans le Télémaque, où les *Laboureurs* sont si souvent & si fortement recommandés.

Colere signifie aussi *habiter* : c'est pourquoi on appelle *Colons* ceux qui vont s'établir dans un autre pays, & fonder une *colonie*. *Colon* est le participe *colens*, transformé en substantif ; c'est le mot simple qui prend par conséquent toute la valeur du verbe : il est comme le terme générique à l'égard de *Cultivateur* & d'*Agriculteur*. Mais dès qu'il forme une classe particuliere, c'est la derniere qu'il forme ; parce que l'*Agriculteur* & le *Cultivateur* se distinguent ou par la science ou par la richesse, par l'étendue ou des connoissances ou des exploitations. D'ailleurs on comprend bien que l'avilissement des personnes, autrefois connues sous le nom de *Colons*, a dû dégrader le nom même. L'idée particuliere de ce mot est

Digitized by Google

celle du *payſan*, du payſan attaché à la terre; de l'habitant ou de l'homme de la terre.

Ainſi, ſuivant la valeur propre des termes, l'*Agriculteur* cultive l'agriculture; le *Cultivateur*, la terre; le *Colon*, le pays. Le premier profeſſe l'art en amateur, c'eſt ſon goût & ſon talent; le ſecond l'exerce en entrepreneur, c'eſt ſon travail & ſon état; le dernier le pratique en homme de la glebe, c'eſt ſa vie. L'*Agriculteur* eſt attaché à l'art, le *Cultivateur* à un domaine, le *Colon* aux champs.

L'*Agriculteur* porte le flambeau devant la charrue; le *Cultivateur* le ſuit, conduiſant & enfonçant vigoureuſement le ſoc; le *Colon* les ſert l'un & l'autre, ou ſe traîne de loin ſur leurs traces.

Les *Agriculteurs* forment, dans l'ordre des Sciences, une claſſe particuliere de Philoſophes. Les *Cultivateurs* forment, dans l'ordre de la Société, une claſſe particuliere de citoyens ou de coopérateurs à la choſe publique. Les *Colons* forment, dans l'ordre de la culture, une claſſe particuliere de ruricoles.

Quand il s'agira d'eſtimer la population des campagnes, nous dirons que la France a quatre millions de *Colons*. Lorſque nous traiterons de la profeſſion & des travaux de la culture, nous appellerons ce peuple du nom générique de *Cultivateur*; & cette dénomination embraſſera également les gros fermiers, les gros entrepreneurs de culture, & les métayers, les ſimples ouvriers, les petits *Colons*. Lorſqu'il s'agira de conſidérer l'Agriculture comme un art ſçavant, qui tient d'un côté aux Sciences phyſiques & de l'autre aux Sciences morales, nous parlerons d'*Agriculteurs*.

Digitized by Google

L'économie politique distingue les peuples *Agriculteurs* des peuples ou chasseurs ou pasteurs ; & la Société civile n'est, pour elle, que dans la Société agricole. Le premier *Agriculteur* fut le premier Roi, comme seul Roi de la terre (*a*) : il dit, lui, à la terre, *reproduis*, *multiplie ;* & la terre reproduisit & multiplia.

L'économie civile distingue la classe des *Cultivateurs* de celle des propriétaires & de la classe industrieuse : c'est elle qui ouvre les sources de la terre, & c'est la terre qui répand toutes les richesses. Les riches *Cultivateurs* sont seuls les riches Etats.

L'économie rurale distingue les simples *Colons* des forts *Cultivateurs*, & elle les voit à regret fourmiller dans la décadence des empires sur les ruines de ces derniers. Les pauvres *Colons*, sans avances, sans lumiere, sans ressource, font les Etats pauvres.

Si les Gaules, avant la conquête de César, furent aussi peuplées que l'estime M. Wallace, il faut que leurs peuples cantonnés, comme ils l'étoient, par leur respect religieux pour les forêts, eussent de grands *Agriculteurs*, assez habiles pour mettre, comme disent les Suisses, les arpens les uns sur les autres, plutôt qu'à côté les uns

(*a*) Voilà la différence entre un *Roi des François* & un *Roi de France*. Ces prétendus Rois des Huns, des Goths, des Lombards, & autres Barbares qui n'avoient pas de patrie, n'étoient que des Chefs ou des Généraux militaires. Le *Roi régit* & gouverne ; le Général mene & commande. Point de Roi sans Etats, point d'Etats sans agriculture. L'agriculture seule vous rend maître d'un pays, y fonde une société, & lui donne un Roi.

des autres ; & que leur gouvernement fût vraîment *agricole*. Mais lorsque la fiscalité Romaine, qui n'avoit besoin que de nouveaux noms pour établir de nouveaux impôts, dévasta ces contrées, elles virent disparoître les riches *Cultivateurs*, qui, avec de fortes dépenses & une sage économie, ravissent à la terre sa corne d'abondance. Il n'y resta que des *Colons*, qui, au rapport de Salvien dans son *Traité de la Providence*, chercherent leur salut dans la servitude ; & trop pauvres & trop foibles pour entretenir une bonne culture, &, par elle, une puissance publique, laisserent les étrangers & l'Etat en proie à mille essaims de Barbares.

A Rome, dans le temps même que la qualité de Citadin n'humilioit plus, celle d'*Agriculteur* étoit encore honorable : le *bon Agriculteur* étoit un excellent homme, un homme (*bonus vir*), un homme de bien ou bon, de cette bonté qui constitue la valeur, le mérite propre de l'homme (*a*) : si toutefois Rome eut de ces *Cultivateurs* qui, avec un gros attelier de culture, exploitent en pleine indépendance de grands domaines étrangers ou de grandes fermes, moyennant un loyer qui laisse les propriétaires libres de vaquer aux soins de la chose publique ; c'est ce qui n'a pu arriver que très-tard. Ils donnoient indifféremment le nom de *Colons* à leurs Economes ou Régisseurs, à des especes de métayers, aux simples ouvriers de culture, tous ou esclaves ou subordonnés, comptables, & dépendans du Maître.

(*a*) *Cato, de Re rusticâ, c.* 1.

Digitized by Google

Ais, *Planche*.

» JE ne connois point de mots plus synonymes
» que ces deux-là, dit l'Abbé Girard. La diffé-
» rence de genre n'en produit aucune dans le
» sens littéral. Tout ce que j'apperçois de propre
» à en distinguer le caractere, c'est, dans le mot
» *planche*, une plus grande étendue de signifi-
» cation, avec un certain rapport au service, qui
» fait qu'il a des dérivés, & qu'on s'en sert
» dans un sens figuré; au lieu que celui d'*ais*,
» privé de tout accessoire, n'est employé que dans
» le sens littéral, & même si rarement qu'il pa-
» roît vieillir.

» On fait des *ais* de toute sorte de bois. On
» passe le ruisseau sur une *planche* : le Baptême
» est la premiere *planche* qui sauve l'homme du
» naufrage général causé par le péché d'Adam;
» & la Pénitence est la seconde *planche* pour le
» tirer de sa chûte particuliere, & le conduire
» au port du salut. Il est plus hardi que sage, de
» faire la *planche* pour les autres.

» Il me semble, dit M. Beauzée, que le mot
» *planche* désigne principalement la forme longue
» & plane d'un corps; de là vient qu'il y a des
» *planches* de cuivre, & qu'en termes de jar-
» dinage, on appelle *planche* un espace de terre
» plus long que large, & séparé d'un espace pareil
» par un sentier. Le mot d'*ais* ne se peut dire
» que de *planches* de bois, & il renferme en
» outre dans sa signification l'idée spéciale d'une
» destination particuliere.

Digitized by Google

» Le marchand de bois n'a que des *planches* » dans ſon chantier ; le Menuiſier, le Charpen- » tier, le Relieur, le Doreur, & les autres arti- » ſans qui en ont beſoin, en font des *ais* de » toute eſpece, ſelon l'exigence des cas & des » vûes qu'ils ont à remplir «.

Je n'apperçois point, comme l'Abbé Girard, dans le mot *planche*, un rapport particulier au ſervice ; mais l'uſage en a fait beaucoup d'emplois différens. Ce mot vient de *la*, *lat*, *lan*, *pla*, *plat*, *plan*, étendu, large, plat, plan ; idée que ſes dérivés conſervent dans le celte, le grec, le latin, le françois, &c. Il exprime donc purement & ſimplement une étendue, une ſurface large, plane, unie. C'eſt pourquoi le labourage, la gravure ſe ſont fait *des planches* ; c'eſt pourquoi il y a des *planches* de métal, de papier. M. Beauzée a très-bien ſenti que ce mot déſignoit proprement la forme du corps ; il répond parfaitement au latin *tabula.*

Je n'apperçois point, comme M. Beauzée, dans la ſignification du mot *ais*, l'idée d'une deſtination particuliere ; mais l'uſage lui attache ſouvent cette valeur. Ce mot vient d'*ac*, *ag*, *aſg*, *Ax*, *Aſſ*, qui, en hébreu, en celte, en grec, en latin, &c. déſigne l'action de couper, les inſtrumens propres à couper, les objets coupés. De là le latin *aſſis*, *axis*, *aſſer*, ais : ce mot ſignifie *bois coupé* (car il ne s'applique qu'au bois), & par reſtriction, *bois de ſciage.*

Je remarque que les Relieurs, les Imprimeurs, les Fondeurs, les Vitriers appellent quelquefois, ſans addition, *ais*, des pieces de bois longues, larges & peu épaiſſes, qui leur ſervent à divers

Digitized by Google

usages ; ce qui sous-entend l'idée de service.

Ais est donc plutôt le mot propre & générique : la *planche* paroît être une espece d'*ais* d'une certaine largeur & d'une certaine longueur ; sans quoi il faut modifier ce mot par un diminutif, & dire *planchette* ou *petite planche*.

L'*ais*, considéré dans sa largeur, ou employé dans ce sens pour servir par sa surface même, comme dans une table, des tablettes, un plancher, &c. est proprement une *planche* ; s'il ne sert qu'à serrer ou contenir, s'il est placé de champ, il n'est qu'un *ais*. Il me semble que c'est-là le principal office des *ais* dans les arts que nous venons de nommer. Boileau dit fort bien que des *ais serrés* forment la clôture du Chantre dans le chœur : on dit *renfermé entre quatre ais*, pour dire *dans une biere*.

On dit donc faire *la planche*, pour frayer la voie, passer un ruisseau sur une *planche*, la *planche* qui sauve du naufrage ; par la raison que, dans tous les cas de cette espece, la chose est supposée avoir une certaine largeur. Il est inutile de remarquer qu'on appellera *planche*, un *ais* uni, poli, égal, puisque cette qualité forme un de ses traits distinctifs ; on dira des *planches neuves*. L'idée de grandeur & de préparation entraînera même celle de bonté & de solidité, si celle-ci n'est détruite par quelque accessoire. Il est certain qu'on dira plutôt de vieux *ais*, des *ais* minces, pourris, déchirés, que des *ais* neufs, beaux & bons. Ainsi l'on appelle *ais* les débris d'un bateau déchiré. Boileau ne donne aux *ais* que des épithetes de ce genre, par la raison que ce mot est fort peu usité. Par

la raison encore qu'on n'emploie au figuré que le mot *planche*, & qu'on l'emploie assez souvent, il paroît, pris au propre, être reçu par préférence dans la Poésie ou même dans le style noble. Le Chantre du Lutrin semble en avoir ainsi jugé.

Aisé, *Facile*.

» ILS marquent l'un & l'autre, dit l'Abbé
» Girard, ce qui se fait sans peine : mais le pre-
» mier de ces mots exclut proprement la peine
» qui naît des obstacles & des oppositions qu'on
» met à la chose ; & le second exclut la peine
» qui naît de l'état même de la chose. Ainsi
» l'on dit que l'entrée est *facile*, lorsque per-
» sonne n'arrête au passage ; & qu'elle est *aisée*,
» lorsqu'elle est large & commode à passer. Par
» la raison de cette même énergie, on dit d'une
» femme qui ne se défend pas, qu'elle est *facile* ;
» & d'un habit qui ne gêne pas, qu'il est *aisé*.

» Il est mieux, ce me semble, de se servir du
» mot *facile*, en dénommant l'action ; & de
» celui d'*aisé*, en exprimant l'événement de cette
» action : de sorte que je dirois d'un port com-
» mode, que l'abord en est *facile*, & qu'il est
» *aisé* d'y aborder «.

Ces distinctions ne sont point exactes. M. Beauzée a fort bien remarqué que la différence tirée des obstacles naturels ou propres de la chose, & des obstacles artificiels ou accidentels, est chimérique.

Digitized by Google

Aisé vient d'*agere*, agit ; *facile* vient de *facere*, faire, ou plutôt de *fac* ; car l'impératif est le mode primitif & le mot radical. *Agir* exprime purement & simplement l'action ou la chose ; *faire* embrasse le dessein, l'ouvrage entier. *Facile* suppose donc une intelligence ; *aisé* s'arrête à l'opération : celui-ci n'a point d'autres rapports ; l'autre a un rapport particulier avec la puissance. La faculté, disoient les Latins, est comme la *facilité* (*a*) ou le pouvoir libre de faire. Une chose est donc *aisée* en elle-même, quand elle se fait ou même quand elle nous laisse sans gêne, au large, à l'aise, avec liberté, commodément. Une chose est *facile* par rapport à nous, quand nous pouvons la faire, quand elle est *faisable* ; sans peine, sans efforts, sans beaucoup de travail.

On dit qu'un habit est *aisé*, & non pas *facile*, lorsqu'il ne gêne pas.

Un chemin est *facile*, lorsqu'on le trouve sans peine ; lorsqu'on y marche sans peine, il est *aisé*. *Facile* annonce, dans la premiere phrase, une opération de l'esprit ; dans la seconde, *aisé* ne marque que l'exercice du corps.

Une chose ne vous paroît pas *facile*, quand vous croyez y voir des difficultés ; quand elle a des difficultés, elle n'est pas *aisée*.

Les manieres, les airs, une taille sont *aisés* ; c'est-à-dire, que leurs mouvemens sont libres, dégagés, sans contrainte : le cœur, l'humeur, le caractere sont *faciles*, c'est-à-dire, disposés à faire des actes de bonté, d'indulgence.

(*a*) *Facultas quasi facilitas.*

Digitized by Google

Tout est *facile* au génie, c'est une grande puissance : l'habitude rend tout *aisé*, elle exerce.

On dit qu'un homme n'est pas *aisé*, pour désigner la rudesse, la difficulté de son commerce. On dit qu'un homme n'est pas *facile*, pour désigner la résistance de son esprit & de son cœur.

Les arts libéraux ne sont *faciles* que pour le talent ; les arts mécaniques sont en général assez *aisés* : ainsi l'a établi la Providence, d'un côté, pour donner à un peuple nombreux la *facilité* de vivre ; de l'autre, afin de nous mettre dans l'*aisance* quant aux choses usuelles.

Facile est donc plus propre pour exprimer l'opération de l'esprit & ses productions ; *aisé*, pour exprimer l'action sensible & le travail des mains.

Un problême est *facile* à résoudre ; une machine est *aisée* à exécuter.

Il est *facile* de deviner une énigme, lorsqu'elle est bien faite : il est *aisé* de sortir d'un labyrinthe, quand on en a le fil.

Il est souvent plus *facile* d'obtenir une grace de quelqu'un, qu'il n'est *aisé* de parvenir jusqu'à lui.

Les principes, les préceptes, les régles d'un art sont *faciles* ; ses pratiques, ses procédés, ses manipulations sont *aisés*.

Un style, des vers sont *aisés*, par l'arrangement des mots & des phrases ; ils sont *faciles* par l'arrangement des idées & le naturel des expressions : ceux-là se lisent bien, ceux-ci coulent de source.

Un esprit *aisé* s'ouvre, se montre, se déploie sans gêne & sans recherche ; & plus il se découvre, plus il plaît, comme dit Boileau : un esprit *facile* entend, conçoit, comprend, s'explique,

Digitized by Google

se fait entendre sans travail, sans effort; ses facultés sont toujours libres, agissantes & fécondes. Il est si *facile* à un homme de tête de lever une difficulté ordinaire, qu'il n'a pas besoin de la prévoir : il est si *aisé* à un homme de main de vaincre une résistance commune, qu'il n'a pas besoin de s'y préparer.

S'il étoit *aisé* de frapper les soldats de Pompée au visage, il étoit *facile* de prévoir le succès de la bataille de Pharsale.

Il sera *facile* d'expliquer une allégorie ; il sera *aisé* d'en lever le voile.

Alliance, Ligue, Confédération.

» LES liens de parenté ou d'amitié, dit l'Abbé » Girard, les avantages de la bonne intelligence, » & l'assurance des secours dans le besoin pour » se maintenir, sont les motifs ordinaires des *al-* » *liances*. Les *ligues* ont pour but d'abattre un » ennemi commun, ou de se défendre contre ses » attaques. Les *confédérations* se terminent à » quelque exploit particulier.

» C'est entre les Souverains que les traités » d'*alliance* ont lieu ; on y stipule sans fixer de » terme, dans l'espérance ou dans la supposition » que le temps n'y altérera rien. On admet éga- » lement dans les *ligues* des Souverains & des » particuliers ; elles ne sont pas censées devoir » durer perpétuellement. Il semble que les *con-* » *fédérations* se forment plus ordinairement entre » des particuliers : elles ne subsistent que jusqu'à

Digitized by Google

l'entiere exécution de l'entreprise ; & souvent
» la trahison ou l'indiscrétion en empêchent les
» suites «.

Je crains que ces distinctions ne soient pas assez sensibles, assez fondées, assez exactes & complettes, sur-tout à l'égard de la *confédération*. Définissons les termes ; tirons de leurs définitions leurs différences, & justifions-les par l'usage.

L'*alliance* est une union d'amitié & de convenance établie par des traités solennels entre deux ou plusieurs Souverains, des Nations, des Etats, des Puissances, pour jouir ou faire jouir leurs sujets respectifs, sans aucun terme, ou pour un temps limité, d'un avantage commun, d'une communication réciproque de services ou de secours. La *ligue* est une union de desseins & de forces, ou plutôt une jonction formée entre plusieurs Souverains, des partis, des particuliers puissans, par des traités ou par des pactes, des conventions, pour exécuter, par un concours d'opérations, une entreprise commune, & en partager le fruit. La *confédération* est une union d'intérêt & d'appui, contractée avec des conventions particulieres, entre des corps, des partis, des villes, de petits Princes, de petits Etats, pour faire ensemble cause commune, obtenir le redressement de leurs torts, défendre leurs droits ou la chose publique, par leur intelligence & leur concours, contre l'usurpation ou l'oppression, tant qu'elle est à craindre.

L'*alliance* est une union d'*amitié & de convenance :* on stipule dans les traités l'*amitié* comme l'*alliance*, & elle est fondée sur des rap-

ports qui forment par eux-mêmes une sorte de lien. La *ligue* est une *union de desseins & de forces* ; on y convient d'un projet, & on y regle les forces que chacun doit porter à l'exécution. La *confédération est une union d'intérêt & d'appui* : on craint alors, chacun pour soi ; chacun ne peut pas assez pour soi ; on fait corps, pour faire force.

L'*alliance* demande des traités dans toutes les formes du droit ; car elle devient loi ou regle de droit public pour les Souverains ou les Etats qui la contractent. La *ligue* a quelquefois un égal appareil, mais sans avoir par elle-même la stabilité de l'*alliance* : souvent aussi elle ne se soutient que par des conventions particulieres, & des engagemens même furtifs, que les parties prennent plutôt sur leur bonne foi réciproque que sur des titres valides. La *confédération* forme plutôt des pactes & des arrangemens particuliers, mais étroits & forts, qui ont plus ou moins de consistance & de durée, suivant son objet & les conjonctures : c'est, pour ainsi dire, un droit particulier que les contractans établissent entre eux, & qui tire sa principale force de l'intérêt des uns & des autres.

Dans le style du Droit des Gens, l'*alliance n'a lieu qu'entre des Souverains* ; seuls ils ont le droit d'en contracter. La France a une *alliance* ancienne avec la Suede. L'*alliance* naturelle de la *France* & de l'*Espagne* a été resserrée par un pacte de famille. Les *Romains* n'accordoient jamais la paix aux Rois & aux peuples vaincus, qu'ils ne contractassent avec eux une *alliance*, c'est-à-dire, qu'ils ne leur imposassent une servitude qui déjà menaçoit les peuples voisins. L'*alliance* des Romains

Digitized by Google

avec les Rois de Cappadoce, de Bythinie, d'Egypte, finit par les assujettir. La *ligue se fait entre des Souverains ou entre des Particuliers puissans, ou même entre des Souverains & des Particuliers.* Alexandre VI, Maximilien, Louis XII, s'unissent par la *Ligue de Cambrai*, comme s'ils pouvoient rester unis. Les Croisades sont des *Ligues* où les Rois, les Seigneurs, les Prélats, les Particuliers, les femmes, tout ce qui veut librement prendre la croix, trouve à exercer sa piété ou sa licence. La *Ligue des Esclaves* fait trembler Rome. La *Ligue des Gueux* trouble la Flandre. La *Ligue*, la Ligue par excellence, la Ligue de la sainte union, celle des Guises, embrasse tous les Ordres de l'Etat; Henri III lui-même y est enchaîné. La *Confédération se forme proprement entre des Particuliers, des Cantons, de petits Etats, &c.* Les Magnats de Pologne se lient par des *confédérations*, sans l'aveu & même contre le gré du Roi. Des *confédérations* jeterent les premiers fondemens de la République des Provinces-Unies. Les Villes Anséatiques étoient redoutables aux Puissances du Nord par leur *confédération*. En Allemagne, les Protestans de divers Cantons tâchoient de se maintenir par des *confédérations*; d'où ils furent appelés *Eidgnossen*, *Confédérés*; & en France, par altération, *Huguenots* (a).

(a) Ce n'est pas le seul mot allemand dont, pour le supplice des Etymologistes, nous ayons perdu la trace. Il en est de même du mot *corsin*, *caorsin*, employé dans cette phrase populaire, *il a été enlevé comme un corsin* : le peuple a pris *corsin* pour un *corps saint*. Les plus raisonnables des Sçavans ont cru que ces marchands Italiens

L'*alliance*

Digitized by Google

L'*alliance* se contracte *ordinairement entre deux ou plusieurs Puissances*. On connoît *la triple alliance*, la *quadruple alliance*. La triple *alliance* s'appelle aussi la *ligue d'Ausbourg*. Le nombre des contractans n'est borné, qu'autant que l'est nécessairement celui des parties capables de l'être. La *ligue* est ordinairement entre *plusieurs* & même un *très-grand nombre*. Presque tous les peuples d'Italie se réunirent dans la fameuse *ligue Italique*, qui produisit la guerre sociale. L'Electeur de *Brandebourg* & une foule de Princes Protestans entrerent dans la *ligue de Smalcalde*. Il en est de même de presque toutes les *ligues* fameuses. Cependant la Rochelle conclut, sous Louis XIII, une *ligue* avec l'Angleterre ; mais il n'y avoit pas lieu à l'*alliance*, dès qu'elle n'affectoit pas l'indépendance par sa rebellion. La *confédération* est toujours plus ou moins nombreuse, car elle est le recours de la foiblesse ; mais à mesure qu'elle devient plus considérable, elle se rapproche de la *ligue*. *Les confédérations* sont d'abord des partis, des associations, qui se lient ensuite étroitement ensemble, & souvent se liguent, comme il est arrivé aux Grisons, aux Suisses, aux Hollandois, & quelquefois, comme ces peuples, restent unis en République fédérative.

---

si fameux au treizieme siecle par leurs usures, avoient été ainsi appelés du nom propre d'une famille renommée de Marchands Florentins. Mais le mot de *corsin* ou plutôt *caorsin*, est la corruption d'un mot allemand composé, qui signifie *vendeur d'épices* ; & c'étoit une dénomination commune donnée en Allemagne à ces Marchands Italiens, qui avoient d'abord commencé leur commerce par la vente des épiceries. *Voy. l'Abrégé chronol. de l'Hist. d'Allem. par M. Pfeffel.*

Digitized by Google

Les alliances ſont ou perpétuelles, c'eſt-à-dire, ainſi qualifiées, ou pour un temps. Les *alliances* entre les Rois ne ſont que perſonnelles, s'ils ne ſtipulent pour leurs peuples & pour leurs ſucceſſeurs; & la mort de l'un d'eux les diſſout. Lorſque la durée de l'*alliance* eſt déterminée, ſi les parties continuent d'en uſer les unes avec les autres comme auparavant, elle eſt tacitement renouvelée. Les *ligues* n'ont qu'un temps, mais indéterminé; l'engagement ceſſe avec l'entrepriſe. La grande *ligue* dure depuis 1576 juſqu'en 1593. Il eſt rare que les *ligues* ne ſoient pas bientôt rompues, par la méſintelligence & la déſunion des Chefs. Les Griſons ont toujours conſervé le nom de *ligues*. Les *confédérations* ſont caduques ou perpétuelles, ſuivant la nature de leur objet: entre les différens Corps, Etats, Cantons d'une République, comme entre les anciennes Républiques de la Grece, elles n'ont point de terme; leur but eſt la perpétuité du corps entier. Il en eſt des autres *confédérations* comme des *ligues*.

L'*alliance* a pour objet un avantage commun aux Puiſſances contractantes ou à leurs ſujets reſpectifs, tels qu'une paix cimentée par la foi de l'amitié & par la loi bien plus forte de l'intérêt, un commerce réciproquement libre aux deux peuples, une aſſiſtance prête contre l'invaſion de l'étranger, un concours puiſſant aſſuré à des projets ambitieux, &c.: elle ſe prête à la paix & à la guerre; mais ſouvent même, en traitant de la guerre, elle eſt un inſtrument & un moyen de paix. Nos Traités *d'alliance* avec les Cantons Suiſſes, avec la Suede, & mille autres ſemblables, ne tendent qu'à la paix & à la proſpérité

Digitized by Google

respective des Nations alliées. La *quadruple alliance* avoit pour but de pacifier l'Italie, d'accorder l'Empire avec l'Espagne, d'assurer l'exécution des grands Traités de paix, de rassurer le Gouvernement de France, &c. La *ligue* a pour objet une entreprise commune, offensive ou défensive ; son état propre est d'être armé, ou pour se défendre, ou pour se venger, pour dominer, pour réprimer. La *ligue* de Smalcalde avoit pour objet de soutenir, par sa force, les nouvelles Religions & leurs sectateurs ; celle des peuples de l'ancienne Italie, de se soustraire à la tyrannie de Rome ; celle des *Guises*, d'enlever le trône aux légitimes héritiers, sous prétexte d'exercer la vengeance divine contre l'hérésie ; celle de Cambrai, d'écraser les Vénitiens, pour partager les débris de leur République, ainsi des autres. Les exceptions seroient rares. La *confédération* a pour objet une cause commune ; & les desseins des Confédérés affermis par l'union étroite de leurs forces, sont, ou de se maintenir en se défendant, ou de se rétablir en attaquant, ou de se défendre en cas d'attaque. La conservation de la constitution ou des droits particuliers, est proposée pour premier motif des *confédérations* Polonoises. Les *confédérations* Protestantes d'Allemagne combattoient ou menaçoient de combattre, pour relever leur religion, recouvrer leurs libertés, reprendre leurs droits politiques & civils. Ces petits Etats engagent, pour ainsi dire, leurs armes par des *confédérations*, au service de ceux d'entre eux qu'une Puissance ambitieuse tenteroit d'asservir. La *confédération* des divers peuples de la Grece étoit son rempart contre l'ennemi du dehors.

Digitized by Google

❊ Après avoir considéré ces mots avec L'A. G. selon leur acception politique, il convient d'examiner leur valeur simple & primitive. L'*alliance* est, à la lettre, l'existence ou la formation d'un *lien* qui attache deux fils ensemble. La *ligue* est une *liaison* quelconque des personnes. La *confédération* est une *alliance jurée* entre diverses personnes, & garantie par des témoignages éclatans de fidélité. Les deux premiers mots viennent de *lig*, *lac*, *lien*; le dernier vient du latin *fœdus*, *alliance frappée*, parce qu'on la confirmoit en *frappant* dans les mains, & en immolant une victime, pour marquer que l'on vouloit être traité comme elle, si l'on étoit parjure: on tire aussi ce mot de *fides*, fidélité.

C'est pourquoi *confédération* ne se dit proprement que dans le sens politique, tandis que les deux autres se prennent aussi dans un sens moral. Ainsi *alliance* signifie mariage, affinité spirituelle, accord ou mélange; *ligue* veut dire brigue, complot, cabale, faction.

Ligue & *confédération* ne s'appliquent qu'aux personnes; *alliance* se dit des choses. Pascal dit, l'*alliance des maximes du monde avec celles de l'Evangile*; & Boileau, que c'est la parfaite *alliance* de la Nature & de l'Art, qui fait la souveraine perfection.

L'*alliance* entre les personnes & la *confédération* annoncent un contrat, un traité, une union réguliere ou revêtue de formes: on contracte une *alliance*, on fait un traité d'*alliance* ou de *confédération*. Il n'en est pas de même de la *ligue*; on fait une *ligue*, & non un traité de *ligue*.

La *confédération* peut être légitime ou illégi-

time ; mais le mot n'a rien en lui-même de mauvais. Il en eſt ainſi de l'*alliance :* ce mot s'emploie comme *union ;* & ce n'eſt en effet qu'une union, mais volontaire, contractée, faite par une opération particuliere. *Ligue*, dans l'ordre moral, a plutôt un mauvais ſens : on dit la *ligue* offenſive & défenſive des dévots. Moliere parle des *ligues* des Auteurs : on dit *ligue* pour conſpiration & cabale. Nous diſons l'*alliance de Dieu avec ſon peuple ;* nous ne dirions pas *ligue*, mot qui préſente ordinairement l'idée ou d'un mauvais deſſein, celui de nuire, ou d'un mauvais moyen, celui de l'artifice, du trouble, du déſordre ; mais on eſt quelquefois contraint de l'employer au moral, dans le ſens qu'auroit le mot de *confédération*, s'il y étoit reçu.

On s'*allie* pour ſoi ; on ſe *confédere* pour ſoi, dans la crainte des autres ; on ſe *ligue* contre les autres.

Alliance entre les gens de bien ; *confédération* entre les malheureux ; *ligue* entre les méchans. La vertu *allie ;* le beſoin *confedere ;* le vice *ligue.*

On s'*allie* pour jouir ; on ſe *confédere* pour agir ; on ſe *ligue* pour triompher.

Il y a dans l'*alliance* accord, dans la *confédération* concert, & dans la *ligue* une impulſion commune.

L'*alliance* unit ; la *confédération* aſſocie ; la *ligue* raſſemble.

Pour la ſociété, il faut *alliance* des perſonnes, *confédération* des vertus ſociales, *ligue* de forces.

Il y a *alliance* entre les Sciences, *confédération* contre l'ignorance entre les Sçavans, & des *ligues* entre les Gens de Lettres contre eux-mêmes.

Digitized by Google

L'amitié fait *alliance* ; le patriotisme, *confédération ;* le schisme, *ligue.*

Les sages s'*allient* ensemble ; les gens prudens se *conféderent* ; les opprimés se *liguent.*

L'homme est naturellement en *alliance* avec tout l'univers, en *confédération* avec ses semblables, & dans une sorte de *ligue* avec ses propres ennemis contre lui-même.

L'*alliance* de l'ame avec le corps est un mystere qui explique beaucoup d'autres mysteres. La *confédération* est à la famille ce qu'elle est à la société, une sauve-garde puissante. La *ligue* des passions est encore moins difficile à rompre, qu'une grande passion ne l'est à vaincre.

La Nature a fait une *alliance* entre tous les peuples ; les *confédérations* particulieres affoiblissent cette *alliance ;* les *ligues* la rompent.

Dans le monde, les *alliances* sont à peine des liaisons ; les *confédérations* sociales ne sont que des *ligues ;* les *ligues* ne sont que des cabales.

Amasser, Entasser, Accumuler, Amonceler.

Amasser, faire un *amas :* du mot primitif *am*, union, conjonction. *Entasser*, mettre en *tas*, mot celtique qui signifie multitude, élévation. *Accumuler*, mettre ensemble, élever jusqu'au *comble*: de *cum* ensemble, *cumulus* comble. *Amonceler*, mettre en *monceau* : du celte *mon*, latin *mons*, françois *mont*, grandeur & hauteur.

L'*amas* est l'assemblage d'une certaine quantité de choses de même nature : on *amasse* du fruit,

Digitized by Google

de l'argent, des provisions, &c. Le *tas* est un amas élevé & serré de certaines choses mises les unes sur les autres : on *entasse* sous sur sous, des livres, des marchandises, avec ordre ou en désordre, &c. L'*accumulation* ajoute à l'*entassement* l'idée de plénitude, d'abondance toujours croissante : on *accumule* des richesses, des héritages, des arrérages, crime sur crime. Le *monceau* ajoute à ces idées celle de volume, de grandeur, de désordre, de confusion : on *amoncele* toutes sortes de choses mêlées, des ruines, des cadavres.

Au figuré, la prévoyance *amasse*, l'avarice *entasse*, l'avidité insatiable *accumule*, & après avoir *accumulé*, elle *amoncele*.

Les Romains, toujours en état de guerre, avoient dans leurs places des provisions *amassées* pour un an. Les anciens & vrais Turcs, destructeurs de l'Empire des Califes, *amonceloient*, sur le champ de bataille, pour monument de leurs triomphes, les têtes des ennemis tués dans les combats. Les Rois de l'Orient *accumulent* sur leur tête les titres les plus pompeux, même en croulant avec les ruines qu'ils ont *amoncelées*. Le grand Saladin, après avoir *entassé* les couronnes sur sa tête, ordonna qu'à son convoi l'on portât, pour toute gloire, sa tunique intérieure au bout d'une pique, en criant : *Voilà tout ce qui reste du vainqueur de l'Orient.*

Qui n'*amasse* pas, s'expose à manquer de la chose ; qui l'*entasse*, s'en prive ; qui l'*accumule*, la dérobe ; qui l'*amoncele*, la détruit.

Amassez pour répandre. S'il faut *entasser*, c'est pour conserver. *Accumulez* pour combler un

abîme. S'il faut *amonceler*, c'est pour étendre & applanir.

Amassons des connoissances. N'*entassons* pas l'érudition. *Accumulons* tous les genres de preuves, si nous parlons à tous les genres d'esprits. *Amoncelez* les richesses, si vous voulez être toujours pauvre & malheureux.

Une réflexion en suggere une autre ; elles s'*amassent*. Un préjugé en attire un autre ; ils s'*entassent*. Un honneur en envie un autre ; ils s'*accumulent*. De grandes ruines en entraînent d'autres ; elles s'*amoncelent*.

Puisque la vieillesse ne jouit guere que de souvenirs, souffrons qu'elle parle toujours du passé ; & occupons-nous d'*amasser*, pour cet âge, des pensées douces & consolantes. A quoi sert d'*entasser* victoire sur victoire ? le laurier est stérile, & l'olivier porte des fruits. Ne nous dégoûtons point d'*accumuler* les bienfaits, même sur des ingrats ; *Auguste* ne gagne Cinna qu'en l'en accablant. Rappellons-nous souvent que, hors les bonnes actions, nous n'*amoncelons* jamais que du sable.

Amuser, Divertir.

M. d'Alembert a, selon sa coutume, parfaitement distingué les nuances qui séparent ces deux termes. » *Divertir*, dans la signification propre » du latin, ne signifie autre chose que détourner » son attention d'un objet, en la portant sur un » autre ; mais l'usage présent a de plus attaché » à ce mot une idée de plaisir qu'on prend à l'ob- » jet qui nous occupe. *Amuser*, au contraire,

Digitized by Google

» n'emporte pas toujours l'idée de plaisir ; & » quand cette idée s'y trouve jointe, elle exprime » un plaisir plus foible que le mot *divertir*. Celui » qui *s'amuse* peut n'avoir d'autre sentiment que » l'absence de l'ennui ; c'est là même tout ce » qu'emporte le mot *amuser* pris dans sa signifi- » cation rigoureuse : on va à la promenade pour » *s'amuser*, à la comédie pour se *divertir*. On » dira d'une chose que l'on fait pour tuer le temps, » cela n'est pas fort *divertissant* ; mais cela m'*a-* » *muse* : on dira aussi cette piece m'a assez *amusé* ; » mais cette autre m'a fort *diverti*.

» On ne peut pas dire d'une Tragédie, qu'elle » *amuse*, parce que le genre de plaisir qu'elle fait » est sérieux & pénétrant, & qu'*amuser* emporte » une idée de frivolité dans l'objet, & d'impres- » sion légere dans l'effet qu'elle produit : on peut » dire que le jeu *amuse*, que la Tragédie occupe, » & que la Comédie *divertit* «.

Une distinction si claire & si juste ne nous laisse que des observations étymologiques & des applications à faire.

De *mu*, qui, dans la plupart des Langues, désigne la bouche ou ses rapports divers, nous avons fait *museau*. Son idée est conservée dans le mot *muser*, à la lettre, avoir le *museau*, le visage fiché vers un endroit, & figurément regarder où l'on n'a que faire, au lieu de faire ce qu'on doit. Un *musard* s'occupe d'un rien, est arrêté par le premier objet, néglige d'aller à son but. *Amuser* est donc faire *muser* ou perdre le temps, distraire du travail, repaître de choses vaines. Selon la signification propre du mot *divertir*, exposée ci-dessus, & justifiée dans cet Ouvrage à l'article

distraire, *détourner*, *divertir*, à sçavoir tourner d'un autre côté, ce terme convient particuliérement pour exprimer le passage d'une occupation à une autre, un nouvel emploi du temps, & surtout l'action de faire succéder aux occupations ordinaires ou à des occupations sérieuses, des exercices opposés, des jeux, des plaisirs. Ainsi, rigoureusement parlant, le *divertissement* vous fait faire autre chose que ce que vous faisiez ; l'*amusement* vous empêche de faire ce que vous faites ou ce que vous devez faire. L'écolier s'*amuse* au lieu de travailler, quand le travail l'ennuie ; il se *divertit* après avoir travaillé ; quand il prend sa récréation. L'homme qui s'*amuse* à discourir quand il faut agir, ne se *divertit* pas.

L'idée de légéreté & de frivolité est manifestement propre à l'*amusement* ; mais le *divertissement* tourne toute notre attention sur un nouvel objet, & nous y attache assez fortement par le plaisir. Tels sont les points de vue particuliers sous lesquels l'usage nous présente ces mots.

Ainsi *amuser*, c'est occuper légérement l'esprit, de maniere qu'on ne sente pas le poids du temps ou du travail ; *divertir*, c'est occuper agréablement l'esprit, de maniere qu'on ne sente en quelque sorte le temps ou l'exercice que par une succession de plaisir ou par un plaisir soutenu. Le temps passe, quand on s'*amuse* : quand on se *divertit*, on jouit du temps. Si l'on ne s'*amuse* même pas, on s'ennuie : on ne s'ennuie pas, par cela seul qu'on ne se *divertit* point. Le plaisir n'est pas étranger à l'*amusement*, puisqu'il est fait pour nous plaire, nous attirer, nous désennuyer, nous distraire ; mais le plaisir qui ne fait que nous *amuser*

Digitized by Google

est, comme ce qui nous *amuse*, léger, vain, frivole, futile : le plaisir est essentiel au *divertissement*, puisque c'est par lui que la chose nous occupe, nous intéresse, nous attache, nous tient; & le plaisir qui nous *divertit* est, par cette même raison, plus vif, plus fort, plus pénétrant, plus soutenu, plus senti.

Ce qui *amuse* l'un, *divertit* l'autre, selon la maniere dont ils sont l'un & l'autre affectés.

> Un Lecteur sage fuit un vain *amusement*,
> Et sçait mettre à profit son *divertissement*.
>
> *BOIL.*

Avec des contes, on vous *amuse*; avec des fêtes, on vous *divertit*.

On s'*amuse* de tout; mais on ne se *divertit* pas de tout. Il faut ou bien peu d'esprit ou bien de l'esprit, pour s'*amuser* de tout : il faut être bien malade d'esprit ou de corps, pour que rien ne nous *divertisse*.

A force de se *divertir*, on devient incapable de s'*amuser*. Les gros joueurs s'ennuient à jouer petit jeu; les liqueurs fortes ôtent le goût de toute autre boisson; l'habitude des grands plaisirs rend le plaisir insipide.

Si l'on veut parvenir plutôt à *divertir* un homme affligé, il faut commencer par *amuser* sa douleur.

Si nous nous promettons de nous bien *divertir*, heureux celui d'entre nous qui s'*amusera* !

Il est assez difficile de paroître s'*amuser*, quand on s'ennuie : que sera-ce s'il faut paroître se *divertir* ? demandez-le aux courtisans.

Il y avoit autrefois des *divertissemens* publics; tels que les pas-d'armes, les joûtes, les tour-

Digitized by Google

nois, &c. auxquels les femmes même prenoient beaucoup de plaisir : on y alloit, dit le Président Hénault, comme on va aujourd'hui à la Comédie. Ces exercices ont été supprimés, & ce n'a pas été sans raison. Mais que leur a-t-on substitué pour réunir le peuple, entretenir des corps vigoureux, inspirer un esprit public ? rien, ou ils ont été remplacés par des *amusemens* dispendieux, qui ne sont pas pour le peuple, par des *amusemens* qui vous lassent d'inaction, par des *amusemens* qui énervent & corrompent. Assemblez les hommes, si vous voulez avoir une nation ; exercez-les, si vous voulez avoir des hommes.

Je n'ai jamais conçu pourquoi l'on se croyoit obligé, dans les grandes villes, d'*amuser* une populace de gens oisifs : ce sont vos *amusemens* mêmes qui attirent tous ces oisifs & entretiennent cette oisiveté, pour nous si redoutable. Je crois qu'il manque dans vos armées des *divertissemens* publics, tels que les jeux décrits par Homere, ou autres semblables. Il faut *divertir* l'homme, si l'on veut qu'il supporte la peine ; les Negres se délassent à danser.

Le *divertissement*, s'il n'est pas assez assaisonné, dégénere en simple *amusement.*

» C'est une chose étrange, dit Pascal, que de » considérer ce qui plaît aux hommes dans les » jeux & les *divertissemens*. Il est vrai qu'occupant » l'esprit, ils le détournent du sentiment de ses » maux ; ce qui est réel : mais ils ne l'occupent » que parce que l'esprit s'y forme un objet ima- » ginaire de passion auquel il s'attache. . . . Qu'on » fasse, ajoute-t-il, jouer pour rien tel homme qui » passe sa vie sans ennui, en jouant tous les jours

Digitized by Google

» peu de chose, il ne s'y échauffera pas & s'y » ennuiera ; ce n'est donc pas l'*amusement* seul » qu'il cherche ; un *amusement* languissant & sans » passion l'ennuiera. Il faut qu'il s'échauffe, qu'il » se pique, .. qu'il se forme un objet de passion » qui excite son desir, sa colere, sa crainte, son » espérance «.

Notre esprit, malgré nous, se répand au dehors,
Et sur d'autres objets aime à porter sa vue.
De là viennent ces jeux, ces *divertissemens*
Que tout le monde cherche avec des soins extrêmes,
Et qui ne sont au fond que des *amusemens*,
Dont tous les divers changemens
Sçavent nous empêcher de penser à nous-mêmes.

La pensée est encore de Pascal.

On s'*amuse* assez bien, seul ; mais seul, on ne se *divertit* guere. La gaîté languit, si elle ne se répand ; le plaisir s'affadit, s'il n'est partagé ; la joie nous oppresse, si elle ne se communique. La chasse, sans doute, est un *divertissement* ; mais solitaire, elle n'est qu'un *amusement*, ou elle est une passion.

Les jeux tranquilles, sédentaires, froids, ne sont guere qu'*amuser* ; il faut quelque chose d'animé, de bruyant, de tumultueux pour *divertir* : des lectures nous *amusent* ; des danses nous *divertissent*.

Ainsi la bonne compagnie s'*amuse* ; mais c'est le peuple qui se *divertit*.

Et de même les vieillards s'*amusent* ; & les jeunes gens se *divertissent*.

Rien n'*amuse* tant un bon vieillard, que de voir les jeunes gens se *divertir*.

Digitized by Google

Si l'on me donne un ſot à *amuſer*, je ſerai bien ſot ; mais ſi l'on me donne une compagnie à *divertir*, je ſerai bien le plus ſot des hommes.

Il eſt une délicateſſe de cœur, une aménité de caractere, qui ne permet pas de ſe *divertir* à des plaiſirs populaires & tumultueux : il eſt une rudeſſe d'eſprit, une inſenſibilité d'ame, qui ne permet pas de *s'amuſer* à des choſes légeres & même agréables. Les gens de ce caractere-là ſont bons pour une ſociété douce & pour un commerce intime ; ceux de la trempe contraire ſont excellens pour le grand monde & avec le peuple. Les premiers jouiront de la vie en *s'amuſant* ; & les autres, en ſe *divertiſſant*, étourdiront la vie, ſans en jouir, comme dit J. J. Rouſſeau.

Point d'excès : avec l'apropos, tout eſt bon. L'*amuſement* eſt néceſſaire, le *divertiſſement* eſt utile. Tant pis pour celui qui ne ſçait pas ſe *divertir* ! malheur à celui qui ne ſçait pas *s'amuſer* !

Animal, Bête, Brute.

» *Bête*, dit M. Diderot, ſe prend ſouvent par
» oppoſition à un *homme*. L'homme a une ame,
» mais quelques Philoſophes n'en accordent pas
» aux *bêtes*.

» *Brute* eſt un terme de mépris qui ne s'ap-
» plique qu'en mauvaiſe part. Il s'abandonne à ſon
» penchant comme la *brute*.

» *Animal* eſt un terme générique qui convient
» à tous les êtres organiſés vivans. L'animal vit,
» agit, ſe meut de lui-même.

» Si on conſidere l'*animal* comme penſant,

» voulant, agiſſant, réfléchiſſant, on reſtreint ſa
» ſignification à l'eſpece humaine ; ſi on le con-
» ſidere comme borné dans toutes les fonctions
» qui marquent de l'intelligence & de la volonté,
» & qui ſemblent lui être communes avec l'eſpece
» humaine, on le reſtreint à la *bête* ; ſi on conſi-
» dere la *bête* dans ſon dernier degré de ſtupidité,
» & comme affranchi des loix de la raiſon & de
» l'honnêteté, ſelon leſquelles nous devons régler
» notre conduite, nous l'appellerons *brute*. (*En-*
» *cyclop.*) «.

Fixons l'idée rigoureuſe de chacun de ces termes. L'*animal* eſt littéralement l'être qui *reſpire* : ce mot vient de *am*, *ahm*, ame, ſouffle, reſpiration. La *bête* eſt l'être qui *mange* : ce mot vient de *ed*, *es*, *eſt*, manger. La *brute* eſt l'être qui *broute* : ce mot vient de la racine *bro*, *brou*, manger, broyer, reſtreinte à une maniere particuliere de manger, au ſens de *brouter*. Nous définiſſons la *brute*, ſans le ſçavoir, lorſque nous diſons d'une perſonne, qu'elle eſt *bête à manger du foin*.

Le mot *animal* déſigne un regne particulier de la Nature, par oppoſition à *végétal* & à *minéral* : c'eſt l'animal proprement dit que vous conſidérez, lorſque vous traitez de ſon organiſation propre, de ſes fonctions phyſiques, de ſes mouvemens ſpontanés, de ſes opérations particulieres, &c.

Le mot *bête* caractériſe une claſſe d'animaux, par oppoſition à homme : c'eſt la *bête* que vous conſidérez, lorſque vous traitez de l'animal dépourvu de raiſon, d'entendement, de liberté, livré à l'inſtinct, à la ſenſation, ou, ſi l'on veut, à un principe méchanique.

Le mot *brute* indique les ſortes de *bêtes* le

Digitized by Google

plus dépourvues de ſentiment & livrées à l'inſtinct le plus groſſier, par oppoſition à celles qui montrent de la connoiſſance, de l'intelligence, de la ſenſibilité, de la docilité, de la facilité, ſans toutefois former des claſſes proprement dites. Les *brutes*, dit Pline, l. XI. ch. 37, ſont des *animaux* d'une trempe dure juſqu'à une inflexible rigidité. Au figuré, nous renchériſſons ſur la qualification de *bête*, en diſant *bête brute*. La lumiere, dit un Pere de l'Egliſe, ne fait point d'effet ſur l'aveugle, ni la parole ſur le ſourd, ni l'enſeignement ſur la *brute*. Mais lorſqu'il s'agit ſeulement de marquer un défaut d'eſprit, d'intelligence, de ſens, de raiſon, le Cenſeur fera dire à l'Ane: *Ma foi, non plus que nous, l'homme n'eſt qu'une bête.* Le Fabuliſte dira:

Au temps jadis *bêtes* parloient auſſi.

. . . .

Bêtes encor parlent en celui-ci.

Ces trois dénominations s'appliquent injurieuſement à l'homme. Vous l'appellerez *animal* pour lui reprocher les défauts ou les imperfections des purs animaux, mais ſur-tout la groſſiéreté, la rudeſſe, la brutalité des manieres & de la conduite. Vous l'appellerez *bête*, lorſque vous l'accuſerez de déraiſon, d'incapacité, d'ineptie, de maladreſſe, de ſottiſe, d'imbécillité. Vous l'appellerez *brute* dans le cas où vous voudrez peindre en un mot la déraiſon complette, l'extrême bêtiſe, la ſtupidité parfaite, & mieux encore l'aveugle *brutalité*, l'impétuoſité féroce, la licence effrénée des appétits, des penchans, des mœurs.

Dans

Digitized by Google

Dans combien d'actions de la vie & de chaque jour, l'homme n'est qu'un *animal* brut? Il s'*abêtit* par la défaillance de ses forces; par l'excès de la débauche & de la corruption, il s'*abrutit*: Nabuchodonosor est changé en *brute* plutôt qu'en *bête*.

L'homme, pour qu'il soit traité d'*animal*, doit pécher particuliérement par les formes; traité de *bête*, il doit pécher par le fonds, du côté de l'esprit seulement; traité de *brute*, par les formes & par le fonds.

Antérieur, *Antécédent*, *Précédent*.

M. Beauzée a fait, sur ces trois termes, différentes remarques très-justes, que nous fondrons dans le présent article.

Antérieur est composé du latin *anté*, *avant*, & de la modification comparative *ior*, en françois *ieur*: il signifie, qui *est plus avant* qu'un autre, ou *avant* une autre chose.

Antécédent est composé de la même préposition, & du verbe *cedo* (*cedens*) tomber de sa place, quitter la place, céder sa place, aller, marcher, &c.: il signifie qui *va avant*.

Précédent est composé du même verbe, & de la préposition *præ*, devant, en tête, de *por*, *prou*, face, tête; & qui sert à exprimer la primauté, la préséance, la préférence, &c.: il signifie litteralement, *qui va devant*.

Antérieur exprime une comparaison formelle; il demande un régime qu'on sous-entend quelquefois: un événement est *antérieur à un autre*.

Antécédent & *précédent* marchent sans régime ; & leur vertu corrélative indique seulement la comparaison. Les Théologiens disent, sans addition, les Conciles *antécédens* ; nous disons aussi les chapitres *précédens*.

Antérieur nous dénonce particuliérement ce qui *est*, l'existence, la maniere relative d'exister : une édition *antérieure* à une autre, *existoit* auparavant. Les deux autres mots expriment une action, l'action d'aller, de marcher, de se placer avant, ou la possession de cet avantage. La proposition *antécedente* est celle qui se place la premiere : le volume *précédent* est celui qui va avant l'autre.

Antérieur porte l'idée propre du temps plus *avancé* dans le passé, d'une priorité de temps, appellée par cette raison *antériorité*. Par extension, il désigne une priorité de situation ou d'aspect. Nous disons *la face antérieure d'un bâtiment*, comme une *époque antérieure*. Ainsi ce mot exprime *ce qui est avant*, ou le contraire d'*après*, & ce qui est *devant*, par opposition à *derriere*. Cette derniere acception étoit naturelle au mot *précédent*, formé de *pré*, devant : mais une fois attribuée a un autre mot, le mot propre en a été dépouillé.

Antécédent, quoique propre à marquer une priorité de temps, sert plutôt à indiquer une priorité d'ordre, de rang, de place, de position, ou de marche, avec cette circonstance particuliere, qu'il dénote un rapport d'influence, de dépendance, de connexité, de liaison établie entre l'un & l'autre objet. Ainsi, en Logique, il marque le rapport du principe avec la conséquence ; en Théologie, celui d'un décret, d'une volonté qui influe

Digitized by Google

ſur un autre décret, ou ſur une action ; en Mathématique, celui d'une induction d'un terme à l'autre ; en Grammaire, celui d'un mot qui entraîne un régime ou demande un complément ; dans l'Enthymême, le conſéquent tiré de l'*antécédent* : dans la propoſition grammaticale, l'*antécédent* à une liaiſon néceſſaire avec le *ſubſéquent*, &c.

Précédent détermine une priorité ou de temps ou d'ordre ; mais une priorité immédiate, de maniere qu'un objet touche à l'autre, ſans aucun intermédiaire. L'événement *précédent* eſt celui qui eſt arrivé immédiatement avant celui dont on parle; tandis qu'un événement *antérieur* eſt ſeulement arrivé auparavant, & n'a qu'une priorité vague & indéterminée. La propoſition *précédente* touche à celle qui ſuit ; mais il n'eſt pas dit qu'elle ait avec l'autre aucun de ces rapports qui diſtinguent la propoſition *antécédente*, également immédiate.

Les dix-ſept ſiecles depuis Jéſus-Chriſt, dit M. Beauzée, ſont tous *antérieurs* à celui où nous vivons ; mais il n'y a que le dix-ſeptieme ſiecle que nous puiſſions nommer le ſiecle *précédent* ; à moins que nous ne les priſſions tous collectivement, comme une portion unique du temps, auquel cas on pourroit dire, les ſiecles *précédens*.

Antérieur eſt oppoſé ou corrélatif à *poſtérieur* ; *antécédent* à *conſéquent* ou à *ſubſéquent* ; *précédent* à *ſuivant*, ainſi que le remarque cet Académicien. De deux éditions, l'une eſt *antérieure*, l'autre *poſtérieure* ; la tête a une partie *antérieure* & une *poſtérieure*, le devant & le derriere. Le *conſéquent* eſt tiré ou conclu de l'*antécédent* : le mot *antécédent* eſt, dans une phraſe, conjoint avec le *ſubſéquent*, qui le détermine ou le com-

plette. L'année *précédente* annonce l'année *suivante* : celui que vous *précédez*, vous *suit* ou vient après.

Antérieur & *précédent* sont du langage ordinaire : *antécédent* n'est que du langage didactique. Ce dernier est quelquefois employé substantivement; & les autres sont de purs adjectifs.

Antiphrase, Contre-vérité.

FAÇONS d'énoncer le contraire de ce qu'on veut faire entendre : le grec ἀντὶ veut dire *contre*. Les érudits ont fait sçavamment *antiphrase* : le bon Gaulois auroit dit bonnement *contrephrase*, comme il a dit *contre-vérité*.

Les Grecs ont appellé *Euménides* (bienveillantes) les Furies. Le *Pont-Euxin* signifie la *mer Hospitaliere*, & les naufrages y étoient fréquens. Nous désignons un fripon, en disant ironiquement *cet honnête homme* ; & un mal-adroit, en disant *cet habile homme*. M. de Voltaire demande, comment la Comté de Bourgogne eut le sobriquet de *franche*, avec la servitude des mainmortables. Tels sont les exemples d'*antiphrases*, cités par M. Beauzée dans la nouvelle Encyclopédie.

L'Académie donne les propositions suivantes pour des *contre-vérités*. *Virgile est un méchant Poëte ; Cicéron ne parle pas bien latin, &c.*

» Je dis (M. Beauzée) que l'*antiphrase* se
» fait par dénomination ou par qualification sim-
» plement : car si c'est une proposition entiere qui
» énonce le contraire de ce qu'on veut faire en-
» tendre, c'est une *contre-vérité* «.

Sanctius trouvoit ridicule que l'on réduisît l'*antiphrase* à un mot, à une diction unique, tandis que le mot *phrase* annonce un discours, ou une combinaison de mots.

Ces deux opinions ne sont pas difficiles à concilier. Je crois, avec Sanctius, que *phrase* signifie *phrase* dans son composé ; & je crois, avec M. Beauzée, qu'avec un mot, une dénomination seule, on forme une *antiphrase* : ce mot, par la maniere dont il est employé, change le sens naturel de la *phrase entiere*, & il en a fait une *antiphrase*. Il est donc inutile d'examiner si l'*antiphrase* peut se réduire à l'*anti-diction*, & si les Grecs n'auroient pas plutôt exprimé ce dernier sens par *antiphrase* ; car ils ont ἀντιφάσις & ἀντιφρασις.

Pour moi, je pense qu'*antiphrase* exprime un sens contraire à celui que la *phrase* auroit naturellement ; & *contre-verité*, une opinion ou une pensée contraire à celle qu'énonceroit naturellement la proposition. L'*antiphrase* est dans la maniere d'employer les mots, & de faire la phrase : la *contre-vérité* est dans la pensée ou dans les *choses* mêmes incompatibles avec la *vérité* où la vraie opinion que l'on a. Par celle-là, vous feignez de *dire* le contraire de ce que vous voulez dire : par celle-ci, vous feignez de *penser* le contraire de ce que vous pensez en effet. La *phrase*, la diction, les mots appartiennent à la *Grammaire* : l'*antiphrase* est un tour grammatical. La vérité, la pensée, la proposition appartiennent à la Métaphysique, à la Logique ; la *contre-vérité* est un tour d'esprit. Le Métaphysicien verra une *contre-vérité* là où le Grammairien voit une *antiphrase*.

Digitized by Google

Si vous dites d'un homme qui fait une lâcheté ; que c'eſt un brave homme, l'ironie eſt dans les mots ou la qualification ; c'eſt une *antiphraſe*. Si vous remerciez, dans les termes ordinaires, un ennemi du mauvais ſervice qu'il vous a rendu, l'ironie eſt dans le fond même des choſes ; c'eſt une *contre-vérité*.

L'Académie dit *les contre-vérités* de Cour, pour marquer l'oppoſition des ſentimens qu'on exprime avec ceux qu'on a dans le cœur. Quand vous direz de quelqu'un qu'il eſt *ſi généreux*, qu'il donne de grand cœur ſon argent à cent pour cent d'intérêt, l'*antiphraſe* ſera dans les mots, & dans la phraſe entiere. Une louange maligne eſt une *contre-vérité* ; elle l'eſt même ſans *antiphraſe*. Définiſſez ironiquement avec l'Eliante du Miſanthrope, une femme noire à faire peur, une *brune adorable* ; ou une femme laide & malpropre, une beauté *ſimple* ; je trouve l'*antiphraſe* dans l'oppoſition de vos expreſſions, qui font d'un *noir affreux* un *beau jour*, ou qui transforment une *laideur dégoûtante* en *belle ſimplicité* : je trouve la *contre-vérité* dans le fond des choſes évidemment incompatibles entre elles & inalliables dans votre eſprit. La connoiſſance de ce que vous devez dire me fait connoître l'*antiphraſe* : la connoiſſance de ce que vous penſez, me fait reconnoître la *contre-vérité*.

L'Académie définit ainſi l'*antiphraſe* & la *contre-vérité*. L'*antiphraſe* eſt une *figure* par laquelle on emploie un mot ou une façon de parler dans un ſens contraire à ſa véritable ſignification : la *contre-vérité* eſt une *propoſition* qu'on fait pour être entendue en un ſens contraire à

Digitized by Google

celui que portent les paroles. Votre intention fait donc la *contre-vérité*, & votre diction l'*antiphrase*. L'*antiphrase* est une figure, une figure de mots : la *contre-vérité* est une feinte, un jeu de pensées. Le sçavant connoît & découvre l'*antiphrase* : le peuple connoît & sent la *contre-vérité*.

Antre, Caverne, Grotte.

» Ce sont, dit l'A. Girard, des retraites cham-
» pêtres faites de la seule main de la Nature,
» ou du moins à son imitation, lorsque l'Art s'en
» mêle, & dans lesquelles on peut se mettre à
» l'abri des injures du temps. Mais l'*antre* & la
» *caverne* présentent des retraites obscures & af-
» freuses, qui ne semblent propres qu'à des bêtes
» fauves ; au lieu que la *grotte* n'excluant ni la
» lumiere ni même les ornemens gracieux, quoi-
» que rustiques, peut être l'habitation de l'homme
» solitaire, & sert souvent à orner les jardins. . .
» Le mot de *caverne* paroît enchérir sur celui
» d'*antre*, par la profondeur, par la clôture, &
» par un rapport plus formel à la férocité de ce
» qui peut y habiter «.

L'idée propre & commune à ces mots n'est point celle de *retraite* ; car, s'il est vrai que ces espaces vuides peuvent en servir, la Nature ne les a pas formés pour cette destination ; & ce ne seroit-là qu'une propriété secondaire. Quand vous considérerez *un antre*, je doute que l'idée de s'y retirer vous vienne dans l'esprit, ou elle n'y viendra que fort tard, à moins que la crainte d'un danger ne l'éveille : je parle d'un danger en gé-

Digitized by Google

néral, & non pas ſeulement *des injures du temps*. Si l'*antre*, la *caverne* & la *grotte* ſont des *retraites*, elles ſont plutôt *ſauvages* que champêtres, l'*antre* du moins & la *caverne*.

L'idée premiere de ces trois termes eſt celle de *trou*, *creux*, *vuide*. *Antre* vient de la racine celtique, *tar*, *ter*, *tra*, *tre*, qui ſignifie *trou*, piquer, percer, entr'ouvrir, faire *un vuide entre*, *&c.* *Caverne* vient de la racine *cab*, *cap*, qui indique la capacité, la continence; & changé en *cav*, *cau*, *cavité*, creux, concave. *Grotte* vient de la racine celtique *crau*, *cru*, alongée en *crop*, *crub*, *crum*, & qui veut dire *creux*, trou, comme l'oriental *kreh*, *creuſer*, *fouir*.

L'idée diſtinctive de l'*antre* eſt celle d'enfoncement, de profondeur; ſon aſpect intérieur offre d'abord l'obſcurité, une épaiſſe obſcurité, une horreur effrayante : ſa propriété relative eſt de dérober à la vue, d'environner de ténebres, d'enſevelir comme au fond d'un puits.

L'idée diſtinctive de la *caverne* eſt celle de concavité, de voûte ou d'arc : ſon aſpect intérieur offre d'abord un grand vuide, un creux énorme, une large continence & une clôture : ſa propriété relative eſt de couvrir, enfermer, protéger ou défendre de tous côtés, mettre à couvert & à l'abri.

L'idée diſtinctive de la *grotte* eſt celle d'une cavité, d'un réduit, qui n'eſt, par lui-même, ni auſſi noir & enfoncé que l'*antre*, ni auſſi creuſé & vaſte que la *caverne* : ſon aſpect intérieur offre une petite *caverne*, qui, plutôt que d'effrayer & de rebuter, aura de l'utilité & des attraits : ſa propriété relative eſt de cacher, d'iſoler, de tenir à

Digitized by Google

l'écart, de prêter un abri commode, une retraite solitaire, un lieu de repos, un asile.

Je dis que l'*antre* est particuliérement profond & noir, par la raison que le mot signifie, à la lettre, un *trou intérieur* ou profond, c'est-à-dire, qui pénetre assez avant, & où l'on ne sçauroit voir; que les Grecs & les Latins le distinguent ordinairement, ainsi que nous, par des épithetes équivalentes; qu'il est sans cesse présenté comme un lieu où l'on n'ose pas entrer, qui inspire de l'effroi, qui fait une sorte d'horreur. Sa qualité propre de *trou* ne donne ni l'idée de concavité rigoureuse ni celle de grandeur, qui distinguent la *caverne*. Aussi les Grecs & les Latins appelloient-ils *antrea*, *antrum*, un trou de lapin : le mot grec signifioit aussi une *écritoire*. Enfin l'horreur du lieu convient à tout ce qui est fait pour inspirer une certaine horreur.

Je dis que la *caverne* est une grande cavité couverte d'une sorte de voûte, & défendue de tous côtés par une sorte de clôture. Telle est particuliérement l'idée qu'en donnent les Latins, lorsqu'ils appellent *cavernes de la terre*, ces larges interstices qui se rencontrent dans son sein, & *cavernes du ciel*, ces vuides immenses de l'air qu'il enveloppe de tous côtés. Les Latins ont donné au mot *caverne* un diminutif, preuve de la grandeur naturelle de la chose; & ce mot ajoute à ceux de *cava* & *cavea*. Sans doute la *caverne* peut être très-profonde & fort ténébreuse : mais, selon la valeur étymologique du mot & son emploi ordinaire, sa forme & sa *capacité* sont ses traits distinctifs. Il est à remarquer que de *cavum*, *cohum*, les Latins ont fait *coelum*, *ciel*, ainsi

Digitized by Google

appellé à cause de sa forme voûtée. Observons encore que la racine *car*, *cav*, a servi à marquer la prudence, la *cautele*, la précaution : de là le *cavere* des Latins, prendre garde. La raison en est que les lieux *cavés*, les cavernes, sont dangereux, & par-là même propres à servir de lieux de sûreté, à former des repaires, à dresser des embuscades, &c.

Je dis que la *grotte* est une petite caverne propre à divers usages, & susceptible ou même naturellement parée d'agrémens simples & rustiques. Dans les meilleurs Dictionnaires, on définit la *caverne* un grand creux, & la *grotte* une petite caverne ; c'est parce que les *grottes* se présentent sous un aspect favorable, que l'Art les imite ou les contrefait. La Nature elle-même doit en fournir les ornemens & peut-être le dessin. Il leur faut de l'aspérité, de la négligence, du désordre. On les revêt sur-tout de rocailles, de cailloutages, comme si l'on consultoit la valeur du mot *crau*, *cru*, qui signifie aussi roc, caillou. La Nature se plaît quelquefois à former dans les siennes des cristaux, & toute sorte de congélations curieuses. Les *grottes* sont regardées comme les premieres habitations des hommes ; elles ont servi de retraite aux Anachoretes : les Italiens en donnent le nom à divers lieux habités, comme à des églises souterraines. Remarquons enfin que les Grecs ont particuliérement attaché à *krub*, *krup*, *kruph*, l'idée de cacher, de mettre dedans ; & que leur mot κρυπτη, *cripta* chez les Latins, est le même avec le même sens que *grotte*, *grotta*, dans la basse latinité.

Dans ces terres déchirées, hérissées d'énormes débris, enfoncées de toutes parts où la Nature

ſemble morte & enſevelie ſous ſes ruines effroyables, vous trouverez des *antres*, & vous les prendrez pour des bouches de l'Enfer. Sous ces larges & hautes montagnes, où la Nature ſemble avoir raſſemblé ſes forces pour élever un ouvrage pompeux & d'une ſolidité impénétrable à toutes les atteintes, vous trouverez des *cavernes*, & vous les prendrez pour des lieux deſtinés à former des laboratoires, des réſervoirs, des réceptacles, des ſoupiraux propres à des grands deſſeins. Dans ces rochers, ces côteaux, ces collines avec leſquelles la Nature rend un pays plus ſauvage ou un payſage plus varié, vous trouverez des *grottes*, & vous les prendrez pour des cabinets de curioſité, de commodité ou d'agrément.

On s'enfonce dans un *antre* pour n'être pas vu, découvert : on s'enferme dans une *caverne* pour y être en ſûreté, hors d'atteinte : on ſe retire dans une *grotte* pour y être ſeul.

L'*antre* devient une taniere ; les animaux féroces ſe gîtent dans des *antres*. La *caverne* devient un repaire ; des bandes de brigands ſe réfugient dans des *cavernes*. La *grotte* devient une retraite ; les Anachoretes habitent des *grottes*.

Les ſombres horreurs de l'*antre* conviennent aux opérations myſtérieuſes, aux objets hideux, aux ſcenes ténébreuſes. Les Sibylles, Trophonius, & tant d'autres Devins, s'enveloppent des ténébres d'un *antre* pour percer celles de l'avenir : Enée & Didon forment dans un *antre*, ſous les auſpices de Junon, des nœuds myſtérieux : les forges de Vulcain ſont bien placées dans des *antres*.

La vaſte capacité de la *caverne* eſt propre à recevoir & à contenir d'énormes objets, de grands

amas, la multitude. Une *caverne* eſt le palais d'Eole & la priſon des vents : les Cyclopes, *hauts comme des montagnes*, s'établiſſent dans des *cavernes* avec de nombreux troupeaux & d'immenſes proviſions : les vents s'engouffrent, roulent, ſe battent, mugiſſent, grondent, avec le bruit du tonnerre, dans des *cavernes*.

La ſimplicité & la commodité de la *grotte* prêtent à des ſcenes riantes, aux douceurs de la ſolitude, aux jeux de la Nature. La *grotte* de Calypſo eſt un délicieux ſéjour : la Poéſie n'a guere d'enchantement plus curieux que les *grottes* des Naïades : la Nature s'amuſe quelquefois à parer les *grottes* d'ornemens inimitables, & à y opérer des prodiges.

Appaiſer, Calmer.

» LE vent *s'appaiſe*, dit l'Abbé Girard ; la » mer ſe *calme*. A l'égard des perſonnes, lorſ» qu'elles ſont en courroux ou dans la fureur de » l'emportement, il eſt queſtion de les *appaiſer* : » mais il s'agit de les *calmer*, lorſqu'elles ſont » dans l'émotion que produiſent la trop grande » crainte du mal, la terreur & le déſeſpoir. Ainſi » le mot d'*appaiſer* a lieu pour ce qui vient de » la force ou de la violence ; & celui de *calmer*, » pour ce qui eſt de trouble ou d'inquiétude. Une » ſoumiſſion nous *appaiſe*, une lueur d'eſpérance » nous *calme* «.

L'Auteur nous dit : le vent *s'appaiſe*, la mer ſe *calme*. Vous direz auſſi bien : le vent ſe *calme*, la mer *s'appaiſe*. Les marins diſent, *il calme*,

Digitized by Google

pour dire que le vent baisse, s'affoiblit. Quelle différence tirer de ces applications ?

Appaiser signifie, à la lettre, induire, ramener à la *paix ;* & *calmer*, ramener le *calme*, rendre *calme. Paix*, lat. *pax*, *pacis*, vient de *pac*, qui veut dire arrêté, fixé, établi : il annonce le rétablissement fixe de l'ordre, de l'harmonie, de la tranquillité. *Calme* vient de *cal*, qui, en grec, en latin, &c. signifie baisser, descendre, opposé de *hal*, élevé ; d'où caler, *baisser ; cale*, lieu bas ; *calate*, ital. *calata*, descente, chûte : ce mot annonce l'abaissement, la chûte, la réduction, le retour d'une chose à son état propre.

Je déduirai de là quatre différences conformes à l'usage. 1°. La guerre est le contraire de la *paix ;* l'agitation est le contraire du *calme* ou du repos : ainsi *appaiser* désigne un grand trouble, & *calmer* un trouble quelconque. 2°. La paix supposant la guerre, la discorde, la division entre deux ou plusieurs, *appaiser* porte l'idée d'accorder, de réconcilier, de réunir : le *calme* n'indiquant que la simple agitation de la chose, *calmer* n'ajoute aucune idée à celle du rétablissement de la chose dans sa situation ou tranquillité naturelle. 3°. Le terme *appaiser*, qui présuppose une action rude & violente, indique conséquemment un effort particulier pour vaincre ou dissiper la cause qui excite le trouble ; tandis que *calmer* nous fait seulement envisager le trouble en lui-même, sans aucun rapport indiqué avec la cause & avec les moyens de le faire cesser. 4°. *Appaiser* amene un effet plus grand, plus plein, plus durable par lui-même ; la *paix* ou un accord *fixe*, l'état de paix, un calme général & constant : mais *calmer* n'ex-

prime positivement que l'action de baisser, diminuer, affoiblir, ou de ramener un calme qui n'est peut-être que momentané ; car il n'y a souvent que des momens de *calme*, aussi-tôt suivis de nouvelles agitations.

1°. *Différence dans le trouble.* On *appaise* la colere, la furie, l'emportement, la violence, &c.: on *calme* en outre l'agitation, l'inquiétude, l'émotion, les soucis, &c.

Une mer courroucée se *calme* & s'*appaise* : une onde agitée se *calme*, mais ne s'*appaise* pas, à proprement parler.

L'huile *appaise*, dit-on, la fureur des flots ; un narcotique *calme* l'agitation du sang.

Vous *appaisez* les cris d'un enfant, & vous *calmez* les peines d'un ami.

Montrez aux séditieux l'homme de Virgile (*a*), vous *appaiserez* la sédition : montrez aux yeux des vôtres la ferme assurance de César, vous *calmerez* leurs craintes.

On *calmera les scrupules* de la conscience ; mais comment *appaiser ses remords ?*

Vous *appaiserez* les querelles des grands, mais non leurs haines : vous *calmerez* le ressentiment d'un brave, mais non d'un lâche.

Après que la colere d'un jaloux est *appaisée*, il reste toujours à *calmer* ses soupçons.

2°. *Différence de rapport. Appaiser* s'applique principalement au trouble ou à la cause du trouble, qui met la division, la discorde entre différens objets. *Calmer* se dit simplement de la chose

(*a*) . . . . . . *Si fortè virum quem*
Conspexêre, silent.

qui est dans le trouble, ou du trouble dans lequel elle est, sans autre relation. On *appaise* des ennemis, leurs querelles, les différends des familles, les séditions, les émeutes, les puissances animées ou déchaînées contre un objet : on *calme* les personnes émues, leurs émotions, les passions, la douleur, la cause, le sujet, l'effet de l'agitation simple en elle-même. En deux mots, vous *appaisez* ce qui nuit, ce qui peut nuire, ce qui est disposé à nuire : vous *calmez* ce qui agite, ce qui est agité, ou l'agitation simplement considérée en elle-même.

A mesure que les vents, las de lutter les uns contre les autres, *s'appaisent*, la mer se *calme*. Le premier membre de cette phrase désigne la cause & l'opposition d'une chose à l'égard d'une autre ; le second, l'état pur de la chose. La cause qui produit le désordre, *s'appaise* ; la chose qui l'éprouve, se *calme*. La premiere est active, & l'autre passive.

Les vents impétueux à sa voix *s'appaiserent*,
Le soleil reparut, les ondes se *calmerent*.

Henr. L. I.

On *appaise* un pere irrité contre son fils ; on *calme* un fils contrit & alarmé.

Un Prince *calme* ses Etats, en *appaisant* les esprits soulevés. Auguste, après avoir *calmé* l'Empire par son heureuse victoire & sa politique profonde, n'*appaise* que par sa clémence, la sourde fureur du reste des Romains conjurés contre la tyrannie.

Ce n'est, dit un de nos plus profonds Penseurs, ce n'est que par paresse que l'on *s'appaise*, &

Digitized by Google

qu'on ne se venge pas. Ce n'est pas la raison qui *calme* la peur, c'est la peur qui se *calme*.

Il faut d'abord que la raison se *calme*, si elle veut *appaiser* les passions. Il n'est que de *calmer* les premieres émotions, les premiers mouvemens, si l'on veut se rendre maître de soi & faire tête à l'orage.

Il ne faut qu'un petit nombre de Justes, pour *appaiser* la colere de Dieu contre Sodome : s'il faut que nous les trouvions, quand nos terreurs seront-elles *calmées ?*

Je n'*appaiserai* pas cet homme qui me hait, parce qu'il m'a donné sujet de le haïr : celui qui offense, dit un Proverbe Italien (*a*), ne pardonne jamais. Je ne *calmerai* pas celui qui veut absolument pleurer : N*e le regardez pas*, disoit un Philosophe habile à ses amis, étonnés de voir Diogene se rouler dans la neige en hiver.

Le premier devoir des Magistrats est d'*appaiser* les querelles des Citoyens ; le second, de les juger. Le premier effet de l'espérance est de *calmer* le malheureux ; le second, de l'agiter.

Il reste encore dans deux ou trois Villes une ancienne espece d'Officiers Municipaux appellés *Appaiseurs*, dont les fonctions sont d'*appaiser*, *entre les particuliers*, les querelles qui ne vont pas jusqu'à peine afflictive. Par tout il y a toute sorte d'offices, dont l'esprit est de *calmer* les craintes du Citoyen sur les attentats contre ses biens, son honneur & sa personne. La Police *calme*, la Justice *appaise*, si je ne me trompe.

Appaiser, participe à l'idée propre de *pacifier*,

(*a*) *Chi offende, non perdona mai.*

avec

Digitized by Google

avec cette différence, qu'on *pacifie* comme médiateur, négociateur, reconciliateur, en vertu de titres, de pouvoir, d'autorité, en cas de guerre entre des Puissances, de troubles intestins dans un Etat, de grandes dissentions dans les familles, &c.; & par des traités, des conventions, des arrangemens réciproquement agréés par les Parties; idées particulieres, qui ne sont pas énoncées par le verbe *appaiser*.

3°. *Différence d'action & de moyen.* On *appaise* quelqu'un par des satisfactions, des réparations, des dédommagemens; par des supplications, des humiliations; ou même par des voies opposées, par une force, une vertu, des moyens capables de l'arrêter, de vaincre sa résistance, de l'amener à des sentimens contraires, de le désarmer, de le gagner. On *calme* quelqu'un par des adoucissemens, des soulagemens, des insinuations; par des avis, des conseils, des soins; par un pouvoir, un ascendant, des moyens capables de le consoler, de le rassurer, de le ramener à des idées plus douces & à des sentimens plus tranquilles.

La pénitence des Ninivites *appaise* la colere du Seigneur. La solitude *calme* les passions excitées par les passions des autres.

Il n'est pas jusqu'à la colere d'Achille, qui ne s'*appaise* par les pleurs d'un infortuné vieillard. Les caresses d'un enfant *calment* une mere tendre.

Pompée, courroucé contre les Mamertins, est tout-à-coup *appaisé* par la magnanimité de Zénon, qui vient à lui s'accuser de tous les torts de ses concitoyens, & en solliciter toute la peine pour lui seul. Possidonius, en se roidissant contre la

Digitized by Google

douleur, la *calme* assez pour converser philosophiquement avec Pompée.

Il ne faut souvent au peuple que son inconstance pour qu'il *s'appaise*. Il ne nous faut bien souvent que notre propre légéreté pour nous *calmer*.

Comment *appaiser* un tyran ? tout l'offense. Comment *calmer* un coupable ? il s'accuse lui-même.

D'un mot, un Roi bon & juste *appaisera* bien des querelles ; comme Neptune, d'une parole, *calme* les flots.

Ce qui devroit naturellement nous contenir & nous *appaiser*, c'est que la colere est une maladie, & même dangereuse, suivant la remarque d'Hippocrate : du coup qu'elle frappe, le contre-coup nous blesse ; & la vengeance qui ne nous fait aucun bien, revient sur nous, & nous fait de grands maux. Ce qui doit nous *calmer* & nous consoler, c'est, dit Montaigne, que naturellement, si la douleur est violente, elle est courte ; si elle est longue, elle est légere : elle mettra fin à soi ou à toi. L'un & l'autre revient à un.

Le fameux Scanderberg, inflexible aux supplications d'un soldat punissable, *s'appaise* au moment où il le voit, l'épée à la main, l'attendre de pied ferme. Le Philosophe Bias, assailli dans une barque par une tempête, se contente, pour *calmer* la terreur de ses compagnons, de leur faire observer la tranquillité d'un pourceau.

Un Empereur Chinois avoit cassé, par mécontentement, le Tribunal de l'Histoire ; les peuples se soulevent ; il ne les *appaise* qu'en rétablissant le Tribunal : hommage mémorable rendu à la

Digitized by Google

vérité. Un ancien Roi du pays levant sa lance pour en percer un domestique négligent, un Mandarin la détourne, & remontre à ce malheureux qu'il a manqué à son devoir, altéré la vertu de son Maître, & exposé son Prince à se couvrir, par un meurtre, d'un opprobre qui l'auroit flétri aux yeux de ses sujets & des étrangers ; le Roi se *calme* & se repent : sage & généreuse maniere d'instruire.

Quelle est cette justice qui ne s'*appaise* que par le sang humain ? Proposeroit-on encore d'*appaiser* ainsi la justice divine ? Quel est l'homme plutôt *calmé* dans le malheur, du grand ou du petit, du pauvre ou du riche ? L'homme de douleur n'est-il pas le plus fort contre la douleur ?

4°. *Différence d'effet. Appaiser*, c'est ramener, rétablir, mettre ou définitivement ou par degrés la paix, c'est-à-dire, l'ordre commun & convenable des choses, l'accord & l'harmonie entre les objets, un *calme* entier, parfait, profond & permanent. *Calmer* n'annonce souvent qu'un calme léger & gradué, des adoucissemens, des modérations, des diminutions successives; enfin il exprime le *calme*, le repos, ce qui paroît repos après le grand trouble, un *calme* qui n'est quelquefois qu'apparent, ou qui, quoique réel, peut être bientôt suivi de trouble & d'orage. Si vous n'*appaisez*, comme vous ne *calmez* souvent, que par degrés ; vos succès & vos efforts, toujours progressifs, tendent du moins, vont, aboutissent à une pacification générale & absolue, ce que le mot *calmer* ne promet pas. *Appaiser* signifie littéralement arrêter, fixer ; & *calmer*, baisser, diminuer, comme il a été dit.

Une tempête, un incendie, un orage se *calment* ou se moderent quelquefois, & se raniment ensuite avec plus de violence qu'auparavant ; lorsqu'ils s'*appaisent*, qu'ils commencent à s'*appaiser*, ils se *calment* toujours de plus en plus ; ils ne font plus que baisser, ils tirent à leur fin.

Vous avez *calmé* votre soif, elle n'est pourtant pas étanchée : vous l'avez *appaisée*, elle ne vous demande plus rien.

Les négociations *calment* les esprits ; les conventions les *appaisent*.

Tout est *calme* dans une suspension d'armes ; où rien n'est *appaisé* que par un Traité de paix.

Des paroles douces vous *calment* ; une juste satisfaction vous *appaise*.

Vos soins ont *calmé* ma douleur ; le temps l'*appaisera*.

Apprêté, Composé, Affecté.

CES épithetes désignent quelque chose de recherché dans l'air & les manieres des personnes.

Apprêté, ce qui a de l'*apprêt*, comme la toile gommée, la dentelle empesée, l'étoffe lustrée. *Composé*, ce qui est *posé* symétriquement, compassé, arrangé avec art. *Affecté*, ce qui est *fait* avec dessein, recherche, effort, exagération, d'une maniere trop marquée où l'art se trahit.

Ce qui est *apprêté* n'est pas uni ; ce qui est *composé* n'est pas simple ; ce qui est *affecté* n'est pas naturel.

L'homme *apprêté* veut se donner de la consistance & du lustre ; l'homme *composé*, du poids

& de l'importance ; l'homme *affecté*, des airs & du relief.

Le premier se travaille pour se faire valoir : c'est un rôle de théatre. Le second se montre pour vous imposer ou en imposer : c'est un rôle à manteau. Le dernier s'étale pour paroître : c'est la charge d'un rôle.

L'homme *affecté* ne veut que paroître tel, qu'il le soit ou qu'il ne le soit pas. L'homme *composé* veut paroître tel qu'il croit devoir être ou se montrer. L'homme *apprêté* veut paroître mieux & plus qu'il n'est en effet.

Celui-ci, toujours plâtré, ternit, par l'apprêt qu'il se donne, ce qu'il pourroit naturellement avoir de brillant, de gracieux. Celui-là, toujours en représentation, détruit les formes agréables qu'il pourroit avoir, par les formes imposantes qu'il veut se donner. Le premier des trois, toujours immodéré, gâte les avantages qu'il a par ceux qu'il veut avoir.

Vous reconnoîtrez l'homme *apprêté*, à sa roideur, à sa contrainte, à sa recherche : il n'a ni la flexibilité, ni le moëlleux, ni l'abandon qu'il faudroit avoir. Vous reconnoîtrez l'homme *composé* à sa gravité, à sa froideur, à sa lenteur, à sa réserve, au travail apparent de la réflexion, ou à son air de circonspection : il n'a ni cette ouverture, ni cette mobilité, ni cette facilité qu'exigeroient les circonstances. Vous reconnoîtrez l'homme *affecté*, à la charge, à l'excès, à l'effort, à la prétention, à cette sorte d'indiscrétion qui fait que la prétention se décele : il n'a point la modération, le naturel, la retenue, la mesure qu'il convient de garder.

Digitized by Google

On ne ſçait que faire avec un perſonnage *apprêté* ; il déplaît : on voudroit bien le *chiffonner*, comme diſoit une femme d'eſprit. On ne ſçait comment ſe tenir devant le perſonnage *compoſé* ; il ennuie : on voudroit bien lui faire perdre l'équilibre. On ne ſçait que dire au perſonnage *affecté* ; il excede : on voudroit bien lui tourner le dos.

Il eſt difficile d'avoir beaucoup d'orgueil ſans être *compoſé*, beaucoup de vanité ſans être *affecté*, beaucoup d'amour-propre ſans être *apprêté*.

Avec un air indifférent & diſtrait, vous tourmentez l'homme *apprêté* qui en veut à votre attention. Avec des façons aiſées & libres, vous déconcertez le perſonnage *compoſé* qui en veut à la conſidération. Avec un air de ſimplicité & de négligence, vous déſolez la perſonne *affectée* qui en veut à vos ſuffrages & à vos applaudiſſemens.

On eſt principalement *apprêté* dans le diſcours ; *compoſé* dans l'air & la contenance ; *affecté* dans le langage & les manieres.

La Précieuſe eſt *apprêtée* ; la Prude, *compoſée* ; la Minaudiere, *affectée*.

La Provinciale à Paris paroît *apprêtée*, quand elle n'eſt qu'*embarraſſée*. Le Courtiſan, hors de ſa ſphere, paroît *affecté*, quand il n'a que le ton de la Cour. L'homme grave, dans un cercle frivole, paroît *compoſé*, quand il n'eſt que dans ſon état naturel.

Le pédantiſme eſt *apprêté* : l'hypocriſie eſt *compoſée* : la coquetterie eſt *affectée*.

Le faux Bel-Eſprit eſt *apprêté* dans ſes diſcours ; le faux Brave, *compoſé* dans ſon maintien ; la Petite-Maîtreſſe, *affectée* dans ſes façons.

L'habitude de repréſenter, peut donner l'air

Digitized by Google

apprêté. La difficulté de jouer un nouveau personnage, peut donner l'air *composé*. La nécessité, quelquefois forcée, de sortir de sa réserve ordinaire, peut donner l'air *affecté*.

Il est quelquefois nécessaire d'être *composé* ; il n'est jamais permis d'être *apprêté* : il est toujours ridicule d'être *affecté*.

Apprêter, *Préparer*, *Disposer*.

Apprêter, travailler à rendre une chose propre & *prête* pour sa destination : *prest*, *prester*, *presse*, *prêt*, *près*, marquent la hâte & la proximité ; *apprêt* marque l'industrie & le soin curieux. *Préparer*, travailler d'avance à mettre en état les choses nécessaires pour une fin ; *pré* veut dire en avant, d'avance ; *parer*, ou plutôt le lat. *parare*, signifie proprement *mettre* ; *séparer*, mettre à part ; *comparer*, mettre une chose avec une autre, vis-à-vis d'une autre ; *se parer*, se mettre en état de paroître. *Disposer*, travailler à poser & à arranger, d'une maniere convenable & fixe, les choses dont on a besoin pour ses desseins ; *dis* marque la diversion, la différence, une nouvelle maniere d'être ; *poser* signifie fixer en un lieu, asseoir.

On *apprête*, pour faire ce qu'on va faire : on *prépare*, pour être en état de faire ce qu'on doit faire : on *dispose*, pour s'arranger de maniere à pouvoir faire ce qu'on se *propose* de faire. Le premier annonce une exécution ou une jouissance prochaine ; le second, une exécution ou une jouissance future ; le troisieme, une exécution ou une jouissance projettée.

On se *dispose* à partir, quand on fait les arran-

gemens convenables pour être libre de partir : on se *prépare* à partir, lorsqu'on remplit les conditions nécessaires pour le départ : on s'*apprête* à partir, quand on acheve de faire tout ce qu'il faut, & qu'il n'y a plus qu'à partir.

Vous *apprêtez* le travail des ouvriers qui vont se mettre à l'ouvrage ; vous veniez de *préparer* les matériaux qui doivent servir à la fabrication ; vous aviez *disposé* l'atelier de maniere à le rendre commode pour un concours de travaux.

Vous êtes *disposé* à vous marier ; vous *préparez* tout ce qu'il faut pour cela ; vous faites *apprêter* la nôce.

On *dispose* les lieux pour recevoir quelqu'un ; on *prépare* des divertissemens pour l'amuser ; on *apprête* le festin pour le régaler.

Il y a dans le mot *apprêter* une idée d'industrie & de recherche ; dans le mot *préparer*, une idée de prévoyance & de diligence ; dans le mot *disposer*, une idée d'intelligence & d'ordre.

On fait des *apprêts*, de grands *apprêts* pour une cérémonie, une fête : on fait des *préparatifs* quelconques pour une entreprise grande ou petite : mais de bonne heure, on fait des *dispositions* pour l'exécution d'un plan, un concours d'opération, comme une bataille, un siége.

Il suffit d'*apprêter* ce qui ne demande pas de longs préparatifs ; il faut *préparer* ce qui demande beaucoup de travail & d'appareil ; il faut *disposer* les choses qui demandent du concert & de l'harmonie pour que le succès en soit assuré.

Il faudroit beaucoup d'art & de délicatesse pour *apprêter* la louange, si l'amour-propre qui la reçoit, étoit moins grossier. Il faut *préparer* les esprits

Digitized by Google

aux grands changemens, si l'on ne veut rompre ce qu'il s'agit seulement de ployer. Il faut, par l'instruction, *disposer* les peuples à recevoir de nouvelles loix, sinon elles n'agissent, comme la tyrannie, que par la violence.

Disposé à la paix, *préparé* à la guerre, vous vous *apprêtez* à négocier.

Vous *disposez* les enfans à l'étude; vous leur *préparez* des récompenses; vous leur *apprêtez* la leçon.

Nous nous plaignons chaque jour des maux que nous nous sommes *apprêtés* la veille, & nous nous en *apprêtons* pour le lendemain. Nous aimerions les Philosophes qui se *disposeroient*, en prenant leur manteau, à cacher les foiblesses des autres, sans craindre de découvrir les leurs. Nous chercherons long-temps le Sage *préparé* à tout événement.

Dès notre naissance, la Nature nous *prépare* à souffrir avec patience. Les bienfaits innombrables que nous recevons de la société, nous *disposent* à pardonner les injures. Heureux l'homme qui s'*apprête* le repos!

S'Approprier, s'Arroger, s'Attribuer.

C'EST se faire, de son autorité privée, un droit quelconque, ou du moins y prétendre.

S'*approprier*, se rendre *propre*, se faire une sorte de *propriété*, prendre *pour* soi ce qui ne nous appartenoit pas. S'*arroger*, requérir avec hauteur, prétendre avec insolence, s'attribuer avec dédain ce qui n'est pas dû, plus qu'il n'est dû; du lat. *rogare*, demander, requérir. S'*attribuer*,

Digitized by Google

prétendre à une chose, se l'*adjuger*, se l'*appliquer* de sa propre autorité; du lat. *tribuere*, donner, accorder en partage.

L'homme avide s'*approprie*; l'homme vain s'*arroge*; l'homme jaloux s'*attribue*.

L'intérêt fait qu'on s'*approprie*; l'audace, qu'on s'*arroge*; l'amour-propre, qu'on s'*attribue*.

Vous vous *appropriez* au détriment d'autrui; vous vous *arrogez* à la honte d'autrui; vous vous *attribuez* à l'exclusion d'autrui.

Les Médicis s'*approprierent* insensiblement la Seigneurie de Florence. Les Romains s'*arrogeoient* insolemment le droit de dicter des Loix aux peuples, entre lesquels ils se plaçoient comme médiateurs. Les Carthaginois s'*attribuerent* long-temps l'empire de la mer.

Antoine s'*appropria* les dépouilles de l'Orient. César s'*arrogea* le pouvoir d'outrager, à l'ombre de la Loi, tous les maris. Cicéron s'*attribue* l'honneur d'avoir sauvé sa Patrie.

On s'*approprie* particuliérement ce qui sert, des objets d'utilité : on s'*arroge* ce qui enfle, des objets de vanité : on s'attribue ce qui flatte, des objets de considération.

On s'*attribue* une invention, un ouvrage, un succès. On s'*arroge* des titres, des prérogatives, des prééminences. On s'*approprie* un champ, un effet, un meuble.

On est assez communément disposé à s'*approprier* la chose qu'on trouve, quand on n'en connoît pas le maître; à s'*arroger* comme un droit, le service ou les hommages qui nous étoient volontairement rendus; à s'*attribuer* un succès auquel on aura seulement contribué ou concouru.

Digitized by Google

Le Normand Rollon avoit pourvu à ce que perſonne ne s'*appropriât* une choſe égarée dans un lieu écarté. Les Tribuns de Rome, à meſure qu'ils enlevoient aux Conſuls & au Sénat une prérogative, s'en prévaloient, pour s'en *arroger* de nouvelles. Pluſieurs Villes d'Allemagne s'*attribuent* excluſivement l'invention de l'Imprimerie, peut-être empruntée des Chinois, comme la bouſſole.

Il ſe peut qu'on vous conteſte ou qu'on réclame ce que vous vous *attribuez* ; qu'on vous diſpute ou qu'on vous refuſe ce que vous vous *arrogez* ; qu'on revendique ou qu'on retire ce que vous vous *appropriez*.

Sous la ſeconde Race de nos Rois, les Grands s'*approprierent* les bénéfices dont ils n'étoient qu'uſufruitiers ; & le patrimoine public fut diſſipé en fiefs héréditaires, ſans que les Rois le revendiquaſſent. Les Maires du Palais s'*arrogerent* preſque toutes les prérogatives de la ſouveraineté, ſans que leurs Maîtres oſaſſent les leur diſputer. Les Juges Eccléſiaſtiques s'*attribuerent* la connoiſſance de la plupart des crimes, ſans que la Juſtice civile la réclamât.

Pour éluder les oppoſitions, on s'*approprie* inſenſiblement : pour interdire les oppoſitions, on s'*arroge* fiérement : pour échapper aux oppoſitions, on s'*attribue* ſourdement.

Celui qui s'*approprie*, acquiert un titre par la poſſeſſion : celui qui s'*arroge*, ſe fait un titre de ſon *arrogance* : celui qui s'*attribue*, doit avoir quelque titre pour juſtifier ſa prétention.

L'homme s'*approprie* légitimement par la recherche, le travail & les dépenſes, les fruits de

Digitized by Google

la terre. Il *s'attribue*, avec raiſon, le droit de combattre & de détruire les animaux avec leſquels il eſt naturellement en guerre, pour conſerver ſa perſonne, ſa ſubſiſtance, les fruits de ſon labeur. Quant à l'empire de la terre, il ſe l'*arroge*; mais il obéit bien plus qu'il ne commande.

Le génie ſçait *s'approprier* les penſées d'autrui, comme l'abeille le miel des plantes : Virgile & le Taſſe ſont originaux en imitant Homere. Dans les ſociétés particulieres, quoiqu'elles aient une forme républicaine, il s'éleve des hommes qui *s'arrogent* le droit de tenir le Tribunal, & ils y parviennent : Ulyſſe mene le Conſeil des Grecs. Quand on ſe dévoue au ſervice des Grands, on ſe dévoue à leur gloire; & le Public leur *attribue* le mérite qu'on leur fait en ſecret : le Pere Joſeph ne ſembloit être que l'inſtrument paſſif de Richelieu.

Appuyer, Accotter.

» Quoiqu'*appuyer* ſoit plus en uſage, & qu'*ac-*
» *cotter* ait vieilli, il me ſemble néanmoins que
» celui-ci ſe conſerve encore lorſqu'il s'agit de
» tiges : on dit *appuyer* un mur, *accotter* un
» arbre, une colonne «. L'Ab. Girard.

Accotter ſe dit dans le ſtyle familier, en jardinage, en marine, dans le Blaſon, &c. : c'eſt un mot utile, qui a ſon idée particuliere. *Appuyer* eſt un mot très-uſité dans le ſens propre & dans le figuré ; il ſert comme de genre aux mots *accotter*, *accouder*, *adoſſer*, & autres qui expriment

Digitized by Google

différentes manieres d'*appuyer*. On le considere encore comme synonyme de *soutenir*, *tenir* ferme, soit en tenant le corps par-*dessous*, comme la colonne soutient la voûte, soit en le soutenant par-*dessus*, comme la corde soutient le lustre, &c.; ainsi que de *supporter*, *porter* par-dessous comme le jambage supporte la cheminée, ainsi que le dit ce mot, & quoi qu'en dise le même Auteur, qui, sans raison & contre la raison manifeste de l'étymologie, attribue au *soutien* l'idée propre du *support*, celle de *porter*.

» Cette différence dans l'usage, continue l'Abbé
» Girard, m'en fait remarquer une dans la force
» & la valeur intrinseque de ces mots ; c'est qu'*ap-*
» *puyer* a plus de rapport à la chose qui soutient,
» & qu'*accotter* en a davantage à celle qui est sou-
» tenue «.

La valeur intrinseque du mot *appuyer*, consiste à exprimer l'*élévation d'un corps* auprès d'un autre, & même sa *force*. On disoit autrefois, ainsi qu'on le voit dans Nicod, *appoyer* ; on a dit *puye* pour *appui* : *puy*, *poy*, *pic*, &c. signifient montagne: ces mots viennent de *po*, *pod*, élévation, force, puissance. La valeur intrinseque d'*accotter*, consiste à exprimer la position d'un corps à côté d'un autre: ce mot est évidemment formé de *côte*, *côté*, *à côté*; l'un & l'autre signifient affermir, maintenir, assurer un corps par le moyen d'un autre : mais on *accotte* contre & avec un corps qui est à côté; on *appuie* contre, sur, &c. avec des corps fermes placés d'une maniere ou d'une autre. *Accotter*, c'est *appuyer* contre.

» Voilà pourquoi, ajoute l'Auteur, dans le
» sens réciproque, on accompagne ordinairement

Digitized by Google

» le mot d'*appuyer* d'un cortége convenable, & » qu'on laisse aller seul celui d'*accotter*. Cela pa- » roîtra & s'entendra mieux par l'exemple sui- » vant. Pourquoi s'*appuyer* sur un autre quand » on est assez fort pour se soutenir soi-même ? Les » airs penchés du Petit-Maître lui donnent une » attitude habituelle, qui fait qu'il ne se place » jamais qu'il ne s'*accotte* «.

On dit, & très-souvent, *appuyer* une chose, une personne, sans cortége; on dit de même fort bien que quelqu'un ne peut marcher, se tenir debout, sans s'*appuyer*, tout comme *accotter* & s'*accotter*. Cette remarque ne prouve donc rien, sinon que l'on exprime ou que l'on sous-entend également, dans l'emploi de l'un & de l'autre verbe, l'objet qui sert d'*appui* ou d'*accottoir*.

Apréfent, Préfentement, Actuellement, Maintenant.

VAUGELAS rapporte qu'*apréfent* n'étoit point reçu à la Cour, quoique très-usité dans la Capitale, & employé par la plus grande partie de nos meilleurs Ecrivains. Dupleix, la Motte le Vayer, Ménage, Bouhours, l'Académie l'approuverent & le recommanderent comme un mot très-bon, & même souvent meilleur que ceux qu'on leur substitue. Bouhours dit que l'aversion des Courtisans n'avoit pas de fondement, & que cette façon de parler étoit devenue, avec le temps, bonne & élégante. Le Vayer pensoit qu'il falloit avoir le goût bien dépravé, pour la trouver vi-

cieuse. L'Académie ne concevoit pas que la Cour l'eût condamnée.

La répugnance de ces esprits délicats n'auroit-elle pas été fondée sur l'opposition sensible de cette façon de parler avec la méthode réguliere & généralement suivie de former, dans notre Langue, les mots composés, ou plutôt les locutions elliptiques? Ou *présent* est pris substantivement dans cette façon de parler pour le *présent*, & alors il auroit fallu dire *au présent*; ou il l'est adjectivement, & dans ce cas-là même il auroit encore fallu dire *au présent*, pour *au temps présent*; ou pour tout autre substantif sous-entendu, en confondant l'article *le* avec la préposition *à*, d'où nous avons formé *au*; & il auroit fallu parler de même. Mais cette singularité, pour être assez remarquable, ne suffit pas pour troubler une possession ancienne & parfaitement établie.

Je crois qu'on a dit *à présent* par analogie & par opposition au mot *alors*, comme les Italiens ont dit *allora* & *adesso*. *Alors*, signifie *en ce temps-là; à présent*, *en ce temps-ci*. Le temps est plus ou moins indéfini, indéterminé, quant à son étendue : c'est le temps, l'époque, le siecle, l'âge, &c. qui court, qui couroit, qui courra. *Aprésent* indique un temps présent plus ou moins étendu, par opposition à un autre temps plus ou moins éloigné, ou bien indéfini. Ainsi vous direz qu'*en remontant aux époques les plus reculées de l'Histoire, vous trouverez l'usage des armoiries, ainsi que celui des monnoies, établi* alors *comme* aprésent. Vous direz de même, *les principes de l'économie sociale sont* aprésent *connus*; ils rétabliront l'ordre, la justice, la prof-

périté, l'âge d'or, *lorsque* Dieu enverra sur la terre un Sauveur.

On dira également : La force du corps gagnoit jadis des batailles ; *aprésent*, c'est le canon : oui, sans doute ; mais c'est la débilité des corps qui ruine les armées.

Présentement, désigne un présent, plus borné, plus limité, plus circonscrit : il signifie *aprésent même*, dans le moment, tout-à-l'heure, sous peu, sans délai, sans retard, exclusivement à tout autre temps qui ne seroit pas plus ou moins prochain. Une maison est à louer *présentement*, dans le temps même où l'écriteau est apposé, pour le terme présent. Vos préparatifs sont tout faits, il n'y a *présentement* qu'à partir ; on part sans délai. Lorsque Louis XIV eut écrit à Madame de la Valliere pour l'engager à revenir à la Cour, la premiere fois qu'elle l'eut quittée, elle répondit qu'elle auroit plutôt fait cette démarche, après avoir perdu l'honneur des bonnes graces du Roi, si elle avoit pu obtenir d'elle de ne le plus voir ; que *cette foiblesse avoit été si forte en elle, qu'à peine étoit-elle capable*, présentement, *d'en faire un sacrifice à Dieu.* Madame de Sévigné dit : *Ce temps que nous prodiguons, & que nous voudons qui coure* présentement, *nous manquera ; & nous donnerions toutes choses pour avoir un de ces jours que nous perdons avec tant d'insensibilité, &c.*

Actuellement exprime un temps encore plus précis & plus court, le temps, le moment, l'instant où l'on parle, où l'action se fait, où l'événement arrive. Ce mot s'applique fort proprement aux premiers temps, aux premiers commencemens d'un

d'un changement, d'une révolution, d'un état nouveau, puisqu'il n'emporte que la durée d'un acte, ou d'une action qui *effectue*. Un malade est *actuellement* hors de danger, au moment où le danger cesse. Un homme d'État entre *actuellement* au Conseil, où il n'étoit pas encore entré. Il arrive *actuellement* beaucoup de vaisseaux dans un port, que la paix, la liberté de la navigation, & celle du commerce viennent d'ouvrir. Un systême, un Auteur, un Agréable sont *actuellement* à la mode; & ils passeront peut-être comme des modes. Nous ne dirons pas qu'une monnoie a cours *actuellement*, si elle l'avoit depuis un certain temps; il faut qu'elle commence à être autorisée & reçue dans le commerce. Vous vouliez, il y a un moment, faire une réforme dans votre maison; *actuellement* vous ne le voulez pas.

Maintenant signifie littéralement, *pendant qu'on y tient la main*, qu'on a les choses en main, qu'on est après. Il désigne donc la suite ou la continuation d'une chose, la liaison ou la transition d'une partie à une autre, &, fort élégamment, l'opposition, le contraste de deux événemens successifs, de deux objets relatifs l'un à l'autre. Ainsi un Orateur indique, par le mot *maintenant*, le passage d'une division à une autre. Nous venons de considérer le beau côté de la médaille, voyons-en *maintenant* le revers. Tel est l'état où sont *maintenant* les affaires. Les Colonies Anglo-Américaines sont libres de droit; il reste *maintenant* à voir si elles seront libres par leur constitution & de fait. Une Loi bonne en elle-même est toujours bonne; elle l'est *maintenant* comme elle l'étoit; elle le sera de même. Après

Digitized by Google

avoir décrit les progrès successifs de la Physique jusqu'à nos jours, vous direz qu'elle en est *maintenant* à la découverte ou à la recherche d'un agent universel, qui opere seul tous les effets de l'Electricité, du Magnétisme, du Magnétisme animal, de la baguette dite *Divinatoire*, de la Sympathie, &c. La Fourmi dit à la Cigale : Vous chantiez, j'en suis bien aise ; eh bien ! dansez *maintenant*. Lorsque Monime vient instruire Xipharès des espérances dont Mithridate l'a flattée, son Amant lui répond : C'est *maintenant* qu'il faut vous dire adieu. C'est ainsi que ce mot doit être appliqué à la rigueur ; mais il prend à tout moment la place de ses divers synonymes.

Aprésent, est un mot très-usité ; il a remplacé presque par-tout *présentement* : mais il ne se dit qu'en prose ou tout au plus dans des poésies légeres, *Sermoni propiora* : vous le trouverez même assez rarement employé par nos grands Orateurs.

Présentement a perdu la vogue qu'il avoit dans tous les genres de prose, & même l'éloquence : les Lettres de Mme. de Sévigné, & tous les Ouvrages de ce genre, prouvent que c'étoit le mot ordinaire de la conversation. On l'emploie aujourd'hui si peu, que bientôt il sentira le vieux style. Cependant les Ecrivains les plus purs ne dédaignent pas de s'en servir ; c'est à eux à le conserver. Le Traducteur de la *Jérusalem Délivrée*, Secrétaire de l'Académie Françoise, l'auroit trouvé bon dans un Discours Académique ; il dit à la fin du cinquieme Chant : » Le jour approche auquel les » travaux que nous essuyons *présentement* feront » notre joie & notre gloire «.

Digitized by Google

Actuellement se dit pour *présentement* plus qu'il ne s'écrit, peut-être parce qu'il a l'air didactique de l'adjectif *actuel* : il a le mérite d'un sens précis.

Maintenant est un mot de tous les styles, familier aux Poëtes comme aux Orateurs, & très-souvent employé dans la signification commune à ses synonymes, par la raison que ceux-ci sont exclusifs de certains genres ; mais il ne se dit pas aussi fréquemment qu'*aprésent* dans la conversation, sur-tout populaire : sa signification propre est si distincte & si sensible, qu'il n'a pas à craindre les révolutions du goût & de la mode.

Armes, Armoiries.

SIGNES symboliques qui distinguent les personnes, les familles, les communautés, les peuples, &c. : ces symboles se peignoient, se gravoient, s'appliquoient sur les *armes*, sur le bouclier, sur l'écu, &c. Sur tous les boucliers dont les monumens historiques nous ont conservé la mémoire, vous trouverez des symboles particuliers : de là l'usage de dire *armes* pour *armoiries*. Ce dernier mot est le nom propre de la chose, le premier n'est employé que dans une acception détournée.

Les Romains désignoient les *armoiries* par le mot *insignia* ; mais ils donnoient aussi quelquefois le même sens au mot d'*armes*, comme l'a fait Virgile, lorsqu'il décrit la fondation de Padoue :

Armaque fixit.
Troia. Æneid. L. 1.

Messala Corvinus, expliquant ce passage à l'Em-

Digitized by Google

pereur Valentinien, nous apprend qu'Anténor suspendit *les symboles des armes* de Troie (*insignea armorum*), ses armoiries; que le symbole étoit un cochon; & que *Troia* (la *truie*) fut mise dans les Temples avec les armes. *Voy. la belle Dissertation* de M. de Gebelin sur les *Armoiries des Anciens* : Monde primitif, t. VIII.

Il est sensible que le mot *armes* ne doit pas être employé dans le sens d'*armoiries*, toutes les fois qu'il formeroit une équivoque. Ainsi le Blason est la science des *armoiries*, & non celle des *armes* : en général, *armoiries* est le mot propre de la science; *armes*, celui de l'usage commun.

Les peuples anciens promenoient en cérémonie leurs boucliers sacrés, lorsqu'ils alloient déclarer la guerre : c'est ce qu'ils appeloient *movere arma*. Mais le mot équivoque d'*armes* désignoit ici des *armoiries*, puisqu'on disoit aussi *mouvoir le soleil, le croissant, la lune, l'aigle*, & autres symboles armoriaux.

Les *armoiries* sont spécialement les *armes* peintes, enluminées, ornées de tous leurs accompagnemens, étalées pour la représentation & la décoration. Les *armes* peintes sur les anciens vitraux, les écussons des catafalques & autres monumens sont des *armoiries*. Vous verrez encore des *armoiries* portées dans des processions au midi de la France : vous verrez aussi de ces *armes* enluminées sur les portes de certains Officiers Municipaux, &c.

Les Romains, dans la cérémonie du triomphe, étaloient ainsi, sous le nom d'*images*, les *armoiries* des peuples vaincus : ces images ne pouvoient guere, ce me semble, être autre chose que des *armes* ou symboles particuliers, tels qu'on en voit chez tous les peuples de l'antiquité.

Digitized by Google

Les *armes* peintes ſur les drapeaux, les enſeignes, les pavillons, &c. pour ſervir de ſignes & de guides, ſont proprement des *armoiries*.

On dit ordinairement *armes*, lorſqu'il s'agit de telles *armes* en particulier, ou du blaſon de ces *armes*. Nous diſons les *armes de France*, & ces *armes* ſont des lis. On dira plutôt & mieux *armoiries*, ſi l'on conſidere ces ſymboles en général & d'une maniere vague : ainſi nous parlons de l'origine, de la haute antiquité, de l'utilité méconnue des *armoiries*.

Un Mémorial eſt un recueil d'*armoiries* : l'ancienne Nobleſſe y trouve ſes *armes*.

Le Roi donne des *armes*. L'uſage des *armoiries* tire ſon origine d'une coutume commune aux peuples primitifs, comme aux Sauvages de nos jours, de ſe peindre le corps de différentes couleurs, & d'y imprimer différentes figures pour ſe diſtinguer les uns des autres ; diſtinction qui paſſa bientôt ſur les vêtemens, ſur les harnois militaires : d'où les *armoiries* & les livrées.

Sous Charles V, & pendant environ un ſiecle, les femmes étoient, pour ainſi dire, revêtues d'*armoiries* ; elles portoient ſur une épaule les *armes* de leurs maris ; ſur l'autre, celles de leur famille, &c.

La Nobleſſe ſeule pouvoit avoir des *armoiries*, puiſqu'elle avoit ſeule le droit de bouclier, armure diſtinctive du Chevalier, & le port libre des armes : mais le peuple devoit auſſi avoir des ſignes ; ſans quoi, dans les temps d'ignorance, il n'auroit point eu de moyen de ſceller ſes engagemens. Nous voyons, dans l'Hiſtoire, des Seigneurs ſceller des traités avec le pommeau de

Digitized by Google

leurs épées, armoriées ſans doute, c'eſt-à-dire, qu'ils y appoſoient le ſceau de leurs *armes*; mais le peuple appoſoit aux actes ſon ſigne, ſuivant l'ancienne formule & l'uſage conſervé juſqu'aprépréſent à l'égard de ceux qui ne ſçavent pas écrire.

L'hérédité des *armoiries* ſuivoit naturellement celle des noms. Ainſi, chez les Romains, les Torquatus, les Corvinus, les Fabius, les Lentulus tranſmettent à la fois à leurs deſcendans leurs noms & leurs *armes* déſignées par ces noms mêmes, à ſçavoir le collier, le corbeau, les feves, les lentilles, &c. Il en fut vraiſemblablement de même chez les Romains-Gaulois, enſuite Francs & François, tant à l'égard des *armes* qu'à l'égard des noms : à l'égard des *armes*, car l'origine d'une inſtitution ſi mémorable ne feroit pas abſolument inconnue, ſi elle étoit nouvelle : à l'égard des *noms*, car il ſe trouve des traces de noms de famille dès le neuvieme ſiecle, & même auparavant; & ſi elles ne ſont pas plus multipliées & plus profondes, ces traces, obſervons que l'uſage d'appeler les perſonnes de leur nom de baptême, uſage conſervé ſur le trône & chez les Princeſſes de la Famille Royale ainſi que parmi le peuple des campagnes & des provinces, uſage renaiſſant aujourd'hui parmi les Nobles; obſervons, dis-je, que cet uſage nuiſit beaucoup à la mémoire des noms patronymiques.

Les anciennes *armoiries* ſont des *armes* parlantes, ainſi qu'on vient de le voir chez les Romains, & qu'on le prouve de la maniere la plus inconteſtable. Un ancien dicton Artéſien, relatif à trois Maiſons des plus anciennes, le confirme.

Digitized by Google

Ailli, Mailli, Créqui,
Tels *noms*, telles *armes*, tel *cri*.

L'usage perpétué de désigner les Empires par les *armoiries*, par le croissant, l'aigle, &c. vient originairement du rapport des *armes* avec les noms : mais nous avons oublié le sens des noms & même des symboles ; & cette Langue s'est perdue.

Les *armoiries*, considérées comme des tableaux allégoriques de la fondation des peuples ou des familles, ou de tel autre événement mémorable, ainsi que de leurs caracteres distinctifs, de leurs occupations ou de leurs professions, de leur position & de leur culte, & autres rapports curieux & importans, étoient une très-belle institution sociale : ces rapports étant méconnus, les *armes* ne sont plus aux maisons que comme les enseignes aux boutiques.

Les *armoiries* étoient d'autant plus parfaites & plus belles, qu'elles comprenoient un plus grand nombre de ces rapports : tâchons d'en saisir quelques-uns dans les *armes* particulieres de divers peuples.

Troie est un nom de la *truie* ; & la *truie* étoit le symbole de la ville de *Troie* : ce symbole est celui de la fécondité & du labourage, par la raison que la truie est très-féconde, & qu'elle laboure la terre avec son grouin. Or le pays de *Troie* étoit très-fertile, & ses habitans, comme Laboureurs, furent appelés *Troyens*. Il y eut ainsi plusieurs Villes du nom de *Troie*, fort éloignées les unes des autres, dans des pays de labour ; & leurs peuples laboureurs étoient vraiment *Troyens*.

Digitized by Google

L'olivier, commun dans le territoire d'*Athenes*, étoit le ſymbole de cette Ville, comme celui de Minerve, Déeſſe tutélaire du pays; & celui de la paix, ſi convenable à un peuple commerçant: Minerve s'appeloit elle-même *Athénée*. Ces noms tiennent à l'oriental *zaeith*, dont les Eſpagnols ont fait *azeith*, & qui ſignifie *olivier*, *olive*.

Paris ſignifie *vaiſſeau d'Iſis*. Dans l'Orient, *par*, *pare*, eſt encore un vaiſſeau. Le vaiſſeau eſt le ſymbole naturel d'*Iſis*, Déeſſe de la navigation; & les *Pariſiens*, renfermés dans une iſle, étoient naturellement voués à la navigation comme au culte de cette Déeſſe: de là le vaiſſeau ſymbolique de la ville de Paris.

Les Sçavans ont fort bien remarqué que les prétendues fleurs de lis des *armes* de France n'étoient en effet que des faiſceaux d'armures ou fers de lances, autrefois ſemés ſans nombre ſur l'écu. Ce ſymbole étoit très-convenable pour déſigner la confédération de divers peuples guerriers, qui vouloient s'affranchir ou venoient de s'affranchir d'un joug ſupporté par leurs voiſins: telle fut celle des *Francs* qui abandonnerent alors leur ancien ſymbole, pris dans les marais qu'ils habitoient, les crapauds. Mais les *Francs* ſont des *lis*, car en celte le mot *ly*, *li*, *leu*, *lu* ſignifie *franc*, *libre*: de là le grec *lyr*, *lur*, délivrer, affranchir, & *e-leuth-eros*, libre; ainſi que l'ancien mot *leude*; l'anglo-ſaxon *e-ly-man*, délivrer; & *lyng*, libre; le lat. *luo*, effacer, racheter; *ly-æus* ou *li-ber*, Bacchus, *&c.*

Ainſi les armes de France ſont proprement les *armes des lis*, des Francs: mais le ſens du mot *lis* une fois oublié, on a pris les *armes des lis*

Digitized by Google

pour des armes composées ou semées de fleurs de *lis*, avec d'autant plus d'apparence de raison, que le *lis*, symbole de la candeur, paroît plus propre à désigner la franchise. Du reste, je ne prétends donner ici qu'une conjecture.

Aromate, Parfum.

Aromate, du grec αρωμα, d'αρω, je porte, j'éleve, & οσμα, odeur, senteur. *Parfum*, formé de *fum*, fumée, vapeur; & de *par*, à travers, entiérement. L'*aromate* est le corps d'où s'éleve une odeur; le *parfum* est la senteur qui s'éleve d'un corps. Tel est le sens primitif de ce dernier mot, comme son acception commune; mais il se dit aussi du corps odorant, tandis qu'*aromate* ne se dit jamais de l'odeur même ou de la vapeur. L'*aromate* a un *parfum* ou une senteur; & il est un *parfum* ou un corps propre à parfumer. L'*aromate* exhale des vapeurs agréables; le *parfum* s'exhale ou il est exhalé.

Pris pour le corps même qui parfume, le *parfum* est à l'*aromate* comme le genre est à l'espece. Tout *aromate* est ou peut être *parfum*; tout *parfum* n'est pas *aromate*. L'*aromate* appartient uniquement au regne végétal : les *parfums* sont tirés des différens regnes. Les racines des végétaux, tels que le gingembre, l'iris de Florence; les bois, tels que l'aloës, le sassafras; les écorces, comme la cannelle, le macis, le citron; les herbes ou les feuilles, le baume, le basilic, la mélisse; les fleurs, la violette, la rose, le safran; les fruits & semences, le girofle, le cumin, la baye de laurier;

Digitized by Google

les gommes ou résines, le storax, le benjoin, l'encens, la myrrhe, sont des *aromates* & des *parfums*. Le musc, la civette, l'ambre jaune ou succin (du moins comme on l'a cru long-temps), sont des *parfums*, & non des *aromates*.

Les Arabes ont fait de tous les temps un grand commerce d'*aromates* avec les Occidentaux ; & il est étonnant que ceux-ci n'ayent jamais parlé du benjoin, du camphre, du girofle, de la muscade, fort en usage chez les premiers, à moins qu'ils n'en ayent parlé sous des noms inconnus de nos jours. Les Orientaux ont toujours fait, des *parfums*, un des principaux articles de leurs consommations & de leur magnificence ; & ils s'en servent continuellement, tant pour récréer leurs esprits, éloigner les insectes, & rendre plus agréables les bains & les onctions nécessaires à leur santé, que pour honorer la Divinité, & lui attirer des adorateurs par la suavité du culte.

Il en est de la vertu, dit le Poëte Saady, comme de ces *aromates*, qui, plus on les foule aux pieds, plus ils exhalent leurs douces odeurs. » J'étois, nous dit-il dans une de ses Paraboles, » j'étois un jour » dans un bain ; un *parfum* d'une main aimée » passa dans la mienne : je lui demandai, *Es-tu* » *le musc ? Es-tu l'ambre ?* Je ne suis qu'une » terre commune ; mais j'ai eu quelque commu- » nication avec la rose : sa vertu bienfaisante m'a » pénétrée ; sans elle, je serois encore la même » terre «. Je viens de dire pourquoi les Orientaux emploient si souvent les *aromates* & les *parfums* dans leurs métaphores & leurs allégories. Il est des *aromates* qui ont besoin de vieillir pour répandre une odeur suave : il est des odeurs infectes

Digitized by Google

qui servent à rendre aux *parfums* la senteur qu'ils avoient perdue. Ne nous hâtons pas de juger & de condamner.

❊ L'*aromate* n'est *parfum* que quand il est employé à répandre une odeur agréable ; mais il sert à la cuisine & dans la Pharmacie, comme à la Parfumerie. Le *parfum* ne s'adresse qu'à l'odorat : l'*aromate* flatte l'odorat & le goût. Les *aromates* servent à composer différentes sortes de remedes, selon les vertus ou propriétés particulieres de l'huile & du sel âcre qu'ils renferment. Les *parfums* sont quelquefois ordonnés pour la guérison de certains maux, & en *fumigations* ou sous la forme qui caractérise le *parfum* en général.

❊ L'*aromate* est moins un *parfum* proprement dit, qu'une production végétale dont on tire un *parfum*. On cueille les *aromates*, & on fait *des parfums*. Le Parfumeur vend des *parfums* ; le Droguiste ou l'Épicier, des *aromates*.

Arracher, Ravir.

CES mots ont une origine commune : *r*, *ra*, & une foule de leurs dérivés marquent la rudesse, la force. *Rac* veut proprement dire, déchirer, briser ; *rap* ou *rau*, prendre de force, entraîner avec impétuosité, dérober. L'*a* d'*arracher* exprime l'action de tirer à soi.

Arracher, c'est tirer à soi & enlever avec violence, avec peine, un objet, qui, retenu par un

autre, se défend contre vos efforts. *Ravir*, c'est prendre, enlever par un tour de force ou d'adresse, un objet qui ne se défend pas ou qui est mal défendu. On *arrache* un arbre, une dent, un clou enfoncé dans un mur ; on *ravit* des biens, une proie, des choses mal gardées. La premiere action est plus lente & plus violente ; l'objet résiste : la seconde est plus prompte & plus subtile, comme celle de dérober ; l'objet est en quelque maniere surpris. Ces deux mots conservent parfaitement, au figuré, leur idée propre.

Vous *arrachez* les mauvaises herbes d'un champ ; vous dévasteriez la société, si vous en agissiez ainsi à l'égard des mauvais citoyens. Empêchez que les biens, les honneurs, les places, les emplois ne soient *ravis* aux citoyens utiles & capables, par des hommes qui sont & se jugent eux-mêmes indignes de les obtenir.

Le soldat effréné *arrache* la fille des bras de sa mere, & lui *ravit* l'honneur.

On *arrache* d'un cœur le trait qui le déchire. On *ravit* à un subalterne la gloire de l'action qu'il a faite.

L'importunité *arrache* un consentement ; la subtilité le *ravit*.

On *ravit* à une femme ses faveurs, plutôt qu'on ne les lui *arrache*.

Un Juge insidieux *ravit* à un accusé l'aveu du crime qu'il a commis : la torture *arrachoit* à un autre l'aveu du crime dont il n'étoit pas coupable.

Des secours redoublés *arrachent* un misérable à la mort. Les séductions *ravissent* à une personne simple son innocence.

Le calomniateur caché, qui *ravit* l'honneur à

Digitized by Google

quelqu'un, eſt un lâche empoiſonneur qui n'a pas le courage de lui *arracher* la vie.

Un homme foible ſe laiſſe *arracher* ſon ſecret; l'homme inconſidéré s'étonne qu'on le lui ait *ravi*.

L'Orateur pathétique m'*arrache* des larmes; l'Orateur ſublime *ravit* mon admiration : on ſe défend de pleurer plutôt que d'admirer.

L'éloquence de Cicéron *arrache* des mains de Céſar la grace de Ligarius, & *ravit* tous les ſuffrages.

La mort a eu beau *ravir* tout ce qui nous étoit cher, nous aimons encore la vie; & il faut qu'elle nous *arrache* à nous-mêmes.

Si vous me le demandez, diſoit Séneque, celui-là eſt plus grand qui *ravit* notre ſuffrage, que celui qui le mérite. Les vraies louanges, dit Fontenelle, ne ſont pas celles qui s'offrent à nous; ce ſont celles que nous *arrachons*.

Le bon Juif Joſias, pourſuivi par les ſatellites de Nicanor, s'*arrache*, par une plaie, les entrailles, pour ne pas tomber vivant entre leurs mains, & les leur jette au viſage. Alexandre, ayant forcé une Place de l'Inde, ſe trouve obligé de combattre les habitans pour les ſauver, s'il ne veut que par une mort volontaire & jurée, ils lui *raviſſent* la ſatisfaction de les traiter en hommes libres & en héros.

Achille ſe laiſſe *ravir* Briſéis; des hommes ſacrés viennent la prendre : ſans cet appareil, Agamemnon ne la lui auroit pas *arrachée*.

Croyez-vous avoir fait l'aumône, quand des ſollicitations importunes vous ont *arraché* quelque ſecours? Croyez-vous conſoler un malheureux,

Digitized by Google

quand vous lui représentez que toute espérance lui est *ravie* ?

Le vice *ravit* les hommages dûs à la vertu ; la vertu *arrache* au vice ses propres hommages.

Il faut quelquefois *s'arracher* au monde pour se sentir soi-même ; il faut quelquefois se *ravir* des plaisirs pour les mieux goûter.

Au moment où Jupiter dépouille un homme de sa liberté, dit Homere, il lui *ravit* la moitié de sa vertu. Lorsque Jupiter, dit un Philosophe, dépouille de ses richesses un homme corrompu, il l'*arrache* à mille vices.

Des peuples barbares *arrachent* le cœur sanglant de leurs victimes palpitantes pour en frotter la face de leurs idoles ; le fanatisme ne déshonore-t-il pas ainsi la Divinité ? Des Princes barbares *ravissoient* à leurs freres la lumiere du jour pour leur ôter jusqu'à la pensée de l'indépendance ; le despotisme n'aveugle-t-il pas ainsi les peuples ?

Élien rapporte le Conte suivant, tiré des Fables Sybaritiques. Un enfant, conduit par son Pédagogue, dérobe une figue seche à un Marchand qu'il rencontre dans la rue ; le Pédagogue, en le reprenant aigrement de *ravir* le bien d'autrui, lui *arrache* la figue & la mange. Ce Conte est l'abrégé d'une très-grande partie de l'Histoire.

Artisan, Ouvrier.

L'UN & l'autre sont gens de peine & occupés de la main. L'*artisan* exerce un *art* méchanique ; l'*ouvrier* fait un genre quelconque d'*ouvrage*. Le

Digitized by Google

premier eſt un homme de métier; le ſecond un homme de travail. L'*artiſan* profeſſe, l'*ouvrier* pratique. Un Particulier qui fait pour ſon plaiſir de beaux ouvrages, au tour par exemple, eſt un bon *ouvrier*, mais il n'eſt pas *artiſan*. Cette diſtinction eſt viſiblement fondée ſur la valeur propre des mots; le mot d'*ouvrier* a donc un ſens plus étendu que celui d'*artiſan*. L'Agriculture n'a pas *des artiſans*, elle a des *ouvriers*. Du rapport qu'il y a entre l'*ouvrier* & l'*ouvrage*, il eſt réſulté qu'on dit figurément *ouvrier* quand il s'agit d'*ouvrage* d'eſprit: *Ces vers ſont du bon ouvrier ou du bon faiſeur, & non du bon artiſan.*

⁂ On ſe ſert du mot *ouvrier*, lorſqu'on veut repréſenter les gens à l'œuvre, ſur-tout quand ils ſont en nombre & de différentes claſſes. Ainſi vous avez à votre château beaucoup d'*ouvriers*, ſoit *artiſans*, comme Maçons, Menuiſiers, ſoit *Artiſtes*, comme Peintres, Sculpteurs. Il y a une moiſſon abondante, mais peu d'*ouvriers*; il y a dans un atelier d'*artiſan* beaucoup d'*ouvriers* employés.

⁂ Dans un atelier ou une boutique, le Maître eſt plutôt l'*artiſan* proprement dit ou par excellence; les compagnons ſont les *ouvriers*: les *ouvriers* travaillent pour le Maître, l'*artiſan* en chef travaille pour le public: celui-ci eſt une eſpece d'entrepreneur; les autres ſont des gens de journée ou à gage.

⁂ *Ouvrier* exprime plutôt la condition naturelle ou le beſoin de travailler; *artiſan*, la condition civile ou l'occupation de laquelle on vit dans

Digitized by Google

la société. Dans la division des classes de la société, les *artisans* composent la derniere ; & les *ouvriers* de tous les genres sont compris sous la premiere dénomination dans cette classe. L'*ouvrier* est considéré comme attaché & subordonné à l'*artisan*. L'*artisan* gagne sur le public des profits ou plutôt ses dépenses ; l'*ouvrier* gagne des salaires chez son Maître : l'un & l'autre gagnent leur vie par leurs services.

Les Vocabulistes se trompent donc, lorsqu'ils définissent en général l'*artisan*, *l'homme qui travaille à quelqu'un de ces Arts méchaniques qui demandent le moins d'intelligence*, tels que ceux de Cordonnier, de Serrurier, &c. : ce n'est là qu'une acception *particuliere* du mot *artisan*, opposé, dans certains cas, à celui d'*artiste*, pour distinguer les Arts libéraux ou supérieurs, des Arts inférieurs & purement méchaniques. Il n'y a qu'à ouvrir les Historiens & les Ecrivains politiques (*a*), pour se convaincre que le mot *artisan* est générique, & qu'il embrasse tous les genres d'Arts : mais, dans le discours ordinaire, *artisan* n'annonce en effet que la profession des métiers bas & les plus communs : l'*ouvrier* est de tous les

(*a*) Je me contenterai de citer ce passage de la Bruyere, tiré du chap. intitulé *des Ouvrages d'esprit :* » Il y a des » *artisans* dont l'esprit est aussi vaste que l'art & la science » qu'ils professent ; ils lui rendent avec avantage, par le » génie & l'invention, ce qu'ils tiennent d'elle & de ses » principes : ils sortent de l'art pour l'ennoblir, s'écar- » tent des regles, si elles ne les conduisent pas au grand & » au sublime, ils marchent seuls & sans compagnie ; ainsi » ils vont fort haut, & pénetrent fort loin, &c. «.

Digitized by Google

métiers & de tous les arts ; il eſt ou *artiſan* ou *artiſte*.

⁂ Auſſi le mot *ouvrier* ſert-il plutôt à déſigner, par des qualifications acceſſoires, les degrés d'*induſtrie* ; & *artiſan*, les autres qualités ou de l'homme ou de l'état. Ainſi l'on dira, *un ouvrier excellent*, *habile*, *adroit*, *actif*, *lent*, *mauvais*, &c. J'avoue que ces qualifications diverſes ſont quelquefois tranſplantées & confondues ; mais il n'eſt pas moins vrai qu'un terme eſt plus propre que l'autre, dans les cas que nous venons de diſtinguer. Veut-on, par exemple, ſe convaincre que l'*ouvrier* eſt plutôt caractériſé par l'induſtrie ? il n'y a qu'à conſidérer qu'il s'applique aux Arts qui demandent le plus de talent, d'intelligence, d'imagination, de génie, & même figurément aux ouvrages d'eſprit, ainſi que nous l'avons remarqué. Obſervons encore, que ſi l'on veut peindre un drôle, fin, adroit, délié, ſubtil, on dit que c'eſt *un ouvrier*. Tout le monde dit proverbialement, *A l'œuvre, on connoît l'ouvrier*, c'eſt-à-dire, ſon induſtrie : nous dirons fort bien, *Au coſtume, on reconnoît l'artiſan*, c'eſt-à-dire, ſa profeſſion.

⁂ *Artiſan* marque l'état ou la profeſſion d'une maniere générale, ſans ſervir à ſpécifier tel ou tel art : cette derniere propriété ſemble être particuliere au mot *ouvrier*. On dit qu'un tel eſt un *artiſan* ; mais on ne dit pas qu'il eſt *artiſan* en ſerrurerie, en ébéniſterie, en toiles, en cuivre, &c. & l'on dit qu'un tel eſt *ouvrier* en ſoie, en laine, en fer blanc & noir, à façon, de la grande navette, &c.

Digitized by Google

※ Bouhours, en traitant de l'emploi figuré de ces termes, remarque que l'uſage, *après leur avoir donné droit de bourgeoiſie, leur a encore donné des lettres de nobleſſe.* En effet, ces termes, qui, au propre, ne déſignent que des gens d'une condition ſubalterne, s'appliquent merveilleuſement, dans le figuré, aux perſonnages les plus illuſtres, à Dieu même. Dieu eſt le divin *Artiſan*, l'*Ouvrier* miraculeux, l'*Ouvrier* de toutes choſes, le ſuprême *Artiſan* du monde. Un Prince eſt l'*artiſan de la fortune & de la grandeur* d'un ſujet; un Philoſophe eſt l'*ouvrier & l'artiſan de ſa propre fortune.* Il ſemble que l'oppoſition même des termes, avec le caractere des perſonnes, donne un prix ſingulier aux expreſſions. Bouhours ajoute qu'il faut, à la vérité, ou joindre à ces mots une épithete qui les releve, ou leur attribuer un régime qui les tire de leur baſſeſſe naturelle.

Il eſt à remarquer qu'ils ont en effet quelquefois un régime au figuré, tandis qu'ils n'en ont point au propre. On ne dit point l'*artiſan*, *l'ouvrier d'une porte, d'une ſerrure.* Balzac dit un *artiſan de gloire*; Mlle de Scudéri, l'*artiſan de ſa grandeur*; d'Ablancour, *artiſan de volupté*; l'uſage ordinaire, *artiſan de fourbes & de calomnies*; & de même, *artiſan de ſon ſupplice, & de ſon élévation*, &c.; Port-Royal dit, *ouvrier de ſon bonheur*; Patru, *ouvrier de la paix, d'une révolution, de fictions ingénieuſes*; le P. Gaillard, *ouvrier de ſa fortune*; Péliſſon, *ouvrier* de ſon ſalut, & même *des voies du Gouvernement*, &c. Dans quels cas faut-il figurément employer l'un plutôt que l'autre? c'eſt ce qu'on nous laiſſe à découvrir. Il me ſemble qu'*artiſan* ſe dit com-

Digitized by Google

munément pour *auteur*, *inventeur*, *créateur*, ou celui qui regle, dirige, conduit la chose ; & qu'*ouvrier* signifie plutôt *exécuteur*, *négociateur*, *agent*, ou celui qui travaille, opere, met en œuvre les moyens. Ainsi je dirois plutôt qu'un homme *est l'artisan* de sa maison, de son malheur, d'une calomnie, d'une fiction qu'il crée, qu'il invente, qu'il fabrique, qu'il forme ; & qu'il est l'*ouvrier* d'une paix, d'une entreprise, d'une révolution, d'une conjuration qu'il négocie, qu'il réalise, qu'il poursuit, qu'il effectue : mais on ne se sert guere aujourd'hui, dans ces cas-là, que du mot *artisan*.

Associer, Aggréger.

» ON *associe*, dit M. l'Abbé Girard, à des » entreprises : on *aggrege* à un corps. L'un se fait » pour avoir des secours, ou pour partager les » avantages du succès ; l'autre a pour effet de se » donner un confrere, ou de soutenir sa compa- » gnie par le nombre & le choix de ses mem- » bres. . . . Les Marchands & les Financiers s'*as-* » *socient* : les Gens de Lettres sont *aggrégés* aux » Universités & aux Académies, &c. «.

On *associe* à un corps, comme on y *aggrege*. Les Académies ont des *associés* ; les Facultés ont des *aggrégés*.

Associer signifie littéralement unir en *société* ou à la *société*, lat. *associare*, de *ad* & *soc*, *socio*. *Aggréger* signifie joindre au *troupeau*, à la *troupe* ; lat. *aggregare*, de *ad* & de *grex*, *grego*.

Les *associés* sont *unis* ensemble ; ils constituent la société, la compagnie, le corps. Les *aggrégés*

Digitized by Google

Assujettissement, Sujettion.

CES mots désignent la dépendance, l'obligation, la gêne ou la contrainte. La *sujettion* est littéralement l'action d'être mis, tenu *dessous*; l'*assujettissement* est ce qui nous met, nous tient *dessous*. Cette différence est tirée de la valeur propre de chaque terminaison.

La terminaison substantive *ment* signifie la chose, ce qui, ce qui fait, la cause, ou ce qui fait qu'une chose est ou est de la sorte. Ainsi *monument* veut dire la chose, le signe qui avertit, ce par quoi on est averti; *ornement*, ce qui orne, ce par quoi on est orné; *instrument*, ce qui sert à faire, à former; *argument*, ce qui fait l'explication ou la preuve d'une chose; *raisonnement*, le discours qui établit une raison; *document*, la piece, le titre qui enseigne, instruit; *complément*, ce qui complette; *aveuglement*, ce qui rend aveugle; *tourment*, ce qui *tord*, tourne, darde, brise, &c. Voy. *Adverbes & Phrases adverbiales*.

La terminaison substantive *ion* annonce l'*action* & son effet ou son habitude, l'action qu'on imprime & celle qu'on reçoit, l'actif & le passif. Ainsi *confession*, c'est l'acte ou l'action de confesser; *dévotion*, l'acte ou l'habitude du dévot; *sensation*, action de sentir, effet d'une autre action; *union*, l'action d'unir & son effet; *impression*, l'action d'imprimer & son résultat; *destruction*, l'action de détruire; *commission*, l'action de commettre ou la charge commise; *profanation*, l'action de *profaner*, & la souillure qui en est la suite, &c.

Digitized by Google

Le mot *assujettissement* se distingue par un rapport particulier à la cause, au principe, à la force, au titre, à la puissance qui nous *assujettit* dans un tel état, qui nous *assujettit* à elle ou à des obligations, à des devoirs, à des nécessités constantes; & celui de *sujettion*, par un rapport spécial, à l'action, à la gêne, à l'obligation actuelle qui nous est imposée, à l'effet que nous ressentons, à la soumission dans laquelle nous sommes tenus. Le premier désigne plutôt un état habituel dans lequel on est fixé; le second, la situation actuelle dans laquelle on se trouve. Les loix, les regles, l'autorité, l'empire, les coutumes, les bienséances, nous imposent des *assujettissemens*: les actes, les actions, les soins, les travaux, les devoirs imposés par les loix, sont des *sujettions*. Par l'*assujettissement*, nous sommes sous le joug; & par la *sujettion*, nous traînons notre joug. L'*assujettissement* exige & entraîne la *sujettion*. Un état habituel & forcé de *sujettion* est l'effet ou l'indice d'un *assujettissement*.

La Nature nous tient dans le plus constant & le plus grand *assujettissement* par tous les liens qui nous attachent aux hommes & aux choses; & nos besoins sont des *sujettions* qui nous rappellent sans cesse que notre vie n'est qu'un éternel *assujettissement*, où nous ne faisons que changer de *sujettions*. Nos habitudes deviennent des *sujettions*; la protection des Grands est l'*assujettissement* des protégés.

Notre *assujettissement* politique est en raison de notre élévation : une grande charge n'est qu'une grande *sujettion*.

Digitized by Google

L'*assujettissement* annonce donc ainsi quelque chose de plus fort, de plus impérieux, de plus absolu, de plus habituel, de plus étendu, de plus constant que la *sujettion*. L'*assujettissement* nous lie, nous fixe, nous force, nous contraint; la *sujettion* nous attache, nous oblige, nous gêne, nous détermine.

Un mari absolu tient sa femme dans un grand *assujettissement*. En Hollande, dit Bussi Rabutin, les maris payent, par un grand *assujettissement*, la fidélité de leurs femmes. L'ami qui a besoin de son ami, est, à son égard, dans une vraie *sujettion*. Nous ne goûtons qu'avec peine, dit la Bruyere, les avantages qui tirent un ami indigent de notre *sujettion*; on ne veut point le voir au dessus de soi.

» Les *assujettissemens* des Grands sont tristes, » dit Massillon : élevés à vivre d'humeur & de » caprice, tout ce qui les gêne & les contraint » les accable; loin de la Cour, ils croyent vivre » dans un triste exil; sous les yeux du Maître, ils » se plaignent de l'*assujettissement* des devoirs & » de la *contrainte* des bienséances.... Dans la » médiocrité, il y a plutôt des *sujettions* «. Qu'on ne s'en plaigne point; qui n'en a pas, s'en fait : sans cela, comme notre vie seroit oiseuse, inquiete, incertaine, irrésolue, vague, vaine & misérable!

Par l'*assujettissement* au jugement incertain des hommes, on devient, comme dit Fléchier, l'esclave de ceux mêmes au dessus de qui l'on veut s'élever. Le premier homme, dit le même Orateur, n'avoit pour toute loi, qu'un commande-

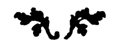
Digitized by Google

ment imposé plutôt comme une marque de *sujettion* que comme *joug* de *servitude*.

A l'égard du Maître qui commande avec empire, la dépendance continuelle est un dur *assujettissement*. A l'égard d'une personne qu'on chérit, le service assidu n'est qu'une douce *sujettion*.

⁂ Par la *sujettion*, on est sujet; ce qui n'exprime que la dépendance, la soumission : par l'*assujettissement*, on est *assujetti*; ce qui marque le joug, la contrainte. Un peuple est *sujet* à l'égard de son Prince; un peuple vaincu est *assujetti* par la puissance victorieuse.

⁂ Le mot *sujettion* n'annonce qu'une dépendance, une obligation, une assiduité vague & indéterminée, sans indiquer par lui-même *à qui* & *à quoi* l'on est *sujet*. Le mot *assujettissement* annonce une dépendance, une soumission, un dévouement déterminé ou préparé par la préposition *à*, qui, dans la composition d'un mot, indique la *sujettion à* une chose, *à* une personne. On est dans la *sujettion*, dès qu'on n'est pas à soi, à sa propre disposition; on est dans l'*assujettissement*, lorsqu'on est à quelqu'un, à une chose. La *sujettion* n'énonce donc que la situation ou l'état de la chose ou de la personne; l'*assujettissement* annonce de plus un rapport formel à ce qui *assujettit* la personne ou la chose. Cette nouvelle considération nous ramene donc à la différence capitale que nous avons d'abord établie.



Digitized by Google

Asyle, *Refuge*.

LIEUX où l'on se met en sûreté, à l'abri, à couvert.

Asyle, lat. *asylum*, gr. ἄσυλον, est, dit-on, formé de l'*a* privatif, & de συλαω, *je tire*, j'*enleve* ; car il n'étoit pas permis d'arracher quelqu'un d'un *asyle*. Ce mot vient de l'oriental *ascher*, *atser*, *asel*, bois, bois sacré ; d'où *syl-va*, bois. *Tsel*, *sel*, signifie ombrage : le bois prête de l'ombrage. Il n'y avoit point d'*asyle* sacré sans bois, ou plutôt le bois étoit l'*asyle* proprement dit. L'*asyle* établi par Romulus étoit un bois de chêne, & s'appeloit *quercetum*. *Refuge* vient du latin *fugere*, fuir : *refugere*, fuir à pas redoublés, avec persévérance, par crainte, par horreur. Le *refuge* est l'*asyle* vers lequel on s'enfuit, dans lequel on se jette lorsqu'on est poursuivi, lorsqu'on veut échapper à un danger pressant.

Ainsi dès qu'on craint un danger, on cherche un *asyle* : assailli d'un péril, on cherche un *refuge*. Il faut un *asyle* pour le besoin ; dans la nécessité, un *refuge*. On se retire, on se jette dans un *asyle* : on se jette, on se sauve dans un *refuge*.

Un port est en tout temps un *asyle* : dans la tempête, c'est un *refuge*. Le voyageur égaré cherche un *asyle* ; & poursuivi, un *refuge*. Le *refuge* suppose un grand danger : l'*asyle* n'en exclut aucun. Adam, chassé de l'*asyle* de l'innocence, ne sçait où trouver un *refuge* contre les poursuites de l'Ange exterminateur : *Quò à facie tuâ fugiam ?*

Cicéron appeloit le Sénat Romain l'*asyle* des

Digitized by Google

Rois, des Peuples, des Nations : oui, mais ces Nations, ces Peuples, ces Rois avoient bientôt besoin de *refuge* contre la tyrannie de Rome. La France a souvent été l'*asyle* des Rois qui ont abandonné le trône, & le *refuge* de ceux qui en ont été chassés.

On a dit que Cicéron étoit l'*asyle* des malheureux, & Caton le fléau des méchans. Poursuivez, si vous le voulez, les méchans jusque dans leur dernier *refuge* avec Caton ; je resterai auprès de Cicéron.

L'excommunication, chez divers Peuples païens, en fermant tout *asyle* aux proscrits, ne leur laissoit pour *refuge* que le désert ou l'humanité d'un cœur élevé au dessus de la superstition.

L'*asyle* sacré ne peut être que pour l'innocence; car vous ne ferez pas servir la Divinité à protéger & à encourager le crime par une impunité funeste. Aussi n'étoit-il point, chez les Juifs, un *refuge* pour un criminel poursuivi par le jugement même de la Loi.

Le favori d'Arcadius, le premier qui fit abolir le droit d'*asyle*, ne tarda point à chercher un *refuge* contre la mauvaise fortune.

Aux malheureux, des *asyles* ; pour les malfaiteurs, point de *refuge*. Que dis-je ? la Justice, elle-même, est leur *refuge*, puisqu'en même temps qu'elle les soustrait aux vengeances particulieres & aux peines démesurées, elle n'a pour but que de réparer leurs torts, & de les ramener à leur devoir ; *& la miséricorde est toujours avec elle.*

Préparons-nous un *asyle* dans notre propre cœur, & un *refuge* dans les bras de la Providence.

Digitized by Google

La mort eſt l'*aſyle* de la vieilleſſe, & le *refuge* du déſeſpoir.

Le juſte a beſoin d'*aſyle*, car il a toujours à craindre ; le pécheur a beſoin de *refuge*, car il eſt toujours menacé & pourſuivi, du moins par ſa conſcience.

M. l'Abbé Poule dit du vrai Chrétien, dans ſon Sermon *ſur la Foi*, qu'il eſt l'*aſyle* de la veuve & de l'orphelin, & un *refuge* de miſéricorde. Non ſeulement il défend le foible contre le danger, mais il l'en préſerve ; & par-là il eſt ſon *aſyle*. Comme Dieu lui-même, il ne veut point la mort du pécheur, il veut ſa converſion ; & par-là il eſt un *refuge* de miſéricorde.

Il n'y a d'*aſyle* sûr, dit Rouſſeau, que celui où l'on peut échapper à la honte & au repentir. Il n'y a point de *refuge* pour qui voudroit échapper à ſoi-même, ſi ce n'eſt la Religion.

Le travail eſt l'*aſyle* naturel du pauvre : la charité ſera ſon *refuge* dans ſes infirmités. Mais ſongeons aux ſervices nombreux que l'homme invalide peut encore rendre à ſa famille, s'il ne lui eſt point à charge ; & qu'il eſt mort pour elle, ſi on l'en ſépare. L'empire de la Nature & de la raiſon n'a pas beſoin d'une force étrangere.

Lorſque le pieux Cordelier Jean Tiſſerand ouvrit un *refuge* aux femmes de mauvaiſe vie, plus de ſix cents Pénitentes s'y jetterent tout d'un coup, qui furent bientôt ſuivies d'une foule prodigieuſe. Il ne leur avoit donc manqué qu'un *aſyle* pour préſerver leur innocence ?

Les Loix ſont notre *aſyle* ; nous vivons en ſûreté ſous leur ſauve-garde. Le ſanctuaire de la Juſtice

Digitized by Google

est notre *refuge* ; mais s'il est ou inaccessible ou impénétrable, quelle ressource !

Les Romains envient à l'indomptable Annibal l'*asyle* qu'ils lui ont laissé dans sa patrie. Poursuivi par eux, il croit trouver un *refuge* chez les Rois, comme si le cœur des Rois étoit le *refuge* de la droiture.

❊ Le mot d'*asyle* étant particuliérement destiné à désigner l'*asyle sacré*, il rappelle l'idée spéciale de sûreté, de sauve-garde, de force, d'efficacité : cette idée n'est pas si essentielle au *refuge*. L'*asyle* est fait ou disposé pour nous mettre à l'abri ; c'est notre rempart : le *refuge* nous mettra peut-être à couvert, mais plutôt par accident ; c'est notre retraite. Dans l'*asyle*, on est hors de danger : dans le *refuge*, on n'échappe souvent qu'à la poursuite. Vous ne serez pas arraché de votre *asyle* : on pourra vous arracher de votre *refuge*, si on le découvre. Les puissans vous donnent *asyle* : le pauvre vous offrira un pauvre *refuge*. Le premier lieu qui vous dérobe à vos persécuteurs, est votre *refuge* ; s'il ne vous défend pas contre eux, ce n'est point un *asyle*.

❊ Par la même raison, l'*asyle* ne se prend que pour une retraite honnête & respectable ; & il n'en est pas de même du *refuge*. La solitude est un *asyle* pour les contemplatifs : les brigands ont des *refuges*, comme les bêtes féroces. Les réduits où s'assemblent des joueurs, des vagabonds, des fainéans, s'appellent des *refuges* & non des *asyles*.



Attache, Attachement.

Vous trouverez presque également dans les bons Auteurs, sur-tout du dernier siecle, *attache* ou *attachement* à la vie, aux richesses, aux honneurs, à la Religion, aux vérités, &c.

Attache est ce qui *attache*, un lien : *attachement*, ce par quoi on est *attaché*, une liaison. *Attache* se dit au propre & au figuré ; *attachement* ne se dit qu'au figuré, il désigne un sentiment : l'*attache* vient de quelque cause que ce soit ; l'*attachement* vient du cœur. On tient à l'objet pour lequel on a de l'*attache* : on aime celui pour qui l'on a de l'*attachement*.

On a de l'*attache* pour la maison qu'on habite, & de l'*attachement* pour les personnes avec qui l'on vit.

Une simple habitude avec une personne fait un *attache* : une liaison, fondée sur le rapport des sentimens & des caracteres, est un *attachement*.

On a de l'*attache* à son sens, à son avis, à son opinion, à son sentiment, comme le disoit toujours & fort bien Nicole, mal-à-propos repris par un Censeur. Si l'on peut dire *attachement* pour son opinion, c'est lorsqu'elle est inspirée ou soutenue par quelque passion.

L'*attachement* aux richesses a souvent produit l'*attache* au jeu.

Le hasard, l'intérêt, l'habitude, les convenances forment les *attaches* ; la Nature forme des *attachemens*. On a des *attachemens* ; l'on se fait des *attaches*.

Digitized by Google

Le monde ne parle plus que d'*attachemens*, depuis qu'il n'y a guere que des *attaches*. La politesse peut être prise pour une grande regle des mœurs : il faudroit être ce qu'elle nous fait dire que nous sommes à l'égard des autres.

L'*attachement* fait des amis ; l'*attache*, les amis du jour.

L'*attache* joue quelquefois l'*attachement*. L'*attache* lie & fait les coteries ; l'*attachement* unit & fait les sociétés.

Je veux bien croire qu'il est des hommes qui n'ont point d'*attachement* pour la vie, pourvu qu'on m'accorde qu'ils y ont au moins quelque *attache*.

Considérez bien les hommes, vous verrez qu'ils sont plutôt conduits par leurs *attaches* que par leurs *attachemens*. Nous vivons comme on vit, & non comme nous voudrions vivre.

Il reste encore dans les peres & meres quelque *attachement* pour leurs enfans, &, dans les enfans, quelque *attache* pour leurs peres & meres ; voilà nos familles.

Les personnes droites & sensibles n'ont guere d'*attache* sans *attachement*.

C'est une cruelle satire que de vanter un homme d'*être fort répandu dans le monde* ; c'est-à-dire, qu'il n'est bien nulle part, & qu'il ne peut rester ni avec lui ni avec les autres. Un bon esprit se fait des *attaches* ; un bon cœur a des *attachemens*.

Il faut une bien forte *attache* & bien peu de véritable *attachement*, pour dire, comme Martial, *Je ne puis vivre ni sans toi, ni avec toi* : c'est précisément ce qu'éprouvoit Henri IV à l'égard de Mademoiselle de Verneuil.

Digitized by Google

Un des grands malheurs du vice, c'est que l'*attache* en reste encore après que l'*attachement* a cessé : vous ne l'aimez plus, mais vous y tenez encore par mille liens que vous n'avez pas la force de rompre.

L'*attache*, sans l'*attachement*, n'est qu'un esclavage.

L'*attache* du mariage est si forte, qu'on croit qu'elle peut se passer d'*attachement*. L'*attache* du mariage est si forte, que le plus tendre *attachement* y suffit à peine.

Le tourment de la vie est que nos *attaches* & nos *attachemens* ne s'accordent point ensemble.

Le grand défaut du François, dit Duclos, c'est d'être toujours jeune; c'est-à-dire, capable d'*attachemens* vifs, & incapable d'une forte *attache*.

Voulez-vous conserver une *attache* ? craignez sans cesse qu'elle ne se rompe. Voulez-vous conserver un *attachement* ? prenez garde qu'il ne dégénere en passion.

Craignez que votre *attachement* à vos bienfaiteurs ne soit qu'une *attache* à leurs bienfaits.

Avec des *attaches* solides, quel repos ! Avec des *attachemens* purs, quelles délices! Réunis ensemble, c'est le bonheur.

Nous nous servons du mot *attache* pour marquer la diligence, l'ardeur, la persévérance avec laquelle on fait une chose ; & du mot *attachement* pour marquer le goût, l'intérêt, la satisfaction que l'on éprouve à faire une chose.

L'Abbé Girard dit que, quoique l'*attachement* puisse être pris en mauvaise part, il est pourtant mieux placé qu'*attache* à une passion honnête & modérée ; & que celui d'*attachement* convient mieux,

Digitized by Google

mieux, lorſqu'il s'agit d'une paſſion moins approuvée & pouſſée à l'excès. Je n'ai pas beſoin de montrer l'inſuffiſance de cette diſtinction. Cet Ecrivain fait *dévouement*, ſynonyme d'*attache* & d'*attachement* : perſonne ne demandera en quoi il en differe.

Attaquer quelqu'un, s'attaquer à quelqu'un.

Mais t'*attaquer à moi !* qui t'a rendu ſi vain ? CORN.

....Jouer des bigots là trompeuſe grimace,
C'eſt s'*attaquer* au Ciel. BOIL.

» Cette façon de parler, s'*attaquer à quelqu'un*, » pour dire *attaquer quelqu'un*, eſt très-étrange » & très-françoiſe tout enſemble ; car il eſt bien » plus élégant de dire s'*attaquer à quelqu'un*, » qu'*attaquer* quelqu'un, dit Vaugelas, Remarq. » 483. Ce ſont de ces phraſes qui ne veulent pas » être épluchées, ni priſes au pied de la lettre, » parce qu'elles n'auroient point de ſens, ou même » ſembleroient en avoir un fort contraire à celui » qu'elles expriment ; mais qui, bien loin d'en » être moins bonnes, en ſont beaucoup plus ex- » cellentes «.

L'Académie fait là-deſſus l'obſervation ſuivante. » S'*attaquer à quelqu'un* ne veut point dire *atta-* » *quer quelqu'un*, puiſqu'on ne dit point : L'ayant » trouvé inopinément dans la rue, il s'*attaqua* » *à lui*, mais il l'*attaqua*. Il ſe dit pour marquer » la hardieſſe que quelqu'un a d'entreprendre d'*at-* » *taquer* une perſonne plus conſidérable & plus » puiſſante que ſoi. Ainſi on dit fort bien : Il ne » faut pas s'*attaquer* à des gens puiſſans.

Digitized by Google

Cependant Moliere, dans les Femmes Sçavantes, Act. IV, sc. 3, fait dire à Philaminte, lorsque Clitandre & Trissotin en viennent aux personnalités,

On souffre aux entretiens ces sortes de combats,
Pourvu qu'a la personne on ne s'*attaque* pas.

Moliere entend donc s'*attaquer à* dans le même sens que Vaugelas.

Remontons à l'origine de cette façon de parler, & tout s'expliquera. S'*attaquer* signifie s'*attacher*, se prendre, s'accrocher, s'acharner, s'aheurter. On a dit d'abord *attacher* au lieu d'*attaquer*. Amiot dit d'un Général, qu'il commanda aux siens qu'ils allassent *attacher* l'ennemi. S. Evremont dit que le caractere de l'envie est de s'*attaquer* (ou s'attacher) aux plus louables actions. Les Espagnols disent également *atacar una ciudad*, *& atacar los calçones*; *attaquer* une ville, & *attacher* son haut-de-chausse. L'Italien *attacare* signifie *attacher* & *attaquer* : *attacarsi di parole*, se prendre de paroles. *Attacher* & *attaquer* viennent de *tac*, toucher, fixer, appliquer.

S'*attaquer à quelqu'un* a conservé le sens de s'*attacher à quelqu'un*, s'en prendre à lui, s'aheurter contre lui, avec l'idée particuliere d'*attaquer*, choquer, provoquer, offenser, & dans un esprit de ressentiment, de haine, de vengeance, &c. Ainsi le verbe, joint au pronom personnel, differe du verbe simple, en ce qu'il exprime un choix, une préférence, un ressentiment, une humeur, une passion particuliere, une singuliere résolution, une volonté acharnée, qui fait qu'on s'en prend à quelqu'un plutôt qu'à d'autres, qu'on le prend

Digitized by Google

pour l'objet de ses injures & de ses poursuites, qu'on s'attache, sans garder aucune mesure, à l'offenser, &c.

L'*idée d'attaquer plus fort que soi* n'est point essentielle & propre à *s'attaquer à*, pas plus qu'*à se prendre* ou *à s'en prendre à*. Dans le malheur, on *s'attaque à tout*, comme on s'en prend à tout; c'est-à-dire, qu'on accuse de son malheur tout ce qui se présente, qu'on le rejette sur tout ce qu'on imagine, qu'on en veut à tout le monde, ou qu'on en rend responsable le premier venu; il n'y a là qu'un reproche d'aveuglement, de passion, d'injustice, de folie. Nous disons également, *il ne faut pas se prendre ou* s'attaquer à *plus fort que soi*: on peut donc *s'attaquer* comme se *prendre* à son égal, à quelqu'un de plus foible: mais comme la passion est imprudente, aveugle, impétueuse, hardie, cette façon de parler est très-propre & très-énergique, lorsqu'il s'agit de désigner l'audace de quelqu'un qui *attaque* une personne qu'il devroit redouter & ménager. Celui qui parle, a bonne grace de dire *s'attaquer à moi*, lorsqu'il veut témoigner du mépris pour celui qui l'*attaque*, & le taxer d'une ridicule présomption.

Un Romancier du dernier siecle fait dire à un de ses personnages: Tibere n'osa *s'attaquer* à ma personne; parce qu'il me crut assez aimé des soldats, pour n'être pas *attaqué* impunément: c'est-à-dire, que Tibere n'osa se déclarer ouvertement son ennemi, & l'*attaquer* ouvertement comme tel, se venger avec éclat, dans la crainte de n'être pas le plus fort, sans toutefois être plus foible que lui, ou pour éviter les risques d'une attaque à force ouverte.

Digitized by Google

En deux mots, *attaquer* n'exprime qu'une simple attaque, l'oppression, la provocation, un acte d'hostilité, abstraction faite de toute autre circonstance. *S'attaquer* annonce une résolution décidée de prendre à partie, d'*attaquer* & de poursuivre quelqu'un qu'on rend responsable de quelque événement, ou pour un tort qu'on lui attribue, avec une humeur qu'on passe sur lui, ou une passion qu'on exhale contre lui.

Pourquoi m'*attaquez*-vous, quand je ne vous dis rien? Pourquoi vous *attaquez-vous* à moi, si vous êtes tombé en me heurtant?

Si l'on m'*attaque*, je me défends; si l'on s'*attaque* à moi, quand le tort est à un autre, je défends mon innocence.

Celui qui me menace m'*attaque* : celui qui me choisit pour l'objet de son humeur, s'*attaque* à moi.

Un Général *attaque* l'ennemi : s'il perd la bataille, il s'*attaque* volontiers *à* ses inférieurs.

Vous *attaquez* quelqu'un en Justice. Lorsque les Magistrats jugent contre la Loi, pourquoi ne s'*attaqueroit*-on pas légalement à eux? Ce seroit un moyen d'empêcher une Jurisprudence arbitraire, versatile, changeante, de prévaloir sur les Loix, & de les détruire toutes à la fin.

Si un corps vous *attaque*, il ne faut pas *vous attaquer* aux particuliers.

Pour *attaquer* vos opinions, est-ce que je m'*attaque* à votre personne? Raisonner avec vous, est-ce vous insulter?

Le tyran qui s'*attaque* à tout ce qu'il craint, invite tout ce qui le craint à l'*attaquer*, pour le prévenir.

Digitized by Google

Il n'y a guere de gens moins disposés à *attaquer*, que ceux qui sont toujours préparés à se défendre. Il n'y a point de passion trompée qui ne s'*attaque*, dans le dépit, à un objet vrai ou faux.

Alexandre, furieux de la résistance d'un brave Persan, ne se contente pas d'*attaquer* la constance, la vertu, la gloire du héros par les plus infames supplices; il va s'*attaquer* encore à son cadavre, & s'acharner lâchement sur une proie insensible.

Manlius Torquatus met à mort son fils, pour le punir d'avoir *attaqué*, contre ses ordres, & vaincu l'ennemi : la jeunesse Romaine, indignée de cette férocité, s'*attaque* à sa gloire, en refusant d'aller au devant de lui pour parer son triomphe.

Lorsque, par occasion, je censure les mœurs, je n'*attaque* personne, je m'*attaque* au siecle.

Malgré les autorités qui établissent l'usage de dire s'*attaquer à*, je ne serai point surpris que des oreilles délicates en soient blessées; j'aurois quelque peine à l'employer dans un discours sérieux.

Attraits, Appas, Charmes.

» OUTRE l'idée synonyme qui distingue ces
» mots, dit M. l'A. Girard, il leur est encore
» commun de n'avoir point de singulier dans le
» sens dans lequel ils sont pris ici, c'est-à-dire,
» lorsqu'ils sont employés pour marquer le pou-
» voir qu'a sur le cœur la beauté, l'agrément, &
» tout ce qui plaît. A l'égard de leurs différences,
» il me semble qu'il y a quelque chose de plus

Digitized by Google

» naturel dans les *attraits* ; quelque chose qui » tient plus de l'art dans les *appas* ; quelque chose » de plus fort & de plus extraordinaire dans les » *charmes* «.

» Les *attraits* se font suivre : les *appas* nous » engagent : les *charmes* nous enchantent. Le » cœur de l'homme n'est guere ferme contre les » *attraits* d'une jolie femme ; il a bien de la peine » à se défendre des *appas* d'une coquette ; & il lui » est impossible de résister aux *charmes* d'une beau- » té bienfaisante.

» Les Dames sont toujours redevables de leurs » *attraits* & de leurs *charmes* à l'heureuse con- » formation de leurs traits ; mais elles prennent » quelquefois leurs *appas* sur leur toilette.

» Je ne sçais si ce que je vas dire sera goûté de » tout le monde ; mais je sens cette distinction » que je livre au jugement du Lecteur ; & peut- » être lui paroîtra-t-il, comme à moi, que les » *attraits* viennent de ces graces ordinaires que la » Nature distribue aux femmes, avec plus ou moins » de largesse aux unes qu'aux autres, & qui sont » l'apanage commun du sexe : que les *appas* » viennent de ces graces cultivées que forme un » fidele miroir consulté avec attention, & qui sont » le travail entendu de l'art de plaire : que ces » *charmes* viennent de ces graces singulieres que » la Nature donne comme un présent rare & pré- » cieux, & qui sont des biens particuliers & per- » sonnels.

» Des défauts qu'on n'avoit pas remarqués, & » qu'on ne s'attendoit pas à trouver, diminuent » beaucoup les *attraits*. Les *appas* s'évanouissent » dès que l'artifice se montre. Les *charmes* n'ont

Digitized by Google

» plus d'effet, lorsque le temps & l'habitude les
» ont rendus trop familiers, ou en ont usé le goût.
» C'est ordinairement par les brillans *attraits*
» de la beauté que le cœur se laisse attaquer ; en-
» suite les *appas*, étalés à propos, achevent de le
» soumettre à l'empire de l'amour : mais s'il ne se
» trouve des *charmes* secrets, la chaîne n'est pas
» de longue durée.

» Ces mots ne sont pas seulement d'usage à
» l'égard de la beauté & des agrémens du sexe,
» ils le sont encore à l'égard de tout ce qui plaît.
» Alors ceux d'*attraits* & de *charmes* ne s'appli-
» quent qu'aux choses qui sont ou qu'on suppose
» très-aimables en elles-mêmes, & par leur mé-
» rite ; au lieu que celui d'*appas* s'applique quel-
» quefois à des choses qui sont & qu'on avoue
» même haïssables, mais qu'on aime malgré ce
» qu'elles sont, ou auxquels les rapports secrets
» du tempérament nous contraignent de livrer nos
» actions, si la raison n'en défend notre cœur.

» La vertu a des *attraits* que les vicieux ne
» peuvent s'empêcher de sentir. Les biens de ce
» monde ont des *appas*, qui font que la cupidité
» triomphe souvent du devoir. Le plaisir a des
» *charmes* qui le font rechercher par-tout, dans
» la vie retirée comme dans le grand monde.

» On a dit de grands *attraits*, de puissans
» *appas*, & d'invincibles *charmes*. L'honneur a
» de grands *attraits* pour les belles ames : la for-
» tune a de puissans *appas* pour tout le monde :
» la gloire a des *charmes* invincibles pour les cœurs
» ambitieux, &c. «.

Cet article est un de ceux que les Critiques ont le plus approuvés, & que le Public a le plus ap-

Digitized by Google

plaudis dans l'Ouvrage de M. l'A. Girard : mais tant que l'opinion & l'approbation ne seront pas motivées, nous n'aurons qu'un préjugé favorable : l'Auteur peut s'être trompé, le Lecteur peut avoir été séduit. Justifions, s'il est possible, ce qu'il y a de vrai dans ce jugement; je dis ce qu'il y a de vrai dans ce jugement, car il n'est pas sans erreur. L'usage ne nous donneroit pas des lumieres sûres : loin d'être uniforme & décisif, vous ne citerez pas un exemple d'une qualification appliquée à un de ces mots, qu'il ne soit facile de lui opposer la même qualification donnée aux autres dans d'autres exemples. Ainsi l'incertitude reste. Les Poëtes qui se servent le plus fréquemment de ces termes, sont plutôt déterminés à préférer l'un à l'autre par la rime & par la mesure des vers, que par le sens & la valeur des termes : l'étymologie & l'analogie fixeront plutôt nos idées.

Attraits, ce qui attire, ce qui tire à soi. Le propre des *attraits* est donc de nous faire pencher, incliner, aller vers un objet. Il est visible que cet effet est le premier degré d'intérêt qu'inspire un objet aimable. Une femme même modeste avouera bien de *foibles attraits*, *mais non ces puissans appas* que lui prodigue un Adorateur. Le mépris, la haine, la jalousie feront dire qu'une femme n'avoit d'autres droits au rang où elle a été élevée, qu'*un peu d'attraits peut-être & beaucoup d'artifice.*

Appas a beaucoup d'analogie avec *appât*; & cette analogie est fondée sur une origine commune. L'un & l'autre viennent de *pa*, *pat*, manger, nourriture : d'où *pâte*, *pâtée*, *pâture*, *&c.* Le propre des *appas* est d'exciter, comme l'*appât*,

Digitized by Google

le goût & l'envie de posséder l'objet & d'en jouir. Les *appas* ont donc un plus grand effet que les *attraits* : ils sont plus puissans. Comme l'*appât* trompe, les *appas* peuvent tromper ; & l'on est bien fondé à dire, *des appas trompeurs & perfides*. Ce n'est pas qu'il y ait toujours, dans les *appas*, de l'art ou de l'artifice, comme M. l'A. Girard le dit & le répete, en assurant que c'est-là leur caractere distinctif : à la vérité, il y a des *appas* faux, factices, empruntés, comme ceux des coquettes ; mais il y en a de simples, de naturels, d'innocens, comme ceux de la Bergere. Malherbe vante, dans un Sonnet, des filles dont les *appas ont un charme si fort dans leurs tendres années*. Ce mot seroit donc *injurieux* : & quel homme s'est jamais avisé de penser qu'on insultoit une femme en vantant ses *appas* ? & quelle femme a jamais pensé en être insultée ? *Appas* ne peut jamais être pris en mauvaise part, qu'autant qu'on y joint une épithete qui le flétrit. Il ne faut même pas imaginer que *des appas trompeurs* soient toujours artificiels ou apprêtés. Pour être *trompeurs*, il suffit qu'ils ne tiennent pas ce qu'ils semblent promettre ; c'est-à-dire, qu'ils trompent les desirs & les espérances qu'ils avoient fait concevoir, ou plutôt que nous nous soyons trompés nous-mêmes à cet égard ; & le reproche tombera fort bien sur des *appas* très-réels & très-avoués. Les *appas* sont donc ou simples & naturels, ou apprêtés & factices ; tandis que les *attraits* sont toujours l'ouvrage de la Nature. Ils ont aussi moins de force & de puissance que les *charmes*, qui d'ailleurs ne tiennent rien de l'art, & que le fard affoibliroit plutôt que de les relever. Malherbe réunit souvent les *appas* & les *charmes*, & s'arrête

Digitized by Google

toujours sur ces derniers comme sur le plus haut degré de l'éloge.

Charmes est le même mot que *charme*, enchantement, avec une analogie bien sensible. Le propre des *charmes* est de nous frapper & de nous enlever, par une force secrete, mystérieuse, toute puissante, irrésistible. Ménage, *Obser.* c. 340, dit qu'ils agissent par une vertu occulte & magique. Ainsi les *attraits* préviennent favorablement, & nous attirent ; les *appas* flattent le cœur ou les sens, & nous séduisent ; les *charmes* s'emparent en quelque sorte de nous, & nous enchantent.

Les *attraits* inspirent le penchant ou l'*attrait* ; les *appas*, le goût & le desir ; les *charmes*, l'amour ou la passion, & l'enthousiasme. Si les *attraits* se font suivre, comme dit l'A. Girard, les *appas* se font aimer & rechercher ; les *charmes* se font aimer, admirer, adorer. Avec des *attraits*, une femme est agréable, même sans être absolument jolie : elle plaît. Avec des *appas*, elle est séduisante par un genre de beauté ou par des beautés animées : elle entraîne ou captive. Avec des *charmes*, on ne demande pas si elle est belle, elle est plus que belle : elle ravit, elle transporte.

Il ne faut que certains traits intéressans ou piquans, pour avoir des *attraits*. Les *appas* consistent dans un assemblage frappant de traits ou jolis ou beaux, qui semblent attaquer le cœur & l'obliger à se rendre. La grace sur-tout, plus belle que la beauté, forme les *charmes* : les *charmes* & les graces sont également des *je ne sçais quoi*, tout ce qu'on veut, ce qu'on sent : ce sont les graces, ce sont les *charmes*.

Ce que nous avons dit des *attraits*, des *appas*,

Digitized by Google

des *charmes*, par rapport à la beauté du corps, est assez clair & assez développé pour que le Lecteur l'applique facilement à tout autre objet, ou physique ou moral.

Attribuer, Imputer.

De *ter*, *tro*, *tri*, qui, chez les Anciens, signifie la pluralité, la multitude, l'abondance; les Latins firent *tribuere*, dans le sens primitif, partager, diviser en plusieurs parts, distribuer à plusieurs; &, dans un sens plus étendu, donner, accorder, assigner; d'où *attribuere*, *attribuer*, donner, approprier, affecter à; *attribution*, assignation de gages, de prérogatives; *attribut*, propriété qui distingue un objet.

De *pot*, *put*, excès, surabondance, les Latins firent *putare*, élaguer, ainsi que calculer & penser: d'où *imputer*, *supputer*, *comput*, &c. *Imputer* signifie littéralement calculer sur, transporter une somme sur une autre, ou l'en déduire : *on impute les arrérages sur le capital*. Il présente donc l'idée de calcul, de combinaison, de transport, de réflexions. Ainsi, comme synonyme d'*attribuer*, il oppose une opération compliquée à une opération simple. *Imputer* est alors *attribuer* par combinaison ou moyennant des combinaisons, par supposition, de loin ou gratuitement, & rendre responsable.

Ces deux termes expriment l'action de *mettre une chose sur le compte de quelqu'un* : la lui *attribuer*, c'est la mettre sur son compte par une prétention, un jugement, une assertion simple, comme sa *chose propre*, son effet direct, son ouvrage im-

médiat : la lui *imputer*, c'est la mettre sur son compte, en la rejetant sur lui, en lui en rapportant ou appliquant le *mérite*, ou même en la lui prêtant, par des inductions, des conjectures, des combinaisons, ou même des suppositions & des inductions gratuites ou hasardées. On *attribue* plutôt les choses : on *impute* sur-tout le mérite des choses.

Les Théologiens *attribuent* au Démon les oracles du Paganisme. La Théologie enseigne que l'Eglise peut nous *imputer* les mérites surabondans des Saints.

Vous *attribuez* un ouvrage à celui que vous en croyez l'auteur, le facteur immédiat : vous *imputez* un événement à celui que vous en préjugez la cause plus ou moins éloignée, ou même indirecte, ou accidentelle. Vous *attribuez* une faute à celui qui, selon vos connoissances, l'a commise ou fait immédiatement commettre : vous *imputez* une mauvaise action à celui qui, selon vos conjectures ou vos suppositions, en a été la premiere cause ou le moteur. Celui qui, par son *action directe*, décisive, a produit, effectué une chose, est dans le cas qu'on la lui *attribue* : celui qui, par son *influence*, ses conseils, ses instigations a amené une chose, est dans le cas qu'on la lui *impute*.

On a *attribué* la victoire remportée par Valerius Corvinus, sur un Soldat Gaulois, à un corbeau miraculeux, qui, du haut de son casque, ne cessa de frapper son ennemi au visage, & qui n'étoit peut-être qu'une machine offensive, une arme ingénieuse, adaptée au casque, ou tenant lieu de casque, avec la forme d'un corbeau. On a mal-à-propos *imputé* à l'indocile inexpérience du Compagnon de Paul Emile, tout le succès d'*Annibal* ; c'est assez d'une partie de ce succès.

Digitized by Google

On *attribue* la ruine des Empires aux Conquérans, à cause qu'ils la consomment. Il faut l'*imputer* au mauvais gouvernement, car il la cause. On ne renverse que les Empires ébranlés.

On *attribue* les revers, on ne sçait à quoi, au sort : on *impute* ses fautes à autrui, à qui l'on peut.

Quintilien, ch. 10, demande s'il faut *imputer* à celui qui a excité la querelle, le meurtre qui s'en est *suivi* ? La solution dépend des circonstances. Mais nous ne demanderons pas s'il faut *attribuer* le meurtre à celui qui a conduit & forcé la main armée du couteau.

Les anciens Législateurs *attribuoient* leurs Loix à des Dieux avec qui ils étoient en commerce ; car on a toujours senti que la Loi devoit émaner du Ciel, puisqu'elle est la puissance & la justice. La plupart des désordres des enfans peuvent être justement *imputés* aux peres ; car on leur transmet la corruption du cœur comme celle du sang : & combien l'exemple & l'instruction influent sur l'homme !

Tous les Historiens *attribuent* à l'ascendant de l'Amiral de Bonnivet sur l'esprit de François I, la funeste résolution que le Prince prit, malgré l'avis des Capitaines les plus expérimentés, de donner la bataille à Pavie. Le Connétable de Bourbon, à la vue du cadavre de ce Favori étendu sur le champ de bataille, lui *impute*, au rapport de Brantôme, avec un cri d'horreur, la ruine de la France, & la sienne.

Si la vérité ne peut pas être reconnue tant qu'elle n'est pas manifestée, il est évident que sa découverte doit être *attribuée*, non à celui qui la hasarde, mais à celui qui la démontre. S'il n'est pas juste

Digitized by Google

d'*imputer* le mérite des actions des peres aux enfans, quand il s'agit de punir, comme dans plusieurs Etats Orientaux; il ne l'est pas davantage, quand il s'agit de récompenser, sur-tout par des prérogatives onéreuses à la société, & substituées à l'infini. Si les descendans d'un Citoyen infame ne doivent pas être flétris, les descendans d'un Citoyen généreux ne doivent pas être anoblis.

Les anciennes Histoires *attribuent* aux premiers Rois des Nations les Arts, les Sciences, & de nombreuses découvertes; comme on *attribue* encore aux Rois les événemens de leur regne. La police, chez les Chinois, *impute* à ses Officiers les désordres qu'ils ont dû & pu prévenir dans leurs districts; comme leur systême religieux, politique, moral & physique tout à la fois, *impute* à leurs Souverains les grandes calamités de l'Empire.

☼ L'action compliquée d'*imputer* est, à raison de la nature, de la multiplicité, & de la variété de ses opérations, plus susceptible que l'action simple d'*attribuer*, des modifications & des qualifications qui annoncent un jugement plus hasardé ou plus arbitraire, qui rendent l'acte plus suspect ou plus critique, & qui font prendre la chose en mauvaise part.

Si l'on *attribue* quelquefois légérement, on *impute* gratuitement.

On *attribue* sur des vraisemblances: pour *imputer*, il faudroit des preuves.

L'opinion *attribue*, la partialité *impute*.

On *attribue* à l'un plutôt qu'à l'autre: pour laver l'un, on *impute* à l'autre.

Il y aura incertitude & partage, lorsqu'il s'agit

Digitized by Google

d'*attribuer* : les uns *attribuent* à cet Auteur-là ce que les autres *attribuent* à celui-ci. Il y aura prévention & opposition, lorsqu'il s'agit d'*imputer* : les uns vous *imputent* à blâme, ce que les autres vous *imputent* à louange.

On vous *attribue* ce qui est réel ou qu'on croit l'être : on vous *impute* ce qui n'est pas dans vos actions, ou même une chose qui n'est pas.

On vous *attribuera* un discours, un propos qui a été tenu : on détournera le sens de vos paroles, pour vous *imputer* ce que vous n'avez jamais pensé.

Votre tyran vous *attribue* un crime dont l'auteur est inconnu ou méconnu : il vous *impute* à crime jusqu'à vos songes.

Celui qui *attribue*, croit ou fait semblant de croire : celui qui *impute*, veut croire, mais plutôt faire croire.

La malice est toujours disposée à vous *attribuer* ce qu'elle peut mettre sur vous : la méchanceté, quand elle ne peut pas calomnier vos actions, vous *impute* des intentions, des pensées, des vûes perverses. L'une aime à vous trouver & à vous déclarer coupable ; l'autre s'applique & s'étudie à vous faire paroître & juger tel.

Le Loup, dans l'impuissance d'*attribuer* un tort à l'Agneau, lui *impute* un tort imaginaire de son pere, pour le déchirer justement.

On *attribue* un fait positif, articulé : on *impute* aussi des choses vagues, indéterminées.

☼ Il résulte de ces observations, qu'*attribuer* se prend indifféremment en bonne & en mauvaise part ; & qu'*imputer* se prend plutôt en mauvaise part. On *attribue* une bonne comme une mauvaise

Digitized by Google

action, des vertus comme des vices : on *impute* une mauvaise action plutôt qu'une bonne, des vices plutôt que des vertus. Mais il est faux qu'on n'*impute* absolument que *les choses dignes de blâme*, puisque les Dictionnaires mêmes, qui semblent établir cette regle, la démentent, en ajoutant qu'on *impute à bien*, *à gloire*, *à mérite*; & cette regle est contraire au sens propre du mot comme à l'usage, qui le consacrent dans certains cas, par exemple, lorsqu'il s'agit de l'*imputation des mérites de* Jésus-Christ. Les Latins emploient aussi en bien *imputare*.

Attribuer s'applique également au physique & au moral; & l'on *attribue* un effet à des *causes quelconques*, comme une action aux personnes. Le flux & le reflux de la mer sont *attribués* à l'action combinée de la Lune & du Soleil.

Imputer ne s'emploie guere qu'au moral, si ce n'est dans son sens primitif & littéral en matiere de calcul; & l'on n'*impute* communément qu'aux personnes ou aux êtres personnifiés, aux causes animées : mais on ne peut pas faire de cette observation, relative à l'usage actuel, une regle absolue & exclusive. On dira fort bien que l'Astrologie judiciaire *imputoit* les agrémens de la figure, les qualités de l'esprit, la bonté du caractere, la régularité des mœurs, l'ordre, la paix, le bonheur, à l'aspect favorable des planetes de Jupiter & de Vénus; la violence, les vertus militaires, la tyrannie, les grandes catastrophes, à Saturne & à Mars; à Mercure, les tempéramens humides, la facilité du caractere, la mollesse, les fréquentes variations, &c.

A l'aveugle,

A l'Aveugle, *Aveuglément.*

CETTE forme de phrase proverbiale, *à l'aveugle*, composée d'une préposition & d'un adjectif féminin pris substantivement, est si commune dans notre Langue, qu'il est convenable d'en faire sentir toute la force. On dit faire une chose *à l'aveugle*, agir *à l'étourdie*, parler *à la légere*, une sauce *à l'Italienne*, des ornemens *à la Grecque*, un habillement *à la Turque*, une robe *à la Polonoise*, &c. Dans ces locutions *elliptiques*, il y a un substantif sous-entendu, & c'est celui de *maniere*. Un discours tenu *à la légere*, est un discours tenu d'une *maniere légere*, à la maniere des gens légers ; un habillement *à la Turque*, est fait *à la maniere Turque* ou des Turcs. Pour abréger encore, au lieu d'une *robe à la Polonoise*, *à la maniere Polonoise*, on dit *une Polonoise*. Il faut donc dire aussi *une Lévite*, pour désigner une robe à la maniere des Lévites ; & non pas *un Lévite*, comme l'ont voulu dire des femmes faites pour connoître le bon ton & pour embellir la Langue : mauvais & ridicule usage, auquel on me pardonnera sans doute de m'opposer... Mais il s'est passé.

Bouhours condamne la locution *à l'aveugle* : cependant; cette maniere de parler est établie, quoi qu'on en dise dans des Dictionnaires d'où elle est exclue ; & pourtant on y admet *à l'aveuglette*. Je conviens que ces sortes de locutions ne sont guere bonnes à employer que dans la conversation ou dans le style médiocre. Quoiqu'elles ne soient pas basses, comme on l'a prétendu, elles ne sont pas nobles ; elles sont familieres.

Digitized by Google

» Ces deux expressions, également figurées, dit
» M. Beauzée, marquent également une conduite
» qui n'est pas dirigée par les lumieres naturelles :
» mais la premiere indique un défaut d'intelli-
» gence, & la seconde un abandon des lumieres
» de la raison.

» Qui agit *à l'aveugle* n'est pas éclairé : qui
» agit *aveuglément* ne suit pas la lumiere natu-
» relle ; le premier ne voit pas, le second ne veut
» pas voir.

» La plupart des jeunes gens qui entrent dans
» le monde, choisissent leurs amis *à l'aveugle* : si
» le hasard les sert mal, c'est un premier pas vers
» leur perte ; parce que livrés *aveuglément* à toutes
» leurs impulsions, ils en viennent insensiblement
» jusqu'à se faire un mérite & un point d'honneur
» de sacrifier l'honneur même plutôt que de les
» abandonner.

» Soumettre *aveuglément* la raison aux décisions
» de la Foi, ce n'est pas croire *à l'aveugle*, puis-
» que c'est la raison même qui nous éclaire sur les
» motifs de crédibilité «.

Je crois en effet que celui qui agit *à l'aveugle* ne voit pas ; & que celui qui agit *aveuglément* ne veut pas voir ; mais peut-être aussi qu'il ne peut pas voir, parce qu'il est aveuglé par quelque cause. Celui-là ne voit pas faute d'intelligence, de connoissance, de lumiere, ou faute d'attention, d'examen, de réflexion : celui-ci, parce qu'il se refuse à l'usage de son esprit, de sa raison, de ses lumieres naturelles ou acquises, des moyens qu'il a d'en acquérir, & qu'il est déterminé, mené, entraîné, emporté par une puissance impérieuse.

Celui qui fait une chose sans y regarder, la

Digitized by Google

fait *à l'aveugle* ; mais faute d'attention seulement. Celui qui n'entend pas les affaires, ne peut se conduire par ses lumieres propres ; mais il doit suivre la lumiere naturelle qui l'avertit de ne se pas livrer *aveuglément* au premier conseiller. Quelqu'un qui, pressé de s'en aller, reçoit, sans examen, la marchandise qu'on lui présente, la prend *à l'aveugle* : quelqu'un qui, libre de choisir entre deux partis, aime mieux qu'on le détermine que de délibérer lui-même, se laisse *aveuglément* mener.

A l'aveugle détermine proprement & littéralement une maniere d'agir, telle qu'elle seroit si on étoit *aveugle* : il se dit plutôt en matiere légere & d'un acte simple. *Aveuglément* annonce rigoureusement le défaut ou l'habitude d'être *aveuglé*, fasciné, subjugué, gouverné, &c. : il se dit plutôt en matiere grave & d'une suite d'actions. Dans le premier cas, vous vous comporterez comme si vous étiez *aveugle* ; dans le second, vous seriez *aveugle*.

Sans raison, on agit *à l'aveugle*, on ne sçait ce qu'on fait : avec des passions impérieuses, on le fait *aveuglément* ; on veut ce qu'elles veulent. Celui qui n'est pas instruit des formes nécessaires à la validité d'un acte, le signe *à l'aveugle* : celui qui n'est pas en état de juger s'il a raison ou tort dans une affaire, se laisse *aveuglément* conduire. Tous les hommes sont souvent exposés à la nécessité d'agir *à l'aveugle* : mais les uns, parce qu'ils ne voyent rien ; les autres, parce qu'ils ne voyent pas le mieux. Tout homme est sujet à suivre *aveuglément* son amour-propre : mais l'amour-propre de quelques-uns est clair-voyant, & celui des autres, *aveugle*.

Digitized by Google

Lorsqu'il n'est plus temps de délibérer, il faut bien agir *à l'aveugle* : dans ces occasions, je gage que vous distinguerez le sage du fou à l'instinct qui les entraînera. Il se forme en nous une habitude de raison & de conduite à laquelle nous ne faisons à la fin que céder *aveuglément* dans le train ordinaire de la vie.

Vous n'avez qu'à voir comme les femmes vont *à l'aveugle*, pour expliquer comment elles tombent. Vous voyez comment ce terrible conducteur réduit tant de malheureux à le suivre *aveuglément* comme des bêtes; il leur creve les yeux.

Il ne faut pas croire *à l'aveugle* tout ce que vous dit un Docteur : il faut croire *aveuglément* tout ce que l'Eglise enseigne.

Ce n'est pas à dire qu'il faille agir *à l'aveugle*, s'il faut obéir *aveuglément* : il faut obéir *aveuglément* à Dieu, mais il n'y a qu'un Dieu.

Répandez les torrens d'une lumiere pure sur les peuples assis dans l'ombre de l'ignorance, ils ne travailleront plus *à l'aveugle* & en vain. Pénétrez-les jusqu'au fond du cœur des douces influences de l'amour & de la justice; ils vous seront amoureusement & *aveuglément* soumis.

L'Esclave est l'être *aveuglément* soumis au droit du plus fort. L'homme n'est libre qu'autant qu'il est éclairé & guidé par les regles essentielles de la justice & de l'ordre : sinon il n'agit que par caprice, par passion, par instinct, par préjugé, par imitation, & *à l'aveugle*.

Celui qui ne sçait que ce que la routine apprend, fait la moitié de son ouvrage *à l'aveugle*. Celui qui ne pense qu'à se conduire comme tout le monde, adopte *aveuglément* toutes les sottises du monde.

Digitized by Google

Les personnes irrésolues finissent par agir *à l'aveugle*. Les petits esprits-forts finissent par tout croire *aveuglément*.

La différence que nous venons d'établir entre *aveuglément* & *à l'aveugle*, les Lecteurs l'appliqueront aisément aux adverbes & aux phrases adverbiales synonymes de la même forme. Ainsi vous dites que l'un agit *étourdiment*, & l'autre *à l'étourdie*. Le premier agit en étourdi, comme un étourdi qu'il est ; le second agit à la maniere des étourdis, comme s'il étoit un étourdi. L'adverbe tombe sur le fond de l'action ; la phrase adverbiale sur la forme : voyez *Légérement* & *à la Légere*, &c.

Augure, *Présage*.

Augure, lat. *augurium*, est formé du mot *avis*, *oiseau*. L'*augure* se tiroit du chant, du vol & autres actions des oiseaux. Voyez Plin. L. 18. On sçait que les Ciliciens, les Pamphyliens, les Phrygiens, & autres Orientaux, s'adonnerent particuliérement à ce genre de divination ; & l'oriental *aur*, *ouph*, signifie *oiseau*. *Augure* a été ensuite appliqué à toute sorte de divinations & de conjectures sur l'avenir.

Présage, lat. *præsagium*, vient de l'oriental *sagh*, vue, regard ; *eshigh*, appercevoir, découvrir ; *rac*, *ac*, *ag*, pointu, perçant : de là les mots latins *sagire*, *sagax*, *sagacitas*, qui expriment la *sagacité*, la pénétration, le discernement. *Sagire*, c'est, suivant Cicéron (*De Divinat.* 55), sentir, discerner subtilement : *présager*, c'est péné-

Digitized by Google

trer ou annoncer les choses *avant* qu'elles soient, l'avenir.

L'*augure* est simplement l'*idée* que nous nous formons de l'avenir d'après certaines données ; ou si nous disons d'une *chose* que c'est un bon ou mauvais *augure*, c'est pour dire qu'elle est d'un bon ou mauvais *augure*. Le *présage* est également le *signe*, la chose même qui annonce l'avenir ; & la conjecture, le pronostic que nous tirons des objets.

Nous *augurons*, mais les choses n'*augurent* pas. Les choses *présagent*, & nous *présageons*. On tire l'*augure*, on voit certains *présages*. L'*augure* est dans notre imagination, & non dans l'objet ; le *présage* est dans l'objet & dans notre esprit. Ainsi le mot *présage* a deux acceptions différentes, & celui d'*augure* n'en a qu'une.

Le peuple a, de tout temps, regardé les phénomenes extraordinaires du ciel comme des *présages*, des signes, des avant-coureurs de grandes révolutions politiques ; & souvent en effet ces phénomenes ont été funestes par les *augures* malheureux que la frayeur en a tirés.

Dans les Gouvernemens dévoués aux superstitions augurales, les têtes devoient naturellement se tourner à l'*augure* : elles étoient même confirmées dans ces illusions par les *présages* naturels des révolutions physiques, recueillis & recommandés dans certains Ouvrages, tels que le Poëme d'Aratus, les Questions naturelles de Séneque, L. 2, l'Hist. de Pline, L. 18, &c.

Un homme fin, subtil, résolu, sçait adroitement inspirer & diriger les *augures*, en surprenant l'opinion du peuple par une maniere imposante de présenter les événemens, comme César,

Digitized by Google

lorsqu'en tombant sur la côte d'Afrique, il prend *possession de cette terre*. Un homme clair-voyant, sage, prudent, sçait habilement adapter à son autorité, & diriger à ses fins la force *des présages naturels*, en surprenant l'admiration d'un peuple ignorant par une apparence de merveilleux; comme Colomb, lorsqu'à la vue de certains signes, il promet, dans trois jours, la terre à ses équipages mutinés. Quand le Grec superstitieux, à la vue d'une belette, s'arrête tout court, & n'ose passer sur le même chemin qu'il n'y ait jeté trois pierres, c'est son *augure* seul qui forme & dissipe le *présage*.

L'imagination, la superstition, le pressentiment, le préjugé forment les *augures*. La sagacité, la science, l'expérience, le raisonnement tirent les *présages*.

Les Devins en forgeant, les Pythonisses en s'exaltant, *augurent*. Les Médecins en considérant les symptômes, les Météorologistes en observant les phénomenes, *présagent*.

Les esprits foibles, visionnaires, sont les plus féconds en *augures* : est-ce pour cela qu'Aristote douoit les mélancoliques, & que les Turcs douent les idiots du don de prophétie ? Les esprits éclairés, attentifs, réfléchis, sont les plus féconds en *présages* ; n'est-ce pas là le Démon qui avertissoit Socrate, & qui inspire souvent à des sages des prédictions vérifiées par l'événement ?

Par nos *augures*, on peut juger de nos craintes, de nos espérances, de nos passions, de notre humeur, de notre caractere. Par nos *présages*, on peut juger de nos lumieres, de nos connoissances, de nos vûes, de notre application, de notre portée.

Selon la trempe & les dispositions des esprits,

Digitized by Google

le même objet fait naître des *augures* différens, & même contraires ; comme, selon le génie & les épreuves accidentelles des divers peuples, l'art augural avoit établi des regles différentes & même contraires d'interprétation sur les mêmes points. Selon la justesse & la profondeur des esprits, le même événement suggere des *présages* différens, comme, selon la maniere de voir & de raisonner, deux sectes déduisent des mêmes principes, des conséquences opposées.

L'*augure* est plutôt fondé sur des rapports ou des motifs imaginaires, supposés, incertains, vagues, frivoles. Le *présage* est fondé plutôt sur des rapports ou des motifs réels, certains, connus, vraisemblables, plausibles. L'*augure* est une conjecture futile ou légere ; le *présage*, une conjecture légitime ou raisonnable.

Calchas fonde sur le nombre des oiseaux qu'il voit voler, son *augure* sur la durée du siége de Troie. Savonarole fonde sur les intérêts & les dispositions actuelles des Puissances, des *présages* sur le sort prochain de l'Italie.

Les Eoliens, éveillés par le chant des coqs, entraînés par la chûte de quelques instrumens militaires, *augurent* hardiment que les Thébains remporteront, dans les champs de Leuctres, l'empire de la Grece. Aristide condamné lorsqu'il a sévérement administré les finances d'Athenes, exalté lorsqu'il les a laissées à la déprédation des Publicains subalternes, *présage*, à coup sûr, la ruine de la République par le fléau de la fiscalité.

Le Negre tire du premier objet qu'il rencontre en sortant le matin de son habitation, un *augure* sur le bonheur ou le malheur de la journée. Le

Digitized by Google

Philoſophe tire de l'événement qu'il voit & qu'il approfondit, *un préſage* ſur l'événement qui doit en naître ou en réſulter.

Le peuple qui a vu de grandes calamités ſuivre des phénomenes extraordinaires, forme, au retour des mêmes phénomenes, l'*augure* des mêmes calamités. Le Politique qui a vu dans l'Hiſtoire le concours des mêmes cauſes produire conſtamment certaines révolutions, forme, à l'aſpect du même concours, le *préſage* d'une révolution ſemblable.

Que la bienveillance nous promette un heureux ſuccès, nous en acceptons l'*augure* : ſi la Juſtice nous la garantit, il en réſulte un *préſage* favorable.

⁂ Le *préſage* annonce un *événement*, de quelque nature qu'il ſoit ; l'*augure*, un événement *heureux* ou *malheureux* : le premier ſe rapporte au *fait* ; le ſecond, au *ſuccès*. L'*augure* roule ſur les *futurs contingens*, ou regardés comme tels, & quelque intérêt nous y attache : le *préſage* embraſſe toutes ſortes d'objets, de quelque ordre, de quelque nature qu'ils ſoient, phyſiques ou moraux, néceſſaires ou caſuels, indifférens ou intéreſſans en eux-mêmes ou pour nous. Le *préſage* eſt particuliérement *certain* ou *incertain* ; l'*augure*, *bon* ou *mauvais*. Un *préſage* eſt de bon ou de mauvais *augure*. On *augure* bien ou mal d'une entrepriſe : on *préſage* avec certitude ou avec vraiſemblance. En général, on conſidere plutôt, dans le *préſage*, la nature, la force, la réalité de ſes rapports avec l'événement, ou des raiſons qu'il en donne ; dans l'*augure*, ce qu'il a de riant ou de ſiniſtre, le bien ou le mal qu'on y attache, l'iſſue ou la fin agréable ou triſte qu'il promet.

Digitized by Google

Auſſi, c'eſt Pourquoi, Ainſi.

Il eſt des cas où vous dites, *auſſi*, *c'eſt pourquoi*, *ainſi*, dans le deſſein de lier une propoſition avec une autre. Par exemple, *ce parvenu s'étoit élevé bien haut*; auſſi *eſt-il tombé bien bas*; c'eſt pourquoi *il eſt tombé bien bas*; ainſi *il eſt tombé bien bas*: alors leur ſignification eſt à peu près ſemblable. Il n'eſt perſonne qui ne ſente d'abord, dans cet exemple, qu'*auſſi* a quelque choſe de plus énergique, *c'eſt pourquoi* quelque choſe de plus raiſonné, *ainſi* quelque choſe de plus modéré & de plus vague.

Selon l'Abbé Girard, *c'eſt pourquoi* renferme, dans ſa ſignification particuliere, un rapport de cauſe & d'effet: *ainſi* ne renferme qu'un rapport de prémiſſes & de conſéquence. Le premier eſt plus propre à marquer la ſuite d'un événement & d'un fait; le ſecond, à faire entendre la concluſion du raiſonnement.

Pourquoi ſignifie *par quelle raiſon*; & *c'eſt pourquoi*, c'eſt par cette raiſon: donc ſa propriété eſt de déſigner le *raiſonnement*, & point du tout l'événement. Je raiſonne & je conclus, lorſque je dis: *l'ame eſt immatérielle*, c'eſt pourquoi *elle eſt immortelle.* Si je dis *il fait beau*, ainſi *allons nous promener*, je ne prétends pas faire un argument avec prémiſſes & conſéquence; car en diſant qu'il fait beau, je ne prétends pas prouver logiquement qu'il faut aller ſe promener; je déſigne ſeulement un rapport d'un *fait* ou d'un événement avec un autre. C'eſt préciſément le contraire de ce que prétend l'A. G.

Digitized by Google

M. Diderot ajoute, dans l'Encyclopédie, à la remarque de l'Abbé Girard, l'observation suivante. » *C'est pourquoi* se rendroit par *cela est la raison* » *pour laquelle* ; & *ainsi* par *cela étant*. La der» niere de ces expressions n'indique qu'une con» dition. L'exemple suivant, où elles pourroient » être employées toutes deux, en fera bien sentir » la différence. Je puis dire : *Nous avons quelque* » *affaire à la campagne* ; ainsi *nous partirons* » *demain*, *s'il fait beau*, ou, c'est pourquoi *nous* » *partirons demain*, *s'il fait beau*. Dans cet exem» ple, *ainsi* se rapporte à *s'il fait beau*, qui est la » condition du voyage ; & *c'est pourquoi* se rap» porte à *nous avons quelque affaire*, qui est cause » du voyage «.

Ainsi ne se rapporte point à *s'il fait beau*, dans cet exemple ; il se rapporte, comme *c'est pourquoi*, à *nous avons quelque affaire* : il signifie *cela étant que nous avons des affaires*. Supprimez de la phrase s'*il fait beau*, vous pouvez également dire : *Nous avons quelques affaires à la campagne*, ainsi *nous partirons demain*. Où est alors la condition ? Le mot *ainsi* doit exprimer la condition *par lui même* & indépendamment des accessoires. Je dirai, *Mon ami est hors de danger*, ainsi *je n'ai point d'inquiétude* ; c'est-à-dire, *cela posé*, *attendu que*, *dans la supposition que*, *à cause que*, *puisqu'il est vrai que mon ami est hors de danger*, *je n'ai point d'inquiétude*. *La condition* de ma tranquillité, c'est le bon état de mon ami. Mais observons que cette condition est remplie, & que la proposition n'est point conditionnelle : *ainsi* ne désigne donc qu'un rapport de dépendance. Mais il est temps

Digitized by Google

d'expoſer nos propres idées : commençons par expliquer la valeur des termes.

La locution *c'eſt pourquoi*, eſt ſuffiſamment éclaircie : elle exprime la raiſon, le motif, le principe, ou la cauſe déterminante d'une choſe ; raiſon donnée dans le diſcours qui précede la phraſe que cette locution commence. *Dieu eſt bon*, c'eſt pourquoi *il nous envoie des maux qui nous rappellent à lui. Ce pere eſt trop indulgent*, c'eſt pourquoi *ſon fils eſt plus indocile. Je crois la choſe bonne & utile*, c'eſt pourquoi *je la fais ou je la dis. Vous m'aimez*, c'eſt pourquoi *vous me corrigez*. Dans tous ces exemples, *c'eſt pourquoi* indique que la premiere propoſition eſt la raiſon de l'autre : c'eſt toujours un raiſonnement très-facile à réduire en ſyllogiſme.

Auſſi & *ainſi* ſont formés de *ſi*, ſignifiant tant, tellement, &c., comme dans ces exemples : *Cet homme eſt ſi bon ! Cette femme eſt ſi modeſte, que*, &c. *Une perſonne* ſi ou auſſi *eſtimable*, &c.

Au-ſſi revient à *au-tant*, au même point, à tel degré, à la même proportion ou meſure ; & vous pouvez le réſoudre par *autant*. Il déſigne de même l'égalité, la parité entiere, la correſpondance parfaite. *Auſſi* modeſte que ſçavant, ou modeſte *autant* que ſçavant : *auſſi* bon que beau, ou bon *autant* que beau : *auſſi* brave, ou brave *autant* qu'un autre. Employé pour lier enſemble deux phraſes, il a le même ſens, la même valeur, le même effet, celui d'exprimer une telle égalité entre les choſes, que les deux propoſitions meſurent, pour ainſi dire, les objets l'un par l'autre ; que vous pourrez également conclure de l'une à

Digitized by Google

l'autre; que vous établirez pareillement la grandeur ou de la cause par l'effet, ou de l'effet par la cause, de maniere que les choses sont en raison l'une de l'autre. *Cet homme a été bien récompensé; aussi avoit-il bien mérité; il avoit bien mérité, aussi est-il bien récompensé*: autant *qu'il avoit mérité, il a été récompensé;* autant *qu'il a été récompensé, il avoit mérité. Cette personne est fort aimante*, aussi *est-elle fort aimée: elle est fort aimée;* aussi *elle est fort aimante*: les deux sentimens sont en raison l'un de l'autre, & l'un est la raison de l'autre. *Votre pensée est grande*, aussi *est-elle de génie: c'est une pensée de génie*, aussi *est-elle grande*: vous jugez d'une grandeur par l'autre; le génie est égal à la pensée, & la pensée au génie. *Vous avez trop mangé*, aussi *vous digérez mal*; *vous digérez mal*, aussi *vous avez trop mangé*. Ce mot exprime donc, d'une maniere très-énergique, les rapports exacts de grandeur, que la cause & l'effet, le principe & la conséquence, un événement & ses suites, &c. ont entre eux.

Ain-si, autrefois *en-si*, vaut autant que *en-tant*, *en-tant que*, *tellement*, *en tel cas*, en ce cas, dans cet état ou le même état de choses, & comme on l'explique, de cette maniere, de la même maniere ou sorte. Beaucoup moins précis dans son idée qu'*aussi* & *autant*, par conséquent beaucoup plus foible d'expression, il ne désigne dans les choses que la conformité, la ressemblance, l'analogie, la convenance, des traits de comparaison. Vous le voyez servir à des comparaisons simples entre des objets qui n'ont entre eux qu'une simple ressemblance, comme dans les exemples

ſuivans. *Le hibou cherche l'obſcurité*; ainſi *le méchant cherche les ténebres. La colombe amollit dans ſon ſein le grain dont elle veut nourrir ſes petits*; ainſi *une mere tendre prépare & adoucit l'inſtruction qu'elle veut faire goûter à ſes enfans.* Quelquefois les rapports ſont plus marqués. Ainſi *que la vertu, le crime a ſes degrés. La guerre a ſes faveurs* ainſi *que ſes diſgraces.* Souvent ce mot déſigne l'exacte conformité de deux choſes, celle d'un fait avec un récit, celle des penſées & des volontés de deux perſonnes. *La choſe eſt* ainſi, *ou telle que vous la dites.* Ainſi *va le monde*; c'eſt-à-dire, tel eſt le cours des choſes. *Vous croirez*, ainſi *que moi, que la vertu malheureuſe eſt encore plus heureuſe que le vice triomphant*, &c.

Il en eſt de même, lorſque ce mot établit une dépendance entre deux propoſitions. On dira : *Un pécheur* (le bon Larron) *s'eſt converti à l'heure de la mort*; ainſi *ne déſeſpérez pas : un ſeul l'a fait*, ainſi *ne préſumez pas* : voilà un motif, une raiſon tirée d'un exemple. *Le malheureux eſt une choſe ſacrée*; ainſi *vous devez le reſpecter religieuſement* : voilà une conſéquence. *Le génie a le droit de créer des mots propres & les expreſſions néceſſaires à ſes penſées*; ainſi *Montaigne, La Fontaine, Corneille, Boſſuet forcent quelquefois la Langue à ſuivre leur génie* : voilà une ſorte de juſtification. *Nous avons affaire dans le même quartier*; ainſi *allons-y enſemble* : voilà une pure convenance. Après avoir donné une regle, je l'éclaircis, je la développe, je l'appuie par des exemples ; & je marque la liaiſon du diſcours par le mot *ainſi*, comme je pourrai en marquer la concluſion. Dans tous ces cas, *ainſi* déſigne une con-

Digitized by Google

formité, une analogie, un accord entre les objets énoncés dans les propositions qu'il lie ensemble, de maniere que l'une prouve ou justifie, appuie, développe, éclaircit l'autre; il n'a donc pas cette valeur décidée qui donne aux mots une force particuliere.

Pour expliquer la raison de l'emploi commun de ces termes, j'ai tâché de remonter jusqu'à leur idée primitive qui doit se retrouver dans toutes leurs acceptions, & c'est pourquoi j'ai cité des exemples tirés de leurs différens emplois.

Il ne suffit pas de dire qu'un terme est tantôt un adverbe, tantôt une conjonction, ou qu'il signifie tantôt une chose, tantôt une autre : vous n'en donnerez une définition ou une notion juste ou suffisante, qu'autant que les différentes manieres de l'employer se rapporteront toutes à une même idée, à l'idée-mere : il faut que toutes ses acceptions & tous ses emplois s'accordent en un point.

Autorité, *Puissance*, *Pouvoir*.

» Il se trouve dans l'*autorité*, dit l'A. Girard, » une énergie propre à faire sentir un droit d'administration civile & politique. Il y a dans le » mot *pouvoir*, un rapport particulier à l'exécution subalterne des ordres supérieurs. Le mot de » *puissance* renferme dans sa valeur un droit & » une force de domination.

» Je remarque particuliérement dans l'idée » d'*autorité*, quelque chose de juste & de respectable; dans l'idée de *pouvoir*, quelque chose

Digitized by Google

» de fort & d'agiſſant ; & dans l'idée de *puiſſance*, » quelque choſe de grand & d'élevé, &c. «.

Ces ſuppoſitions ſont gratuites ; & les diſtinctions, ou inexactes, ou confuſes, ou vagues.

Autorité, *auctorité*, lat. *auctoritas*, vient du mot celte & primitif *auc*, *aug*, qui déſigne toute idée relative à la propriété d'*augmenter*, d'accroître, d'aggrandir, de ſurhauſſer, d'élever au deſſus ou plus haut. L'idée propre d'*autorité* eſt celle de ſupériorité, d'aſcendant, de domination, d'empire. La preuve en eſt qu'elle ſe retrouve dans toutes les manieres reçues d'employer ce mot, ſoit en matiere d'adminiſtration, ſoit ſous tout autre rapport. L'*autorité* n'appartient qu'au ſupérieur. Le mari eſt ſupérieur à la femme, comme le pere au fils : de là l'*autorité* de l'un & de l'autre. L'*autorité* de la raiſon, des preuves, des témoignages, des monumens, des Auteurs, &c. annonce l'aſcendant, la prépondérance, l'empire qu'ils ont ſur les eſprits, le droit d'être crus ; ils ſoumettent les eſprits. L'*Auteur* n'eſt lui-même qu'un homme qui enchérit, qui augmente les connoiſſances, qui garantit la vérité, &c. par la ſupériorité qu'il a. Le Particulier a auſſi ſon *autorité* privée ſur ce qui lui appartient, ſur ce qui eſt de ſon domaine ou ſous ſa domination.

Puiſſance & *pouvoir* (*a*) viennent de la racine

(*a*) Ces mots me fourniſſent l'occaſion d'examiner ici une queſtion déjà inutilement décidée, ſçavoir s'il faut dire *je puis* ou *je peux*. L'uſage eſt partagé : des Ecrivains diſtingués de ce ſiecle diſent *je peux* ; & les autres, après tous les bons Ecrivains du ſiecle de Louis XIV, diſent *je puis*. Quelques Grammairiens ſoutiennent *je*

féconde

seconde *po*, *pot*, *pod*, qui marque l'étendue, l'élévation, la grosseur, la force, la faculté, &c. mais d'une maniere vague, qu'il faut déterminer par des modifications ou par les acceptions particulieres de l'usage. *Puissance*, lat. *potentia*, désigne, par sa terminaison, l'existence, la réalité de *pouvoir* une chose. *Pouvoir* désigne, par la sienne,

---

peux, contre l'avis des anciens & du plus grand nombre : ils se fondent sur l'analogie ; & parce qu'on dit, *je veux* & *tu veux*, &c., ils voudroient nous obliger à dire *je peux* comme *tu peux*.

Si cette raison est suffisante, il faut donc aussi proscrire, *je suis*, puisqu'on dit *tu es* ; *j'ai*, puisqu'on dit *tu as*, &c. Elle n'est certainement pas suffisante, si l'analogie même, l'étymologie & la Grammaire la détruisent.

1°. *Pot*, *pod*, *pos*, se changent en *puy*, *puis*, dans notre Langue. Ainsi de *pod*, on a fait *puy*, montagne ; *appui*, soutien ; *puits*, profondeur, &c. Ainsi de *post* on a fait *puis*, *depuis*, *puisque*. Ainsi de *pot*, *pod*, nous avons fait *puis*, *puissant*, *puissance*, *puissamment* : c'est *puis* qui a formé cette famille. Il faut donc dire *je puis* plutôt que *je peux* ; car ce dernier mot n'a point de suite : raison d'analogie & d'étymologie.

2°. Le latin dit *pos-sum*, *pot-es*, *pot-est*, je suis, tu es, il est, *pot* ou *puissant* : donc nous devons plutôt dire *je puis*, puisque nous disons *je suis*, & que *je suis* est la terminaison réelle de l'autre verbe : autre raison d'analogie & d'étymologie.

3°. Décidons enfin la question par une regle grammaticale. Il est reconnu de tous les Grammairiens, que le présent du subjonctif se forme de la premiere personne du présent de l'indicatif ; *je suis*, que je sois, que tu sois, qu'il soit, &c. or on dit que je *puisse*, que tu *puisses*, qu'il *puisse* : donc il faut dire *je puis* ; *je peux*, auroit fait, *que je peuve* : donc *je peux* est une espece de barbarisme.

Donc l'Académie a eu raison de le condamner, *même en Poésie*, dans son Observation sur la LXXVII Remarque de Vaugelas.

Digitized by Google

l'*avoir*, la possession, la faculté de jouir d'une puissance, de la chose : on le fait correspondre au latin *potestas*, qui marque la qualité *stable*, le titre incontestable de pouvoir jouir, exercer. L'idée propre de *puissance* est celle de force & de faculté, & c'est aussi ce sens qu'il conserve dans toutes ses applications. La *puissance*, *potentia*, dit Cicéron, est la *faculté* capable de conserver & d'acquérir. La *puissance*, dit-il encore, est dans la force & dans les armes. *Potentia*, disent les Vocabulistes, la *puissance* est la force. Nous appellons *puissances* en Théologie, les Anges ou les Ministres exécuteurs des ordres de la Toute Puissance Divine; en Morale & en Métaphysique, les facultés de l'ame; en Méchanique, les forces mouvantes; en Politique, la somme des forces de la société. Nous qualifions de *Puissances Maritimes* les Nations qui mettent de grandes forces en mer, &c. Les Portes (*a*), c'est-à-dire, les *puissances*; les *puissances*, c'est-à-dire, les forces de l'Enfer ne prévaudront jamais contre l'Eglise. Dans tous ces divers emplois, la *puissance* a son idée parfaitement distincte ou plutôt tout-à-fait différente de celle d'*autorité*.

Pouvoir a, comme nous venons de le remarquer, deux sens, tantôt réunis, tantôt séparés; & ces idées sont relatives, l'une à celle d'*autorité*, l'autre à celle de *puissance*. Nous allons bientôt justifier cette assertion par l'usage. Avec l'*autorité*, le titre nécessaire, vous avez un *pouvoir*, *le pou-*

(*a*) On sçait que les Orientaux appellent *Porte* ce que nous appellons *Cour*: nous disons la *sublime Porte*, pour désigner la Cour Ottomane.

Digitized by Google

voir juste ou légitime, la voie de droit : avec la *puissance*, la force, vous avez un *pouvoir*, *le pouvoir physique ou exécutoire*, la voie de fait. Le premier de ces *pouvoirs* émane donc de l'*autorité*; le second, de la *puissance* ; l'un annonce l'*autorité* qui exerce son droit ; & l'autre la *puissance* qui exerce son action. Le *pouvoir* ordonne en vertu de l'*autorité* : le *pouvoir* exécute en vertu de la *puissance*. Vous aurez le premier de ces *pouvoirs* sans *puissance*, si vous n'avez pas les moyens efficaces d'exécution : vous avez le second sans *autorité*, si vous n'avez pas les titres nécessaires pour une exécution légitime. L'*autorité* délegue, distribue *des pouvoirs* ou le droit de faire : la *puissance* laisse un *pouvoir* ou le moyen & la liberté prochaine de faire. L'une a des mandataires ; l'autre, des exécuteurs. *La puissance* ne se partage pas ; l'*autorité* ne se divise pas : si elles se communiquent, c'est par des *pouvoirs particuliers*. Enfin, dans le sens d'*autorité*, comme dans celui de *puissance*, le *pouvoir* a un rapport particulier à l'acte, une idée particuliere d'efficacité, & le soin de l'exécution.

Citons quelques phrases qui établissent les diverses acceptions du mot *pouvoir*. *Le* pouvoir *des peres sur leurs enfans est de* droit *naturel* : voilà le sens analogue à celui d'*autorité*. *Il n'est pas au* pouvoir *de l'esprit humain de concevoir la profondeur des mysteres de la Foi* : voilà l'idée de *puissance*. La premiere chose qu'on demande aux Ambassadeurs, c'est la communication de leurs *pouvoirs* : voilà le *pouvoir* délégué, & l'acte de délégation appelé *pouvoir*. Une procuration, une commission est un *pouvoir*. *Un Ministre a un*

grand pouvoir *sur l'esprit du Prince* : voilà encore l'idée premiere de l'*autorité*, l'ascendant, l'empire. *Un mineur n'a pas* le pouvoir *de faire* son testament : voilà l'idée d'une *puissance* liée, qui n'est pas libre, qui ne peut pas se réduire en acte. Avec des notions si claires, si distinctes, le Lecteur jugera facilement de l'emploi qu'il convient de faire de ces termes, à quelque objet qu'on les applique. De ces notions seules, nous déduirions peut-être tous les principes de l'ordre social : bornons-nous à quelques exemples.

L'*autorité* gît dans la domination ; la *puissance*, dans les forces de tout genre ; le *pouvoir*, dans l'énergie de l'un & de l'autre.

L'*autorité* est le droit du plus grand ; la *puissance*, celui du plus fort ; le *pouvoir*, *l'agent* de l'un & de l'autre.

L'*autorité* commande, puisqu'elle domine. La *puissance* la garantit ; sans la force pour se faire obéir, que seroit le droit de commander ? Le *pouvoir* gouverne, en déployant l'*autorité* qui commande, & en poursuivant l'obéissance avec l'appareil de la *puissance* qui fait obéir.

Le *pouvoir* suprême, dans toute son étendue, annonce l'*autorité* suprême, armée de la suprême *puissance*.

La *puissance* appelée *législative* est donc proprement l'*autorité* qui déclare la Loi. La *puissance* appelée exécutrice est donc proprement le *pouvoir* qui souvent exécute sans employer la *puissance* proprement dite, ou la force.

Le trône, par sa majesté, c'est-à-dire, par la supériorité de son élévation, est le symbole propre de l'*autorité* ; les Loix en émanent. Le glaive ou

Digitized by Google

l'épée, instrument de violence, est le symbole propre de la *puissance* : il assure la sanction des Loix. Le sceptre, formé de la houlette qui gouverne le troupeau, est le symbole propre du *pouvoir* : il conduit & mene selon les Loix.

L'*autorité* personnelle est sous la Loi ; car elle n'existe & ne subsiste que par elle : où la Loi s'arrête, elle cesse ; elle meurt, si la Loi expire. La *puissance* est pour l'*autorité* ; elle ne doit que servir : si elle prétend commander, elle se révolte contre la Loi. Le *pouvoir* est à l'*autorité*, mais armé par la *puissance* : s'il trahit l'*autorité*, il est perfide ; si la *puissance* lui manque, il est vain : s'il se divise & qu'il combatte l'une par l'autre, il se détruit.

L'office propre de ce qui est élevé, c'est de couvrir, de préserver, de protéger ce qui est au dessous. Un corps n'écrase ce qui est sous lui que par sa chûte : l'*autorité* est donc essentiellement tutélaire. La *puissance* est nécessairement tutélaire à l'instar de l'*autorité* ; car elle n'est que l'instrument de l'*autorité*, uniquement armée pour la défense de la Loi. Le *pouvoir* est donc essentiellement ou nécessairement tutélaire, puisqu'il ne fait que donner, dans les cas particuliers, la vigueur & l'action à l'une & à l'autre.

L'*autorité* est une ; car ce qui est *supérieur*, comme l'*autorité*, n'a point d'égal ; & deux commandemens rendroient l'obéissance impossible. La *puissance* doit l'être ; sans quoi il y auroit force contre force, puissance contre autorité, guerre. Les différens *pouvoirs* partagés & répandus, se réunissent dans l'unité d'*autorité* & de *puissance*.

Le despotisme n'est point *une autorité*, puis-

qu'il eſt ſans Loi & contre les Loix eſſentielles de la ſociété. Il eſt une *puiſſance*, puiſqu'il a des forces. Il n'a qu'un *pouvoir* qui détruit l'autre; & ſans la réunion des deux pouvoirs, il n'y a point, à proprement parler, de gouvernement.

Toute puiſſance vient de Dieu : il auroit plutôt fallu dire, *tout pouvoir ; omnis poteſtas eſt à Deo*. Mais, dans quelque ſens que ce mot ſoit pris, pour *autorité*, ou pour *puiſſance* ou *pouvoir*, la propoſition eſt évidemment & néceſſairement vraie. Toute *autorité*, c'eſt-à-dire, toute grandeur, tout droit, vient de Dieu. Toute *puiſſance*, c'eſt-à-dire, toute force, toute vertu phyſique ou efficace, vient de Dieu. Tout *pouvoir* ou moral & de droit, ou phyſique & de fait, vient également de Dieu. Mais comment donc ce texte ſacré a-t-il été livré à la diſpute & aux commentaires? Parce qu'on n'a pas compris la valeur des termes, parce qu'on a confondu la *puiſſance* avec l'*autorité*, un *pouvoir* avec l'autre, & qu'on a impertinemment voulu conclure de l'un à l'autre, comme ſi l'Apôtre avoit pu dire que le droit eſt toujours là où la force ſe trouve.

Axiome, Maxime, Apophtegme, Aphoriſme.

Axiome, grec ἀξίωμα, ſignifie littéralement *dignité*, *majeſté*, *autorité* ; les Dialecticiens l'ont employé en différens ſens, pour exprimer un principe, une vérité générale, ou une propoſition pleine & parfaite, qui exprime néceſſairement une choſe ou vraie ou fauſſe. C'eſt une propoſition digne

d'être reçue par elle-même, ſans une autorité étrangere.

Maxime eſt le latin *maxima*, très-grande : c'eſt une propoſition ſublime, digne d'être gravée profondément dans l'eſprit, *imo pectore.*

Sentence, lat. *ſententia*, de *ſenſus*, ſens ; grec *ſynio*, ſentir, penſer ; oriental *zem*, penſer, concevoir : c'eſt une propoſition d'un grand ſens, une choſe profondément penſée.

Apophtegme, ἀποφθεγμα, compoſé de φθεγμα, parole, mot, & ἀπο, prépoſition qui ſert ordinairement à renforcer le ſens du mot : c'eſt une parole excellente, un bon mot, un mot remarquable.

Aphoriſme, ἀφοϱισμος, ſignifie diſtinction, ſéparation, définition. Galien définit l'*aphoriſme* une notion, un diſcours qui renferme en très-peu de mots toutes les propriétés d'une choſe. Les Grecs appeloient auſſi *aphoriſmes*, des préceptes, une doctrine ſentencieuſe.

L'*axiome* eſt donc une propoſition, une vérité capitale, principale, ſi évidente par elle-même, qu'elle captive par ſa propre force & avec une autorité irréfragable, l'entendement bien diſpoſé : c'eſt le flambeau de la ſcience.

La *maxime* eſt une propoſition, une inſtruction importante, majeure, faite pour éclaircir & guider les hommes dans la carriere de la vie : c'eſt une grande regle de conduite.

La *ſentence* eſt une propoſition, un enſeignement court & frappant, qui, déduit de l'obſervation ou puiſé dans le ſens intime ou la conſcience, nous apprend, comme le dit l'Auteur *ad Heren-*

M iv

Digitized by Google

nium, ce qu'il faut faire, ou ce qui se passe dans la vie : c'est une espece d'oracle.

L'*apophtegme* est un dit mémorable, un trait remarquable, qui, parti d'une ame ou d'une tête énergique, fait sur nous une vive impression : c'est un éclat d'esprit, de raison, de sentiment.

L'*aphorisme* est une notion, un enseignement doctrinal, qui expose ou résume en peu de mots, en préceptes, en abrégé, ce qu'il s'agit d'apprendre : c'est la substance d'une doctrine.

L'*axiome* doit être clair, géométrique, d'une éternelle vérité. La *maxime* doit être certaine, lumineuse, & d'une grande utilité. La *sentence* doit être concise, & d'une tournure proverbiale. L'*apophtegme* doit être saillant, piquant, & dans l'apropos dramatique. L'*aphorisme* doit être lucide, dogmatique, appuyé d'observations & de preuves développées.

L'*axiome* se présente comme de lui-même à celui qui cherche la science, & le subjugue. La *maxime* résulte de l'observation, des effets constans, & des rapports généraux que l'on ramene à un principe. La *sentence* semble se former d'une foule de vérités qui se confondent, se fondent en une seule, exprimée par un trait énergique. L'*apopthegme* est comme inspiré par l'occasion, qui, par le choc, fait jaillir l'étincelle. L'*aphorisme* naît sous la plume du sçavant méthodique, qui, après avoir bien considéré, nettement conçu, heureusement démêlé, réduit ses recherches & ses découvertes à des divisions & à certains chefs ou points capitaux.

L'*axiome* est commun à toutes les sciences exactes.

Digitized by Google

Les *Maximes* de M. de la Rochefoucault, les *Maximes* des Saints de M. de Fénélon, les *Maximes* Economiques de M. Quesnai, présentent des regles pratiquées dans des ordres différens. Les Proverbes de Salomon, divers Oracles du Paganisme, la plupart des Inscriptions Orientales sont des *sentences* précieuses. Plutarque, Erasme, à l'exemple de Caton & de César, ont recueilli des *apophtegmes* curieux : ceux de Caton étoient dans le genre plaisant. Les *aphorismes* d'Hippocrate & de Boerrhaave sont d'excellens résultats : il y a des *aphorismes* de Droit.

Nous rappellerons, pour exemple, quelques *axiomes*. *Un corps est impénétrable à un autre corps*; ou bien *deux corps ne peuvent occuper à la fois le même espace*... *Deux choses égales à une troisieme sont égales entre elles*... *La terre est la base politique, comme la base physique des Etats*... *Le droit d'autrui est la borne naturelle & immuable du droit de chacun*... *La puissance du Prince*, comme dit l'Auteur *de Legibus Angliæ*, *n'est que la puissance de la Loi.*

Nous citerons également quelques *maximes*. *Considérez la fin*, *envisagez le but*, respice finem... *Connois toi toi-même* : inscription du temple de Delphes... *Voulez-vous*, disent les Persans, *faire croître le mérite*, *semez les récompenses*.... *De plusieurs maux*, dit Aristote, *choisissez le moindre*; *& de chacun prenez ce qu'il peut avoir de bon*... *Plus on peut*, *moins on doit se permettre*, dit Séneque le Tragique, *Troad. Act.* 2... *Délibérez avec plusieurs sur ce qu'il faut faire*, *avec quelques-uns ou plutôt avec vous seul*, *sur ce que vous ferez*. Végét. 3, 26... *Il faut*, selon Locke,

Digitized by Google

abroger une Loi, si la société est plus heureuse sans elle qu'avec elle.... Le Gouvernement doit proportionner la dépense à la recette, & non la recette à la dépense.

Les propositions suivantes peuvent être regardées comme des *sentences*... *Le malheur est le grand maître de l'homme*, ou, comme dit l'adage grec, *ce qui vous nuit, vous instruit... La Justice*, disoit Pythagore, *est le sel de la vie* (elle préserve de la corruption)... *Le sage va toujours, non du même pas, mais par la même voie.* Séneq... *Si le Roi*, dit le proverbe Persan, *cueille une pomme dans le jardin d'un Particulier, ses Courtisans arracheront l'arbre... Qui ne rougit point*, dit le Chou-king, *d'une faute involontaire, commet une autre faute... A qui s'éleve trop haut, la tête tourne... Pour parvenir, on s'efforce : parvenu, on s'abandonne... Sçavez-vous*, demande Séneq. *de Irâ, 6, 30, ce qui manque à celui qui a tout? quelqu'un qui lui dise la vérité.... La bassesse des uns, fait la grandeur des autres... Un boisseau de perles*, dit un proverbe Chinois, *ne vaut pas un boisseau de ris... Conseiller un despote*, dit un autre proverbe Chinois, *c'est se laver les mains dans son propre sang... En raison de la corruption des mœurs, la corruption des Loix.* Tacite.... *Bon, prudent, excellent, un Prince est encore vendu.* Vopisc. *in Aurelian.* 43.

Les traits suivant sont rapportés parmi les *apophtegmes*. Le Consul Carbon menaçant le vieux Castricius, Magistrat de plaisance, inflexible défenseur des intérêts de sa Patrie, lui dit, *J'ai beaucoup d'épées; & moi d'années*, répond l'intrépide Vieillard.... On demandoit à Léonidas pourquoi *les*

braves gens préferent l'honneur à la vie ? Parce qu'ils tiennent la vie de la fortune, l'honneur de la vertu. . . Le Sénat Romain, courroucé de la révolte des Privernates, demandoit à leur Chef quelle peine ils méritoient ? *Celle que méritent des hommes qui se croient dignes de la liberté*, répond le Captif. Le Consul Portius poursuit ; *& si on leur pardonne, comment conserveront-ils la paix ? A jamais, si elle leur est propice; sinon, peu de temps...* Cléomene disoit, *qu'un bon Roi est celui qui fait du bien à ses amis, & du mal à ses ennemis ;* & celui-là *n'est-il pas meilleur, qui, faisant du bien à ses ennemis, s'en fait des amis* ? . . Memnius, Censeur avec Scipion Emilien, homme mou, négligent, dissipé, haranguoit dans la tribune : *La censure sera exercée comme il convient à la majesté de la République, lorsque vous m'aurez donné un Collegue, ou que vous ne m'en aurez point donné. . .* Thalès interrogé, *Ce qu'il avoit vu de plus extraordinaire ? Un Tyran.*

Les propositions suivantes tiennent de l'*aphorisme.* Les *maladies*, selon la doctrine d'Hippocrate, *sont guéries par la Nature, & non par les remedes ; & la vertu des remedes consiste à seconder la Nature. . . . La puissance*, disent les Dialecticiens, *tend à l'acte ; l'entendement au vrai ; la volonté au bien... Trois choses*, disoit Aristides, constituent *la bonne milice ; vouloir, respecter, obéir.* Thucyd. 5, 2. . . Les définitions suivantes peuvent être prises pour des *aphorismes* dans le sens le plus restreint. *Le méchant*, dit Hobbes, *est un enfant robuste. Les gens de bien*, dit Philon le Juif, *sont les athletes de la vertu.*

Digitized by Google

B.

Babillard, *Bavard*.

LE mot primitif *ba*, désigne la bouche, ses mouvemens, la parole, ce qui lui est relatif. De là *bab*, enfant, en celte, en syriaque, &c. : de là *babil*, *bave*, &c. ; jargon de l'enfance, défaut de l'enfance. La terminaison *ard*, *art*, désigne ce qui est haut, escarpé, ardent ; & sert bien à marquer l'excès, l'ardeur, la rudesse d'une qualité. Ainsi le *babillard* & le *bavard* parlent trop ; ils ont la fureur de parler, ils choquent. Le premier mot exprime une abondance fatiguante de paroles ; le second, un flux de bouche désagréable : défauts propres des enfans.

Le *babillard* parle trop & dit des riens, comme un enfant : le *bavard* en dit trop, & parle sans pudeur & sans égards, comme un grand enfant. Il faut que le *babillard* parle : il faut que le *bavard* tienne le dé de la conversation. Celui-là dira tout ce qu'il sçait : celui-ci, ce qu'il sçait & ce qu'il ne sçait pas. Le *babillard* est incommode ; le *bavard* est fâcheux.

Vous ne direz point votre secret à un *babillard* ; il est inconsidéré & indiscret : vous ne ferez point votre société d'un *bavard* ; il est indiscret & impertinent.

Un enfant est *babillard* ; un vieillard est plutôt *bavard*. Il n'y a que de la légéreté, de la futilité,

Digitized by Google

de l'enfantillage dans le *babillard* : dans le *bavard* il y a de la prétention, de l'importance, de la tyrannie.

Les femmes sont plutôt *babillardes*, & les hommes *bavards*.

Le *babillard* a quelque fois de l'esprit; il plaît, il amuse quelque temps : c'est un gazouillement agréable. Le *bavard* n'est pas sans sottise; il ne tarde pas à le prouver & à déplaire : c'est au moins un bourdonnement insupportable. Il y a un *joli babil*; mais il n'y a qu'un *sot bavardage*.

Le *babillard* jouera fort bien son rôle dans un coin avec son pareil; pourvu qu'il parle, il est content : le *bavard* veut toujours être en scene & sans concurrent; il veut qu'on l'écoute, & n'écoute pas.

Le *babillard* s'ennuie, s'il n'a rien à dire : le *bavard* a toujours quelque chose à dire, & il ne cesse d'ennuyer.

On fera taire le *babillard* : quant au *bavard*, il ne se tait que pour parler.

Le *babillard* est un enfant mal élevé; on ne lui a point appris à parler & à se taire à propos. Le *bavard* est un homme gâté; on a trop écouté ses sottises sans lui en rien dire.

Sallustе dit au *babillard* : ***Beaucoup de babil, peu de sagesse*** (*a*); & au *bavard*, *qui a tant de langue, n'a que cela* (*b*).

(*a*) *Loquentiæ multùm, sapientiæ parùm.* CATIL. c. 5.
(*b*) *Omnis vis virtusque in linguâ sita.* ORAT. 2, AD CES.

Badaud, *Benêt*, *Niais*, *Nigaud*.

Ces mots tiennent les uns aux autres par une idée commune d'enfance ou de puérilité. *Ba*, *bé*, désignent en effet l'enfance ; *né*, *ni*, l'enfance, la petitesse, la nullité. La terminaison *aud* indique l'action de s'élever, l'audace, l'excès ; & dans la composition des adjectifs, elle revient aux mots *très*, *fort*, *bien*, comme dans *badaud*, *nigaud*. La terminaison *ais* signifie *qui fait*, comme dans *niais* : Moliere a dit encore *benais*. La terminaison de *benêt* veut dire *qui est*, comme dans *complet*, *discret*, &c. : elle sert aussi de diminutif, comme dans *doucet*, *mollet*, &c.

Badaud, qui fait sans cesse *ba*, qui *bée*, *baye*, a la bouche béante, &, comme on disoit autrefois, *bade*, du lat. *badare*, italien *badar*, langued. *bada*. Le *badaud* est toujours à admirer, à considérer, à *béer*, à *bayer*. M. Huet, en dérivant ce mot de *bideau*, *bedeau*, explique ce qui est clair par ce qui est obscur.

Benêt, de *be*, *ben*, *bené*, *bien*, *bon* : c'est celui qui est si *bon*, si *benin*, qu'il trouve tout *bon*, tout *bien*, *bené est* ; il en est *bête*. Du Cange dérive ce mot de *bonifacius*, *boniface* : pourquoi pas de *benevolens*, & de tant d'autres composés qui naissent de la même racine, mais non pas l'un de l'autre ?

Niais, de *ni*, *né*, enfant, petit ; celte *nith* ; oriental *nin* : d'où *nain*. Ce mot imite parfaitement le langage *niais* (*nia*) ; d'où le latin *nænia*, chanson à endormir les enfans. Ménage dit que ce mot vient de *nidensis*, *pris au nid* ; car on

Digitized by Google

appelle oiseau *niais*, celui qui n'eſt pas ſorti de ſon nid : mais *nid* vient lui-même de *ni*, petit ; car le *nid* eſt petit, & reçoit les petits. Le *niais* eſt neuf, naïf, novice comme un enfant.

Nigaud, c'eſt un grand *niais*, un grand innocent, qui ne ſçait rien que baguenauder, s'amuſer à des *bagatelles*, lat. *nugæ*, rac. *nug*, *nig*, *nie* ; d'où notre ancien mot *nice*, & le languedocien *néci*, ſimple, idiot, imbécille.

Réſumons. Le *badaud* eſt celui qui s'arrête de ſurpriſe, ou par curioſité, devant tout ce qu'il voit, comme s'il n'avoit jamais rien vu. Le *benêt* eſt celui qui, par une exceſſive bonhommie, ne fait rien de lui-même, & ſe prête à tout ce qu'on veut. Le *niais* eſt celui qui, faute d'expérience & de connoiſſances, ne ſçait ni ce qu'il faut penſer, ni ce qu'il faut dire, ni comment ſe tenir. Le *nigaud* eſt celui qui, par puérilité, par ineptie, reſte toujours enfant, & ne ſçait ni ſe mettre à ſa place, ni mettre les choſes à la leur.

Vous reconnoiſſez le *badaud* à la maniere preſque ſtupide dont il conſidere les objets, & à ſon ardeur empreſſée à voir tout ce qu'il n'a pas encore vu : c'eſt un petit eſprit. Vous reconnoiſſez le *benêt* à une facilité & à une docilité extrême, qui ſemble le rendre purement paſſif : c'eſt un pauvre homme. Vous reconnoiſſez le *niais* à l'air ſimple, aux propos naïfs, aux geſtes abandonnés, à la conduite franche de quelqu'un à qui tout eſt étranger, & qui va rondement devant lui : c'eſt un homme neuf. Vous reconnoiſſez le *nigaud* à un contraſte frappant entre ſon maintien, ſes goûts, ſes diſcours, ſes occupations qui tiennent à l'enfance, & les convenances de l'âge, les bienſéances de

Digitized by Google

l'état, les circonstances de la position : c'est un grand enfant.

Le *badaud* est pris & séduit par des apparences. Le *benêt* est dupe & mené par le premier fripon. Le *niais* est surpris & ébahi par la nouveauté. Le *nigaud* est attiré & gagné par des hochets.

Le petit peuple, condamné à mener, dans un cercle fort étroit, une vie très-uniforme, est par-tout *badaud*. Un Prince aussi benin qu'inepte, assis sur le trône comme l'idole sur l'autel, prononçant par la bouche de ses favoris comme l'idole par celle de ses Prêtres, est un grand *benêt* bien redoutable. Le franc campagnard, transporté avec toute la simplicité rustique & loyale au milieu de la politesse & des fourberies du monde citadin, sera *niais* jusqu'à nouvel ordre. Un Particulier, un Peuple qui traitera sans cesse gravement les objets frivoles, & légérement les grandes choses, paroîtroit fort *nigaud*, sans son esprit & ses graces.

Le *badaud* est un peu sot ; on l'attrape & on rit, & il se retient. Le *benêt* fait pitié ; c'est un orphelin qui a besoin de tuteur ; protégeons-le. Le *niais* est votre jouet : s'il n'est absolument imbécille (ainsi qu'on entend ce mot dans plusieurs Provinces), attendez qu'il ait acquis de l'usage & de l'expérience, il pourra bien se *déniaiser*. Le *nigaud* est ridicule : faites-le rougir, contenez-le, & occupez-le.



Digitized by Google

Balbutier, *Bégayer*, *Bredouiller*.

Ba, *be*, *bi*, *bo*, *bu*, comme premiers mots de l'enfance, ont naturellement dû servir à désigner les vices de prononciation naturels aux enfans qui s'apprennent à parler. Quoique ces trois mots, tirés des mêmes racines, expriment trois défauts différens, il faut convenir que leur valeur matérielle a été confondue dans des Langues différentes. Ainsi ce que nous appellons *begue*, d'où *bégayer*, s'appelle en lat. *balbus*, d'où *balbutier*; en Languedocien *bré*, d'où *bredouiller*. Cependant ces mots forment tous les trois des onomotapées très-distinctes.

Celui qui *balbutie* ne parle que du bout des levres, laisse en quelque sorte tomber ses paroles, affoiblit diverses articulations, ne fait entendre très-distinctement que *bb*, *ba*, *bu*, formés des levres, ainsi que la liquide *l* résultant naturellement d'un mouvement vague de la langue, & le sifflement exprimé par *tier*, *cier*, dans *balbutier* : telle est la valeur matérielle & idéale de ce verbe. Une langue trop longue ou trop resserrée par la contraction du frein, trop pesante par-devant, & qui ne fait, pour ainsi dire, que toucher les levres & les laisser agir, fait *balbutier*. C'est sur-tout la lettre *r* que ce défaut empêche de faire résonner.

Celui qui *bégaye* ne parle pas de suite, s'arrête sur-tout aux articulations gutturales, coupe & remâche les mots ou les syllabes, dénature certaines lettres, & travaille à retrouver la parole qu'il avoit

perdue. Il répétera ſouvent les labiales *b*, *bé*, &c. il reſtera la bouche béante ; il luttera contre l'obſtacle que la lettre *g*, ou toute autre gutturale, lui préſente, & ſon héſitation ſera principalement marquée par *éé*, *aye*, comme dans la terminaiſon de *bégayer* : c'eſt ainſi que ce mot s'explique par ſa décompoſition. Une langue trop grande, trop libre, trop molle, &c. fait *bégayer* : elle échoue contre la lettre *v*, change le *k* en *t*, &c.

Celui qui *bredouille*, roule précipitamment ſes paroles les unes ſur les autres, les confond dans un bruit ſourd, ſemble parler dans la bouche ſans articuler, & ne fait entendre que *bre* ou *ouil*, ou autres ſemblables ſons, & un parler *bref* (en celte *bre*) & *roulant* : de là le mot *bredouiller*, bien propre à marquer la volubilité & la confuſion. L'extrême mobilité de la langue qui s'embrouille, celle des levres qui n'attendent pas, avec trop peu d'ouverture de la bouche & des émiſſions de voix trop foibles, doivent naturellement produire cet effet.

La vieilleſſe, en émouſſant les organes, fait *balbutier* ; la ſuffocation, en coupant la voix, fait *bégayer* ; l'ivreſſe, en brouillant & les idées & les organes, fait *bredouiller*.

Celui qui ſe méfie de ce qu'il dit, *balbutie* : celui qui cherche ce qu'il dit, *bégaye* : celui qui ne veut pas qu'on entende ce qu'il dit, *bredouille*.

La timidité *balbutie* : l'ignorance *bégaye* : la précipitation *bredouille*.

Le coupable confondu, ne peut que *balbutier* : l'innocent, étonné de l'accuſation, ne fait que *bégayer* : le diſputeur embarraſſé *bredouille*.

Que répondre à des louanges plates & directes?

Digitized by Google

on *balbutie* quelques formules d'humilité. Comment répondre à des questions indiscrettes ? on *bégaye* en cherchant à ne rien dire. Que répondre à quelqu'un qui veut, malgré vous, votre suffrage? on *bredouille*, & on lui laisse le soin d'expliquer des sons.

Balancer, *Hésiter*.

Balancer vient du lat. *bi-lanx*, littéralement *bassin double*, deux plats, *balance*, instrument pour peser. C'est mettre différentes choses dans la *balance*, comparer leurs poids, leurs prix respectifs, délibérer sur les choses, être comme la balance dans un état de vacillation, tantôt vers un objet tantôt vers l'autre, incertain sur le choix.

Hésiter est le latin *hæsitare*, fréquentatif du verbe *hærere*, grec ἑζυδεῖν, se fixer, s'attacher à, s'arrêter, demeurer dans le même état, rester en suspens, &c. C'est faire de vains efforts pour sortir d'une situation, ne pouvoir se résoudre à en sortir, y revenir sans cesse, n'oser ou ne pouvoir aller en avant, &c. Les Latins, pour exprimer l'embarras inextricable, l'impuissance de s'en tirer, disoient proverbialement *hæsitare in luto*, par allusion à ceux qui, par leurs efforts pour se tirer d'un bourbier, s'y enfoncent davantage.

Lorsqu'il y a des objets à peser, vous *balancez*, vous flottez, vous penchez tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Lorsqu'il y a des obstacles à vaincre, vous *hésitez*, vous êtes suspendu ; au moment d'aller en avant, vous regardez en arriere. Voilà les deux tableaux que ces mots nous présentent. Dans le premier cas, vous ne sçavez que faire ;

Digitized by Google

dans le ſecond, vous n'oſez pas faire. Tant que vous *balancez*, rien ne vous détermine : quand vous *héſitez*, quelque choſe vous arrête ; vous ne *balancez* plus ; votre réſolution, votre détermination eſt priſe : mais s'il faut l'exécuter, vous *héſitez*, vous manquez de réſolution, de courage.

Le doute, l'incertitude vous fait *balancer* ; vous ne voyez pas dans un objet une raiſon ſuffiſante qui détermine votre choix. La crainte, la foibleſſe, vous fait *héſiter* ; vous n'avez pas la force de rompre le lien qui vous retient.

Lorſqu'un parti vous paroît clairement l'emporter ſur un autre, vous ne *balancez* pas : lorſque le deſir de faire une choſe l'emporte ſur la peine de le ſatisfaire, vous n'*héſitez* pas.

Les perſonnes ſages, prudentes, circonſpectes, poſées, *balancent* ; les gens pareſſeux, mous, lâches, lents, défians, *héſitent*.

Les eſprits timides *balancent* long-temps ; les ames puſillanimes *héſitent* ſans fin.

La prudence fait auſſi *héſiter*, lorſque vous n'avez pas aſſez *balancé* ou pu *balancer* dans la délibération, les facilités & les difficultés, les avantages & les inconvéniens de la choſe. De loin, le riſque paroît léger, on ne *balance* pas : de près, c'eſt un danger grave, on *héſite*.

Souvent on *héſite*, pour n'avoir pas aſſez *balancé*.

L'ignorant ne *balance* guere ; il ne doute de rien. Le téméraire n'*héſite* pas ; il ne redoute rien.

Celui qui prend ſon parti ſans *balancer*, n'eſt pas toujours l'homme qui le ſuit ſans *héſiter*.

Quand on conſulte ſes eſpérances plutôt que les raiſons d'eſpérer, on *balance* peu. Quand on conſidere la fin plutôt que les moyens, on n'*héſite* guere.

Digitized by Google

Balancez, lorsqu'il s'agit de délibérer : lorsqu'il ne s'agit plus que d'exécuter, n'*hésitez* pas (*a*).

César, en arrivant en Italie, *balance* sur le parti qu'il doit prendre. Son choix fait, le sort en est jeté, il passe, sans *hésiter*, le Rubicon.

Dans le péril extrême, il n'y a point à *balancer* : on se sauve par le péril (*b*). Dans l'occasion d'agir, il n'y a point à *hésiter*, l'occasion n'attend pas (*c*).

Dans les accès d'une passion violente, on ne *balance* pas, on est emporté. Suivez le conseil qu'un Philosophe donnoit à Auguste, de réciter l'alphabet grec avant d'exécuter les résolutions de la colere : vous différerez, la raison agira : vous *hésiterez*, elle vaincra.

Un Sultan Gaznévide, averti, au milieu de la nuit, d'un attentat qu'osoit commettre un homme puissant, ne *balance* point à punir, il va. Mais soupçonnant son fils d'être cet homme, il se couvre la tête d'un voile, pour ne pas être arrêté par l'aspect de l'objet de sa tendresse, & sans *hésiter* il frappe le coupable. Pere sévere & heureux ! ce n'étoit pas son fils.

S'il y a, dans une conjoncture, autant d'intérêt, d'avantage, d'utilité à faire le bien que le mal, quel homme *balancera* ? le méchant même fera le bien. Si la récompense de la bonne action est assurée, inaltérable, prochaine, & déjà dans le cœur, quel homme *hésitera* ? le bien que vous faites, vous paye.

(*a*) Aristote, c. 6, *Ethic.* 9.

(*b*) *Imminentium periculorum remedium ipsa pericula*, dit Tacite, Annal. 11, 26.

(*c*) Démosthenes, *Philip.* I.

Digitized by Google

Bas, *Abject*, *Vil*.

Bas, ce qui, dans une Echelle ou une Hiérarchie, occupe ou forme les places ou les degrés inférieurs : voyez *Abaisser*. *Abject*, lat. *abjectus*, jeté de haut en bas, fort bas, à terre. *Vil*, celte *Wael*, ce qui est sans valeur.

Bas & *abject* ne different que par les degrés : ce qui est *abject*, est *très-bas*, dans une profonde *humiliation* ; car *abject* ne se dit qu'au figuré. L'idée de ces deux mots, relative à la hauteur ou à l'élévation, ne peut pas être confondue avec celle de *vil*, relative au prix des choses, au cas qu'on en fait. On est *bas* par sa place, *vil* selon l'opinion, ou par l'appréciation des qualités. Il faut donc dire *bas* & *abject* ; car celui-ci renchérit sur l'autre. On peut donc dire *vil* & *abject* ; car les deux idées sont différentes : mais on ne dira guere *vil* & *bas* ; parce que *bas*, s'appliquant également aux prix des choses, dit moins que *vil*. Les denrées peuvent être à *bas prix*, sans être à *vil prix*. Ces deux termes, comme synonymes d'*abject*, ne doivent être employés ici que dans le sens figuré.

Ce qui est *bas* manque d'élévation ; ce qui est *abject*, est dans une grande bassesse ; ce qui est *vil*, dans un grand décri. On ne considere pas ce qui est *bas* : on rejette ce qui est *abject* : on rebute ce qui est *vil*. L'homme *bas* est méprisé ; l'homme *abject*, rejetté ; l'homme *vil*, dédaigné.

C'est mettre la coignée au pied de l'arbre, que de vexer le *bas peuple*. C'est ramasser les scories des métaux communs pour faire de l'or, que de

Digitized by Google

rassembler une *abjecte populace* pour en former une Colonie. C'est follement se jeter dans un bourbier, que de se compromettre sans nécessité avec une *vile canaille*.

Plus un rang est élevé, plus celui qui l'occupe paroît *bas*, s'il n'en conserve la dignité : tant il est vrai que l'homme ne peut être effectivement grand que par lui-même ! Un hommage *abject* humilie celui à qui on l'offre, plutôt que de le rehausser : tant il est vrai qu'il n'y a de commerce honorable qu'entre ceux qui se respectent eux-mêmes ! Les honneurs sont *vils*, dès qu'ils sont vendus ou prostitués : tant il est vrai qu'ils tirent principalement leur prix du mérite qui les reçoit !

Un homme est *bas*, qui déroge à la dignité de son état. Un homme est *abject*, qui se ravale jusqu'à faire entiérement oublier ce qu'il est. Un homme est *vil*, qui renonce à sa propre estime & à celle des autres.

Une profession est *basse*, quand elle est abandonnée au pauvre petit peuple : telles sont les professions méchaniques qui ne demandent ni talent ni avances, & qui n'obtiennent ni faveur ni considération. Une profession est *abjecte*, quand elle rabaisse l'homme au dessous de lui-même, & le réduit à des humiliations dures pour l'homme de cœur : telle sera, par exemple, la domesticité. Une profession est *vile*, lorsque l'opinion y attache une sorte d'infamie, ou qu'elle n'est exercée que par des hommes regardés comme infames : ainsi celle de Scieur étoit *vile* chez les Juifs ; celle de Porcher, comme celle de Batelier, en Egypte ; celle de Marchand à Rome ; celle de Cordier chez les Bretons ; celle de Publicain chez divers

Digitized by Google

Peuples. Ainsi l'on regardoit comme *vils* les offices exercés & les services rendus en divers pays par des Peuples, des Tribus, des Castes misérables, vouées à l'opprobre par une sorte d'excommunication religieuse ou civile, tels que les Israélites en Egypte, les Gabaonites dans la Judée, les Hélotes à Sparte, les Poulichis & les Parias dans l'Inde, les Giezis dans la Basse-Navarre, les Capots ou Cagots dans la Gascogne, les Cacous ou Caquins dans la Bretagne.

Dans une condition *basse*, il faut paroître, par une modeste réserve, se souvenir toujours de ce qu'on est, & se montrer, par ses sentimens, digne d'un autre sort : celui qui n'auroit pas abaissé sur vous ses regards, vous accordera de la considération. Dans un état *abject*, il faut être humble, mais debout & ferme sur les ruines de sa fortune : celui qui s'apprêtoit à vous fouler aux pieds, sera porté à vous tendre la main. Dans un état *vil*, il faut montrer, par une généreuse patience & par une inaltérable dignité, qu'il reste toujours assez d'honneur à qui la vertu reste : celui qui auroit dédaigneusement souri à votre malheur, rougira d'être *vil* auprès de vous.

Un sentiment *bas* est loin du grand homme ; un sentiment *abject*, loin de l'homme de cœur ; un sentiment *vil*, loin de l'homme d'honneur, comme la terre l'est du ciel.

Le Roi de Thrace, Cotys, croiroit faire une action *basse* pour un Roi, que d'agréer le droit du Citoyen que les Athéniens lui décernent : *Moi, je leur donne droit de sujet dans mes Etats.* Socrate, en entendant le discours de Lysias, qui, pour le sauver, veut le faire tomber aux pieds des

Juges comme un criminel qui demande grace, s'écrie : *Si j'étois assez* abject *pour prononcer ce discours dans les déserts les plus solitaires de la Scythie, alors je serois digne de mort.* Æmilius Scaurus, accusé par Varius d'avoir, en homme *vil*, vendu les intérêts de Rome à Mithridate, au lieu de la posture *abjecte* d'un suppliant, se leve & dit: *Varius accuse Æmilius de corruption ; Æmilius dément Varius : qui des deux en croyez-vous ?* Il est jugé par l'admiration du Peuple.

Celui qui, par lâcheté, souffre les injures, est *bas* : celui qui les souffre par insensibilité, & sans rougir, est *abject* : celui qui les souffre par intérêt, avec une sorte de satisfaction, pour acheter la fortune à ce prix, est bien *vil*. Tel est ce vieux Courtisan, qui, comme on lui demandoit par quel art il étoit parvenu à une si grande vieillesse, répond d'un air gai, *en recevant des outrages, & rendant des actions de graces* (a),

Le lâche flatteur, qui n'a pas seulement le courage de se taire, est *bas*. Le grossier Courtisan, qui ne sçait que ramper, est *abject*. L'homme vénal, qui ne sçait que vendre son honneur & sa conscience pour acquérir, est le plus *vil* des hommes.

Tout vice est *bas*, car tout vice dégrade : mais nous appellons plutôt ainsi ceux qui ne demandent aucune sorte de vigueur & d'énergie, l'*avarice* par exemple : cependant Mahmoud le Gaznévide, un des plus grands Princes de l'Orient, fut avare jusqu'à vouloir, du bord de la tombe, jouir encore de la contemplation de ses trésors. Les

(a) Senec. *De Irâ.*

vices abjects sont ceux qui nous forcent à nous humilier, à ramper, à nous traîner dans la fange; telle est l'ambition elle-même : cependant Marius, d'affronts en affronts, de bassesses en bassesses, & de chûtes en chûtes, parvient à la gloire. Les vices plus particuliérement *vils* sont ceux qui flétrissent, déshonorent, font de l'homme une bête ou méchante, ou féroce, ou même brute; je le dirois sans balancer de l'ivrognerie : cependant Caton fut ivrogne.

Si le délateur est si *vil* qu'il en est indigne de foi, que penser de la Loi qui croit à la délation & l'encourage ? Si les mœurs sont telles que quiconque est riche est tout, il n'y aura donc rien de *bas* que la pauvreté ? Si l'homme *abject* est ou si méprisable ou si malheureux, que penser de l'*abjection* volontaire & religieuse d'une ame grande?

Bien, Beaucoup, Abondamment, Copieusement, à Foison.

SIGNES d'une grande quantité, vague & indéfinie.

Bien, dit l'Abbé Girard, regarde singuliérement la quantité qui concerne les qualifications, & qui se divise par degrés : *bien vertueux*, *bien froid*, *bien sage*, *bien fou*. *Beaucoup*, ajoute-t-il, est à sa place, lorsqu'il s'agit d'une quantité qui résulte du nombre, & qu'on peut calculer ou mesurer : *beaucoup de gens*, *beaucoup d'amis*, *beaucoup de vin*, *beaucoup de querelles*.

Ce célebre Synonymiste n'a point observé que *bien*, devant des qualifications ou des adjectifs,

Digitized by Google

n'est point synonyme de *beaucoup*; il l'est alors de *très* ou *fort*. On ne dit pas *beaucoup fou*, *beaucoup sage*, comme on est *bien fou*, *bien sage*: ce seroit un barbarisme. Les Etrangers y tombent quelquefois, par la faute des Maîtres ou l'insuffisance de nos livres. *Beaucoup* ne s'emploie que devant le comparatif: *beaucoup plus grand*, *bien plus grand*.

Mais *bien* regarde, tout comme *beaucoup*, la quantité calculée ou mesurée: on dit, *bien des gens*, *des querelles*, comme *beaucoup de gens*, *de querelles*: quelle est, dans ces cas-là, leur différence? c'est ce qu'il falloit chercher.

Beaucoup exprime purement & simplement la grande quantité indéfinie, *bella copia*. *Bien* ajoute à cette expression une affirmation énergique, un sentiment, un mouvement d'admiration, de surprise, quelquefois une idée d'approbation ou d'improbation, ou quelque autre idée accessoire. Pascal dit: *Il y a* bien *à profiter avec vos Docteurs*. L'ironie est plus sensible & plus marquée dans cette phrase par le mot *bien*, qu'elle ne le seroit par le mot *beaucoup*. Si vous dites qu'*il y avoit beaucoup de monde à une fête*, votre phrase ne fait qu'indiquer historiquement la quantité: mais si vous disiez qu'*il y avoit bien du monde*, vous marqueriez de la surprise, vous dénoteriez une quantité qui vous a étonné, à laquelle vous ne vous étiez pas attendu, & par-là même une quantité singuliere ou très-grande. On dira gravement & sans allusion, qu'*un homme boit & mange beaucoup*; si l'on disoit qu'*un homme boit & mange bien*, on releveroit cette phrase par le ton & les gestes ou de l'affirmation, ou de la surprise, ou de

la gaîté : celui-ci vous aura plus frappé ou plus singuliérement affecté que l'autre. Le mot *bien* est très-propre à désigner une *bonne* ou forte mesure, une mesure complette ou comble, &c. *Voy*. *Très*, *Fort*, *Bien*.

J'observerai encore entre ces mots une différence tirée de leur usage grammatical. On dit, *bien de la peine*, *bien de l'argent*, avec l'article devant le nom ; & *beaucoup d'argent*, *beaucoup de peine* sans article. *Bien* sert là d'adverbe, & il n'a point de régime ; *beaucoup* est un nom, & il régit le mot suivant. *Bien* modifie le verbe, & désigne *la quantité de la possession*, une bonne ou forte *possession* de la part du sujet. *Beaucoup* modifie le régime, & désigne *la quantité de la chose possédée*, la mesure de l'objet en lui-même. Cette distinction, subtile sans doute, mais réelle, rend raison de l'usage.

Abondamment, continue le même Auteur, renferme une idée accessoire, qui le restreint à la quantité destinée au service dans l'usage qu'on doit faire des choses. L'idée est juste, elle n'est pas suffisante. Ce mot vient de *bon*, *fon*, source féconde, fécondité. Outre la grande quantité qui surpasse une mesure donnée, qui est plus que suffisante pour remplir la destination de la chose, qui ajoute au nécessaire une sorte de superflu, ou, pour mieux dire, un excédent, il indique un rapport particulier de la chose qui *abonde*, avec la source, la cause, le principe, qui, par sa vertu, son efficacité, son énergie, produit l'*abondance*. Aussi ne s'applique-t-il proprement qu'aux *productions*, soit dans le physique, soit dans le moral ; comme dans les phrases suivantes de l'Abbé Girard, & de divers autres

Auteurs. La *terre fournit* abondamment *aux laborieux ce qu'elle refuse entiérement aux pareſſeux. Les oiſeaux, ſans rien ſemer, recueillent de tout* abondamment. *Une ſource donne de l'eau* abondamment. *Un champ donne* abondamment *de quoi vivre. Le Ciel verſe ſur nous* abondamment *ſes graces. Un pays a des richeſſes* abondamment. *Le paraſite, ſans ſemer & ſans moiſſonner, trouve de tout* abondamment. *On a des biens* abondamment, *&c.* Pourquoi ne dira-t-on pas qu'un homme a des affaires, des prétentions, des chagrins *abondamment*; qu'il y a des troupes *abondamment* dans un canton, ou des étoffes dans une boutique, ou des livres dans une bibliotheque ? Parce qu'il ne s'agit-là ni de fécondité, ni d'efficacité, ni de production, de formation, de conſommation, &c. Cette explication rend encore raiſon de l'uſage, & nous donne la regle qui le détermine.

L'A. G. ajoute que *copieuſement* eſt un terme moins uſité, depuis qu'on évite les mots qui ſentent trop la latinité; & qu'il ne s'emploie avec grace que dans les occaſions où il eſt queſtion de fonctions animales. *Copieuſement* & *copieux* ſont uſités dans le ſtyle familier, comme tant d'autres mots purement latins. *Abondant* & *abondamment* ne ſentent pas moins la latinité, & ils n'en ſont pas moins d'un grand uſage. Je dis que *copieuſement* eſt du ſtyle familier, mais non pas, avec des Lexicographes qu'il n'eſt guere en uſage qu'en raillerie. On ne raille pas quand on dit *qu'un malade a* copieuſement *évacué*, & on le dit tous les jours. Enfin je ne vois aucune raiſon de borner l'application de ce mot aux *fonctions animales*; on n'y borne pas *copieux*.

Digitized by Google

Quelle eſt donc la valeur de ce mot, & quel doit en être l'uſage ? Le latin *copia* vient d'*ops*, *opes*, biens, moyens, facultés. Les Latins ont d'abord dit, *copes*, *copis*. La lettre *C* marque l'union, l'aſſemblage, la continence, la capacité, &c. *Cap* exprime, dans une foule de Langues, en latin, en françois, les actions analogues de ſaiſir, prendre; de contenir, renfermer dans ſa *capacité*; de diviſer, multiplier. Le mot *copia* ſert à déſigner la multiplication, l'amas, la multitude, la troupe, &c. *Copieuſement* déſigne, ce me ſemble, l'action de comprendre, de contenir, d'avoir ou de donner, de diſtribuer, de répandre une grande quantité des mêmes choſes, & ſur-tout de petits objets de conſommation ordinaire, ou d'un commerce, pour ainſi dire, manuel. La corne d'abondance, en latin *copia*, nous offre une juſte image de la choſe.

Je dis que ce mot regarde plutôt la *conſommation*, à la différence d'*abondamment*, qui a plus de rapport à la production. Une terre produit des ſubſiſtances *abondamment*, & non pas *copieuſement*. Une perſonne mange & boit *copieuſement*, & non *abondamment*. Ce dernier mot s'applique plutôt à de grands objets ; tels, par exemple, que les récoltes, ou aux objets conſidérés en grand : mais l'autre ne roule guere que ſur de petits objets, ou, pour mieux dire, ſur des objets conſidérés en petit ou en détail; tels, par exemple, que les conſommations d'un repas. Ainſi votre vigne vous fournit du vin *abondamment*; & vous en verſez *copieuſement* à vos convives. On donne *abondamment* quand on répand de tous côtés ſans meſure ou à grande meſure : on donne *copieuſement* ce qu'on donne par poignées, à petites

Digitized by Google

mesures bien pleines. Un plat est *copieux* plutôt qu'*abondant*. Des provisions que vous avez *abondamment*, vous en servirez *copieusement* dans un festin. Peut-être est-ce parce que *copieusement* ne convient qu'aux petites mesures, aux consommations bornées, aux dons & aux communications d'un petit commerce familier, qu'il n'est en usage que dans ce genre de style. Ce mot, expliqué, devient d'une utilité très-sensible. Voilà certes des mots bien communs, & dont aucun livre pourtant ne nous donne parfaitement l'intelligence : heureux même si on ne vous en donne pas de fausses notions !

A foison est encore du style familier. On dérive *foïson* de *fætus* ou de *fusio* : l'idée sera toujours à peu près la même. *Fé*, *fec*, expriment l'action de la fécondité ; *fund*, d'où *fus*, *son*, l'action de répandre l'abondance. Le verbe *foisonner* s'applique particuliérement aux animaux, aux insectes qui multiplient singuliérement, aux herbes, aux plantes qui pullulent prodigieusement. La locution *à foison* désigne la grande multiplication, un fonds inépuisable de productions qui forment, par touffes, par tas, par troupes, par monceaux, une abondance, une multitude telle qu'elles semblent pulluler, renaître, se multiplier sans cesse. Il y a des fruits *à foison* dans un jardin, des denrées *à foison* au marché, des poissons *à foison* à la halle, de tout *à foison* dans une Ville, &c. Boileau dit, mais dans une description plaisante, qu'il pleut des tuiles *à foison*.

Résumons. *Beaucoup* dénote purement & simplement une grande quantité vague & indéfinie de toute sorte de choses. *Bien* annonce, avec des par-

Digitized by Google

ticularités, une grande quantité surprenante ou très-remarquable. *Abondamment* désigne une grande quantité de productions ou de certains objets pris en grand, supérieure à la quantité donnée ou reçue pour l'usage nécessaire ou suffisant. *Copieusement* indique une grande quantité de certaines choses, & sur-tout d'objets de consommation, dans un cercle étroit, excédant la mesure suffisante & ordinaire. *A foison* marque la très-grande quantité de productions ou de choses accumulées qui forment la volumineuse abondance, & semblent, en quelque sorte, pulluler ou ne point s'épuiser.

Bienfait, Grace, Service, bon Office, Plaisir.

» Nous recevons, lit-on dans l'Encyclopédie, » un *bienfait* de celui qui pourroit nous négliger » sans en être blâmé : nous recevons de *bons offices* de ceux qui auroient eu tort de nous les » refuser, quoique nous ne puissions pas les obliger à nous les rendre. Mais tout ce qu'on fait » pour notre utilité ne seroit qu'un simple *service*, » lorsqu'on est réduit à la nécessité indispensable » de s'en acquitter : on a pourtant raison de dire » que l'affection avec laquelle on s'acquitte de ce » qu'on doit, mérite d'être comptée pour quelque » chose «.

M. Beauzée pense que ces trois termes doivent être distingués d'une maniere différente & plus précise ; qu'ils expriment tous quelque acte relatif à l'utilité d'autrui ; & que le mot *office* n'a point d'autre signification sous ce point de vue, mais qu'il

qu'il faut qu'une épithete indique s'il est pris en bonne ou mauvaise part.

Le bienfait, dit M. Duclos (*a*), *est un acte libre de la part de son auteur, quoique celui qui en est l'objet puisse en être digne.* Le propre du *bienfait* est de rendre meilleure la condition de celui à qui l'on *fait* ce *bien*, par un sentiment naturel qui nous porte à contribuer au bonheur de nos semblables.

Une grace, continue cet Auteur, *est un bien auquel celui qui le reçoit n'avoit aucun droit, ou la rémission qu'on lui fait d'une peine méritée.* Le propre de la *grace* est d'être purement *gratuite*, & d'opérer la *satisfaction d'autrui* par un avantage ou réel ou apparent.

Un service, ajoute enfin cet Académicien, *est un secours par lequel on contribue à faire obtenir quelque bien.* Le propre du *service* est d'être *utile* à celui à qui on le rend, soit par soi-même, soit par autrui, & avec le dévouement ou l'attachement d'un véritable *serviteur*.

Le *bon office* est l'emploi de notre crédit, de notre médiation, de notre entremise, ou de nos autres moyens, pour faire valoir, réussir, prospérer quelqu'un. Le propre du *bon office* est de marquer, d'une maniere affectueuse, & d'inspirer, autant qu'on le peut, l'intérêt qu'on prend à autrui, comme si l'on remplissoit un *devoir* à son égard.

Le *plaisir* est une de ces choses *agréables* ou obligeantes que l'occasion nous présente à faire pour autrui, & que nous faisons sans cesse les uns pour les autres dans le commerce de la vie civile. Le propre du *plaisir* est de procurer un agrément,

(*a*) Considér. sur les Mœurs de ce Siecle, c. 16.

une commodité, un contentement, un *plaisir* à quelqu'un, par l'envie que nous avons de lui *plaire* ou de lui *complaire*.

C'est un *bienfait* que de délivrer de l'oppression le malheureux qui n'auroit pu s'en tirer, parce que les portes du Palais & sur-tout le sanctuaire de la Justice étoient fermés à sa misere : son sort en est adouci. C'est une *grace* que d'admettre à une haute société, comme à la Cour, un homme qui n'est pas fait pour y être : sa vanité est satisfaite, mais pour combien de temps ? C'est un *service* que d'ouvrir les yeux sur un piége à un homme qui tourne tout autour sans le soupçonner : sans cet avis salutaire, il y seroit peut-être tombé. C'est un *plaisir* que de donner avec empressement, à une mere tendre, des nouvelles d'un fils dont elle est inquiette : son cœur en est calmé.

La bienfaisance ou la bonté généreuse verse des *bienfaits*. La faveur distribue des *graces*. Le zele rend des *services*. La bienveillance inspire de *bons offices*. La complaisance ou l'honnêteté civile fait des *plaisirs*.

Les *bienfaits* sont principalement bien placés sur ceux qui ne manquent d'un bien que pour l'avoir partagé avec un indigent ; les *graces*, s'il en faut, sur ceux qui méritent des récompenses sans en demander ; les *services*, quand il ne s'agit de dire que ce que la vérité diroit, & de faire que ce que feroit l'équité ; les *plaisirs*, lorsqu'ils ne favorisent ni les vices ni les défauts des autres.

La modération ne permet de réclamer des *bienfaits* qu'autant qu'ils devroient venir à nous. Le vrai mérite, tout à la fois fier & modeste, ne va pas mendier des *graces*. La pudeur ne souffre pas

Digitized by Google

qu'on requiere des *services*, si ce n'est d'un ami, ou d'un ami des hommes. La prudence ne veut pas qu'on recoure aux *bons offices*, si ce n'est de ceux qui les offriroient. La discrétion n'autorise à demander des *plaisirs* que quand ils ne sont pas trop onéreux.

Dans les *bienfaits*, c'est l'humanité qu'on oblige; dans les *graces*, c'est celui-ci ou celui-là; dans les *services*, c'est une personne chere; dans les *bons offices*, un client ou le mérite; dans les *plaisirs*, un homme en peine.

Réunissons ici, pour plus d'éclaircissement, quelques pensées de la Bruyere. » *Donner*, c'est agir, » ce n'est pas souffrir de ses *bienfaits*, ni céder à » l'importunité de ceux qui nous demandent. . . . » Si l'on a donné à ceux que l'on aimoit, quelque » chose qu'il arrive, il n'y a plus d'occasion où » l'on doive songer à ses *bienfaits*.

» Tels sont oubliés dans la distribution des » *graces*, & font dire d'eux, *pourquoi les ou-* » *blier*? qui, si l'on s'en étoit souvenu, auroient » fait dire *pourquoi s'en souvenir*? . . . Il y a des » hommes qui chargent une *grace* qu'on leur ar- » rache de conditions si désagréables, qu'une plus » grande *grace* seroit d'obtenir d'eux d'être dis- » pensé de rien recevoir.

» Combien d'esprit, de bonté de cœur, d'at- » tachement, de *services* & de complaisance dans » les *amis*, pour faire, en plusieurs années, bien » moins que ne fait quelquefois, en un moment, » un beau visage ou une belle main?

» Personne à la Cour ne veut entamer, ou s'offre » d'appuyer; parce que, jugeant des autres par soi- » même, on espere que nul n'entamera, & qu'on

Digitized by Google

» sera ainsi dispensé d'appuyer : c'est une maniere
» douce & polie de refuser son *crédit*, ses *offices*
» & sa médiation à qui en a besoin. . . N'espérez
» plus de candeur, de franchise, d'équité, de *bons*
» *offices*, de *bienveillance*, &c. dans un homme
» qui s'est, depuis quelque temps, livré à la Cour,
» & qui secrétement veut sa fortune.

» Les hommes ne s'attachent pas assez à ne
» point manquer les occasions de faire *plaisir*. . . .
» Dans tous les *plaisirs* qu'on fait aux autres, il
» y a faire bien & faire selon leur goût : le dernier
» est préférable «.

Résumons nos idées dans des définitions, ou plutôt des notions précises, que nous rendrons plus sensibles en marquant les différences propres des termes dans l'examen de leur sens étymologique & reçu.

Le *bienfait* est un don ou un sacrifice que celui *qui a*, fait à celui qui *manque*. La *grace* est une générosité, une condescendance, une faveur de celui qui *peut* ce qu'il lui *plaît*, au *gré* de celui dont il lui plaît de faire *acception*. Le *service* est un tribut ou une corvée *volontaire* que le *zele* impose, & dont il nous acquitte envers quelqu'un, dans les cas où il a besoin d'*aide*, d'appui, d'assistance, de secours. Le *bon office* est l'acte ou la démarche *obligeante* d'un homme *officieux*, pour l'intérêt de l'homme qu'il en juge *digne*. Le *plaisir* est un soin que l'on prend *volontiers* pour le *contentement* de celui qui ne sçauroit ou ne voudroit pas le prendre.

Le *bienfait* est, ainsi que le mot le porte, un *bien* que l'on *fait* à quelqu'un. Celui qui fait ce *bien*, fait un *sacrifice* : celui qui le reçoit s'en trouve

Digitized by Google

mieux. Le *bienfait* est donc une bonne & généreuse action qui a un bon & heureux effet. C'est par ce double caractere que la *bienfaisance* est une vertu, & une des premieres vertus sociales. Le mot *be*, si facile & si doux, un des premiers de l'enfance, a servi à peindre toute idée de *bien* & de *bonté.*

Le mot *grace* présente aussi par lui-même une double idée; 1°. celle de *gratis*, *gratuit*, *gratifier*, &c. de la part de celui qui la fait; 2°. celle d'être au *gré* de celui qui la reçoit, de lui être *agréable*, de mériter sa *gratitude*. La *grace* est essentiellement *gratuite*; le *bienfait* doit l'être, pour être méritoire. La grace n'est pas toujours un sacrifice comme le *bienfait*; car souvent l'on en accorde sans se dépouiller, comme quand on accorde à quelqu'un une place qu'il faut donner; & même sans donner, comme quand on fait à quelqu'un la *grace* d'accepter ses présens. La *grace* ne fait pas toujours, comme le *bienfait*, un bien proprement dit; souvent *elle ne cause* qu'une satisfaction, même vaine. Si l'on *gratifie* quelqu'un, dit Cicéron, d'une chose qui lui est nuisible, au lieu de lui être utile, on n'est pas *bienfaisant* (*a*). La *grace* n'a pas toujours tout le prix, ou toute l'importance du *bienfait*, car elle n'est souvent qu'un *plaisir*: ainsi nous demandons à un supérieur, comme une *grace*, ce que nous demanderions comme un *plaisir* à tout autre. *Grace* est le mot celtique & primitif, *car* ou *gar*, qui signifie *cher*, *beau*, préférable.

(*a*) *Qui* gratificantur *cuipiam quod obsit*, *ubi prodesse volunt; neque* benefici, *neque liberales*, &c. l. 1, de Offic.

Digitized by Google

Service vient du mot oriental, celtique, *ſar*, *ſer*, ſerrer, lier, attacher. Le *ſervice* n'offre donc d'abord que l'idée de dépendance, d'aſſujettiſſement, comme le mot *ſerf*, *ſerviteur*, &c. ou celle de zele, de dévouement, lorſqu'il eſt volontaire. En ſecond lieu, il participe à l'idée particuliere de *ſervir*, d'où il eſt immédiatement dérivé; c'eſt-à-dire, celle d'être *utile*, d'aider, de concourir, &c. Le *ſervice* paroît donc être en oppoſition avec la *grace*, puiſque celle-ci ſuppoſe une ſupériorité, une prééminence dans celui qui la fait. Le *ſervice* ne fait que *ſervir*, ou contribuer à procurer ou faire obtenir un avantage, au lieu que le *bienfait* eſt ſouvent, comme la *grace*, le *bien* même qui eſt reçu. Enfin le *ſervice* n'exprime ni un choix de préférence comme la *grace*, ni un ſentiment de *bienfaiſance* comme le *bienfait*.

Office eſt le mot latin *officium*. La plupart des Interprêtes tirent ce mot du verbe *efficere*, travailler, s'efforcer, &c., plutôt que d'*officere*, être contraire, nuire, &c. D'autres le tirent de ce même verbe *officere*, employé par antiphraſe, comme ſi l'on diſoit que ce qui fait du bien, ne nuit pas; ou plutôt parce que le même mot déſigne ſouvent les contraires. En effet, *officere* a pu exprimer deux idées oppoſées, celle de *faire pour*, & celle de *faire contre*; car ſi la prépoſition *ob*, changée en *of*, ſignifie ordinairement, dans les compoſés, *contre*; par elle-même, elle ſignifie *pour*, à *raiſon de*, à *cauſe de*. Ainſi *officere* a pu exprimer ordinairement le bon ou le mauvais *office*; & notre *office*, indifférent en lui-même, a beſoin d'une épithete pour être pris en bonne ou en mauvaiſe part. Le *bon office* eſt donc, à la lettre, une action utile,

Digitized by Google

une démarche favorable *faite* pour quelqu'un. A cette idée, on peut joindre celle d'une ſorte de *devoir* qui eſt propre au mot *officium*, & qui eſt indiqué dans ce que nous appellons *office*, charge, &c. Ajoutons-y encore l'idée d'*officieux*, prévenant, obligeant, gracieux. L'*office* n'exprime pas le même zele, la même aſſiduité, la même importance, ou un effet auſſi marqué que le *ſervice*. Il ne fait, comme le *ſervice*, que *contribuer* à faire obtenir une grace, un ſuccès; & il ſe diſtingue à peu près de même que le *ſervice* du *bienfait* & de la *grace*. Une partie de ſon prix eſt dans la *maniere*, & il ſuppoſe un ſentiment d'*eſtime* ou d'*affection* qui nous engage à le rendre.

Le *plaiſir* eſt ainſi appellé, comme il eſt facile de le voir, du *plaiſir* qu'il fait, ou de la ſenſation *agréable* qu'il excite. C'eſt tantôt un *bienfait* ou une *grace*, tantôt un *ſervice* ou un bon *office*; *bienfait*, *ſervice*, ſoin foible ou léger, qui coûte peu, ou n'eſt pas d'un grand prix, qu'on accorde & qu'on offre volontiers, pour ainſi dire, à tout le monde; qui, placé dans les petites choſes & dans des occaſions fréquentes, eſt agréable & même néceſſaire dans le commerce de la vie, & qui ne demande enfin qu'un eſprit fort ordinaire de complaiſance, d'attention, de ſociabilité. Les mots *plaiſir*, *plaire*, en latin *placitum*, *placere*, viennent de la racine *lac*, qui ſignifie attrait, charme.



Digitized by Google

Bois, *Cornes*.

CES mots se confondent quelquefois en Zoologie, lorsqu'il s'agit de désigner les ornemens ou les défenses élancées sur la tête de certains genres d'animaux. En *Pharmacie*, on appelle *corne* le *bois* de cerf. Au figuré, on dit souvent indifféremment *bois* ou *cornes*.

Les *bois* & les *cornes* different dans leur substance, dans leur forme, dans leurs accidens. La substance de la *corne* a de l'analogie avec celle des ongles ; & la substance du *bois*, avec celle du *bois* végétal. Des *bois* de certains animaux, tels que le cerf, la Chimie tire des sels, & la Médecine divers remedes. Des *cornes* de divers quadrupedes, l'industrie a fait une multitude d'ouvrages connus, & autrefois jusqu'à des calices pour servir à la Messe.

La *corne* est un simple jet, droit ou courbe en divers sens, lisse ou strié & cannelé, creux à sa base, & placé sur une proéminence de l'os frontal. Le *bois* est une tige rameuse, revêtue d'une écorce dans le temps de son accroissement, solide dans toute son épaisseur, divisée en rameaux, & en tout semblable à une production végétale. Les *cornes* de l'antilope, espece de gazelle, par une double flexion symétrique & très-remarquable, représentent assez bien la forme de la lyre antique. Les *bois* de l'élan, cylindriques à leur base, vont, en s'élargissant, former une table plate avec des prolongemens semblables à des doigts.

La *corne* est permanente, elle ne tombe que

Digitized by Google

par accident. Le *bois* tombe dans une saison réglée, & ensuite il repousse.

Le cerf, l'élan, le daim, le renne, &c. ont des *bois* : le bœuf, le bouc, le buffle, la chevre, &c. ont des *cornes*.

La *giraffe*, le plus bel animal de l'Afrique, a des *cornes*, mais pleines & solides comme les *bois* : elle semble former le nœud d'union entre les deux genres.

Boiter, Clocher.

LA différence de ces deux termes paroît être absolument inconnue ; tant ils sont généralement confondus au propre. Tâchons de la découvrir, & de la fixer d'une maniere précise par l'étymologie.

Des Sçavans ont cru trouver des rapports entre le mot *boiteux*, & divers mots ou hébreux ou arabes : mais ces rapports sont si légers & si vagues, qu'en les adoptant par une grande facilité d'esprit, nous n'en serions pas plus éclairés sur son idée distinctive. Par exemple, Guichard dérive ce mot de l'hébreu *labat*, qui, selon lui, signifie *aller à rebours ou de travers, heurter, tomber, se hâter, clocher, claudicare, &c.* Or, quand, entre l'un & l'autre terme, il y auroit un air de ressemblance beaucoup plus marqué, aucune de ces acceptions ne nous aideroit à distinguer *boiter* de *clocher*. M. de Gebelin pense que *boiteux* tient à *boite* ; par la raison que le boiteux a une hanche *déboitée*. Je ne sçais si ce mot ne tient pas au celte *bot*, qui signifie pied : nous disons un pied *bot* ou contre-

Digitized by Google

fait; nous aurions pu dire *boiter* pour désigner une démarche contrefaite ou difforme.

Clocher ne vient pas du latin *claudicare*; mais l'un & l'autre viennent de la racine *clo*, *col*, signifiant taillé, rogné, raccourci. Le *c* placé avant *l*, *c-l*, fait la fonction du *q*, dont la valeur propre est celle de couper, hacher, tailler. De *clo*, les Grecs firent κολος, tronqué, mutilé; κολυω, raccourcir, tronquer; les Latins en firent *clausus* ou *claudus*, *claudicare*; nous en avons fait *clocher*, *cloper*. Aussi *clocher* désigne un pied raccourci, un côté trop court; & il exprime la démarche qui en résulte.

Boiter est donc proprement marcher avec une sorte de vacillation, en se jettant d'un côté, de maniere que le corps est ou paroît être déhanché, dégingandé, déboité dans quelqu'une de ses parties inférieures; & *clocher*, marcher avec un pied raccourci ou en se jettant sur un côté trop court; de maniere que le corps est ou paroît être tronqué, mutilé, inégal d'un ou d'autre côté dans sa base.

Le vice de *boiter* vient de l'emboitement ou de l'enchâssement imparfait & difficile de quelqu'un des membres qui exécutent concurremment l'opération de marcher, ou d'une foiblesse, d'un relâchement des muscles, qui ne peuvent soutenir assez le poids du corps ou en arrêter à propos le mouvement. Le vice de *clocher* vient d'une disproportion entre les colonnes ou les côtés qui supportent le buste, ou d'une sorte de roideur, d'inflexibilité qui ne souffre pas d'une part la même extension que les membres prennent librement de l'autre côté.

Celui qui va sautant à *cloche-pied*, ne *boite* pas, mais il *cloche*, ainsi que cette locution consacrée

Digitized by Google

l'exprime. Il ne *boite* pas, car le corps reſte bien placé, il eſt droit : il *cloche*, car il va avec un pied raccourci, il ſemble mutilé. Cette maniere de parler prouve, & que la derniere idée eſt vraiment celle de *clocher*, & que *boiter* a une idée différente.

A proprement parler, *on boite de la hanche*, comme il eſt d'uſage de le dire, puiſque le boitement, rigoureuſement pris, eſt une marche déhanchée. A proprement parler, on ne *cloche* pas de la *hanche*; car elle ne fait pas réellement un côté plus long que l'autre. On *boite* du pied, lorſqu'il s'y trouve de la foibleſſe, de la luxation, de la diſlocation : on *cloche* du pied, lorſque la colonne briſée eſt trop courte, trop fortement pliée, ou déjettée.

Celui qui jette alternativement le corps à droite, à gauche, ſur le pied qui porte & qui ſoutient, de façon qu'il tombe également des deux côtés, ne *cloche* réellement pas; car les deux côtés & les deux mouvemens ſont égaux : mais il *boite*; car il y a, de l'un & de l'autre côté, un déplacement & une inclination déſordonnée.

Clocher n'eſt pas moins employé au figuré qu'au ſens propre, avantage qu'il a ſur *boiter*. Suivant l'idée que nous venons de donner du premier de ces mots, il indique alors également un défaut de juſteſſe, d'égalité, de parité, de meſure, &c. Nous diſons qu'un *vers cloche*, lorſqu'il n'a pas le rythme requis; ou que toute *comparaiſon cloche*, parce que deux objets n'étant jamais parfaitement égaux ou pareils dans tous leurs rapports, la comparaiſon manque néceſſairement d'une certaine juſteſſe. Mais attendu que *clocher* n'a point produit de fa-

Digitized by Google

mille, on dit qu'un vers qui pêche par la mesure, *est boiteux*. On dit, avec Pascal, qu'un esprit est *boiteux*, lorsqu'il ne soutient pas sa marche, son raisonnement, ses vues ; qu'il va bientôt de travers, bronche, s'égare.

On a dit autrefois *clop* pour boiteux : vous lisez dans un ancien *Traité des Vertus & des Vices*, les *aveugles* & les *clops*. On dit encore quelquefois familiérement, *cloper*, *clopin*, *clopant*, *clopiner*, diminutif de *cloper*, *éclopé*. Ces mots expriment la démarche pénible, mal assurée, chancelante de quelqu'un qui traîne ses pas, sa jambe, son corps, comme un homme affoibli par quelque blessure, un accident, une maladie : on pourroit souvent dire des enfans, des vieillards, des infirmes, qu'ils *clopent* ou qu'ils *clopinent*. Avec cette idée particuliere, ou quelque autre semblable, ces mots mériteroient d'être conservés, puisqu'ils nous présenteroient une nouvelle image. J'ai dit que de la racine *clo*, nous avions fait *clocher* & *cloper*, comme les Italiens ont fait d'une même racine, *chiocare* & *chioppare*, *claquer*, *frapper*.

Cloper a un rapport particulier à *clop*, *klop*, en celte, *clop*, *clap*, en theuton, *klaph*, *klapp*, en latin, *clap*, *colph*, *colp*, mots qui signifient *coup*, action de frapper, ce qui frappe, &c. Ainsi *cloper* désigneroit particuliérement la démarche de celui qui a été ou semble avoir été blessé par quelque coup, ou plutôt de celui qui frappe, pour ainsi dire, ses pas, qui les marque par des mouvemens singuliers, qui tombe avec bruit sur son pied de tout son poids ; & c'est en effet le propre du *boiteux*.

Clocher participeroit aussi à cette idée, si l'on

s'attachoit au rapport particulier qu'il a matériellement à *cloc*, *clac*, espece de bruit, en celte *claq*, *cloc*, *cloch*, bruit ; ce qui désigneroit le bruit que fait le *boiteux*, ou le coup qu'il frappe en marchant. Que de ressources les Sçavans trouveroient dans l'analyse des mots, pour éclaircir, enrichir, embellir notre Langue, s'ils y appliquoient leur science, leur philosophie, leur sagacité ! Chaque mot est une image ; mais chaque image est si confuse & si défigurée, que nous les prenons sans cesse l'une pour l'autre : faites revivre les couleurs & les traits de chacune, & elles formeront, toutes, des tableaux particuliers parfaitement distincts les uns des autres, toujours diversifiés, quoiqu'avec les mêmes couleurs, différens quoique ressemblans, tous animés de leurs graces propres. C'est alors que la Langue seroit vraiment faite & fixée. Comment peut-on dire qu'une Langue est fixée, quand la signification propre de ses mots ne l'est même pas ?

M. de Gebelin nous a donné le secret de cette revivification : j'en fais usage, afin d'engager ceux qui, avec plus de talens & de lumieres, ont sur les esprits un crédit & une autorité que je ne sçaurois avoir, à en faire un usage meilleur & fructueux. Qu'on rie, tant qu'on voudra, des *cla*, *clo*, *clop*, *claq*, *cloq*, *cloph*, si sérieusement traités dans cet article (quoique pourtant ce soit avec cela qu'on parle) ; tant mieux, pourvu que nos rieurs apprennent gaîment combien ils ont besoin d'apprendre ce qu'ils disent, & comment ils pourront l'apprendre.

Avec les *boiteux*, on apprend à *clocher*. Je ris aussi quand je vois des Docteurs tirer le mot *éclope*

du nom de *Clopinel*, Auteur du Roman de la Rose. On n'a pas dit *clop* pour *boiteux* quelques siecles avant que ce *boiteux*-là fût, parce qu'il s'appella *Clopinel*; mais cet Auteur, appellé *Jean de Meun* ou *Mehun*, fut surnommé *Clopinel* parce qu'il étoit *boiteux*. Quand ce nom auroit été son nom patronymique, cette dénomination désigneroit seulement qu'elle auroit été donnée, à cause de ce défaut, à quelqu'un de ses ancêtres, qui l'auroit substituée à ses descendans, comme le surnom d'*Appius Claudius* ou le *Boiteux*, devint propre à la famille *Claudienne* chez les Romains.

Bonté, Bénignité, Débonnaireté.

De *be*, signe d'approbation, de satisfaction, de plaisir, viennent *ben*, *bené*, *bien*, *bon*, *bonté*, *bénignité*, *débonnaireté*, &c. La *bonté* est l'inclination à faire du bien : elle se divise en différentes sortes, ou reçoit différentes modifications sous divers noms. Bornée au desir de vouloir du bien, elle est *bienveillance*. Elle est *bienfaisance* dans l'exercice & la pratique. Douce, facile, indulgente, propice, généreuse, elle est *bénignité*. Avec une grande facilité, la plus tendre clémence, la patience, la longanimité, la mansuétude qui part du cœur & donne à la douceur un nouveau charme, c'est la *débonnaireté*.

La *bienfaisance* (mot inventé & certainement employé avant que l'Abbé de Saint-Pierre le mît en crédit), la *bienfaisance* a peut-être fait tort, dans le langage, à la *bénignité*, quoique ce mot ne détermine que la nature de l'action; tandis que

Digitized by Google

celui de *bénignité* en désigne la maniere & des circonstances particulieres. La *bienfaisance* ne se présente point d'elle-même avec toute la douceur & les charmes de la *bénignité*.

Nous avons acquis le mot *bienfaisance* ; mais nous avons négligé celui de *bénignité*, & presque entiérement perdu celui de *débonnaireté*, aussi familier du temps de Montaigne que celui de *bienfaisance* l'est aujourd'hui. Le titre de *débonnaire* est certes un grand éloge : mais comme la très-grande *bonté*, la très-grande facilité touche à l'excès, à la foiblesse, on poussa jusque là son idée, & on en fit un défaut. Tandis que la *débonnaireté* de Dieu ou du Chrétien est restée une perfection, cette qualité n'a plus eu, dans d'autres cas, qu'un sens équivoque plutôt de blâme que de louange. Balzac dit qu'on nomme *débonnaire* celui qu'on n'ose nommer *sot*. Bouhours disoit que, hors du style religieux, il ne voudroit pas s'en servir en bien. Un autre Auteur contemporain observe que, quand on appelle quelqu'un *débonnaire*, on ne sçait si c'est pour le louer ou pour le blâmer. Que faire donc d'un mot équivoque en matiere grave ? on évite de l'employer, il se perd. Cependant *débonnaireté* est très-bon, de même que *bénignité*; s'il y a un moyen de les réhabiliter l'un & l'autre, c'est d'en faire sentir toute l'énergie.

Bonté est donc un mot générique ; ce mot est d'un grand usage dans tous les sens pour désigner un point de perfection dans les choses. La *bonté*, dans le sens moral, étoit plutôt appellée par les Latins *bénignité* ou *bénéficence*, comme on le voit sur-tout dans les *Offices* de Cicéron. La *bénignité*, selon eux, est une bonté *libérale*, c'est-à-dire, aussi

Digitized by Google

bienfaisante dans ce qu'elle fait, que gracieuse dans la maniere dont elle le fait. Donat, sur l'Eunuque de Térence, remarque que la *benignité* consiste, ou dans la quantité qu'on donne, ou dans la facilité avec laquelle on donne. Horace regarde comme *bénignité* de donner assez.

Débonnaireté répond au latin *pietas*. Un Historien dit que les Italiens ont surnommé le *Pieux*, à cause de sa dévotion, ce Louis que nous surnommons le *Débonnaire*, par des raisons différentes. Mais le sens primitif de *pius* est celui de *bon* & *débonnaire*, comme l'*épios* des Grecs, doux, bienfaisant : il vient de *pi*, qui désigne l'action de tirer du sein. On a dit autrefois *Antonin le Débonnaire*, *Saint Sulpice le Débonnaire*, au lieu d'*Antonin le Pieux*, de *Saint Sulpice le Pieux*. *Débonnaireté* indique l'effusion d'un cœur humain, doux, bienfaisant, innocent, mais relevé par l'idée d'une patience, d'une constance, d'une persévérance héroïque. La *débonnaireté* est une bonté magnanime & inépuisable, qui, soutenue, affermie, rehaussée par de pénibles épreuves, se répand, avec une admirable facilité, dans toute l'abondance du cœur.

Ainsi donc la *bonté* porte à faire du bien ; la *bénignité* à le faire noblement ; la *débonnaireté* à le faire généreusement, en rendant même le bien pour le mal.

La maxime propre de la *bonté* est de ne faire que du bien ; celle de la *bénignité*, de le faire comme on aime à le recevoir ; celle de la *débonnaireté*, de ne se rebuter jamais de le faire, quelque dégoût qu'on en essuie.

La *bonté* fait qu'on pardonne, on se rend. La

bénignité

Digitized by Google

bénignité fait qu'on pardonne avec facilité, on ne résiste pas. La *débonnaireté* fait qu'on pardonne avec joie ; on offre le pardon comme on demande une grace.

La *bonté* préfere le repentir des coupables à leur punition. La *bénignité* excite au repentir par l'indulgence (*a*). La *débonnaireté* attend avec patience, & mérite en quelque sorte le repentir.

La *bonté* peut être réservée, froide, seche, sévere même. La *bénignité* sera douce, ouverte, facile, empressée ; mais elle ne seroit pas toujours aussi douce, aussi tolérante, aussi patiente, aussi constante, aussi généreuse que la *débonnaireté*.

La *bonté* attire ; la *bénignité* charme ; la *débonnaireté* confond.

Le *bon* Titus croit *perdre le jour* qu'il passe sans faire quelque bien. Le *benin* Marc-Aurele veut toujours traiter le peuple avec la plus douce indulgence, pourvu qu'*il parvienne à le rendre meilleur*. Le *débonnaire* Louis XII, tourmenté par l'humeur difficile de sa femme, ne compte pour rien *de souffrir d'une femme qui aime son honneur & son mari*.

Il faut sçavoir allier la justice avec la *bonté*, la fermeté avec la *bénignité*, la dignité avec la *débonnaireté*. Sans la justice, la *bonté* enhardiroit les méchans : sans la fermeté, la *bénignité* obéiroit à l'importunité : sans la force, la *débonnaireté* encourageroit les excès.

La plus grande perversité de mœurs ne détruira pas l'idée d'une *bonté* louable. La *bénignité* percera toujours à travers les mœurs & les manieres les plus

---

(*a*) *Benignitas Dei ad pœnitentiam te adducit.* S. Paul.

agrestes. Des mœurs brutales, soldatesques, féroces, traiteront la *débonnaireté* de lâche foiblesse.

Bord, Côte, Rive, Rivage.

Bord, du celte *woard*, formé du primitif *hor*, grec ὅρος, *horos*, lat. *ora*, élévation, borne, ce qui borde la partie la plus éloignée du milieu d'une étendue.

Côte, du celte *cos*, élevé, ce qui est au dessus, ce qui domine, comme la *côte*, le *côteau*, la *colline* dominent le vallon, la plaine.

Rive, *rivage*, du primitif *ru*, eau, celte *ru*, ruisseau, *rig*, *rhiv*, riviere, grec ῥύαξ, lat. *rivus*, ruisseau, riviere : d'où *ripa*, rive, rivage, en espagnol *ribera*, en ital. *riva*, *rivera*, en languedoc. *ribe*, &c.

Ces deux derniers mots expriment l'idée particuliere de l'eau ; ils sont tirés de son nom. Les deux premiers s'appliquent seulement à l'eau, & dans cette application ils appartiennent proprement à la terre. Le *bord* est à l'égard de l'eau, cette extrémité de la terre qui la touche, la borne, la borde. La *côte* est cette partie de la terre qui s'éleve au dessus de l'eau, la commande, & y descend. La *rive* & le *rivage* sont les limites de l'eau, les points entre lesquels l'eau se renferme. Le *rivage* est une rive étendue. On dit les *bords Indiens*, les *bords Africains* ; & les *côtes de France*, les *côtes d'Angleterre* : on dit au contraire, les *rives de la Seine*, du *Lignon* ; & les *rivages de la mer*, *des fleuves*.

Le *bord* & la *rive* n'ont point ou n'ont guere

d'étendue ; le *bord* moins que la *rive*. Les *côtes* & les *rivages* ont une étendue plus ou moins considérable ; les *côtes* beaucoup plus que les *rivages*. On envoie des armées, on construit des villes sur une *côte*. On est au *bord* de l'eau ; l'eau, en se *débordant*, couvre la *rive*, & s'étend sur le *rivage*. La *côte* a un *bord*, & le *rivage* aussi ; on n'en attribue point à la *rive*.

La mer seule a des *côtes*. La mer, les fleuves, les grandes rivieres ont seules des *rivages*, si ce n'est en Poésie. Les fleuves, les rivieres, les ruisseaux, toutes les eaux courantes ont des *rives* ; on en donne quelquefois improprement à la mer. Toutes les eaux, depuis la mer jusqu'à la fontaine, les eaux stagnantes, celles d'un lac comme les eaux courantes, ont des *bords* : on dit *le bord de la mer*, & le *bord d'une fontaine*.

Les *bords* & les *côtes* s'élevent au dessus des eaux : ils sont abordables, accessibles, ou difficiles, escarpés. La *rive* & le *rivage* sont plutôt plats. Le *rivage* descend jusqu'à fleur d'eau ; la pente est douce. Par cette idée, ces mots semblent appartenir au verbe latin *repo*, ramper, incliner, pencher doucement.

Le *bord* est comme une digue qui contient l'eau, comme la *bordure* contient le tableau qu'elle encadre & surmonte. La *côte* est une large & longue barriere qui l'arrête, la rejette, la repousse ; c'est la défense de la terre. La *rive* est le point de contact de l'eau & de la terre, ou un des bords du lit sur lequel les eaux coulent & se renferment d'elles-mêmes : une *rive* correspond toujours à une autre. Le *rivage* est le passage de l'eau à la terre, ou le

Digitized by Google

pont de communication de l'un à l'autre élément; on le quitte, quand on part.

Oh ! le puiſſant Royaume que celui où toutes les *côtes* feroient en ports de mer ; où l'induſtrie & les ſoins, maîtres des eaux, ne leur permettroient ni de quitter ni d'envahir leurs *rivages* ; où tous les *bords* & de ſes mers & de ſes fleuves feroient par-tout acceſſibles & libres à tous & à toutes les richeſſes ; où les *rives* mêmes des rivieres feroient toutes bordées & liées les unes aux autres par des canaux de navigation & d'arroſement !

Brouiller, Embrouiller.

Brouiller, c'eſt proprement mettre le trouble, le déſordre, la confuſion dans les choſes ; *embrouiller*, mettre les choſes dans un état de trouble, de déſordre, de confuſion. Je m'explique : c'eſt le *dérangement* même des choſes que vous voulez ou que vous exécutez quand vous *brouillez* : c'eſt au contraire l'*arrangement* même des choſes qu'il s'agiſſoit de faire, que vous prétendiez faire, quand vous les *embrouillez*. *Brouiller*, c'eſt quelquefois ce qu'il faut ; il faut *brouiller* des drogues, des œufs, &c. *Embrouiller*, c'eſt toujours le contraire de ce qu'il faut ; on n'*embrouille* que par ignorance ou par malice.

Mais il eſt une différence plus ſenſible & plus déciſive à remarquer entre ces termes. On *brouille* toute ſorte de choſes, tout ce qu'on mêle ou ce qu'on met pêle-mêle ſans ordre : on n'*embrouille* qu'un certain ordre de choſes, celles qui deman-

dent figurément de la clarté. On *brouille* des vins, des papiers, des perſonnes ; & on ne les *embrouille* pas. On *brouille*, & on *embrouille* des affaires, des idées, des queſtions, un diſcours, ce qu'il s'agit de comprendre & de ſçavoir : on les *brouille*, en y mettant le déſordre ; on les *embrouille*, en y jettant de l'obſcurité. Les affaires ſont *brouillées* par la méſintelligence & la diſcorde : elles ſont *embrouillées*, à cauſe de la difficulté de les entendre & de les expliquer. Ce qui eſt *brouillé*, n'eſt pas en ordre & d'accord ; ce qui eſt *embrouillé*, n'eſt pas net & clair. Dans les choſes *brouillées*, il y a des difficultés & des oppoſitions à lever : dans les choſes *embrouillées*, il y a des obſcurités & des difficultés à éclaircir. La confuſion des choſes *brouillées* eſt dans les rapports qu'elles ont entre elles : la confuſion des choſes *embrouillées* eſt dans la maniere dont elles ſe préſentent à notre eſprit comme dans un *brouillard*.

Un perſonnage mal intentionné ou mal aviſé *brouille* les affaires ; un Rapporteur mal habile ou mal inſtruit les *embrouille*. Un Procureur ne voudra pas *brouiller* les affaires, en abuſant de la confiance d'un client ; un Avocat ne voudroit pas les *embrouiller* pour obſcurcir la vérité aux yeux des Juges.

Je ne ſçais pas pourquoi les Puiſſances prendroient la peine d'*embrouiller* les Traités ; les choſes ſe *brouillent* bien ſans cela.

Il y a une eſpece d'officieux qui excellent dans le talent de *brouiller* ; & une eſpece d'interpretes qui excellent dans celui d'*embrouiller*.

Dans un Livre ſans méthode, tout eſt *brouillé*,

il eſt mal fait : avec un ſtyle énigmatique, tout y eſt *embrouillé*, il n'eſt pas fait.

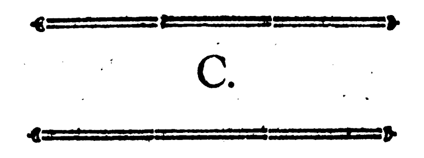
Quand la tête eſt *brouillée*, tout paroît *embrouillé* ; voilà ſouvent pourquoi nous trouvons tant de choſes obſcures.

Celui qui n'a ni regle ni ordre dans l'eſprit, ne fait que *brouiller*, comme dit l'Académie. Celui qui veut expliquer ce qu'il ne conçoit pas nettement, s'*embrouille*.

Ménage tire le mot *brouiller* de l'italien *broglio* (bois); d'où *imbroglio*, *embrouillement*. On a dit dans le ſens de *broglio* (bois), *brugilus*, *bruillus*, &c. dans la baſſe latinité, & en françois, *brueil*, *broul*, *broil*, &c. Le celte *brous* ſignifie & a fait *brouſſailles*. Ces mots ſont propres à déſigner figurément une multitude confuſe, un embarras de choſes, l'*embrouillement*.



Digitized by Google



C.

Cabale, *Complot*, *Conspiration*, *Conjuration*.

LA *cabale* eſt l'intrigue d'un parti ou d'une faction, formée pour travailler, par des pratiques ſecretes, à tourner à ſon gré les événemens ou le cours des choſes. Ce mot tient au primitif *cab*, *cap*, affecté à ce qui raſſemble, contient, renferme, enveloppe. L'idée naturelle & dominante de *cabale* eſt celle de prendre, acaparer, raſſembler les eſprits pour former un parti, & manœuvrer ſecrétement, avec adreſſe.

Le *complot* eſt le concert clandeſtin de quelques perſonnes unies ou liées pour abattre, détruire, par quelque coup auſſi efficace qu'inopiné, ce qui leur fait peine, envie, ombrage, obſtacle. Ce mot vient de *bal*, *pal*, *pel*, rond, roulé; d'où *pelote*, *peloton*, ainſi que *pli*, *impliqué*, *compliqué*, *complice*, &c. L'idée dominante du *complot* eſt celle d'une entrepriſe compliquée, enveloppée, ſourde, formée en cachette par deux ou pluſieurs perſonnes, ſelon la valeur du mot *cùm*, *com*.

La *conſpiration* eſt l'intelligence ſourde de gens unis de ſentimens pour ſe défaire ou ſe délivrer, par quelque grand coup, de certains perſonnages ou de certains corps importans, publics, puiſſans ou accrédités dans l'Etat, & changer la face des choſes; ou quelquefois auſſi pour nuire à des Par-

ticuliers, & même pour servir. Ce mot, dérivé de *spir*, souffle, haleine, respiration, désigne un concours de gens qui *respirent* ou trament ensemble tout bas une même chose. Son idée naturelle & dominante est donc celle d'un dessein formé dans le silence & les ténebres, par quelques personnes, qui, animées d'une même passion, tendent ensemble au même but.

La *conjuration* est l'association ou plutôt la confédération liée & cimentée entre des Citoyens ou des Sujets puissans ou armés de force, pour opérer, par des entreprises éclatantes & violentes, une révolution mémorable dans la chose publique. Ce mot vient de *juro*, jurer ou s'engager par un lien sacré. L'idée naturelle & dominante de *conjuration*, est celle d'une liaison resserrée par les engagemens les plus forts, & par-là même pour une importante entreprise.

Ces définitions frappent, pour ainsi dire, chacune de ces choses d'une empreinte si particuliere, qu'au lieu de les distinguer par des lignes de séparation, elles coupent, tranchent par des traits aussi forts que multipliés, leur ressemblance. Mais puisque nos Maîtres n'ont pas saisi ou expliqué le caractere distinctif de chaque mot; puisqu'en tâchant de les expliquer, ils se trompent, ou s'embrouillent, ou doutent encore, fixons, pour plus grande clarté, divers points par lesquels ces mots s'éloignent les uns des autres. Nous tirerons donc leurs principales différences, 1°. des personnes qui entrent dans ces associations; 2°. de l'objet ou des fins de ces associations; 3°. des moyens & autres circonstances de ces associations.

1°. *Différence tirée des personnes.* La *cabale*

Digitized by Google

demande une certaine quantité de monde assez considérable pour former une troupe, un parti, une faction : elle se fortifie à mesure qu'elle devient plus nombreuse. Le *complot* se renferme entre quelques personnes, & même entre deux : plus il se communique, plus il se trahit. La *conspiration* veut, par la nature de ses entreprises, une ligue, & bien plus de gens que le *complot* ; mais en craignant aussi la foule tumultueuse de la *cabale*, qui ne serviroit qu'à l'affoiblir & à la détruire. La *conjuration*, d'abord contenue, comme une simple *conspiration*, dans un certain cercle de conjurateurs, est contrainte d'appeller à leur secret & à leur secours, une foule de conjurés nécessaires à de grandes & périlleuses entreprises ; de maniere que plus elle devient redoutable par le nombre, plus elle a elle-même à redouter : c'est pourquoi le sort ordinaire des *conjurations* est d'être découvertes.

Je n'imagine point sur quel fondement il est dit dans l'Encyclopédie que la *conjuration* est de quelques Particuliers, & la *conspiration* de tous les Ordres de l'Etat. Les termes indiquent plutôt tout le contraire. La *conspiration* tient beaucoup du *complot* ; elle n'est même qu'un *complot* avec un plus grand concert, & de plus grandes vûes : si elle s'étend, en étendant ses vûes & ses moyens, elle deviendra *conjuration*. L'usage prouve complétement ce que les termes indiquent. Je vois quelques amis entrer dans la *conspiration* de Brutus & de Cassius contre César ; & une foule, une armée de Citoyens de tous les Ordres se jetter dans la *conjuration* de Catilina contre la République. Les Pazzis intéressent des gens de tous les états dans

leur *conjuration* contre les Médicis. Qui voit-on participer à la *conſpiration* du Comte d'Eſſex contre la Reine Eliſabeth ? » Le Comte, dit M. de » Voltaire, *conſpira* indignement contre ſa Bienfaitrice ; mais ſa *conſpiration* fut celle d'un » homme ſans jugement. Il crut que Jacques, Roi » d'Ecoſſe, héritier naturel d'Eliſabeth, pourroit » le ſecourir, & venir détrôner la Reine : il ſe » flatta d'avoir un parti dans Londres. On le vit » dans les rues, ſuivi de *quelques inſenſés attachés à ſa fortune*, tenter inutilement de ſoule- » ver le peuple : on le ſaiſit (*a*) «.

J'ai déjà remarqué qu'on appelloit même *conſpiration* une trame relative à des Particuliers ; ce qui ſeroit trop oppoſé à la grande idée qu'on voudroit donner de ce mot. Mais le mot *conjuration* annonce toujours de grandes entrepriſes & de grands intérêts.

Les eſprits inquiets, brouillons, turbulens, jaloux, ambitieux, vains, forment des *cabales*. La malignité, la méchanceté, la ſcélérateſſe inſpirent les *complots*. Les gens mal intentionnés, mécontens, malfaiſans, mauvais Citoyens, ſujets indociles, forment des *conſpirations*. Les déſordres publics, l'amour effréné de la domination ou de l'indépendance, le fanatiſme de la liberté, & divers autres genres de fanatiſme, la crainte des Loix & de leurs abus, tout ce qui mene à la révolte, inſpire les *conjurations*.

La *cabale* eſt le triomphe des Courtiſans ; la *cabale des importans* tient ſa place dans l'Hiſtoire.

(*a*) Préf. de la Tragédie du *Comte d'Eſſex*, par Th. Corneille.

Digitized by Google

Les *complots* ſont les exploits des brigands : c'eſt l'Hiſtoire du Gouvernement & de la Cour ſous pluſieurs regnes. La *conſpiration* eſt le recours de l'ennemi lâche ou foible : elle frémit ſans ceſſe & ſans ceſſe s'évanouit devant le génie de Richelieu. Les *conjurations* ſont les conſeils des puiſſans audacieux & indomptables : c'eſt l'apprêt ou l'inſtrument de la révolte.

2°. *Différence tirée de l'objet de ces aſſociations.* La *cabale* a pour objet d'emporter la faveur, le crédit, l'aſcendant, l'empire; de diſpoſer des graces, des emplois, des charges, des récompenſes, des réputations, des ſuccès, en un mot des événemens; enfin d'abaiſſer les uns, d'élever les autres; d'abaiſſer ou d'élever les uns aux dépens ou ſur la ruine des autres. A la Cour, elle fait & défait des Miniſtres, des Généraux, des Officiers. Dans la République des Lettres, elle étouffe la réputation des Auteurs, ou fait la fortune des Ouvrages. Dans les Compagnies & dans tous les genres de Corps, elle lutte contre la juſtice & le mérite. Dans le monde, que ne fait-elle pas ? Elle ſe trouve par-tout, elle ſe mêle de tout, elle trouble tout, Etats, Gouvernemens, ſociétés, familles, grands & petits.

Le *complot* a pour objet de nuire, & toujours ſes vûes ſont criminelles. Des malfaiteurs font le *complot* d'aſſaſſiner un paſſant pour le dépouiller; des ſcélérats, celui de rejetter leurs vols ſur un domeſtique fidele pour ſe venger d'en être haï; des délateurs, celui d'accuſer un homme de bien, pour obtenir les graces d'un Gouvernement ſoupçonneux & crédule; des traîtres, celui d'ouvrir les portes de la Ville à l'ennemi pour obtenir le prix

de la trahison ; des ambitieux, celui de calomnier & de décrier un Ministre pour lui succéder ; des favoris, celui d'en faire assassiner un autre pour s'emparer de sa place & de sa fortune ; des Tharès, celui d'égorger un Assuérus pour disposer du trône ; des Astarbé, celui d'empoisonner un Pygmalion pour ceindre du bandeau royal la tête de son amant. Par-tout où il y a deux méchans, il n'y a ni personne, ni droit, ni autorité, ni puissance à l'abri d'un *complot*, c'est-à-dire, d'*un attentat sourdement concerté*.

La *conspiration* a pour objet d'opérer un changement plutôt en mal qu'en bien ; plutôt dans les affaires publiques que dans les choses privées ; plutôt à l'égard des personnes qu'à l'égard des choses ; plutôt dans l'état actuel de la chose publique que dans la chose même ou dans sa constitution. Par ces différentes modifications, je déploie le terme dans toute son étendue. Je dis donc qu'il ne se prend pas toujours, comme celui de *complot*, en mauvaise part, pour un mauvais dessein, pour le dessein de nuire ; mais que la *conspiration* a quelquefois, comme la *cabale*, le dessein de favoriser & de servir. Ainsi nous disons qu'il y a eu une *conspiration* générale de tous les Ordres de l'Etat pour mettre une couronne élective sur la tête du plus grand des Citoyens. Vous trouverez des *conspirations* pour élever un homme à la plus haute fortune. Les Républicains bénissoient la *conspiration* de Brutus contre César pour la liberté, entreprise autorisée par les anciennes Loix. La *conspiration* n'est alors qu'un concert, un concours, ou même une influence des différentes causes qui *conspirent* au bonheur ou au malheur des personnes, à la

Digitized by Google

gloire ou à la ruine d'un Etat. Je dis, 2°. que la *conspiration* regarde quelquefois les personnes privées, comme on vient de le voir, & comme on le trouve dans tous les Dictionnaires : ce qui la distingue essentiellement de la *conjuration*. Ainsi l'on cite communément des *conspirations* pour ou contre un Auteur, un Plaideur, un Candidat ; la *conspiration* entre les passions pour nous tromper, entre les hommes pour se dissimuler ce qu'ils pensent les uns des autres, &c. : ce qui indique un concours secret, insensible, & quelquefois sans aucun concert, tandis que la *cabale* est concertée, turbulente & factieuse. Je dis, 3°. que la *conspiration* n'a ordinairement en vue que les personnes, & un changement dans la face des choses. Albéroni forme une *conspiration* contre le Régent de France pour que l'autorité change de main. Les Courtisans, les Princes, la Reine, le Roi lui-même en forment plusieurs contre Richelieu pour se soustraire à un empire dur & absolu. La *conspiration* des poudres, vraie ou supposée, ne menace que le Parlement actuel ou les Représentans actuels de la Nation, sans toucher aux droits du peuple & à la forme même du Gouvernement. La *conspiration* des Siciliens, dans leurs fameuses *Vêpres*, est faite pour délivrer le Royaume de la licence des Etrangers. La *conspiration* contre un Tyran, n'attaque que la personne du Tyran. La *conspiration* d'un fils contre son pere tend à faire passer le trône de l'un à l'autre. Les Turcs, dans leurs fréquentes *conspirations*, ne cherchent qu'à transporter le despotisme d'un Sultan à l'autre, comme naturellement la mort l'auroit fait. Les exemples viennent en foule pour prouver que la *conspiration*

Digitized by Google

n'attaque le plus ſouvent, dans les perſonnes, que la face actuelle des choſes, au lieu que la *conjuration* en attaque toujours l'ordre eſſentiel ou conſacré. On *conſpire* ordinairement pour changer ceux qui regnent, ceux qui commandent, ceux qui gouvernent, ceux qui participent à la choſe publique, ceux qui ſont craintifs, haïs, enviés, proſcrits, &c., & en prévenant ce que le temps auroit fait ſans la *conſpiration*. Au delà, vous trouverez plutôt une *conjuration* qu'une *conſpiration*, comme ſans une aſſez forte ligue & avec des crimes bas, vous n'aurez qu'un *complot*. Cependant il y a quelquefois des *conſpirations* qui, comme celle de divers Seigneurs contre Charles le Simple & ſa Race, tendent aux mêmes fins que les *conjurations*; mais c'eſt alors d'une autre maniere, par d'autres moyens, avec des différences, ſoit du côté des perſonnes, ſoit du côté des entrepriſes. Je dois remarquer que, dans le cours de cet article, nous rapprochons, autant qu'il eſt poſſible, la *conſpiration* de la *conjuration*.

La *conjuration* a pour objet d'opérer un grand changement, une révolution d'Etat ou dans l'Etat, ſoit à l'égard de la perſonne du Souverain légitime, ſoit à l'égard des droits inviolables de l'autorité, ſoit dans les formes propres & caractériſtiques du Gouvernement, ſoit dans les Loix fondamentales & conſtitutives, ſoit dans les droits & les intérêts néceſſaires de la Nation, ſoit dans de grandes inſtitutions tellement liées avec l'Etat que leur deſtruction l'ébranle, le renverſe ou le bouleverſe. Catilina ſe propoſe, dans ſa *conjuration*, de détruire les derniers des Romains & ſa Patrie, s'il ne parvient à l'aſſervir. La *conjuration* de Bédémar

prépare la ruine de la République de Venise. La vie des plus grands personnages, la Royauté, la Religion de l'Etat, tout est menacé dans la *conjuration* d'Amboise. Rienzi veut rétablir, par sa *conjuration*, le Tribunal & l'ancienne liberté de Rome contre la constitution présente de l'Empire. Dans les entreprises, constamment qualifiées de *conjurations*, je retrouve toujours les mêmes caracteres à peu près, ou de semblables rapports.

3°. *Différences tirées des moyens & des autres circonstances de ces associations.* La *cabale* va par des voies obliques & couvertes ; le *complot*, par des voies sourdes & ténébreuses ; la *conspiration*, par des voies profondes & horribles ; la *conjuration*, par des voies ignorées & exécrables.

Il faut donc, dans la *cabale*, de l'art ; dans le *complot*, de l'intrépidité ; dans la *conspiration*, de la prudence ; dans la *conjuration*, de la tête & de l'audace.

La *cabale* est une intrigue à mener ; le *complot*, un coup à frapper, la *conspiration*, un succès à préparer ; la *conjuration*, une grande entreprise à conduire à travers de grands obstacles.

La *cabale* demande ainsi de l'activité, de la suite, de la souplesse, la dextérité à manier les ressorts, le talent de profiter des circonstances. Le *complot* exige l'art d'être impénétrable, le sang-froid, le coup-d'œil, l'exécution soudaine. La *conspiration* réunit le conseil, l'unanimité, la prévoyance, la circonspection la plus scrupuleuse, la convenance & la sagesse des mesures, le don de ne s'étonner de rien & d'être prêt à tout, l'attention à ne laisser échapper aucun signe & subsister aucune trace, le coup-d'œil pour juger & le tour

de main pour saisir l'occasion, l'art d'être encore caché après être découvert. La *conjuration* veut, outre ces soins & ces talens, du génie, de hautes qualités, l'étendue des projets & le concert des opérations, des forces, & de grands moyens, de grandes ressources pour être encore redoutable après le mauvais succès.

L'Histoire du Bas-Empire n'est, pendant long-temps, qu'un tissu de *cabales*, de *complots*, de *conspirations* ; de *cabales* qui ne font qu'agiter un trône chancelant pour en renverser les Césars; de *complots* qui partagent le sort de leurs victimes couronnées entre le fer & le poison ; de *conspirations* précédées, suivies, punies ou vengées par d'autres *conspirations*. On n'y voit point de *conjuration* proprement dite, parce que l'Empire ne tient pas à l'Empereur, & que l'Empereur ne tient qu'à la *cabale* ; que le droit n'a point la force, ou la force le droit ; qu'il suffit d'un *complot* pour la révolution, & que la *conspiration* fait une déposition ou une élection légitime.

Les agens de la *cabale* sont unis d'intention ; mais souvent ils font des manœuvres séparées : il faut à la *cabale* beaucoup de ressorts. Les agens du *complot* non seulement sont unis de dessein, mais même ce n'est qu'une tête, ce n'est qu'un bras : il faut au *complot* unité d'action. Les agens de la *conspiration* sont unis de sentimens & de pensées, il ne faut qu'un esprit & qu'un cœur : il faut à la *conspiration* le concert le plus parfait. Les agens de la *conjuration* sont unis de vœux, d'intérêt & de projet ; & de plus ils sont liés par des *sermens* ou par les engagemens les plus forts, comme aussi par la nécessité de se maintenir les uns les autres

dans

Digitized by Google

dans un danger commun, & pour le succès de leurs opérations différentes, harmonieusement dirigées au même but : il faudroit à la *conjuration* un concours admirable de talens, de *vertus*, de force & de fortune. Corneille réunit divers traits de la *conjuration* dans ce généreux avis de Cornélie.

César, prends garde à toi :
Ta mort est résolue : on la jure, on l'apprête.
. . . .
Mes esclaves en sont ; apprends de leurs indices
L'auteur de l'attentat, & l'ordre & les complices, &c.

La *cabale* imite de loin la *conjuration* : le *complot* imite la *conspiration* de plus près. La *conspiration* & le *complot* n'ont, pour ainsi dire, qu'une explosion ; le secret est leur force : la *cabale* & la *conjuration* ont de la suite, elles se passent enfin du secret. Mais le *complot* est consommé dès qu'il éclate, comme il est évanoui dès qu'il est connu ; au lieu que la *conspiration*, plus compliquée & plus étendue, a plus à faire, & laisse plus à découvrir. Ainsi l'Empereur Léon, pendant qu'il néglige de tirer de Michel tout le secret de sa *conspiration*, est poignardé par les complices de son prisonnier, qui passe du pied du bûcher sur le trône. La *cabale*, quoique connue, & souvent connue parce qu'elle est turbulente, subsiste encore, agit, se replie, se retourne, si elle est déconcertée, mais elle cache toujours ses manœuvres ; tandis que la *conjuration*, portée à un certain degré de consistance & de force, si elle vient à être découverte, accélere l'exécution de ses desseins, leve le masque, agit au grand jour, & poursuit le succès. Il

Digitized by Google

suffisoit à Castruccio Castracani, avec ses grands talens militaires, d'avoir des armées, pour être dès-lors Souverain de sa République.

La *cabale* mene au *complot* ; le *complot* à la *conspiration* ; la *conspiration* à la *conjuration* ; la *conjuration* à la révolte. La *conjuration* commence par la *conspiration* : la *conspiration* forme ou le plan ou le projet de la *conjuration*.

La *cabale* produit la *cabale* ; on oppose l'intrigue à l'intrigue. Le *complot* jette la méfiance ; chacun craint pour soi. La *conspiration* excite l'espionage, l'inquisition, la délation ; tout est suspect. La *conjuration* attire l'oppression & les rigueurs d'un sceptre de fer, si ce n'est les attentats de la tyrannie : on ne croit jamais être en sûreté.

Si vous accordez quelque chose à la *cabale*, bientôt rien ne se fera que par *cabale*. Si vous n'arrêtez de bonne heure les *complots*, vous en serez le promoteur, le complice, & enfin la victime. Si les *conspirations* vous font trembler, ployer, céder, vous deviendrez l'esclave & le jouet de la *conspiration*. Si vous pardonnez la *conjuration* par un esprit de prudence & un sentiment de bonté, que ce soit en déployant le plein pouvoir de punir ; que ce soit comme Louis XII pardonne aux Génois soumis, contrits, prosternés, dans l'attente de la peine, sous le glaive vengeur.

Caducité, Décrépitude.

Caduc & *décrépit*, d'où *caducité* & *décrépitude*, sont des mots latins formés le premier du verbe *cado*, cheoir, décheoir, tomber, tomber

en décadence, en ruine ; le second du verbe *crepo*, faire *cric*, *crac* ; craquer, rompre avec bruit, crever, jetter son dernier éclat ou son dernier soupir. La *caducité* désigne donc la décadence, une ruine prochaine ; & la *décrépitude* annonce la destruction, les derniers effets d'une dissolution graduelle.

Décrépitude se dit proprement de l'homme, & ne peut se dire que des êtres animés. *Caducité* se dit même de certaines choses inanimées : on dit la *caducité* d'un bâtiment, d'une fortune, d'une succession, &c. *Caduc* se prend pour fragile, frêle, qui n'a qu'un temps, qui tire à sa fin, qui n'a point d'effet. Nous disons une santé *caduque*, c'est-à-dire, frêle, chancelante ; & nous ne dirons pas une santé *décrépite*, car la *décrépitude* est une horrible maladie, manifestée dans toute l'habitude du corps *décrépit*.

L'usage emploie proprement ces termes pour distinguer deux âges ou deux périodes de la vieillesse. On lit dans l'ancienne *Encyclopédie*, que la *caducité* est une extrême vieillesse : cette inexactitude a été relevée dans le Dictionnaire de Trévoux. L'Encyclopédiste semble prétendre qu'on ne sçauroit dire *caducité* dans certains cas où l'on se sert à propos de *caduc* : par exemple, on dit qu'*un jeune homme est* caduc, & on ne dira pas qu'*il est dans la* caducité ; cela est vrai, parce que ce mot exprime ordinairement la *caducité de l'âge* : mais on dira très-bien qu'il est *dans un état de caducité* ; parce que cette maniere de parler énonce simplement un état pareil à celui du grand âge.

Il y a une vieillesse *verte*, une vieillesse *caduque*, une vieillesse *décrépite*. La *caducité* est une vieillesse avancée & infirme, qui mene à la *décrépi-*

Digitized by Google

tude : la *décrépitude* eſt une vieilleſſe extrême, &, pour ainſi dire, agoniſante, qui mene à la mort. Les Phyſiologiſtes diſtinguent les deux états par les caracteres ſuivans. Dans le vieillard *caduc*, le corps ſe courbe, l'eſtomac ſe délabre, les rides s'approfondiſſent par l'exténuation, la voix ſe caſſe, la vue baiſſe chaque jour de plus en plus, tous les ſens s'émouſſent, la mémoire devient fautive, toutes les fonctions ſont lentes & pénibles. Tout dépérit dans le vieillard *décrépit*, le corps s'affaiſſe, l'appétit manque abſolument comme la mémoire, la langue balbutie, tous les reſſorts ſont uſés, les ſens ſe perdent, la maigreur eſt effrayante, la circulation du ſang ſe ralentit à l'excès, ainſi que la reſpiration, tout ſe diſſout; le vieillard *caduc* acheve de vivre, & le vieillard *décrépit* acheve de mourir.

O vous qui conſumez vos années dans quelques jours de plaiſir! voyez, conſidérez la *caducité* qui franchit déjà le vaſte intervalle mis par la Nature entre elle & la jeuneſſe; bientôt vous ne vivrez que pour être puni d'avoir vécu. O vous qui déſirez avec tant d'ardeur de remplir la plus longue carriere de la vie! jettez, arrêtez vos regards ſur la miſere épouvantable de la *décrépitude*, vous préférerez la mort.

On dit que les vieillards ſont plus attachés à la vie que les jeunes gens; j'ai peine à le croire : non, ce n'eſt pas à la vie, c'eſt à la ſanté qu'ils tiennent davantage, ſi nous mettons à part pluſieurs conſidérations morales. Le vieillard *caduc*, ainſi qu'un malade, ne ſonge qu'à la ſanté qu'il perd, qu'il perd tous les jours, qu'il perd ſans eſpérance, & avec laquelle il perd tout. Quant au vieillard *décrépit*, s'il ſent, il ne ſent guere que la douleur;

& s'attache-t-on à sa douleur ? Quel est le malade qui, certain de sa mort, consentiroit à prolonger long-temps & sans espoir, sa vie par un continuel accroissement de souffrances ?

Heureusement, dans la *caducité*, on se flatte encore : heureusement, dans la *décrépitude*, on ne sent pas tout son mal.

Le fameux Vénitien Cornaro, né avec un tempérament très-foible, éprouva les accidens de la *caducité* à l'âge de quarante ans ; mais, par un régime frugal, fixé à douze onces de nourriture solide & à quatre onces de boisson, non seulement il éloigna la *décrépitude*, mais il arrêta la *caducité*, mais il poussa loin la vieillesse, jouit jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans d'une santé inaltérable, & vécut plus de cent ans.

Calculer, *Supputer*, *Compter*.

CELTE *calx*, grec *khalix*, pierre très-dure ; lat. *calculus*, calcul, petite pierre. Les Grecs donnoient leurs suffrages, & les premiers Romains comptoient avec de petits cailloux : de là *calcul* & *calculer*.

Supputer & *compter* ou *computer* viennent du celte *pud*, *pod*, *pot*, estimer, nombrer, combiner. *Cum*, *com*, marque l'assemblage, l'accumulation, ce qui fait le *compte* : *sub* ou *sup* marque les bases, les données, ce sur quoi, d'après quoi, on *compte* ; ce qui donne les élémens de la *supputation*.

Le *calcul* est proprement le moyen de procéder à un résultat : la *supputation*, l'application du

Digitized by Google

moyen aux choſes dont on cherche le réſultat : le *compte*, l'état des articles à ſupputer, ou le réſultat même du calcul.

Calculer, c'eſt faire des opérations arithmétiques ou des applications particulieres de la ſcience des nombres pour parvenir à une connoiſſance, à une preuve, à une démonſtration. *Supputer*, c'eſt aſſembler, combiner, additionner des nombres donnés pour en connoître le réſultat ou le total. *Compter*, c'eſt faire des dénombremens, des énumérations, ou des ſupputations, des calculs, ou des états, des mémoires, &c. pour connoître une quantité ; terme vague & générique.

Vous *comptez* dès que vous nombrez ; un enfant *compte* d'abord ſur ſes doigts, *un*, *deux*, *trois* : il ne *ſuppute* pas encore tant qu'il ne peut pas dire, *un & deux ſont trois*, *un & trois ſont quatre*, &c. ; à plus forte raiſon, il eſt loin de *calculer* par des diviſions, des multiplications, des ſouſtractions.

De ce que les Romains *comptoient* avec des cailloux, il n'eſt pas permis de conclure qu'ils n'avoient pas la connoiſſance du calcul proprement dit. Parce qu'à chaque nouveau conſulat, ils enfonçoient un clou dans un mur du Capitole, vous n'avez pas raiſon de prétendre qu'ils ont été, quatre ou cinq ſiecles, hors d'état de *ſupputer* les temps pour faire un calendrier : ils avoient dès-lors une foule d'inſtitutions ſociales *calculées*.

Quoi qu'en diſent des Voyageurs dignes de foi, mais qui ſans doute n'ont pas aſſez obſervé, je ne crois pas qu'il y ait, dans l'Amérique méridionale, des peuples qui ne ſçachent *compter* que juſqu'à trois ; car ils ont dix doigts comme les autres, & leurs relations néceſſaires de famille, d'aſſociation,

Digitized by Google

de trafic, exigent abſolument qu'ils diſtinguent cinq ou ſix enfans de trois ou deux, comme huit ou neuf pieces de gibier de deux ou trois. S'il eſt vrai qu'ils n'ayent que trois noms de nombre, comme nous n'avons que dix chiffres ou dix ſignes, ils peuvent évidemment recommencer à *compter* après trois, comme nous recommençons nos chiffres après dix. Ils peuvent *ſupputer* en diſant, *un* & *un*, qui font *deux*, *un* & *deux*, qui font *trois*; deux fois deux, trois fois trois ou trois unités de trois, deux ou trois fois deux, ou trois ternes de trois ou de deux; comme en doublant le 2, nous faiſons 22; le 3, 33, & ainſi juſqu'aux *calculs* les plus compliqués & les plus longs. L'Arithmétique binaire de Léibnitz n'emploie que deux ſignes, 1 & 0, pour marquer tous les nombres: ils calculeront de même, ces peuples, avec ces trois ſignes; car il ne leur ſera pas plus difficile de diviſer trois en unités que de le former avec des unités, ainſi que de ſouſtraire un de deux, comme d'y ajouter un. Les Hébreux entendoient quelquefois par une ſemaine ſept ans; ces peuples entendront ainſi par terne de jours trois lunes. Le nom de *trois* a ſervi, chez diverſes Nations, à déſigner la multitude, la grandeur, la hauteur: ainſi, dans notre Langue, *ter* ou *trois* converti en *très*, détermine le plus haut degré de comparaiſon, comme ſi nous ne voyions plus rien au deſſus de *trois*, & que nous ne comptaſſions pas au delà.

Le *calcul* eſt ſçavant, il y a des méthodes ſçavantes de *calcul*. Le *calcul* eſt une ſcience: l'Aſtronome *calcule* le retour des cometes; le Géometre *calcule* l'infini: on dit *calculs aſtronomiques*, *algébriques*, &c.; *calcul intégral*, *différenciel*, &c.

Digitized by Google

Le *compte* eſt ſur-tout économique, je veux dire relatif aux affaires d'intérêt, d'adminiſtration, de commerce, de finance : on *compte* la recette & la dépenſe ; le Seigneur *compte* ou ne *compte* pas avec ſon Intendant. On dit les *comptes* d'un Marchand, d'un Régiſſeur, d'un Caiſſier. La *ſupputation* entre dans les *calculs* & les *comptes* ; c'eſt une opération déterminée & bornée de *calcul*. C'eſt pourquoi un Chronologiſte *ſuppute* les temps, en partant des termes connus pour arriver à un terme incertain : de même l'Aſtronome *ſuppute* ſur des tables pour fixer le temps, le moment du retour d'un phénomene. On fait des *ſupputations* de temps, de dépenſes, pour en avoir le réſultat.

La vraie ſcience du Gouvernement *calcule* rigoureuſement l'impôt ſelon les loix phyſiques, évidentes & inviolables de la reproduction des richeſſes. A quoi ſert (ſi ce n'eſt à induire à des erreurs funeſtes) cette arithmétique politique qui ne *ſuppute* que ſur des données ou des regles précaires, vagues, fautives, dangereuſes, telle que celle de la proportion entre les naiſſances & la population des Etats ; proportion qui, ſelon des eſtimations différentes, varie à peu près depuis dix-huit juſqu'à quarante, & vous laiſſe le choix de peupler un pays de dix-huit à quarante millions d'habitans, avec un million de naiſſances ? Les Ordonnances anciennes, & notamment celle de 1557, ſur le fait des finances, prouvent que, dans un temps où le nombre des comptables étoit à ceux d'aujourd'hui comme 1 à 50, les Commis ſçavoient fort bien, malgré la rigueur des Réglemens, s'épargner le ſoin de *compter* de leurs recettes & de

leurs gestions, & laisser leurs comptes à rendre à leur postérité.

Tout homme a nécessairement à *compter* ; il faut donc que tout homme, jusqu'au dernier Plébéien, sçache *calculer* jusqu'à un certain point. Celui qui sçait *calculer* en finance, se garde bien de *supputer* arithmétiquement le produit de l'impôt, selon la mesure de l'imposition : il sçait que deux & deux ne font pas quatre, pas trois, & peut-être pas un. Il ne suffit pas, dans la vie, de *calculer*, il faut *compter* avec soi.

M. de Buffon, dans son Arithmétique morale, a *calculé* des tables pour nous guider dans diverses conjonctures où nous n'avons que le sombre flambeau de la probabilité pour nous éclairer : ces tables sont des *comptes* faits d'une utilité singuliere pour l'économie de la vie humaine. D'après elles, vous n'avez plus qu'à *supputer* combien vous coûte nécessairement le jeu le plus égal, combien vous avez perdu d'avance à la loterie la plus favorable, combien vos espérances vous en imposent, votre cupidité vous abuse, vos coutumes vous nuisent, &c. & cela sans géométrie & sans algebre.

Dans le *calcul*, la bonté du résultat dépend de la bonté de la méthode, & de la justesse de l'application. Dans les *supputations*, la bonté du résultat dépend de la vérité ou de la certitude des données & de la justesse du *calcul*. Dans les *comptes* économiques, la bonté du résultat dépend de la justesse du *calcul*, de la fidélité des articles, & souvent de l'observation de certaines formes.

Les Banians, Marchands de l'Inde, font en un instant, sur l'ongle du pouce, des *calculs* prodigieux, sans doute à la maniere de l'algebre, par

Digitized by Google

des ſignes que le Calculateur fait valoir ce qu'il veut, comme un Prince, pour me ſervir d'une comparaiſon de Polybe, fait valoir un Courtiſan ce qu'il veut, un talent ou une obole. La chronologie des Septante, ſuivie par l'Egliſe pendant ſept ou huit ſiecles, laiſſe encore aſſez d'incertitude dans ſes données, pour que les *ſupputations* de divers Sçavans conduiſent à vingt différens réſultats ; & la chronologie du texte hébreu, d'abord abrégée par les Juifs pour reculer la venue du Meſſie, ſouffre plus de quarante *ſupputations* différentes, infiniment difficiles à concilier avec l'Hiſtoire profane, & ſur-tout avec celle de la Chine. Les *comptes*, le mieux *calculés* & juſtifiés, n'ont pourtant pas une validité légale, s'ils ne rempliſſent pas d'autres conditions preſcrites, comme, par exemple, d'être conçus en livres, ſous & deniers, uſage reçu depuis pluſieurs ſiecles, ſeul approuvé par Philippe VI, abrogé en 1557, rétabli en 1602 par Henri IV, & reſtreint en 1667 aux livres, ſous & deniers tournois.

* *Supputer* ne ſe dit guere qu'au propre. On dit quelquefois *calculer* pour combiner, raiſonner, réduire à la force du *calcul*, &c. *Compter* ſignifie encore, ſuivant la valeur de la racine *put*, faire état, croire, ſe propoſer, eſtimer, réputer, ainſi que faire fond.

Carnacier, Carnivore.

QUALIFICATIONS génériques des animaux qui ſe nourriſſent de *chair*. La double terminaiſon du

Digitized by Google

premier exprime, par la syllabe *er*, la capacité d'opérer, ou l'action même, & par *ac* la fixité, la ténacité, la constance, l'*acharnement*. La derniere partie du second exprime l'acte ou l'action de manger, du celte ou plutôt du mot primitif *vor*, *bor*, manger.

Ainsi, par sa valeur étymologique, *carnivore* signifie qui mange de la chair ; & *carnacier* qui en fait sa nourriture. Le premier énonce le fait, la coutume ; & le second indique l'appétit naturel, l'habitude constante.

Les Naturalistes, lorsqu'ils mettent ces deux mots en opposition, observent que *carnacier* se dit proprement de *l'animal que la nécessité de nature force à se nourrir de chair, & qui ne peut vivre d'autre chose* ; tandis que *l'animal* carnivore *se nourrit bien de chair, mais il n'est pas réduit à cet unique aliment* ; il vit aussi des productions de la terre.

Le tigre, le lion, le loup sont donc proprement des animaux *carnaciers*. L'homme, le chien, le chat sont des animaux *carnivores*.

Le *carnage* est la destination naturelle de l'animal *carnacier* : la chasse est une occupation naturelle de l'animal *carnivore*.

Les animaux *carnaciers*, avec un naturel farouche & un instinct sanguinaire, sont armés de griffes aigues & de dents tranchantes, instrumens de meurtre. Les animaux *carnivores*, avec des armes moins terribles & une âpreté moins ardente, participent & à la férocité des premiers, & à la bénignité des frugivores.

Cependant les Naturalistes eux-mêmes ap-

pliquent ſouvent l'épithete de *carnaciers* aux animaux qui ne ſont rigoureuſement que *carnivores*, à l'homme ſur-tout. Auſſi dans leur ſtyle même, comme dans le ſtyle ordinaire, l'animal *carnacier* eſt celui que ſon naturel oblige à vivre de chair, qui en fait ſa nourriture du moins capitale, qui la recherche, la préfere, en mange habituellement & beaucoup : le *carnivore* l'aime, en mange, s'en nourrit même, mais non avec le même appétit, la même avidité, le même beſoin, la même férocité. La chair eſt une nourriture de *carnivore*, & la nourriture propre du *carnacier*. Ce que la Nature inſpire, permet, ſouffre dans l'un, elle le veut impérieuſement dans l'autre ; où elle porte le premier, elle emporte le ſecond.

Dans les eſpeces *carnivores*, nous appellons *carnacier* l'individu qui aime beaucoup mieux la chair & en mange beaucoup plus que les autres. L'homme eſt de tous les animaux purement *carnivores* le plus *carnacier*.

La civette eſt naturellement *carnaciere* ; mais le beſoin la rend frugivore : lorſque les petits animaux, oiſeaux, volailles, lui manquent, elle vit de fruits & de racines. Le cochon eſt naturellement frugivore ; mais l'occaſion le rend quelquefois *carnivore* : il aime le ſang, la chair fraîche ; il mange quelquefois des enfans, ſes petits même.

Eſt-il à craindre que ces hommes qui, par leur appétit immodéré pour la viande, ſe font appeller *carnaciers*, ceux ſur-tout qui aiment particuliérement la viande peu cuite, ſoient d'un caractere féroce ? Pythagore avoit-il raiſon de travailler à détruire, dans ſes diſciples, juſqu'au goût *carnivore*, en réduiſant leur nourriture à des légumes

Digitized by Google

& des fruits ? Voyez dans les animaux les rapports les plus marqués entre leur nourriture & leur caractere.

✿ *Carnacier* est le mot propre & vulgaire de la Langue : *carnivore* est un mot sçavant, emprunté des Latins, pour distinguer les différentes classes d'animaux par leur nourriture. Vous dites *carnacier*, pour qualifier purement & simplement un tel animal ; vous dites un animal *carnivore*, pour l'opposer au *frugivore*.

J'ai écrit *carnacier* par *ac*, comme on l'a fait jusqu'à nous, au lieu de *carnacier* par *ass*, comme on le fait aujourd'hui communément, pour me rapprocher de l'étymologie, faciliter l'intelligence du mot, & me conformer à l'analogie. Le mot *ac*, *ag*, en latin *ax*, propre à exprimer la stabilité, l'habitude, la constance, la passion, l'acharnement, la force, est ordinairement conservé dans notre Langue. Ainsi nous disons *tenace*, *contumace*, *efficace*, *vivace*, &c.

Au Cas, en Cas.

» Ces deux locutions, dit M. Beauzée, annoncent » également une séparation d'événemens. Elles different en ce que la premiere est d'usage, lorsque » l'événement supposé s'exprime en une proposition incidente amenée par un *que* ; & la seconde, » lorsque l'événement supposé s'exprime par un » nom avec la préposition *de*.

» *Au cas* qu'on objecte, contre le systême de » Copernic, le passage où Josué commande au

» Soleil de s'arrêter, on doit répondre que l'Ecri-
» ture voulant faire des adorateurs & non des Phi-
» losophes, & s'adressant aux simples autant & plus
» qu'aux Sçavans & aux Sages de la Terre, elle a
» dû employer le langage commun, & s'exprimer
» d'après les préjugés reçus, dès qu'ils ne contre-
» disoient pas les vérités salutaires; & *en cas* de
» réplique, on peut ajouter qu'en supposant le prin-
» cipe du mouvement de tout le tourbillon solaire
» dans le Soleil même, Josué a pu en rigueur com-
» mander au Soleil de s'arrêter; parce que cela
» devoit suffire pour suspendre le mouvement cir-
» culaire de la Terre, de la Lune & de tout le
» reste.

» On se permet quelquefois de dire *en cas que*;
» le P. Bouhours (*Rem. Nouv. t.* 1,) décide que
» l'on peut dire indifféremment *au cas qu'il meure*,
» & *en cas qu'il meure*; & le Dictionnaire de l'A-
» cadémie semble autoriser cette décision. Cepen-
» dant elle contredit deux principes également cer-
» tains. Le premier, auquel cet Ouvrage-ci doit
» naissance, c'est qu'il n'y a point de synonymes
» parfaits, comme le seroient les deux locutions
» dont il s'agit. Le second, c'est que tout *que*,
» qui exige un antécédent, le suppose déterminé
» individuellement. Selon ce principe, on doit dire
» *au cas que*, c'est-à-dire *au cas*, *auquel cas*;
» mais on ne doit point dire *en cas que*, parce
» qu'alors le mot *cas* est mis sans article qui le dé-
» termine «.

Tâchons d'assigner, d'une maniere sensible & nette, la valeur propre de chacune de ces locutions.

Au cas, pour *à ce cas*, signifie *tel cas*, *ce cas-ci* arrivant: la condition est spécificative; & l'évène-

ment est plus positif. *En cas* signifie *en un cas*, *en certain cas* : la condition est purement indicative d'un genre de *cas*, & l'événement est moins particularisé & plus incertain.

En cas suppose divers genres de *cas* possibles : *au cas* fait abstraction de tout autre *cas* que le *cas* présent. Ainsi, lorsqu'il peut arriver plusieurs *cas* différens, lorsque vous avez diverses alternatives à considérer, vous direz *en cas* : & tout au contraire, vous direz *au cas* lorsque vous n'aurez qu'un événement en vue.

Deux personnes se font une donation mutuelle *en cas de mort ; en cas* désigne la mort de l'un ou de l'autre. Une personne fait une donation à une autre, *au cas* qu'elle décede avant celle-ci ; il ne s'agit là que d'un tel *cas*.

Vous dites en *cas de malheur*, *en cas d'accident* : il est clair que cette locution vague embrasse toute sorte d'accidens ou de malheurs. Mais s'il faut particulariser tel malheur, tel accident, vous direz *au cas* que telle chose arrive.

Au cas n'étant relatif qu'à un tel événement, l'incertitude est si la chose sera ou ne sera pas dans les circonstances données. *En cas* supposant la possibilité de divers genres d'événemens, l'incertitude est s'il arrivera une chose ou une autre.

En cas désignera plutôt un événement plus contingent ou plus éloigné ; *au cas* un événement plus prochain, & dans l'ordre présent des choses. Ainsi vous dites *au cas* qu'il vienne ou qu'il se porte bien ; & non qu'il vînt ou qu'il se portât bien ; car alors vous diriez *au cas*. Je veux une chose *au cas* qu'on la veuille ; je la voudrois *en cas* qu'on la voulût.

Digitized by Google

En cas que se dit par ellipse, au lieu de dire *en un cas, celui que.*

Casser, Rompre, Briser.

METTRE de force un corps solide en divers morceaux ou pieces. L'action de *casser* détruit la continuité d'un corps, de maniere que deux ou plusieurs de ses parties ne sont plus *adhérentes* les unes aux autres. L'action de *rompre* détruit la *connexion* de certaines parties, de maniere qu'elles ne sont plus *liées* les unes aux autres. L'action de *briser* détruit la *masse* & la forme du corps, de maniere que les différentes parties tombent toutes en pieces, en morceaux, en poussiere.

Ainsi, à la rigueur, on ne *casse* que les corps dont les parties, au lieu de s'entrelacer & de se maintenir les unes les autres, ne sont qu'*adhérentes* ou comme collées les unes contre les autres par une sorte de ciment, & sont si roides & si dépourvues d'élasticité, qu'elles se quittent ou se séparent les unes des autres plutôt que de ployer ou de se relâcher. On *casse* le verre, la glace, la porcelaine, la faïence, le marbre, & autres corps fragiles; mais on ne les *rompt* pas.

On *rompt* les corps dont les parties s'entrelacent, s'engrenent, s'enchaînent les unes les autres, si bien que, pour en séparer les parties susceptibles de plus ou moins de tension & de relâchement, il faut, pour ainsi dire, les arracher les unes aux autres, en déchirant les liens qui les retiennent ensemble. On *rompt* le pain, l'hostie, un bâton, des nœuds, des fers, & autres corps plians; on ne les

les *casse* point ; ou si l'on en *casse* quelques-uns, c'est dans des cas particuliers que nous expliquerons bientôt. En général, on *rompt* ce qui lie & ce qui plie.

On *brise* toute sorte de corps solides, dès qu'on les met en pieces par une action violente. Ainsi on *brise* une glace, comme on *brise* ses liens : on *brise* une glace qu'on *casse* en mille morceaux ; on *brise* les liens que l'on *rompt* de maniere qu'il n'en reste pas la moindre attache.

Mais, dans l'application de ces mots, on a surtout égard à la maniere d'opérer qu'ils désignent. Le choc *casse* ; les efforts pour ployer *rompent* ; les coups violens ou redoublés *brisent*.

On *casse* en frappant, en choquant, en heurtant : le pot de fer *casse* le pot de terre qu'il rencontre : un peu de plomb, comme dit Voiture au Prince de Condé, *casse* la plus importante tête du monde. Vous *cassez* une jatte que vous laissez tomber : en frappant fortement sur une table, vous la *cassez*. Un homme emporté *casse* sa canne des coups qu'il donne à un pauvre patient.

On *rompt* en faisant céder, fléchir, enfoncer, ployer sous le poids, la charge, l'effort, plus que la chose ne le comporte. En rapprochant à force les deux bouts d'un bâton, vous le *romprez* à la fin. Vous *romprez* de même le pain, lorsqu'en appuyant fortement d'un côté, vous le détacherez de l'autre. Si l'on abandonne son corps sur un roseau, il *rompra* : un fleuve *rompt* sa digue en l'enfonçant : les arbres *rompent* de la surcharge des fruits qui font ployer leurs branches. On *rompt* une lance sur une forte cuirasse. C'est sur ce rapport qu'est fondé le proverbe, *Il vaut mieux ployer ou plier que rompre.*

Digitized by Google

Un essieu *casse* & se *rompt* : il *casse*, lorsque trop rigide pour ployer, une secousse, un cahot violent le fait éclater & fendre comme un verre (le fer aigre est *cassant*) : il se *rompt*, lorsqu'après avoir fléchi sous la surcharge autant qu'il se pouvoit, il faut que ses parties foibles & souffrantes se séparent. Un fil, une corde, un nœud, une soupente *cassent* plutôt qu'elles ne *rompent*, quoique très-flexibles; par la raison que, loin de manquer parce qu'on les aura trop ployés, ils sont devenus, à force d'être trop tendus, si foibles & si semblables à des corps fragiles, qu'ils *cassent*, comme eux, au moindre choc, à la premiere secousse. On *rompt* un criminel à qui l'on *casse* les os; on ne diroit pas *casser* un criminel, parce que ce mot appliqué aux personnes & au corps humain, se prend dans des acceptions très-éloignées de celle-là, & que l'action de *casser* ne tombe pas sur toute l'habitude du corps, tandis que ce supplice *rompt* en effet l'enchaînement des parties. Enfin *rompre* n'a quelquefois d'autre idée que celle de *ployer* ou *plier* : ainsi l'on dit figurément *rompre* l'humeur, la volonté de quelqu'un; un homme exercé, habitué, plié aux affaires, est *rompu* aux affaires; on assouplit un cheval qu'on *rompt*.

On *brise* en frappant de grands coups ou coup sur coup, en écrasant, en divisant d'une maniere violente jusqu'à la destruction. Un navire jetté sur un rocher par un vent impétueux, se *brise*. Un pilon *brise* les émaux. La meule *brise* le grain & le broye. On *brise* du chanvre, de la paille, avec un *brisoir*.

L'action de *casser* a l'effet ultérieur de rendre la chose *cassée* vaine, inutile, impuissante, ou du

moins insuffisante pour le service qu'on en tiroit ou l'effet qu'elle produisoit. Un pot *cassé* ne sert plus ou sert mal. Celui qui *casse* les verres les paye, parce qu'ils ne sont plus d'aucun usage. C'est cet effet particulier que l'on considere, lorsqu'on dit au figuré, *casser un Arrêt*, *casser un Officier*, acte ou coup d'autorité qui rend l'Arrêt nul & sans effet, ou qui met l'Officier hors de service & sans emploi. De même un homme est *cassé*, lorsque son corps ne peut plus bien remplir ses anciennes fonctions. On se *casse la tête* à chercher inutilement une vérité, une explication, une pensée. On se *casse le nez*, lorsqu'on ne vient pas à bout de ses projets. Un homme qui tombe dans un état d'impuissance, se *casse le cou*. Tel est le sens du latin *quassus*. Plaute dit *quassa olla*, pot cassé & inutile : on dit *incassùm*, en vain : *quassus* tient à une famille très-nombreuse, dérivée de l'oriental *quatz*, qui désigne l'action d'ébranler, le choc qui *casse*, le bruit que fait la chose en *cassant*. Tous ces divers rapports se retrouvent parfaitement dans les objets *casuels* & usuels qui ne forment pas des masses considérables. On *casse* des meubles, des instrumens, des outils, des choses de service : nouvelle différence à remarquer.

Cette idée n'est point dans le mot *rompre*. On *rompt* un gâteau pour le manger ; on *rompt* ses fers pour reprendre sa liberté ; on *rompt* le fil de l'eau pour ne pas être entraîné ; on *rompt* un coup pour l'éviter : il est alors utile de *rompre*. L'action de *rompre* a pour effet ultérieur d'empêcher la suite, la continuation, l'enchaînement, la durée des choses, soit en les faisant tout-à-fait cesser, soit par une simple interruption. Au figuré, on *rompt* des

Digitized by Google

traités, des alliances, des engagemens, tout ce qui *lie*, de maniere qu'on se délie, & qu'on n'est plus ou qu'on ne veut plus être obligé : c'est une infraction coupable. Un mariage est *rompu*, lorsque les négociations n'aboutissent pas à l'exécution. On *rompt* une trame de maniere que le tissu ne peut plus se former. On *rompt* l'assemblée qu'on discontinue, l'armée que l'on congédie, le sommeil qu'on coupe. On *rompt* des desseins dont on arrête la suite. On *rompt* la clôture. La prison, le jeûne sont *rompus*, lorsqu'on échappe aux liens, aux devoirs qui sont imposés jusqu'à un certain temps. Les chemins, les passages sont *rompus*, lorsqu'ils sont *interrompus*, impraticables d'un intervalle à l'autre. On *rompt* sa table, son train, lorsqu'on cesse d'en tenir. Dans toutes ces manieres de parler usitées, le mot *rompre* désigne un enchaînement, une suite, une durée de choses. Remarquez encore qu'on dira *rompre* & non *casser*, quand il s'agira d'une grande masse. On *rompt* un pont, & de quelque matiere qu'il puisse être, on ne le *casse* pas; comme on *casse* un œuf, & on ne le *rompt* pas. *Rompre*, lat. *rumpere*, vient de la racine *rup*, *rop*, en celte *rog*, qui présente seulement l'idée vague de faire d'un tout ou d'un tissu divers corps ou pieces.

Briser s'arrête à l'idée physique de réduire en pieces, morceaux, *brins*, *débris*, sans aucun autre rapport particulier ou physique ou moral. La colere fait *briser* une chose précieuse : l'industrie *brise* les grains, pour en tirer la farine & en faire du pain. Ce mot n'a donc pas de caractere moral ou d'effet ultérieur désigné : aussi n'a-t-il guere, au figuré, d'emploi décidé que dans quelques phrases : *bri-*

Digitized by Google

sons-là ; ce qui marque fort bien qu'on ne veut plus absolument entendre parler d'une chose. On est *brisé*, quand on est si fatigué qu'on est dans l'impuissance de se remuer, comme si l'on avoit le corps *brisé*. Le participe *brisé* s'applique à divers ouvrages de bois & de fer, à cause qu'ils sont composés de diverses parties, qui, au lieu d'être fixes & inflexibles, se plient, s'alongent, se raccourcissent à volonté. C'est aussi un mot de blason, qui sert à désigner une séparation formée par une nouvelle piece. Ce mot vient du celte *bru*, *brix*, transporté dans presque toutes les Langues de l'Europe, & désignant l'action de réduire en poudre, à rien, en petits brins. Il annonce donc la destruction, la ruine, l'extrême division, l'anéantissement.

Il est bien difficile de démêler & de retracer fidélement les nuances distinctives de deux mots, lorsqu'elles ne sont pas assez marquées dans l'expression de leurs racines, & qu'elles sont effacées ou très-obscurcies par l'habitude commune de les employer indistinctement & de les confondre, ainsi qu'il arrive souvent à deux de ces verbes, *casser* & *rompre*. Nous citerions beaucoup de phrases reçues où l'on dit également l'un & l'autre. L'usage de telle Province est de dire *rompre* dans une foule de cas, où nous disons toujours *casser*, & *vice versâ*. Il faut alors s'attacher principalement aux locutions consacrées, aux applications figurées, aux phrases proverbiales où l'un de ces mots exclut l'autre, comme de son domaine propre où il exerce toute sa force & déploie toute sa puissance. Il faut, en analysant ces locutions, en les traduisant en d'autres termes, découvrir l'énergie particuliere que le mot préféré leur donne, & qui nous donne la raison de

Digitized by Google

la préférence ou de la possession exclusive dont il jouit. Cette méthode pénible m'a bien servi dans le présent article, comme dans plusieurs autres. Si je n'ai rien dit que chacun n'eût pu saisir de soi-même, j'aurois bien voulu que quelqu'un m'eût épargné la peine de le développer.

Caution, *Garant*, *Répondant*.

Les mots latins *cavere*, *cautus*, *cautio*, *cautela*, expriment l'idée de prendre garde, de se précautionner. *Cautela* est un terme de Droit. La *caution* est l'assurance, la sûreté que l'homme avisé, *cautus*, exige; & par métonymie, la personne même qui s'engage pour cette assurance. *Garant* est le celte ou tudesque, *war*[illegible], de *war*, *garder*; mot conservé dans l'anglois, l'allemand & autres Langues du Nord. *Garant*, celui qui se charge de *garder*, de maintenir, d'assurer l'exécution d'un acte. *Répondant*, de *spondere*, promettre, en grec σπονδὴ, libation; parce qu'après les libations, on prenoit les Dieux à témoin de sa promesse. L'initiale *re* marque le double engagement de celui qui s'oblige & de celui qui répond.

Le premier énonce l'effet de la prévoyance & de la prudence : le second marque l'autorité, la force, l'obligation : le troisieme a trait à la bonne volonté, à la promesse libre, à l'engagement volontaire, solennel dans son origine, & peut-être seulement verbal. Le premier oblige envers, avec & pour autrui; le second envers & contre ; le troisieme envers & pour.

La *caution* s'oblige envers celui à qui elle *cau-*

Digitized by Google

tionne, à satisfaire à un engagement, ou à indemniser des malversations de celui qu'elle cautionne, si celui-ci manque de foi ou de fidélité. Le *garant* s'oblige envers celui à qui il *garantit* la chose vendue, cédée, transportée, à l'en faire, à ses risques & périls, jouir contre ceux qui le troubleroient dans sa possession, ou à l'indemniser. Le *répondant* s'oblige envers celui à qui il *répond*, à réparer les torts, ou à l'indemniser des pertes qu'il pourroit essuyer de la part de celui dont il *répond*.

Les Associés d'une Compagnie sont *cautions* les uns des autres. Les Rois sont les *garans* nécessaires des propriétés de leurs Sujets. Les peres & meres sont les *répondans* naturels de leurs enfans mineurs & non émancipés.

L'époque où les *cautions* se sont le plus multipliées, fixe celle où le commerce est devenu plus considérable, plus entreprenant, plus hasardeux, où la mauvaise foi a été plus commune, où les fortunes ont été moins assurées. Morel (ou Borel), Comte de Barcelone, menace Hugues Capet de jurer foi & hommage aux Sarasins, s'il ne remplit pas envers lui les devoirs de *garant*. Les Loix Chinoises ont supposé & maintenu l'esprit de famille, en traitant & obligeant, dans mille cas, les personnes du même sang comme *répondans* naturels les uns des autres, & comme si elles n'avoient qu'une volonté commune qui fît cause commune.

La *caution* s'engage pour des intérêts ou sous des peines pécuniaires; le *garant* pour des possessions; le *répondant* pour des dommages. Le premier s'engage à payer, le second à poursuivre, le troisieme à dédommager. Celui-là engage sa for-

Digitized by Google

tune & ſa perſonne ; celui-ci, ſes ſoins & ſes facultés ; le dernier, ſa foi & ſes biens.

La *caution* donne un ſecond débiteur ; le *garant*, un défenſeur ; le *répondant*, un recours. Le premier prend la même charge que ſon *cautionné*, il le repréſente : le ſecond prend fait & cauſe pour l'acquéreur, il ſe fait fort contre tout oppoſant : le dernier prend ſur lui la peine ou le dommage pécuniaire de ſon client, il ſupplée à ſon impuiſſance.

On demande une *caution* à celui qui ne paroît pas ſolvable ou aſſez ſûr ; un *garant* ou la *garantie* à celui qui n'offre pas aſſez de ſûretés ; un *répondant* à celui qui par lui-même n'inſpire pas la confiance.

La confiance, à l'égard de la *caution*, eſt fondée ſur ſa richeſſe ; la confiance, à l'égard du *garant*, ſur ſa fidélité & ſes forces ; la confiance, à l'égard du *répondant*, ſur ſa probité & ſes moyens.

Budée remarque que, de ſon temps, le mot latin, *præs*, correſpondant à *caution*, étoit particuliérement affecté aux *cautions* opulentes qui s'engageoient envers l'Etat pour les Receveurs des deniers publics. Nous voyons, dans le moyen âge & les temps précédens, les Barons & les Chevaliers jurer, avec les Rois, l'obſervation des Traités comme parties *garantes*, quelquefois même s'obliger à prendre les armes contre leur propre Souverain, s'il manquoit à ſa parole, comme dans le Traité de Philippe Auguſte avec Jean, Roi d'Angleterre, en [illegible]00. Il y a pluſieurs Ordonnances qui défendent aux Bourgeois de prendre des Domeſtiques qui n'auroient pas des *répondans par écrit* ; réglement fort inutile, & pour ceux qui veillent eux-

Digitized by Google

mêmes à leurs affaires, & pour ceux qui n'y veillent pas, & inexécutable sur-tout dans les temps où l'on multiplie sans mesure le nombre des valets, où on les prend à la toise, où on ne connoît pas son propre voisin.

La *caution* est en matiere civile ; le *garant*, en matiere civile ou politique ; le *répondant*, en matiere de police.

La *caution* l'est gratuitement ou par intérêt : on *cautionne* gratuitement & généreusement son ami ; on *cautionne* un Entrepreneur pour un intérêt commun. Le *garant* l'est forcément ou volontairement, de droit ou de fait : un Vendeur est de droit *garant* de ses faits, de ses promesses, du pouvoir & de la liberté qu'il prétend avoir de disposer d'une chose : une Puissance se rend volontairement, & de fait, *garante* des engagemens que d'autres Puissances prennent entre elles dans un Traité : les Traités dans lesquels la *garantie* des Etats d'un Tiers est expressément stipulée, n'ont commencé à être communs qu'au seizieme siecle. Le *répondant* l'est volontairement & sans intérêt : un Patron *répond* pour son Client, dans la vûe de l'obliger, de lui assurer une place. On ne seroit pas proprement *répondant*, si l'on étoit obligé, par les Loix, de répondre ; on seroit *responsable*, comme le Maître l'est dans certaines choses, pour ses Domestiques, comme un Trésorier l'est pour son Caissier, &c.

La *caution* bourgeoise est regardée comme la meilleure ; on dit même *caution bourgeoise* pour bonne *caution*, sans doute à cause des priviléges & des ressources que des conditions supérieures auront pour ne pas payer ou pour n'être pas contraintes de la même maniere que le Bourgeois de payer.

Digitized by Google

La *garantie* d'une Puissance a autant de valeur que cette Puissance a de bonne foi, de force, & d'intérêt à l'observer. Enfin les bons *répondans* que les domestiques proposent, ne répondent effectivement de rien, sinon qu'ils les connoissent pour des serviteurs fideles.

❊ Hors des matieres de Droit & de Justice, dans le discours ordinaire, & dans des sens plus vagues, on se sert des mots de *caution* & de *garant*, très-peu de celui de *répondant*. Leur emploi est plus ou moins convenable, selon qu'on a plus ou moins égard aux différences que nous venons de remarquer.

On est *caution* d'une personne; on est *garant* d'un fait; on *répond* d'un événement. Un homme accoutumé à mentir, à tromper, est sujet à *caution*, il a besoin d'une *caution*. Un fait extraordinaire, peu vraisemblable, demande des *garans*, les *garans* les plus dignes de foi. Il faut avoir des motifs très-puissans pour *répondre* d'un événement futur, casuel, incertain.

Nous sommes *cautions* de la probité, de la fidélité, de la sincérité, de l'exactitude de quelqu'un, à raison de notre propre probité, de notre fidélité, de notre sincérité, &c., qui inspire la confiance. Pour *garans* des choses peu croyables, la prudence veut des témoins aussi attentifs, aussi éclairés que fideles, bons observateurs, supérieurs aux surprises de l'artifice ou de l'apparence. La croyance que nous donnons est en raison de la bonne foi, des lumieres, de l'attention & des recherches des *garans*. On ne peut *répondre* d'un succès qu'autant qu'on connoît la nature, l'énergie, l'influence des

Digitized by Google

causes, des ressorts, des moyens qui le déterminent : notre opinion prend la sécurité de la confiance selon la certitude de ces connoissances & du désintéressement de celui qui *répond*.

Certes, *Certainement*, *avec Certitude*.

Ils n'avoient *certainement* pas assez d'énergie pour sentir celle du mot *certes*, ceux qui auroient voulu le bannir de la Langue ou du moins du beau langage : ils n'avoient donc pas été entraînés par le mouvement fort & rapide qu'il imprime au discours d'un Bourdaloue, lorsqu'avec l'assurance de l'homme qui sçait *avec* la plus grande *certitude*, cet Orateur va, par cette transition vive & pressante, achever le triomphe de ses victorieux raisonnemens.

La phrase, *avec certitude*, désigne principalement, par une simple assertion, que vous avez les motifs les plus puissans pour assurer, ou les plus fortes raisons de croire & de dire une chose comme *certaine* en soi, ou dont vous êtes *certain*. L'adverbe *certainement* est une affirmation qui désigne votre conviction, la persuasion où vous êtes, & l'autorité que vous voulez donner à votre discours par votre témoignage, plutôt que les raisons que vous pouvez avoir d'assurer ou d'affirmer. *Certes* est une affirmation tranchante & absolue, qui annonce l'assurance fondée sur la *certitude* & la conviction la plus profonde, certifie la chose, emporte une sorte de défi, & vous défend, pour ainsi dire, d'élever un doute ou un soupçon contraire. *Certes*

Digitized by Google

équivaut au latin *certò certiùs*, & il a plus de hardiesse & de mouvement : il équivaut à l'affirmation répétée, *en vérité*, *en vérité*, *amen*, *amen* ; & il est plus décidé & plus impérieux : il équivaut à *sans contredit* ; mais il dit non seulement qu'il n'y a point à cet égard de contradiction, mais qu'il ne peut y en avoir, qu'on ne la craint pas, qu'on la défie. Nous traduirions convenablement par *certes* ces especes de juremens latins *herclè*, *ædepol*, &c. Voyez avec quelle assurance, quelle hauteur, quelle fermeté on vous répond, *oui certes*, *non certes*. Vous sçavez une chose *avec certitude*, de science certaine, sans aucun doute ; vous l'affirmez *certainement* sans crainte, d'une main assurée ; & *certes*, vous la garantissez en homme qui certifie, qui doit être cru, qui répond de la chose, qu'on n'auroit garde de contredire.

Avec certitude, *certainement*, *certes* suivent la même gradation qu'*avec vérité*, *vraiment*, *en vérité* : mais ils ajoutent à l'idée de *vérité* celle de preuve. Ici vous annoncez avec confiance une chose *vraie* ou *comme vraie* ; là vous annoncez avec assurance une vérité *certaine* ou *comme certaine*. Cette différence supposée, *en vérité* répond à *certes*, & se place de même dans le discours, à la tête surtout, & comme conjonction : *vraiment* répond à *certainement*, & modifie comme lui le verbe ou l'action : *avec vérité* répond à *avec certitude*, & marque également une circonstance de la chose. Voy. l'article *Adverbes & Phrases Adverbiales*.

Certes, notre siecle se distingue des autres siecles de lumiere par de grandes découvertes, mais surtout par ce génie sage & bienfaisant, qui, au lieu de dissiper ses forces en vaines spéculations, dirige

Digitized by Google

ses recherches & applique ses découvertes au bien général de l'humanité. Par quelle fatalité arrive-t-il donc que l'espece humaine & les mœurs, loin de se perfectionner, semblent au contraire se corrompre de plus en plus ? J'en juge sur les apparences, & non *avec certitude* ; je suis *certainement* fort éloigné de penser que les Sciences répandent la corruption avec la lumiere : une plus grande lumiere n'est qu'un plus beau jour. Disons-le *avec* assez de *certitude*, la lumiere est faite ; mais les ténebres ne la comprennent pas ; mais elles la repoussent avec effort, ou se mêlent avec elle pour raffiner davantage les vices séduisans ; contraints d'abandonner les vices brutaux, barbares, féroces, exécrables. Je livre à la censure les mœurs domestiques ; le bon Gouvernement les réformera : la lumiere ne suffit *certainement* pas pour arrêter tout d'un coup le mal ; mais j'ose dire, & *certes* je ne crains pas d'être démenti, qu'un esprit d'humanité, de douceur, de modération & de paix, combat & contient de toutes parts les grands attentats de la puissance, les haines nationales, la férocité de la guerre, la fureur des conquêtes, les feux du fanatisme, & les usurpations les plus criantes sur les droits de l'humanité.

Chanceler, *Vaciller*.

CES mots expriment le défaut d'être mal assuré. *Chanceler*, c'est à la lettre courir la *chance*, de *cheoir*, pencher comme si on alloit tomber : *vaciller*, aller *de çà & de là*, comme *va* un petit rameau, une baguette, *bacillum*, ou branler, bran-

Digitized by Google

diller, du mot *cil*, *cel*, mouvement, mouvement prompt, comme celui de la paupiere, *cilium*.

Ce qui *chancele* n'eſt pas ferme : ce qui *vacille* n'eſt pas fixe. Le corps *chancelant* auroit beſoin d'être aſſuré ſur ſa baſe : le corps *vacillant* auroit beſoin d'être aſſujetti dans ſa poſition. Celui-ci eſt trop mobile, & celui-là trop foible.

Le corps de l'ivrogne *chancele*, & ſa langue *vacille*.

Il faudroit ſoutenir le corps *chancelant* du vieillard avec des corps de baleine, ſi pernicieux dans un âge tendre. Il faudroit aſſujettir avec des gantelets la main *vacillante* de l'enfant qui apprend à écrire.

L'eſprit qui ne ſçait pas ſe tenir dans le parti qu'il a pris, *chancele* : celui qui flotte d'un parti à l'autre ſans ſe fixer, *vacille*. Le premier manque de fermeté pour réſoudre, & d'aſſiette ; le ſecond, de force pour prendre une réſolution, & de conſtance.

Reſtez quelque temps debout ſur une jambe, vous *vacillerez* ; & vous ne *vacillerez* pas long-temps ſans *chanceler*. Cependant divers Voyageurs ont vu, mais vu, des peuples entiers d'hommes à une jambe, tels que ceux dont parlent Ctéſias, Pline, St. Auguſtin, *courir* avec une vîteſſe & une ſûreté merveilleuſe ; il n'y a rien même d'impoſſible que quelqu'un n'ait vu.

Les Allemands ont craint que la Juriſprudence des Arrêts, *vacillante* & verſatile, ne fît *chanceler* la Juſtice & les Loix ; & ils n'ont pas voulu qu'on pût dire à leurs Tribunaux, comme à ceux de Veniſe : *Vos Excellences ont jugé de la ſorte le mois dernier ; le mois d'auparavant, elles avoient jugé le contraire, & toujours bien.*

Digitized by Google

Le témoin qui *chancele* dans sa déposition, est suspect : la bonne conscience rassure. Le témoin qui *vacille* dans ses dépositions, est indigne de foi : la vérité ne varie point.

Nous trouvons dans l'Histoire beaucoup de Trônes *chancelans* ; nous n'y trouvons que des Gouvernemens *vacillans*.

Lorsque le vaisseau vient à trop *vaciller*, le Pilote *chancele* : c'est ce qu'on a dit des Empires.

La faveur du Peuple, comme celle du Prince, est bien *vacillante* : l'idole de la faveur est bien *chancelante* ; & quelquefois semblable à celle de la fable, pour en tirer quelque avantage, il n'y a que de la briser.

La santé *vacillante* nous apprend, par ses vicissitudes, ce que c'est que de vivre. La santé *chancelante*, en forçant la circonspection, nous apprend à vivre.

Nos opinions sont *vacillantes* comme des roseaux exposés à tous les vents ; les grandes fortunes sont *chancelantes*, comme des bâtimens trop élevés.

La raison n'est qu'une lumiere *vacillante* ; & la vertu n'est qu'un pouvoir *chancelant*.

Charmoie, Charmille.

CES deux termes ont la propriété commune de désigner une plantation ou une certaine quantité de charmes assemblés dans un même terrein : il y a donc entre eux une synonymie apparente. Mais quand la différence des mots est si grande & si connue qu'ils ne peuvent être & ne sont jamais mis à la place l'un de l'autre, ils ne sçauroient être alors

Digitized by Google

regardés comme ſynonymes, ſuivant l'explication donnée par M. d'Alembert dans ſes *Elémens de Philoſophie*. Le but de cet article eſt de prévenir, à cet égard, le Lecteur qui peut-être y a été trompé quelquefois. Pour en étendre l'utilité, nous développerons le ſens propre de la terminaiſon de chacun de ces mots.

La *charmoie* eſt un lieu planté de charmes; & la *charmille* eſt un plant de jeunes charmes, tels que ceux dont on forme des paliſſades.

La terminaiſon *oie*, *oye*, eſt ici la même que *aie* ou *aye* : nous appellons une plantation d'ormes *ormoie* & *ormaie*. La ſeconde terminaiſon eſt la plus commune. En matiere de plantations & de bois, *aye*, *aie* déſigne proprement le lieu, le terrein planté, couvert de telle eſpece d'arbres; *ſauſſaye*, lieu planté de ſaules; *ceriſaie*, terrein planté de ceriſiers; *houſſaie*, lieu couvert de houx; *oſeraie*, champ d'oſiers, &c. Le vieux françois *aice* ſignifie terroir; *ais* veut dire bois. Dans pluſieurs Langues, *aie*, *ach*, déſigne un lieu peuplé, habité, travaillé; *ac*, *ag*, a particuliérement le ſens de pouſſer, produire, &c. Le *c* & le *g* ſe changent ſouvent en *i* ou *y* dans les terminaiſons de notre Langue: ainſi de *bacca*, baye ou baie; de *plaga*, plaie; de *bracca*, brague ou braie; de *ruga*, raie, &c. On appelle encore dans quelques Provinces *hortolaye* ce que nous appellons *hortolage*. La terminaiſon *aie* eſt très-propre à déſigner le terrein qui porte des bois. *Futaye*, *futaie*, déſigne vaguement le terrein planté ou couvert de grands arbres. En ajoutant la terminaiſon au nom particulier d'un arbre, vous avez une eſpece particuliere de plantation. La connoiſſance de la valeur propre de ces terminaiſons géné-

ri...

Digitized by Google

riques, nous aide à former les mots particuliers qui manquent à la Langue, & à les former convenablement sur le modele qu'elle-même nous donne.

La terminaison *ille* indique la quantité de petites choses d'une même espece : on dit *ormille*, pour désigner de petits ormes, comme *charmille*, de petits charmes, &c. *Il*, *ille* désignent la petitesse. *Hil*, *hilum*, chez les Latins, désigne le point ou la marque noire qui est sur la crête de la féve. De là *ni-hil*, *ni-hilum*, rien, pas un point, pas la plus petite marque. En aspirant très-fortement *h*, on a *fil*, &c. Ainsi *bille* signifie une petite boule; *faucille*, une petite faulx; *béatilles*, de menus mets; *roupille*, une petite goutte; *broutilles*, petits brins de bois; *roquille*, une petite mesure; *guenille*, petit mauvais haillon; *mantille*, petite mante; *esquille*, éclat d'os; *vétille*, bagatelle ou niaiserie; *chenille*, le reptile, ou l'agrément de robe qui forme une petite chaîne, &c. Ainsi les verbes *fretiller*, *semiller*, *sautiller*, *roupiller*, *fourmiller*, & tant d'autres, expriment une quantité ou une fréquence de petites choses, de petits actes, gestes, sauts, manieres, &c.

Cheoir, *Faillir*, *Tomber.*

Cheoir, *choir*, ne se dit guere qu'à l'infinitif & au participe, *chu* : il ne se dit même guere que dans le style familier, quoique Corneille l'employe si souvent comme un mot noble & usité, quoique nous n'ayons que *chûte* pour exprimer l'action de tomber, quoique les composés *écheoir*,

Digitized by Google

décheoir, soient très en usage. J'écris *cheoir*, *décheoir*, *écheoir*, avec un *e*, par la raison qu'outre le rapport étymologique que cette lettre indique, elle est nécessaire à la formation de divers temps des verbes composés, & de leurs dérivés. On dit il *échet*, il *échéra*, il *déchéra*, *échéant*, *échéance*, *déchet*, *déchéance*, &c. C'est donc une lettre nécessaire. On disoit autrefois *caer*, comme en espagnol, au lieu de *cheoir*; du latin *cadere*. La racine est *quat*, *cat*, *cad*, ébranler, renverser, frapper contre, *choquer*. De là une multitude de mots qui portent l'idée de tomber, *cas*, *décadence*, *casuel*, &c.

Faillir ne se dit qu'à certains temps & au figuré; c'est tomber dans une erreur, une faute, une méprise, une omission, un manquement; faire un *faux* pas, risquer de tomber, &c. Il vient de *fal*, opposé à *bal*, qui signifie élevé. Le latin *fallere*, l'allemand *fallen*, l'anglois *fall*, &c. signifient *tomber*. De là les mots *faux*, *faute*, *défaut*, &c. De *faillir*, vient *défaillir*, tomber doucement, insensiblement.

Tomber est le mot gothique *tumba*, onomatopée ou imitation du bruit qu'on fait en *tombant* lourdement. Ce verbe a pris la place des deux autres, parce qu'il est régulier & entier, ou qu'il a tous les temps grammaticaux.

Cheoir désigne particuliérement un choc, un coup, une impulsion qui fait perdre l'équilibre, renverse, porte de haut en bas: toutes ces idées sont renfermées dans ce mot. *Faillir* désigne proprement l'action de tomber, d'aller en bas, hors de sens, par un faux pas, une faute, un défaut; & c'est en effet le sens qu'il a dans toutes les ma-

Digitized by Google

nieres usitées de l'employer. *Tomber* marque spécialement une chûte lourde, brusque, bruyante, d'un lieu très-élevé, sans exprimer l'idée du *renversement* comme *cheoir*, ni celle de *faute* ou de manquement comme *faillir*; mais avec la propriété de recevoir toutes sortes de modifications, puisqu'il peut seul être employé dans une foule de cas, comme ayant seul tous les temps des verbes.

On *tombe* du ciel, des nues, de son haut; indication d'une grande chûte, ou d'une chûte à grandes distances. On ne fera pas *cheoir* la pluie & le tonnerre; ils *tombent* à cause de la hauteur & du bruit, sans idée d'équilibre. Quand on *tombe* sur ses pieds, on n'est qu'*abaissé* & non *renversé*. Vous direz figurément *faillir*, quand il ne s'agira que d'une légere faute, d'une légere méprise; & plutôt *tomber*, lorsqu'il s'agira d'une faute lourde, ou d'une erreur grossiere.

Cheoir n'entraîne guere à sa suite qu'un des termes de l'action, le lieu, l'état où l'on tombe: un homme est *chu* dans l'eau, dans la pauvreté. *Faillir* n'exprime que la chûte ou la faute sans aucun autre rapport; on a *failli*, péché, manqué en ceci ou en cela, sans addition, sans indication que l'on soit tombé d'un lieu, d'un état, ni qu'on soit tombé dans un autre lieu, dans un autre état. Mais on dit également *tomber* sans aucune suite, *tomber d'un lieu*, *tomber dans un autre*, termes de l'action; *tomber* de son propre poids; *tomber* d'inanition, cause de la chûte, &c. On *tombe* de fievre en chaud mal. Un enfant *tombe* en chartre. On laisse *tomber* un discours. Une chose *tombe* sous les sens. Les bras vous *tombent*. Une maison *tombe* en quenouille. Le jour *tombe*. Ainsi

Digitized by Google

toutes les circonstances d'une chûte, d'un abaissement, d'une décadence, d'une diminution, & tous leurs rapports, vous les exprimerez par le verbe ou avec le verbe *tomber*.

Choisir, Préférer.

» On ne *choisit* pas toujours ce qu'on *préfere*; » mais on *préfere* tout ce qu'on *choisit*, dit l'A. » Girard.

» *Choisir*, c'est se déterminer en faveur de la » chose par le mérite qu'elle a ou par l'estime qu'on » en fait. *Préférer*, c'est se déterminer en sa fa- » veur par quelque motif que ce soit; mérite, af- » fection, complaisance ou politique, n'importe.

» L'esprit fait le *choix*. Le cœur donne la *préfé- » rence*. C'est par cette raison qu'on *choisit* ordi- » nairement ce que l'on connoît, & que l'on *pré- » fere* ce qu'on aime.

» La sagesse nous défend quelquefois de *choisir* » ce qui paroît le plus brillant à nos yeux; & sou- » vent la justice ne nous permet pas de *préférer* » nos amis à d'autres.

» Lorsqu'il est question de *choisir* un état de vie, » je ne crois pas qu'on fasse mal de *préférer* celui » où l'inclination porte; c'est le moyen de réussir » plus facilement, & de trouver sa satisfaction dans » son devoir.

» On *choisit* l'étoffe; on *préfere* le Marchand.

» Le *choix* est bon ou mauvais, selon le goût » & la connoissance qu'on a des choses. La *pré- » férence* est juste ou injuste, selon qu'elle est dic-

Digitized by Google

» rée par la raison, ou qu'elle est inspirée par la
» passion.

» Les *préférences* de pure faveur sont quelque-
» fois permises aux Princes dans la distribution des
» graces ; mais ils ne doivent jamais agir qu'avec
» *choix* dans la distribution des charges & des em-
» plois.

» L'amour *préfere* & ne *choisit* pas : par con-
» séquent il n'y a ni applaudissement à donner, ni
» reproches à faire aux amans sur le bon ou mau-
» vais *choix*. Le mérite ne doit pas non plus se
» flatter d'y obtenir la préférence, ni se piquer de
» ce qu'on la lui refuse : cette passion uniquement
» produite & guidée par un goût sensitif, est toute
» pour le plaisir, & rien pour l'honneur «.

Choisir, *choix*, angl. *chodse*, allem. *kiesen*, bas-breton *choas*, tiennent du celte *choe*, cher, beau ; *préférer* est le latin *præferre*, *ferre præ*, placer devant, mettre au dessus, faire plus de cas.

Nous *choisissons* donc ce qui nous paroît plus agréable, ce qui nous plaît davantage : nous *préférons* ce qui nous paroît plus digne, ce que nous estimons davantage. Le goût nous détermine donc plutôt à *choisir* un objet ; la bonne opinion, à le *préférer*. C'est donc plutôt le *cœur* qui fait le *choix*, & l'esprit qui donne la *préférence*... Le sentiment ne décide-t-il pas quelquefois les jeunes personnes, dans le *choix* d'un époux ? N'est-ce pas la raison qui les détermine à *préférer* le plus sage au plus aimable ? L'Abbé Girard se corrige lui-même, lorsqu'il dit que le *choix* est selon le *goût* que l'on a, & que la *préférence* doit être dictée par la *raison*.

Cependant, comme il est certain que l'esprit, la raison & leurs motifs peuvent influer sur le *choix*

Digitized by Google

que l'on fait, ainſi que le cœur, le goût & leurs caprices, ſur la *préférence* que l'on donne ; définiſſons les termes pour déduire de leur ſens propre les différences eſſentielles.

Choiſir, c'eſt prendre une choſe au lieu d'une autre : *préferer*, c'eſt mettre une choſe au deſſus d'une autre. Qui *choiſit*, dit-on proverbialement, *prend* le pire : qui *préfere* la vie à l'honneur, *met* la brute au deſſus de l'homme.

Le *choix* a pour objet l'uſage ou l'emploi de la choſe. On *choiſit* un livre pour le lire, un logement pour l'occuper, une profeſſion pour l'exercer, un Maître pour prendre ſes leçons. La *préférence* n'a par elle-même d'autre objet que de marquer les rangs ou les degrés de mérite de la choſe. On *préfere* un livre à un autre qu'on juge moins bon, un logement à un autre qu'on trouve moins commode, une profeſſion à une autre qu'on eſtime moins convenable, un Maître à un autre qu'on croit moins habile. Le *choix* indique des vûes pratiques : la *préférence* n'annonce proprement qu'un jugement ſpéculatif.

Louis XIV *choiſit* le ſéjour de Verſailles. Boileau *préféroit* Racine à Corneille.

On *choiſit* une choſe, lorſqu'on veut la prendre : on la *préfere* à une autre, lorſqu'on ne fait que juger de ſes qualités.

Voilà pourquoi le *choix* eſt *bon* ou *mauvais*, & la *préférence juſte* ou *injuſte*. Le *choix* eſt bon ou mauvais, ſelon que l'objet eſt ou n'eſt pas propre à remplir ſa deſtination & vos vûes : la *préférence* eſt juſte ou injuſte, ſelon que l'objet a ou n'a pas plus de mérite ou de valeur qu'un autre.

Lorſque l'Abbé Girard dit que l'on ne *choiſit* pas toujours ce qu'on *préfere*, mais qu'on *préfere*

Digitized by Google

toujours ce qu'on *choisit*, ou c'est une contradiction formelle, ou il veut dire que l'on ne *choisit* pas toujours pour son usage ce qu'on *préfere* dans la spéculation, ce qu'on juge meilleur en soi, mais que l'on *préfere* toujours *dans le fait*, ou qu'on traite comme meilleur ce qu'on *choisit*.

Le *choix* suppose la *délibération* : on *choisit* une chose entre plusieurs autres, parce qu'on lui trouve les qualités requises pour remplir un objet. La *préférence* annonce la *comparaison* formelle : on *préfere* une chose *à* toutes les autres, parce qu'on lui trouve le mérite supérieur propre à la faire distinguer.

Vous dites qu'*on a choisi* un tel Général, lorsque vous ne le considérez point au milieu de ses concurrens : lorsque vous le représentez entouré de rivaux & triomphant, vous dites qu'on le *préfere*.

On *choisit* Virgile ou Massillon pour modele : on les *préfere* à Homere & à Bourdaloue.

Vous *choisissez* une retraite agréable & tranquille, un ami sincere & sûr, une compagne modeste & laborieuse. Vous *préférez* la vraie Monarchie à la République, le service de la Patrie à celui de la Cour, l'obscurité paisible où l'on vit pour soi, à l'état de dissipation où l'on ne vit ni pour soi ni pour les autres.

L'on *choisit* des Conseillers sages & habiles ; & l'on *préfere* ensuite ses propres avis à leurs conseils.

Il n'y a point de *choix* entre des objets parfaitement semblables ; il n'y a pas à délibérer, on prend au hasard. Il n'y a pas lieu à la *préference* entre des objets tout-à-fait disparates, on ne les compare pas ; vous les laissez à leur place.

Le plaisant projet, dit Boileau, du Poëte qui de

tant de héros va *choisir* Childebrand ! N'es-tu pas honteux, dit Sophocle à un indigne concurrent couronné, d'avoir été *préféré* à Sophocle ?

Cette femme, dit la Bruyere, qui, par sa beauté, sa fierté, ses biens, semble attendre un héros pour la charmer, a déjà fait son *choix* ; c'est un petit monstre qui n'a point d'esprit. Ce Spartiate, jaloux de servir sa Patrie dans un poste distingué, voit une foule de ses émules emporter sur lui la *préférence* ; c'est une grande joie pour lui que sa Patrie ait trente Citoyens meilleurs que Démarate.

Voilà pourquoi l'*amour ne choisit pas*, mais *préfére*. L'amour ne délibere pas, il ne balance pas, il n'est pas volontaire & libre ; il ne *choisit* donc pas. Mais en comparant son objet avec tout autre, il le trouve incomparable, il le met au dessus de tout, il lui sacrifieroit tous les autres ; il *préfere*.

Le *choix* est un acte de la *volonté*, & un exercice de la *liberté* : la *préférence* est un vrai jugement entre des Parties, & l'usage d'une faculté, d'une volonté quelconque. Il n'y a point de *choix* à faire, quand on n'est pas libre ; on n'en fait pas, quand on ne veut rien. Il n'y a point de *préférence* à donner où il n'y a point de concurrens qui se la disputent ; on ne donne pas de *préférence*, si l'on n'a pas ou si l'on ne s'arroge pas le pouvoir de juger entre eux.

Nous disons *faire* un *choix*, & donner la *préférence*. Le *choix* se réfléchit vers nous : la *préférence* s'arrête sur l'objet. Par le *choix*, nous faisons une emplette, une acquisition, une chose qui nous est favorable ; nous *faisons notre propre affaire*. Par la *préférence*, nous attribuons, nous accordons un avantage à l'objet ; il obtient, il reçoit cet *avan-*

Digitized by Google

tage, cet honneur. Voilà pourquoi nous *faiſons un choix*, & nous *donnons* la *préférence*.

Choquer, Heurter.

LES Etrangers chercheront dans les Dictionnaires la différence de ces termes : là ils trouveront que *choquer* ſignifie *heurter avec violence*; ici, que le *heurt* eſt un *choc violent* : comment ſe tireront-ils de cette contradiction ? Epargnons-leur un travail trop pénible pour eux.

Chic & *choc* ſont comme *tic* & *toc* de vraies onomatopées : *chic* & *tic* marquent un coup plus foible : ainſi *chiquenaude* exprime un petit coup que l'on donne au nez avec le doigt. *Choc* & *toc* marquent un coup plus fort par un ſon plus élevé. *Choquer* eſt de la même famille que *chopper*, *cheoir*, *chûte*, *cahot*, *échec*, &c. Tous ces mots tiennent à la racine *quat*, *cad*, *cat*, *cut*, *cud* ou *coud*, *cout*, qui, dans les Langues dérivées de la celtique, ſignifient frapper, ébranler, couper, rompre, tomber, cas, chûte, coup : en italien *chioccare* ſignifie frapper, frapper contre. Le *choc* eſt un coup fort de deux corps oppoſés l'un à l'autre.

Heurt exprime par un mot rude un rude coup : c'eſt le celte *hurdo* conſervé par les Gallois, & le *hurten* des Allemands, des Flamands, &c. Les Anglois entendent par *hurt* bleſſer, faire du mal, bleſſure, contuſion, c'eſt-à-dire, l'effet propre du coup. Le celte *herodd* ſignifie également le *heurt* ou l'action de *heurter*, & *bélier*, animal qui *heurte* ou frappe de la corne. Ainſi, ſuivant la remarque de M. Huet, *heurter* eſt proprement le latin *arie-*

Digitized by Google

ſonne. Le Miſanthrope au contraire qui blâme, fronde, rompt en viſiere à tout le genre humain, *heurte* en effet ſon Siecle, le traite avec une grande dureté, le combat rudement. Mais s'il *choque* l'homme à Sonnet, il ne le *heurte* pas; puiſque, contre ſon caractere, il biaiſe, au lieu de lui dire nettement & bruſquement ſon avis.

Dans les *Femmes Sçavantes*, Philaminte *choquée* du mauvais langage de Martine, veut la chaſſer pour le crime d'avoir *heurté* les fondemens de toutes les Sciences, la Grammaire qui régente juſqu'aux Rois.

Vous êtes *choqué* d'une cenſure détournée; une apoſtrophe perſonnelle vous *heurte*. Le malin vous *choque* adroitement; le brutal vous *heurte* groſſiérement. L'air impertinent vous *choque*; une impertinence vous *heurte*.

Prenez garde de *heurter* d'abord celui que vous voulez mener: gardez-vous bien de *choquer* celui que vous voulez ramener. Si jamais il faut éviter avec le plus grand ſoin de *heurter* les gens, c'eſt lorſque vous avez à leur dire une vérité qui *choque*.

Tel homme qui *heurte* tout le monde, ne ſouffre pas qu'on le *choque*.

Toute affectation *choque*: toute perſonnalité *heurte*.

Lorſque dans la diſpute les Parties ſe *choquent*, elles finiſſent par ſe *heurter*.

L'amour-propre aſſez délicat pour ſe *choquer* ſans motifs, eſt le même amour-propre groſſier qui nous *heurte* ſans raiſon.

Combien de gens, ſemblables à Sganarelle, ſe battent les flancs pour vous *heurter*, qui n'oſeroient vous *choquer* de ſang-froid!

Digitized by Google

Les foibles *s'entre-choquent* ; les forts *s'entre-heurtent* : cela revient au même.

Il est possible de ne *heurter* personne ; mais pour ne *choquer* jamais personne, comment faire ?

Si vous *choquez* les préjugés, il faut les combattre ; sans cela, ce n'est qu'une ridicule prétention. Si vous les *heurtez*, il faut les renverser, ou c'est une folle présomption.

Il faut combattre les opinions, sans *choquer* les personnes : si vous prenez à tâche de combattre les opinions de quelqu'un, vous le *heurtez*.

Pour ne pas *choquer* les usages, on *heurte* la décence & les bonnes mœurs.

Lorsque de prétendues Loix *heurtent* la raison, la justice, le bien public, l'intérêt de chacun, comment défendre la Patrie, selon le devoir du Citoyen, contre des ennemis si puissans, sans *choquer* ou leurs protecteurs ou leurs protégés ?

Si on soumet tout à la raison, dit Pascal, notre Religion n'aura rien de mystérieux ni de surnaturel : si on *choque* les principes de la raison, notre Religion sera absurde & ridicule. Certainement, dit-il encore, rien ne nous *heurte* plus rudement que la doctrine du péché originel : & cependant, sans ce mystere, le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Les mysteres du Christianisme ne *choquent* que l'orgueil de notre foible raison ; mais ses maximes *heurtent* les passions d'une ame corrompue.

Au figuré, *choquer* indique la peine que la personne *choquée* éprouve par le choc : *heurter* n'exprime que l'action de celui qui *heurte*. Ainsi l'on dit qu'une personne se *choque*, & non qu'elle se *heurte*.

Digitized by Google

Ciel, *Paradis*.

Nous employons figurément ces deux termes dans le ſtyle religieux, pour déſigner le lieu où les Juſtes ſe réuniſſent à Dieu dans l'autre vie. L'élévation, la ſublimité, c'eſt tout ce que l'on conſidere dans le *Ciel*, quoique ce mot, comme le latin *cælum*, le grec κοιλος, déſigne proprement la forme *concave* de la choſe. Le mot *Paradis* ou l'oriental *Pardès* ſignifie un jardin planté d'arbres fruitiers. Le *Paradis terreſtre* a ſuggéré l'idée d'un *Paradis ſpirituel*.

Le *Ciel* eſt le ſéjour propre de la gloire : le *Paradis*, celui de la béatitude. Bourdaloue, à la tête des Prédicateurs, nous prêche la gloire du *Ciel*, & le bonheur des Elus ou le *Paradis*.

Le *Ciel* eſt le tabernacle, le temple, le trône de la Divinité : là les Saints voyent Dieu face à face, le contemplent, l'adorent, & le glorifient. Le *Paradis* eſt l'héritage, la patrie, la cité des Bienheureux : là Dieu verſe ſur ſes Elus des torrens intariſſables de biens, de plaiſirs, de voluptés, de délices ineffables. C'eſt Dieu qui fait le *Ciel* ; c'eſt le bonheur céleſte qui fait le *Paradis*. Le *Paradis* eſt dans le *Ciel*.

Dans les tableaux de la Religion, le *Ciel* & ſa gloire ſont repréſentés ſous les ſymboles de royaume, de conquête, de palmes, de couronnes, &c. ; le *Paradis* & ſes douceurs, ſous les emblêmes de ſources d'eau vive, d'arbres & fruits de vie, de torrens de volupté, d'ivreſſe délicieuſe. Il faut combattre pour gagner le *Ciel* ; la couronne de gloire y

attend le vainqueur : il faut vivre ſaintement pour obtenir le *Paradis* ; la récompenſe des bonnes œuvres y eſt toute prête.

Mahomet, ſur le modele d'Odin & autres inſtituteurs humains de Religion, a fait un *Paradis* ; mais l'idée du *Ciel* n'appartient qu'à Dieu. Les Indiens, lorſqu'ils nous annoncent l'union intime avec Dieu, la viſion même de Dieu, ſemblent avoir l'idée du *Ciel* ; mais leurs promeſſes n'aboutiſſent qu'à un *Paradis* ſenſuel. Voyez la premiere édition des *Lettres Edifiantes*, t. XI.

Le *Ciel* eſt plutôt oppoſé par les grands Prédicateurs à la *Terre*, même lorſqu'il eſt conſidéré comme récompenſe, & le *Paradis* à l'Enfer. Ils nous peignent la beauté, la magnificence, l'incorruptibilité, l'immutabilité, l'éternité du *Ciel*, en oppoſition avec l'obſcurité, la baſſeſſe, la fragilité, la corruption, l'inſtabilité de la Terre : ils mettent en contraſte la paix, l'harmonie, les joies, les délices pures du *Paradis*, & le trouble, la confuſion, les tourmens, le déſeſpoir de l'Enfer.

Cité, Ville.

SANS la connoiſſance de la ſignification primitive du mot *cité*, vous n'entendrez qu'avec peine beaucoup de traits de l'Hiſtoire Ancienne. Les Carthaginois ſe plaignirent amérement aux Romains de ce qu'on détruiſoit leur *Ville*, après leur avoir promis qu'elle ſeroit conſervée. Les Romains répondirent qu'ils ne leur avoient promis que la conſervation de leur *Cité*. Il y avoit chez les Germains

beaucoup de *Cités*, & point de *Villes*. Dans les Gaules, il y avoit presque autant de *Cités* que de *Villes*, &c.

La *Ville* est l'enclave des murailles, ou la population renfermée dans cette enclave. La *Cité* est le peuple d'une contrée, ou la contrée même gouvernée par les mêmes Loix, les mêmes Coutumes, les mêmes Magistrats. La *Ville*, les maisons, & les murs de Carthage rasés, la *Cité* ou le Corps civil restoit encore. Les Hébreux, comme les Grecs & les Latins, avoient aussi deux mots différens pour exprimer ces deux idées différentes. St. Augustin a décrit la *Cité* & non la *Ville de Dieu*: cette *Cité* est l'Eglise ou l'assemblée sainte.

La *Cité* peut donc être dispersée dans plusieurs *Villes*, ou Villages, ou Provinces. César dit que toute la *Cité* des Suisses consistoit en quatre bourgs ou quatre cantons: la même idée est répétée plusieurs fois dans ses Commentaires.

La *Ville* est à la *Cité* ce que la maison est à la famille, dans le sens propre & naturel. La *Cité* peut être répandue comme la famille: la *Ville* est renfermée comme la *maison*.

A Sparte, la *Cité* servoit de mur à la *Ville*, suivant le mot célebre d'un Lacédémonien. Lorsqu'à l'arrivée des Perses, les Athéniens abandonnerent leur *Ville* pour monter sur des vaisseaux, Thémistocles se flatta d'avoir sauvé, avec ses murailles de bois, la *Cité*, représentée par le Corps des Citoyens.

Auguste, ayant placé d'un côté les Chevaliers Romains qui étoient mariés, & de l'autre ceux (en plus grand nombre) qui ne l'étoient pas, pour démontrer au Peuple la néçessité de sa Loi onéreuse

aux

Digitized by Google

aux célibataires & favorable aux mariages, commença son discours par cette distinction : » Pendant que les maladies & les guerres nous enlevent tant de Citoyens, que sera-ce de notre » *Ville*, s'il ne s'y fait plus de mariages? *La Cité* » *ne consiste point dans les maisons, les portiques,* » *les places ; ce sont les hommes qui la font.* «. Dion. l. 54.

Les Romains qui, en détruisant les Peuples, se détruisoient eux-mêmes, donnoient à différentes *Villes le droit de Cité* pour réparer les Citoyens ; ils ne réparoient pas les hommes.

C'étoit une maxime de Droit, que celui qui transportoit hors de la *Ville* ce qu'il étoit défendu d'exporter de la *Cité*, ne violoit point la défense.

La *Cité* a des Citoyens ; la *Ville* des Bourgeois. Le *Citoyen* n'a que les droits communs à la *Cité*, aux Membres du Corps politique ou civil : le *Bourgeois* a des priviléges particuliers attachés au Corps Municipal, ou au domicile plus ou moins anciennement acquis dans la *Ville*. Le *Citoyen* de Geneve ne sçauroit être Syndic ; c'est un privilége du *Bourgeois*. Les *Bourgeois* de Rome étoient à Rome : il y avoit des *Citoyens* répandus dans tout l'Empire. Voy. sur ces matieres la *République* de Bodin, l. 1. c. VI.

Ainsi les *Villes* libres de l'Empire seroient proprement des *Cités*, parce qu'elles se gouvernent par leurs propres Loix & leurs Magistrats.

Henri l'Oiseleur, qui monta sur le trône impérial en 920, doit être regardé comme le grand fondateur des *Villes* en Allemagne ; & Henri V, qui commença son regne en 1106, comme le grand instituteur des *Cités*. A la premiere époque, les

Villes étoient privées de la Jurisdiction municipale & de la liberté : à la seconde, elles commencerent à acquérir les droits de *Cité* & même de souveraineté, sous le nom de *Villes immédiates* ou sujettes de l'Empire seul.

Ces distinctions justifiées par tant d'autorités, sont primitivement tirées de la valeur étymologique des mots. *Cité*, *citoyen*, en latin *civis*, *civitas*, signifient *ceux qui vivent ici*, en ce lieu : de *ci*, ce lieu : d'où *ici*, le *kei* des Grecs, ce lieu ci ; & de *vi*, *vit*, vie, qui vit : d'où M. de Gébelin conclut que *Cité* étoit le nom des peuplades & non des *Villes*. Or tandis que *Cité* désigne les habitans de la contrée, le mot *Ville* signifie *habitation*, comme le celte *vil*, *wil*, *guil*, d'où il vient. Les Latins appelloient *villa* une maison des champs ou de campagne. Bodin rapporte que ce mot est dérivé du nom de la charrue ou de l'instrument avec lequel on traçoit, dit Varron, le circuit ou le pourpris des *Villes*. Le latin *urbs*, ville, est proprement le cercle, l'*enceinte* tracée pour bâtir.

Mais ces idées distinctives ont été négligées, & le nom de *Cité* a été particuliérement donné à la *Ville capitale* ou au chef-lieu de la peuplade ; d'où les mots *Citadin*, *Citadelle*, &c. La *Ville* capitale du Peuple de Dieu est encore souvent appellée la *Cité Sainte*. Le quartier de Paris, appellé la *Cité*, est l'ancienne Ville de Lutece, chef-lieu de la Nation Parisienne.

Enfin nos Poëtes, nos Orateurs, en général les Ecrivains d'un genre élevé, appellent hardiment *Cités* les *Villes* qui, par leur grandeur, leur opulence, leur population, leur célébrité, seroient placées au premier rang ou dans le rang le plus distingué entre les autres.

Digitized by Google

Cloître, *Couvent*, *Monastere.*

Cloître, lieu *clos*, de *clo*, *clau*, *clore*, fermer, ſerrer, enfermer. Ce mot déſigne certain lieu clos d'un couvent, ou un enclos de maiſons de Chanoines ; & il ſe prend d'une maniere générale pour maiſon religieuſe. *Couvent*, autrefois *convent*, aſſemblée, lieu d'aſſemblée religieuſe ; du latin *cum* ou *con*, & de *venire*, venir enſemble, s'aſſembler. *Monaſtere*, habitation de Moines, du grec μόνος, ſeul, ſolitaire.

L'idée propre de *cloître* eſt donc celle de *clôture*: l'idée propre de *couvent*, celle de communauté: l'idée propre de *monaſtere*, celle de ſolitude. On s'enferme dans un *cloître* ; on ſe met dans un *couvent* ; on ſe retire dans un *monaſtere*. Celui qui fait avec le monde un divorce abſolu, s'enferme dans un *cloître* : celui qui renonce au commerce du monde, ſe met dans un *couvent* : celui qui fuit le monde, ſe retire dans un *monaſtere*.

Le *cloître* éleve, entre le monde & vous, un mur de ſéparation, pour vous garantir de ſes attaques & vous défendre de votre propre foibleſſe. Le *couvent* vous réunit à une ſociété contraire à celle du monde, pour vous délivrer, par la force des exemples & des exercices de piété, des goûts & des influences du monde. Le *monaſtere* vous tient loin du monde, enſeveli dans le déſert, pour vous faire mourir entiérement au monde, & vivre tout en Dieu.

Dans le *cloître*, vous avez ſacrifié votre liberté, & vous portez le joug de la regle. Dans le *couvent*,

vous avez renoncé à vos anciennes habitudes, & vous contractez celle d'une société réguliere. Dans le *monastere*, vous êtes voué à une sorte d'exil, & vous ne vivez que pour votre salut.

Pour vous jetter dans un *cloître*, vous êtes-vous déjà long-temps efficacement exercé aux sacrifices héroïques d'une continuelle abnégation de soi-même ? Pour vous habituer au *couvent*, qui vous imposera pour loix les conseils de la perfection ? êtes-vous parvenu à ce goût des devoirs, à cette facilité de les remplir, qui rend légers tous les fardeaux, & qui cherche des difficultés à vaincre ? En vous confinant dans un *monastere* où vous devez vivre seul même au milieu de vos compagnons, avez-vous prévu ou prévenu les ennuis, les sécheresses, les dégoûts d'une ame en quelque sorte abandonnée à elle-même & aux ressources d'une héroïque piété ?

Dans les anciens & vrais *monasteres*, les Religieux partageoient leur vie entre la contemplation & le travail : ils ont défriché la France. Lorsque les Villes fondées ou agrandies par les défrichemens ont envahi & enclos les *monasteres*, ils n'ont plus, à proprement parler, formé que des *couvens* où le commerce du monde a fait tomber le travail des mains. Enfin à peine est-il resté de *cloître* rigoureux pour quelques Ordres religieux d'hommes, & chez les Religieuses *cloîtrées*, par les dispositions du Concile de Trente.

☼ Dans l'usage ordinaire, *cloître* se dit d'une maniere absolue & indéfinie : on dit le *cloître*, pour désigner l'état monastique ; on entre dans le *cloître* ; on se jette dans un *cloître* : la mortifica-

tion se pratique dans le *cloître*. On ne dit pas dans la même acception le *cloître* des Bénédictins, comme on dit leur *monastere*; ou le *cloître* des Capucins, comme on dit leur *couvent*. Nous appellons seulement *monasteres* les maisons des Moines anciens, tels que ceux qui font profession de la Regle de St. Benoît, ou de grandes maisons de Religieuses, de fondation moins ancienne. Toutes les autres maisons moins considérables de Moines plus modernes, telles que ceux des Ordres Mendians, s'appellent *couvens*.

Clorre, Fermer.

LE celte *clo*, *clau*, signifie serrer, lier, joindre étroitement; il vient de *cel*, *c-l*, céler, cacher, renfermer. *Firm*, *ferm*, signifie ce qui est solide, assuré, tenant bien : il tient au celte *ferh*, *berh*, fortifié.

L'idée propre de *clorre* est de joindre & de serrer ensemble les choses ou leurs parties de maniere à ne laisser entre elles aucun vuide, aucun interstice pour bien cacher, couvrir, envelopper. Celle de *fermer* est de former une barriere, une défense, une garde à un passage, à une ouverture, de maniere que la chose soit fortifiée & assurée, pour préserver des atteintes qu'on pourroit craindre, ou leur opposer une résistance.

En général la *clôture* est plus vaste, plus rigoureuse, plus stable que la *fermeture*.

La *clôture* est en général plus vaste. Une Ville est *close* de murailles; un jardin est *clos* de murs;

Digitized by Google

un champ l'eſt de haies. Un paſſage eſt *fermé*, des portes ſont *fermées*, une trappe l'eſt auſſi. Un *clos* eſt un grand eſpace de terre *fermé* dans ſon circuit.

Le théatre d'eſcrime de la chevalerie, *fermé* ou plutôt enfermé par trois *barrieres*, s'appelloit *champ-clos* : ce dernier mot indique l'étendue de la *clôture*, & celui de *fermé* ſa force. On *ferme* ce qui étoit ouvert ou creux ; on *clôt* ce qui étoit tout découvert, & ſans enceinte.

La *clôture* eſt plus rigoureuſe. Une fenêtre eſt *fermée*, & pourtant elle peut n'être pas bien *cloſe*. Il n'y a point de jour, d'iſſue, de paſſage dans ce qui eſt *clos* ; s'il s'y trouve des paſſages, des iſſues, des ouvertures, on les *ferme*. Le Propriétaire de la maiſon eſt obligé de tenir le Locataire *clos & couvert*, c'eſt-à-dire, *bien fermé* de toutes parts. Votre bourſe eſt *fermée*, le tréſor de l'avare eſt vraiment *clos*. La nuit *cloſe* eſt tout-à-fait *fermée* (car on *ferme* plus ou moins rigoureuſement). Quand on a dit *nuit fermante*, il faut bien dire *nuit fermée*. Un livre eſt *fermé*, il n'eſt pas *clos*. On *ferme* le chemin, le paſſage à quelqu'un en ſe mettant à la traverſe, ſans que le paſſage ſoit *clos*. Quand on *ferme* la bouche à quelqu'un, il ne dit plus rien ; quand on la lui *clôt*, il n'a plus rien à dire, il ne peut plus rien dire. On ſe ſert au figuré de *clorre* plus ſouvent que de *fermer*, pour dire conclure, achever, terminer, finir, &c : *clorre* une aſſemblée, un compte, un inventaire, une corbeille, &c. Les différentes manieres d'employer les deux termes, ſoit au propre, ſoit au figuré, prouvent aſſez que *clorre* dit quelque choſe de plus ſévere & de plus ſtrict que *fermer*.

Enfin la *clôture* eſt plus ſtable. Ce qui eſt *clos*,

Digitized by Google

est *fermé* à demeure : ce qui se *ferme*, s'ouvre. On *ouvre* & on *ferme* les portes, les fenêtres, un coffre, les boutiques, les spectacles, des portes, &c. Mais les places *closes*, & les choses employées pour la *clôture*, les murs, les palissades, les haies, les cloisons, &c. ne s'ouvrent point ou ne sont pas faites pour s'ouvrir & se *fermer* alternativement. Vous *fermez* votre lettre qui doit être ouverte ; mais ce qui ne doit pas être sçu, c'est *lettre close*. La main qui se *ferme* & s'ouvre, ne se *clôt* pas ; il en est de même des yeux, des oreilles, dans le discours ordinaire. Cependant vous dites, *je n'ai pas* fermé *ou* clos *l'œil de toute la nuit* ; mais vous ne l'avez pas *fermé*, s'il est toujours resté ouvert ; vous ne l'avez pas *clos*, si vous ne l'avez pas tenu *fermé* un certain temps : la premiere maniere de parler annonce une plus grande insomnie. Dans cet exemple, on se sert de *clorre*, parce qu'il s'agit d'avoir les yeux *fermés* par le sommeil, pendant la durée de la nuit ou une assez longue durée. On dit *fermer* ou *clorre* les yeux, pour désigner figurément la mort. *Clorre* est sans doute le mot propre, puisqu'il s'agit de *fermer* les yeux pour jamais : aussi Bossuet n'a pas balancé à s'en servir dans l'Oraison Funebre.

Clorre est un verbe *défectif*, usité seulement au présent & au singulier de l'indicatif, au futur de l'indicatif, & du subjonctif : il suit de là que, dans les autres temps, on est contraint d'employer à sa place les mots dont la signification approche le plus de la sienne. Or des synonymes, dès qu'ils font l'office du mot propre, empruntent son idée, & se l'approprient ; & la différence disparoît. Le verbe qui est entier, beaucoup plus familier & plus

commode, parvient souvent ainsi à faire négliger & oublier le verbe mutilé. Les exemples n'en sont pas rares. Nous n'en citerons qu'un seul, c'est celui des verbes *quérir* & *chercher*. A peine *quérir* se dit-il quelquefois dans la conversation ; on ne l'écrit presque plus. Cependant ouvrez tous les bons Ecrivains du Siecle de Louis XIV, & vous le trouverez. Il paroît même par les Lettres de Madame de Sévigné, par les Ouvrages de Madame de la Fayette, &c. que la bonne compagnie de ce temps-là n'avoit eu garde de lui substituer le verbe *chercher* comme un mot de la même valeur. Cette délicatesse étoit bien fondée ; ou plutôt elle n'étoit qu'un goût éclairé pour la justesse & la pureté du langage. En effet, l'idée propre de *quérir* est celle d'aller prendre ou appeller pour apporter ou amener ; au lieu que celle de *chercher* est de se donner du mouvement, des soins, pour trouver, découvrir.

Colere, Colérique.

Colere, adjectif, qui est sujet à la colere : *colérique*, qui est enclin à la colere, ou qui porte à la colere. Le premier désigne proprement l'habitude, la fréquence des accès ; le second la disposition, la propension, la pente naturelle à cette passion. Un homme est *colere*, & il a l'humeur *colérique*. L'humeur *colérique* rend *colere* ; comme l'humeur hypocondriaque rend hypocondre. Un homme peut être *colérique* sans être *colere*, s'il parvient à se vaincre ; il met un frein à son humeur. *Colérique* ne se dit que didactiquement : cependant cette derniere ob-

Digitized by Google

ſervation prouve combien il ſerviroit à la précision du ſtyle dans tous les genres d'écrire.

Coleré marque donc le fait, de même qu'hypocondre & autres adjectifs ſemblables; & *colérique*, l'inclination, de même qu'hypocondriaque & autres adjectifs, également formés d'adjectifs ſimples & diſtingués par les mêmes terminaiſons, ou d'autres équivalentes. Nous diſtinguerons par de ſemblables nuances, le *deſpote* de l'homme *deſpotique*. Le *deſpote*, avec ou ſans titre, gouverne de fait, d'une maniere abſolue & arbitraire: l'*homme deſpotique* a le goût ou le pouvoir de gouverner arbitrairement, &c.

L'adjectif ſimple eſt très-propre à indiquer un caractere déterminé, décidé, parfaitement établi; l'adjectif dérivé n'énonce qu'une qualité particuliere, bonne ou mauvaiſe, qui n'eſt qu'un trait plus ou moins ſenſible dans le caractere. Ainſi la *colere* eſt un vice dominant dans *l'homme colere*, puiſqu'il s'y abandonne ſans meſure ou ſans réſerve; & peut-être ne ſera-t-elle qu'un défaut dans *l'homme colérique*, qu'elle ne ſubjuguera pas & n'emportera pas de même.

L'adjectif terminé en *ique*, lorſqu'il eſt ſeul ou qu'il n'eſt pas formé d'un autre employé dans le même ſens, exprime également le penchant & l'habitude, le goût & l'exercice, la cauſe & les effets. Un homme *mélancolique* eſt ou enclin ou ſujet à la mélancolie; il eſt tourné à la mélancolie, ou il en éprouve des accès. En général, la terminaiſon *ique* ſignifie *qui appartient à*, *qui concerne*, *qui a trait à*: *aſiatique*, qui appartient à l'Aſie; *philoſophique*, qui a trait à la Philoſophie; *dogmatique*, qui concerne le dogme, &c.

Digitized by Google

Commerce, Négoce, Trafic.

» Le *négoce* regarde les affaires de banque & de » marchandises. Le *commerce* & le *trafic* ne re- » gardent que les affaires de marchandises : avec » cette différence, ce me semble, que le *com-* » *merce* se fait plus par vente & par achat ; & le » *trafic* par échange «. Ces notions données par l'Abbé Girard, sont bien légérement hasardées.

Commerce, lat. *commercium*, signifie à la lettre échange de marchandises, *commutatio mercium* : il est formé de *com*, avec, ensemble, & de *merx*, *merces*, marchandise, qui vient de *mar*, *marc*, marque : car les marchandises porterent d'abord une *marque*, la marque du *Marchand* ou d'une chose à vendre. Le *commerce* ne se fit d'abord que par échange immédiat : pour en généraliser l'idée, on en fait un échange de valeurs. Dans tous les sens, ce mot exprime un échange, une communication réciproque.

Négoce, lat. *negotium*, est ordinairement composé par les Etymologistes de *nec* & *otium*, privation de loisir, occupation. Ils ne se trompent pas quant au sens : mais, avant les Latins, les Celtes disoient *neg*, *nech*, travail, peine, affaire, *négoce* ; mot & sens conservés dans le gallois, le basque, &c. Avec la négation *n*, *ne*, *neg*, & l'oriental *ot*, temps, loisir, il signifie encore travail, affaire, occupation. Le *négoce* est une espece particulière de travail, d'affaire, d'occupation ; l'occupation, l'exercice, la profession du *commerce*.

Trafic est tiré par Ménage de l'italien *traffico* :

Digitized by Google

nous l'avons bien plutôt pris, comme les Italiens, de *traficium*, mot de la basse latinité, composé de *tra*, par-delà, au delà, au dehors, loin; & de *fac*, faire, agir, travailler. Le *trafic* est le *commerce* ou plutôt le transport fait d'un endroit à l'autre ; il a particuliérement désigné le *commerce* éloigné, lointain : on disoit le *trafic des Indes*, &c. : mais on s'est plutôt arrêté à l'idée d'*entremise*, assez analogue au mot, & très-propre à désigner l'action du revendeur qui se met entre le premier vendeur & le consommateur pour transporter de l'un à l'autre une marchandise, un objet de jouissance. C'est, par exemple, ce que fait le Banquier ; & la *banque* est définie par les Vocabulistes *trafic d'argent*. On *trafique* aussi des papiers, &c. On appelle un billet *trafiqué*, celui qui a passé par plusieurs mains, &c. Cette observation acheve de détruire toutes les notions rappellées au commencement de cet article.

Le commerce est l'échange de valeurs pour valeurs égales, ou d'objets équivalens, & qui se payent l'un l'autre ; & non l'*échange du superflu contre le nécessaire* ; car celui qui vendroit le nécessaire pour acheter le superflu, ne feroit-il pas un échange de choses vénales ? Le *négoce* est le travail exercé au service du *commerce*, ou cette partie du *commerce* exercée par des gens voués aux entreprises, aux soins, aux travaux de cette profession : c'est donc à tort qu'on dit le *commerce* pour désigner le corps de ces agens qui ne font pas en effet *tout le commerce*, mais qui servent le *commerce* : ce seroit plutôt le *négoce*. Le *trafic* est ce *négoce* qui fait passer de lieux en lieux ou de mains en mains, ou qui fait circuler tel ou tel objet particu-

lier de *commerce* par des agens intermédiaires placés entre le premier vendeur & le dernier acheteur. Ainsi ce mot n'exprime qu'un service particulier du *négoce* borné à un certain genre d'industrie & de *commerce*, comme le *commerce* des soies, des lainages.

Le *commerce* est cette communication complette qui embrasse tous les échanges & toutes les sortes d'échanges qui se font dans toute l'étendue de la circulation, depuis la production jusqu'à la consommation, depuis le cultivateur ou le propriétaire qui vend la denrée de son cru, & qui est le premier *commerçant* sans être *négociant*, jusqu'au consommateur qui termine les échanges en faisant le dernier achat de la chose pour son usage. Le *négoce* n'est qu'un service particulier que rendent au *commerce* des agens, des personnes intelligentes, éclairées & laborieuses, en épargnant aux producteurs ou aux fabricans & aux consommateurs la peine de se rapprocher les uns des autres pour leurs ventes & leurs achats, en calculant & balançant les moyens des uns & les besoins des autres pour les accorder ensemble; en combinant & multipliant même les échanges en divers lieux, en divers pays, pour rendre plus favorable le débit de la denrée; en formant enfin les spéculations & exécutant les opérations nécessaires pour conduire les objets d'un terme à l'autre, avec le plus d'économie & d'avantage possible. Le *trafic*, infiniment plus borné dans son industrie, dans ses lumieres, dans ses entreprises, dans ses spéculations, dans ses opérations, consiste proprement à acheter là une marchandise pour revendre ici cette même marchandise avec profit; tandis que le *négoce* aura

ſouvent fait, par un long circuit, & avec beaucoup de travail, pluſieurs échanges différens pour arriver à la marchandiſe que vous attendez.

Une Nation, un Pays fait le *commerce* de ſes productions & de ſes fabrications : cette Nation fait ſon *commerce* lors même que l'Etranger vient chez elle lui apporter des marchandiſes étrangeres & prendre les ſiennes ; car elle échange, elle achete & vend tout comme l'Etranger. On ne diroit pas le *négoce de France*, *du Nord*, *des Indes*, &c. Une Maiſon, une Compagnie attachée à des entrepriſes combinées, fait un *négoce* : elle *négocie*, achete de toute ſorte de mains, échange, voiture, tranſporte, & vend de maniere à gagner le plus qu'elle peut ſur ceux de qui elle achete & ſur ceux à qui elle vend : elle ne fait qu'une partie du *commerce* total & complet ; car c'eſt le producteur qui fait la premiere vente, & le conſommateur qui fait le dernier achat ; & ſouvent même elle n'entre point dans le *commerce*, qui peut ſe faire directement entre les producteurs & les conſommateurs. Un ſimple revendeur fait le *trafic* ; & les Hollandois, s'ils ne recueilloient point les épiceries dans leurs poſſeſſions orientales, & qu'ils ſe bornaſſent à contraindre les Indiens à ne les vendre qu'à eux ſeuls pour être ſeuls à les vendre, ne feroient qu'un *trafic* monopolaire.

Le producteur eſt donc l'auteur du *commerce* & le vrai *commerçant*. Le *négociant* eſt un agent très-utile du *commerce*, interpoſé entre le producteur & le conſommateur. Le *trafiquant* eſt un agent du *négoce*, attaché à telle eſpece de *commerce*.

Il n'y a guere de politique plus fauſſe & plus déſaſtreuſe que celle qui confond l'intérêt du *né-*

Digitized by Google

goce avec celui du *commerce*, l'intérêt du marchand régnicole avec celui de la Nation. L'intérêt du *négoce* ou du *négociant* est de gagner le plus qu'il peut sur la Nation, en achetant d'elle à bas prix, & en lui vendant cher (ce qu'il obtient sur-tout par des priviléges exclusifs); & celui du *commerce* national est de vendre à bon prix & d'acheter à bon marché (ce qui ne s'obtient que par la concurrence la plus libre, la plus générale & la plus forte des acheteurs & des vendeurs). Avec ce principe erroné, dès qu'on regarde le profit du revendeur comme un profit national, il n'y a pas jusqu'au plus petit *trafic* qu'il ne fallût rendre exclusif & tortionnaire.

Le *commerce* se prête à une infinité de divisions; *commerce* intérieur, *commerce* extérieur, *commerce* maritime, *commerce* en gros, *commerce* en détail, grand *commerce*, petit *commerce*, &c.; *commerce* des denrées, *commerce* des marchandises, &c. Le *négoce* se prend ordinairement d'une maniere générique; mais il se prête aussi à des divisions; *négoce* en gros ou en détail, &c., mais sur-tout à des divisions relatives ou à l'intérêt ou à l'art: *bon négoce*, *négoce lucratif*, *négoce inconnu*, &c. Le *trafic* se fait aussi en gros ou en détail, &c.; mais avec spécification de telle ou telle marchandise, *trafic* d'argent, de papiers, de soieries, de bonneteries, &c.

Je ne m'attache qu'à des explications toutes fondées sur la valeur essentielle des mots, ainsi que sur des manieres de les employer incontestablement reçues, toutes propres à établir des notions claires & précises sur une matiere fort importante & fort embrouillée dans la plupart des têtes, &

Digitized by Google

même dans des têtes pleines de l'objet, enfin toutes utiles pour fixer le langage & prévenir des méprises dangereuses.

Je pourrois encore confirmer ces applications & mes définitions par les diverses acceptions ou les emplois figurés de ces termes ou des mots de leurs familles.

Ainsi le mot *commerce* sert toujours à désigner une communication réciproque ou de pensées, ou de lettres, de sentimens, d'intelligence, de services, de secours, où chacun donne, reçoit, rend, &c. On dit le *commerce* du monde, de la vie; le *commerce* des Sçavans, de deux amis, des époux, &c. Ce mot se prend en bien & en mal: un *commerce* est licite ou illicite, bon ou mauvais, innocent ou criminel, &c.

Les mots *négocier*, *négociation*, *négociateur*, désignent l'action de traiter, de manier, de conduire avec art, avec travail, des affaires publiques ou privées. On *négocie* un traité, une alliance, un mariage, un accommodement. Le *négociateur* est entre les parties intéressées; il travaille pour elles. Un Ambassadeur *négocie* pour son Prince. Le mot *négoce*, détourné de son acception propre, se prend odieusement, comme si l'intérêt du négociant étoit toujours en débat avec l'intérêt des personnes qui traitent avec lui: ainsi l'on dit qu'un usurier fait un vilain *négoce*: en parlant des gens cachés & suspects, on se demande de quel *négoce* sont ces gens-là?

Trafic est très-souvent employé pour désigner des pratiques mauvaises & intéressées, comme si l'on ne voyoit dans le *trafic* que la vénalité ou une petite industrie, uniquement inspirée par l'intérêt,

Digitized by Google

& tendante au profit. On fait des *trafics* d'amitié, de bienfaits, de louanges, de complaisances, de vertu, d'amour, &c. : tout cela signifie *vendre*. On *trafique* de la vertu, de l'amour, dit la Bruyere ; *tout est à vendre parmi les hommes.*

Complaisance, Déférence, Condescendance.

La *complaisance* ou le desir, le soin de *complaire*, est de se *plaire* à faire ce qui *plaît* aux autres. La *déférence* ou l'attention à *déférer*, est de se *porter* (*ferre*) volontiers à préférer à ses propres sentimens, l'acquiescement aux sentimens des autres. La *condescendance* ou l'action de *condescendre*, est de *descendre* de sa hauteur pour se *prêter* à la satisfaction des autres, au lieu d'exercer rigoureusement ses droits.

Les nécessités, les bienséances, les convenances, les offices, les agrémens de la société, de la familiarité, de l'intimité, obligent à la *complaisance* : elle fait toute sorte de sacrifices de nos volontés, de nos goûts, de nos commodités, de nos jouissances, de nos vûes personnelles. L'âge, le rang, la dignité, le mérite des personnes, nous imposent la *déférence* : elle subordonne ou soumet à ces titres notre avis, nos opinions, nos jugemens, nos prétentions, nos desseins. Les foiblesses, les besoins, les goûts, les défauts d'autrui, demandent de la *condescendance* : elle fait que nous nous relâchons de notre sévérité ou des droits rigoureux de notre autorité, de notre supériorité, de notre liberté, de notre volonté.

Un mari a de la *complaisance* & de la *condescendance*

cendance pour sa femme : la femme a de la *déférence* pour son mari : ils ont l'un & l'autre de la *condescendance* pour leurs enfans. Nous nous devons tous de la *complaisance* les uns aux autres : nous devons de la *déférence* à nos supérieurs : nous avons pour nos inférieurs de la *condescendance*. Le fort a de la *condescendance* pour le foible : les petits ont de la *déférence* pour les grands : on a de la *complaisance* pour tous ceux avec qui l'on vit.

Ces qualités annoncent de la bonté, de la douceur, de la facilité dans le caractere, dans l'humeur, dans l'esprit ; mais la *complaisance* marque particuliérement une bonté affectueuse ; la *déférence*, une douceur respectueuse ; la *condescendance*, une facilité indulgente.

La *complaisance* est inspirée par le desir de plaire ; & c'est le moyen de plaire. La *déférence* marque une docilité réglée par la science des égards ; elle rend les autres contens d'eux & de nous. La *condescendance* tient à cette sorte d'aménité qui se prête volontiers à des tempéramens ; elle se plie pour vous embrasser.

Avec de la *complaisance*, on est d'un commerce bien doux ; avec de la *déférence*, on est d'un commerce honnête ; avec de la *condescendance*, on est d'un commerce commode.

La *complaisance* est une monnoie avec laquelle tout le monde peut, au défaut de moyens essentiels, payer son écot dans la société ; on vous en tient bon compte. La *déférence* est un hommage que l'on rend à quelqu'un pour lui faire les honneurs de la société ; on le prend pour la preuve du mérite. La *condescendance* est une espece de générosité que l'on fait de sa maniere de penser, à la sa-

Digitized by Google

tisfaction d'autrui ; on l'aime comme un bienfait.

Attentive & active, la *complaisance* lit dans votre pensée & prévient votre demande. Modeste & noble, la *déférence* prévient le conflit, & vous offre l'honneur du triomphe. Facile & gracieuse, la *condescendance* prévient l'importunité, & donne ce qu'elle cede.

La *condescendance* a pour regle de ne se faire ni acheter ni dépriser. La *déférence* a pour maxime de rendre tout ce qu'elle peut, de maniere qu'on vous rende tout ce qu'on vous doit. *Fais à autrui ce que tu voudrois qui te fût fait* : telle est la grande regle que le Lord Chesterfield donne au desir de plaire, source de la *complaisance.*

Tenez pour certain qu'on abusera de votre *complaisance*, si vous négligez les occasions convenables de montrer une honnête liberté ; de votre *déférence*, si vous négligez celles de montrer une courageuse fermeté ; de votre *condescendance*, si vous négligez celles de montrer une juste inflexibilité.

Les femmes gâtées par nos empressemens, exigent beaucoup de *complaisance* ; combien elles auront à perdre un jour ! Les hommes gâtés par les applaudissemens, exigent beaucoup de *déférence* ; combien ils essuieront de contradictions ! Les enfans gâtés par les connivences, exigent beaucoup de *condescendance* ; combien ils dévoreront de peines !

Laissez libre ce qui doit l'être ; laissez à ce qui doit être libre, le mérite d'être absolument volontaire. Laissez la *complaisance* libre, si vous voulez sçavoir jusqu'à quel point l'on se plaît avec vous & l'on cherche à vous plaire. Laissez la *déférence* libre, si vous voulez sçavoir quel cas on fait de

Digitized by Google

vous & de votre estime. Laissez la *condescendance* libre, si vous voulez sçavoir quel foible on a pour vous, & quelle confiance vous pouvez avoir.

Il y a une *complaisance* servile qui fait ce qu'on appelle un *complaisant*; une aveugle *déférence*, qui fait ce qu'on appelle *un sot*; une molle *condescendance*, qui fait ce qu'on appelle quelquefois un *pauvre homme*.

N'abusez pas de la *complaisance* d'un homme sans caractere, qui est dans vos mains comme un instrument dans la main d'un ouvrier; de la *déférence* d'un homme sans lumieres, qui se confie à vous comme l'aveugle à son conducteur; de la *condescendance* d'un homme sans énergie, qui ne peut résister que comme on résiste à un sommeil accablant.

Gardez-vous de la *complaisance* de ces bas valets qui prostituent leurs services; de la *déférence* de ces serviteurs perfides qui jonchent devant vous de fleurs le chemin du précipice où vous courez; de la *condescendance* de ces iniques Directeurs qui achetent à ce prix le crédit & la fortune.

☼ Ces termes sont tous expliqués & même définis les uns par les autres dans les Dictionnaires: il est donc quelquefois dangereux de les consulter. Les Auteurs n'ont pas toujours besoin de leur idée rigoureuse: leur exemple ne suffit donc pas pour nous diriger.

Vous trouverez dans les Ecrits de Port-Royal les propositions suivantes. *Les personnes qui hantent la Cour, reconnoissant combien les humeurs contredisantes sont incommodes, prennent une route, qui est de ne contredire rien, & de louer tout indif-*

féremment ; c'est ce qu'on appelle complaisance. Jusque-là cette *complaisance*, bornée ou au silence ou aux éloges, n'est qu'une lâche *déférence.*

Il faut condescendre aux volontés de ses supérieurs. Ce mot signifie manifestement *descendre, s'abaisser avec quelqu'un jusqu'à lui, devant lui* : or l'inférieur ne s'*abaisse* pas jusqu'à son supérieur, & par un généreux sacrifice. Nous disons *condescendre*, comme les Grecs ont dit συγκαταβαίνω, & les Latins *obsequi*, s'abaisser, se mettre au dessous, obéir, faire ce qu'on veut de nous, se plier aux volontés des autres, conniver. *Obsequium amicos, veritas odium parit* : la *condescendance*, la connivence fait des amis ; la vérité, la franchise, des ennemis.

L'Auteur du Livre des *Mœurs* dit que la *complaisance* est une *condescendance* honnête, par laquelle nous plions notre volonté pour la rendre conforme à celle des autres ; & qu'elle consiste à ne contrarier le goût de qui que ce soit dans tout ce qui est indifférent pour les mœurs, à s'y prêter même autant qu'on le peut, & à le prévenir lorsqu'on l'a sçu deviner.

La *complaisance* cherche à prévoir, à saisir, à prévenir les goûts & les desirs des personnes, sans doute : mais il n'en est pas de même de la *condescendance* ; elle attend, résiste, mais se rend. La *complaisance* fait qu'on n'a de volonté que celle des autres ; la *condescendance* fait qu'on ne tient pas à sa volonté, quand elle est opposée à celle des autres. La *complaisance* a beaucoup plus d'influence, d'affection & de générosité que la *condescendance* : si on la réduit à une pure *condescendance*, on la dénature au lieu de la définir.

On nous dit que si nous voulons une définition

Digitized by Google

un peu exacte de cette *affection de plaire aux autres*, c'est-à-dire, de la *complaisance*, il faut dire avec la Bruyere, que c'est une maniere de vivre, où l'on cherche beaucoup moins ce qui est vertueux & honnête, que ce qui est agréable. La Bruyere n'auroit certes pas donné cette pensée pour une définition. On a bien mieux réussi à la décrire, cette qualité, qu'à la définir. La véritable *complaisance*, dit un autre Ecrivain, est celle qui compatit avec liberté, cede sans foiblesse, loue sans flatterie, & rend, sans affectation & sans bassesse, la société agréable, & la vie plus commode. Quelqu'un a dit qu'elle sacrifie tout aux autres, & semble être la destruction de l'amour-propre.

La *déférence* a été mieux connue ou mieux sentie. L'usage est assez général d'y attacher l'idée d'une sorte d'hommage rendu au mérite & aux bienséances. D'Ablancourt nous dit qu'on en a pour les personnes de mérite & de qualité ; Port-Royal, qu'il faut nous prévenir les uns les autres par des témoignages d'honneur & de *déférence* ; Saint-Evremont, que le respect & la *déférence* naissent de l'estime mutuelle que doivent avoir des amis, &c.

Faut-il le répéter ? La *complaisance* se distingue par l'envie de plaire, & par une attention continuelle à *complaire* aux autres jusque dans les plus petites choses ; la *déférence*, par une observation particuliere des bienséances, & par une attention modeste à ne pas se compromettre avec les titres, les prétentions & l'amour-propre des autres ; la *condescendance*, par une sorte d'indulgence & par une attention convenable à céder de ses droits & de ses résolutions plutôt que de les faire valoir à la rigueur. La *complaisance* trouve toujours à s'exercer, &

Digitized by Google

s'exerce toujours avec empressement dans tous les cas où il est possible de faire quelque chose d'agréable aux autres & pour eux-mêmes. La *déférence*, moins étendue, n'a lieu que dans les cas où l'on craindroit de blesser, par l'opposition, la dignité, la délicatesse, la vanité des personnes. La *condescendance*, tournée vers un autre but, ne se montre que dans le cas où la résistance, une forte ou longue résistance, nous feroit paroître durs, difficiles, inflexibles, opiniâtres, entiers. Mais j'ai déjà tout dit.

Il est bien étrange que la morale, science d'un si grand usage & d'une si grande importance, n'ait qu'une langue si vague & si versatile, qu'au lieu de notions claires, précises, invariables, elle vous laisse la liberté de faire signifier arbitrairement aux termes les plus capitaux & les plus familiers, non seulement des qualités diverses quoiqu'analogues, mais encore une vertu ou un vice.

Conjoncture, Circonstance.

Circonstance, dit M. Diderot dans l'Encyclopédie, est relatif à l'action ; *conjoncture* est relatif au moment. » La *circonstance* est une des particu-
» larités de la chose : la *conjoncture* lui est étran-
» gere ; elle n'a de commun avec l'action que la
» contemporanéité. Les *conjonctures* seroient, s'il
» étoit permis de parler ainsi, les *circonstances* du
» temps ; & les *circonstances* seroient les *conjonc-
» tures* de la chose «.

La *circonstance*, considérée comme une partie, une particularité de l'action, n'a rien de commun avec la *conjoncture étrangere à l'action*, & seule-

ment *contemporaine*. Ces deux mots ne sont point alors synonymes : mais sans cesse nous disons *les circonstances des temps*, *des lieux*, *des personnes*, *des choses* relatives à un objet particulier ; c'est ce que nous appellons aussi *conjonctures*. Or ces *circonstances* sont hors de la chose, comme les *conjonctures* ; & les *conjonctures* ne lui sont pas absolument étrangeres : l'un & l'autre de ces mots annoncent la disposition, l'état particulier des choses qui doivent influer sur l'événement, le succès. *Circonstance* signifie, à la lettre, l'*état d'être autour*, de *circum* & *stare* ; & *conjoncture*, *la disposition à se joindre*, avec une chose, de *cum* & *jungere*. La *circonstance* est donc ce qui environne ou accompagne la chose : la *conjoncture*, ce qui a du rapport avec elle ou de l'influence sur elle. Quand nous disons que les *circonstances* changent, qu'un homme se trouve dans une fâcheuse *circonstance*, qu'une *circonstance* empêche d'agir, nous ne prétendons pas désigner un changement dans la chose même, ou la personne, l'action ; ce changement est hors de la chose, mais il produit sur elle un effet particulier.

La *conjoncture* & la *circonstance* sont à la chose comme deux cercles concentriques à un point donné : la *circonstance* est le cercle renfermé dans la *conjoncture*. La *conjoncture* influe de loin sur l'événement : la *circonstance* touche, pour ainsi dire, à l'action. La *conjoncture* est un ordre de choses, une disposition de circonstances générales les moins prochaines, favorables ou contraires à la chose : la *circonstance*, distinguée de la *conjoncture*, est une disposition particuliere d'une chose qui favorise ou contrarie actuellement le succès. Les *conjonctures*

Digitized by Google

ſont diſpoſées avant l'action & indépendamment de l'action : les *circonſtances* ſont avec l'action, & naiſſent quelquefois dans le cours de l'action même. Il eſt difficile que le ſyſtême ou l'enſemble des *conjonctures* change ; mais il arrive ſans ceſſe des changemens dans les *circonſtances*. La *circonſtance* eſt une particularité de la *conjoncture*.

Le Dictionnaire de Trévoux, après avoir adopté la diſtinction de l'Encyclopédie, définit la *conjoncture*, un amas ou aſſemblage de *circonſtances* qui fait trouver de la facilité ou de la difficulté dans le ſuccès des affaires. L'Abbé Girard dit que *conjoncture* ſert à marquer la ſituation qui provient d'un concours d'événemens, d'affaires, ou d'intérêts.

La juſtice ſévere & l'active bienfaiſance du Prince, le concours de Miniſtres habiles, integres & courageux, les lumieres répandues parmi le peuple, la tranquillité de l'Etat, ſont des *conjonctures* favorables pour les réformes. La bonne diſpoſition préſente des eſprits en eſt la *circonſtance* la plus favorable.

Les bouleverſemens opérés par les Croiſades, furent des *conjonctures* favorables pour l'autorité royale : elle ſçut habilement profiter des *circonſtances* particulieres dans leſquelles le ſoulagement des peuples pouvoit juſtifier & ſeconder l'abaiſſement des Seigneurs.

Les *conjonctures* préparent & préſagent le ſuccès d'une guerre. Une *circonſtance* imprévue fait perdre ou gagner une bataille.

Un bon eſprit tire avantage des *conjonctures* : un eſprit délié tire parti des *circonſtances*. La prudence a toujours conſulté les *conjonctures* ; la ſa-

Digitized by Google

gesse ne néglige pas les *circonstances*. Le plan général est formé sur les *conjonctures*; l'exécution est subordonnée aux *circonstances*. Les *conjonctures* doivent avoir été pesées; & les *circonstances* prévues. Nous nous sommes accommodés aux *conjonctures*; une *circonstance* survient qui renverse notre ouvrage & nos espérances.

Connexion, Connexité.

Du celte *neeh*, *nes*, *necs*, nœud, lien, liaison, se sont formés en latin, *nexus*, *connexio*, *connexus*; en françois, *nœud*, *connexion*, *connexité*.

La plupart des Auteurs confondent la signification de ces deux termes; quelques-uns les distinguent, comme on peut le voir dans Richelet, l'Encyclopédie, Trévoux, &c.

Ces mots expriment le rapport, la liaison, la dépendance qui se trouve entre certaines choses. La terminaison du premier, *ion*, marque l'*action* de lier les choses ensemble : la terminaison du second, *ité*, marque la *qualité* des choses faites pour être liées ensemble. Cette remarque donne l'explication d'une foule de mots uniquement distingués par l'une ou l'autre de ces terminaisons.

Il semble d'abord que cette remarque s'accorde assez avec l'observation suivante de l'Encyclopédie. Le mot *connexion*, dit l'Auteur de l'article, désigne la liaison intellectuelle des objets de notre méditation; celui de *connexité*, la liaison que les qualités existantes dans les objets, indépendamment de nos réflexions, constituent entre ces objets. Ainsi il y aura *connexion* entre les abstraits,

Digitized by Google

& *connexité* entre les concrets ; & les qualités & les rapports qui font la *connexité* feront les fondemens de la *connexion* ; fans quoi notre entendement mettroit dans les chofes ce qui n'y eft pas.

Il y a donc *connexité* entre les abftraits comme entre les concrets, puifque la *connexité* fonde la *connexion*. Il peut y avoir *connexion* entre les concrets comme entre les abftraits, puifque la *connexion* eft en quelque forte fuggérée par la *connexité*. Il feroit trop fubtil de dire que la *connexion* des abftraits eft fondée fur la *connexité* des concrets : car alors il faudroit, pour s'entendre, fauter fans ceffe d'un genre à l'autre, & fans aucune raifon, puifqu'il n'y en a aucune d'affecter un de ces mots à un genre d'objets exclufivement à l'autre. Ainfi, cette diftinction ne ferviroit qu'à embrouiller le difcours. Entre les objets de nos méditations, il faut une *connexité* métaphyfique, pour former une *connexion* ou liaifon *intellectuelle*, & elle y eft néceffairement ; comme pour former une *connexion* ou une *liaifon* réelle entre les objets matériels, il faut qu'il y ait une *connexité* réelle ou des qualités réelles propres pour leur liaifon. La *connexion* fuppofe toujours la *connexité*, & la *connexité* prête toujours à la *connexion*. Dans une réciprocité du même ordre, quels que foient les objets, abftraits ou concrets, phyfiques ou métaphyfiques, idéaux ou réels, mais fuivant la nature de chaque objet, vous établiffez une *connexion intellectuelle* entre deux idées en vertu de leur *connexité* intellectuelle, comme vous établiriez une *connexion phyfique* entre deux chofes qui ont entre elles leur *connexité* propre ou des rapports phyfiques.

Richelet dit que *connexion* fignifie le rapport

Digitized by Google

d'une chose avec une autre ; & *connexité*, ce par quoi une chose a rapport à une autre : il s'explique mal.

Il y auroit donc *connexion* toutes les fois qu'il y auroit *connexité* ; puisque le rapport est le résultat nécessaire des qualités relatives. La *connexion* ou la liaison existeroit donc entre deux idées, qui, malgré leur *connexité*, se présenteroient non seulement désunies, mais encore opposées l'une à l'autre. Deux affaires séparées, quoiqu'elles ayent une grande *connexité*, seront donc en *connexion* comme si elles étoient jointes. Il y avoit donc une *connexion* ou une liaison établie entre la boussole & la navigation, avant que la *connexité* de l'aimant avec cet art fût même connue. L'application d'une science à une autre n'ajouteroit donc pas à leur *connexité* leur *connexion* ; & vous diriez qu'elles étoient en effet liées parce qu'elles pouvoient l'être ? Il faut convenir que *connexion*, pris dans ce sens, jetteroit souvent de l'embarras, de la confusion, de la singularité dans le discours ; & qu'il seroit presque toujours indifférent de se servir de ce mot ou de celui de *connexité*.

Quelques gens prétendent, dit le Dictionnaire de Trévoux, qu'il y a quelque sorte de différence entre *connexité* & *connexion*. Ils veulent que *connexité* signifie une liaison & une dépendance naturelle, qui se trouve entre les choses, sans que nous y contribuions en rien de notre part ; telle qu'elle est entre la Physique & la Médecine : au lieu que *connexion* ne signifie, selon eux, qu'une liaison qui est à faire, & à laquelle nous devons contribuer par notre art : comme si on disoit, par la

Digitized by Google

connexion de ces deux propoſitions, vous verrez que l'une ſert d'éclairciſſement à l'autre.

Il n'y auroit donc pas une *connexion* naturelle & néceſſaire, indépendante de toute opération de l'eſprit, entre les idées de pere & d'enfant, d'époux & d'épouſe, de Souverain & de Sujet, de débiteur & de créancier, & ainſi de tant d'autres idées corrélatives. Il n'y auroit donc entre elles qu'une *connexité*, comme entre des idées dont les rapports ne ſont ni connus ni ſentis. Vous pourriez donc concevoir un homme qui doit ſans qu'il doive à quelqu'un, quelqu'un qui commande ſans qu'un autre obéiſſe, un être qui engendre ſans un autre engendré. Je demande ſi, entre des idées inſéparables & même inconcevables l'une ſans l'autre, il n'y a pas *connexion*, & la *connexion* la plus indépendante des opérations de l'eſprit. Cette opinion, directement oppoſée à celle de Richelet, rentre dans la premiere que nous avons d'abord diſcutée.

Pour moi, je penſe 1°. que *connexion* & *connexité* s'appliquent également à toute eſpece d'objets entre leſquels il y a des rapports particuliers, de quelque nature que ſoient ces objets & ces rapports. 2°. Que la *connexion* ne conſiſte pas dans ces ſimples rapports, & que la *connexité* peut exiſter ſans elle. 3°. Que la *connexion*, qui ſouvent dépend de nos opérations, en eſt auſſi quelquefois indépendante, & qu'elle vient alors d'une ſorte d'intimité naturelle entre les choſes, ou de leur état naturel. La *connexité* eſt la qualité ou la propriété naturelle en vertu de laquelle la *connexion* a lieu ou peut avoir lieu.

Il eſt inutile de remarquer que tout le monde

Digitized by Google

s'accorde ſur la ſignification de *connexité*; & que c'eſt une qualité, une propriété, une diſpoſition des choſes à ſe lier enſemble. La diviſion eſt ſur le ſens de *connexion*, qui, comme nous l'avons dit, exprime l'action de lier des choſes faites par leurs qualités & leurs propriétés pour être liées enſemble, ou par conſéquent la liaiſon, la jonction, l'union produite par l'application d'une choſe à l'autre, ou par celle d'un moyen qui les aſſemble ſelon leurs rapports, de quelque cauſe qu'elle provienne; car il n'y en a aucune de déterminée, ni par la valeur propre du mot, ni par les inductions qu'on en peut tirer.

Ainſi *connexité* ne dénote qu'un ſimple rapport qui eſt dans les choſes & dans la nature même des choſes: la *connexion* énonce une liaiſon effective qui eſt établie entre les choſes, & fondée ſur ce rapport. Par la *connexité*, les choſes ſont faites pour être enſemble: par la *connexion*, elles le ſont. La *connexité* eſt, pour ainſi dire, en puiſſance; la *connexion* eſt de fait. La *connexité* préſente des liens pour enchaîner les choſes les unes aux autres; & la *connexion* les noue.

Deux idées ont de la *connexité*; leur *connexion* forme un jugement. Par le raiſonnement, vous établiſſez la *connexion* entre des propoſitions qui n'avoient qu'une *connexité*. Un principe a de la *connexité* avec un autre; l'antécédent a une *connexion* avec le conſéquent, ou le corollaire avec la propoſition démontrée. Entre deux vérités qui ſe rapportent par leur *connexité* l'une à l'autre, la vérité intermédiaire fera la *connexion*. La *connexité* d'un certain ordre de vérités demande que leur *connexion* forme la chaîne qu'on appelle la ſcience.

Digitized by Google

Il y a de la *connexité* entre la Géométrie & la Physique ; leur *connexion* est dans les Mathématiques mixtes. La *connexité* de l'Astronomie avec la navigation est démontrée par la *connexion* établie, par exemple, entre la connoissance des satellites de Jupiter & la détermination des longitudes. La *connexion* de la Physique & de la Théologie est sensible : leur *connexion* est développée par les Sçavans.

Deux affaires qui ont de la *connexité* sont, par leur *connexion*, jointes, examinées, discutées, jugées ensemble. Quoiqu'il existe une *connexité* entre les différentes parties de l'administration, il y a quelquefois si peu de *connexion* entre elles, qu'elles se heurtent, se traversent, se combattent les unes les autres. Il y a souvent entre des professions différentes beaucoup de *connexité* : attendons-en la *connexion*.

Malgré la *connexité* du sçavoir & de la capacité d'enseigner, leur *connexion* est assez rare ; il faut le talent pour l'établir. Il y a une telle *connexité* entre toutes les vertus, qu'une seule vertu parfaite, par la *connexion* & la *cohésion* de toutes les autres, n'en feroit qu'une seule. La *connexion* de choses utiles n'est jamais en raison de leur *connexité*.

Je ne cherche d'abord que la *connexité* du bon & du beau, du vrai & de l'aimable ; & après en avoir saisi tous les rapports, j'établis leur *connexion* par les propositions suivantes : *Rien n'est beau que le bon ; le vrai seul est aimable.* Le jugement établit la *connexion* ; le verbe *être* forme la *connexion* entre les mots & les choses qui autorisent l'affirmation par leur *connexité*. Ainsi, quand je dis que l'*orgueil est un vice*, je forme la *connexion* d'après

Digitized by Google

la *connexité*. Mais je n'ai pas besoin d'établir la *connexion* entre les choses & les idées qui l'annoncent par elles-mêmes ou par leur *connexité immédiate* : qui dit *second*, dit *premier*.

Il est à remarquer que ces mots appartiennent proprement à la Métaphysique, & qu'ils s'appliquent proprement à des objets intellectuels.

Contrevenir, *Enfreindre*, *Transgresser*, *Violer*.

Contrevenir, *venir*, aller *contre*, faire une chose contraire à ce qui est prescrit, ordonné.

Enfreindre, lat. *infringere*, composé de *frangere*, formé du son rude & déchirant *fr* (d'où *fraction*, *fracture*), rompre, briser, rompre un *frein*, briser des liens.

Transgresser, lat. *trans*, *gradi*, aller à travers, au delà, passer outre, franchir les bornes, les limites.

Violer, lat. *violare*, de *vis*, *vi*, force, violence, faire violence, faire outrage, commettre un grand excès.

Ainsi, à proprement parler, on *contrevient*, quand on va contre la voie tracée : on *enfreint*, quand on rompt ce qui lie : on *transgresse*, quand on sort des justes limites : on *viole*, quand on perd tout égard pour les choses respectables.

Vous *contrevenez* à l'ordre, à l'ordonnance que vous n'observez pas. Vous *enfreignez* les loix, les engagemens auxquels vous étiez soumis ou assujetti. Vous *transgressez* les loix, les préceptes, les

commandemens faits pour vous arrêter & vous contenir dans vos voies. Vous *violez* les loix, les droits, les choses que vous deviez le plus respecter & honorer.

La *contravention* regarde spécialement l'ordre positif, la discipline, la police, l'administration. Les Contrebandiers, les Faux-sauniers, les Soldats maraudeurs *contreviennent* aux Ordonnances, aux Réglemens. On *contrevient* aux ordres particuliers d'un Supérieur. C'est *contrevenir* à une Sentence, à un Arrêt, à un Canon, à un engagement, que de ne pas les exécuter, ou même de ne pas en remplir toutes les conditions.

L'*infraction* concerne proprement l'ordre public ou privé auquel notre foi est spécialement engagée, les traités entre les Souverains, les conventions entre les Particuliers, les engagemens réciproques entre le Prince & les Sujets, les liens de la sujetion à l'égard de Dieu, les vœux, les promesses, la parole. Le Prince qui donne du secours aux ennemis de son allié, *enfreint* le traité d'alliance. Un sujet *enfreint* les Loix du Royaume ; un Roi les priviléges des Sujets. Un Religieux *enfreint* la regle à laquelle il s'est soumis. Un Particulier *enfreint* les obligations qu'il a contractées. La mere qui ferme son sein à son enfant, *enfreint* le vœu de la Nature & les engagemens de la maternité. Celui qui rompt le jeûne, *enfreint* la loi qui l'impose.

La *transgression* s'exerce dans l'ordre moral, & particuliérement dans l'ordre religieux, à l'égard des loix naturelles, des loix naturelles sociales, des loix ou des préceptes ecclésiastiques, des loix ou des commandemens de Dieu. Il s'agit ici des cas où l'autorité légitime, juste, irréfragable, nous oblige, avec

Digitized by Google

avec pouvoir & ſanction, bon gré malgré nous. Toute la poſtérité d'Adam eſt punie de ce qu'il a *tranſgreſſé* le commandement de Dieu. Le Gentil qui n'a point de loi, eſt à lui-même ſa loi : il eſt coupable, s'il *tranſgreſſe* la loi de ſa pure conſcience. L'injuſtice *tranſgreſſe* la loi capitale de la ſociété. Moïſe menace de peines temporelles ceux qui *tranſgreſſent* un des préceptes de la Loi. On dit auſſi qu'un Ambaſſadeur a *tranſgreſſé* les ordres de ſon Maître.

La *violation* attaque audacieuſement, dans l'ordre eſſentiel de la Nature, des mœurs, de la ſociété, de la Religion, ce qu'il y a de plus pur, de plus innocent, de plus ſacré, de plus inviolable. La brutalité *viole* la pudeur. La barbarie *viole* les aſyles & les tombeaux. La perfidie *viole* le ſecret de l'amitié. L'impudicité *viole* la ſainteté conjugale. L'impiété *viole* les autels. La tyrannie *viole*, pour ainſi dire, la nature humaine. L'iniquité *viole* la foi des ſermens. On *viole* les choſes ſaintes qu'on profane. On *viole* le nom de Dieu, qu'on prend en vain. On *viole* la Religion dont on emprunte le maſque.

> Quiconque a pu franchir les bornes légitimes,
> Peut *violer* enfin *les droits les plus ſacrés*. RAC.

On *contrevient* par indiſcipline : on *enfreint* par infidélité : on *tranſgreſſe* par licence : on *viole* par de grands excès.

La *contravention* eſt faute, délit ; l'*infraction* eſt défection, *improbité* ; la *tranſgreſſion*, déſobéiſſance, crime ; la *violation*, énormité, forfait.

Digitized by Google

Contrition, Repentir, Remords.

Contrition, lat. *contritio*, de *conterere*, compoſé de *terere*, dérivé de la racine commune aux Langues celtiques, *ter*, *tra*, percer, déchirer, briſer, broyer, pulvériſer. *Contrition* ſignifie déchirement, briſement de cœur : terme de Théologie.

Repentir, de la racine *pen*, piquant, poignant ; d'où le grec ποινὴ, le latin *pœna* & *pœnitere* (*pœnâ teneri*), peine, reſſentir la peine. Le *repentir* eſt la peine, le chagrin d'avoir fait une choſe.

Remords, du latin *mordeo*, *morſus*, racine *mors*, piquant, mordant, rongeant. *Re-mords*, morſure redoublée, reſſentiment déchirant.

La *contrition* eſt la douleur profonde & volontaire qu'un cœur ſenſible reſſent d'avoir commis le péché ou le mal, conſidéré comme une offenſe faite à Dieu. Le *repentir* eſt le regret amer & réfléchi d'une ame timorée qui a commis une faute ou une action répréhenſible, & qui voudroit la réparer. Le *remords* eſt le reproche déſolant & vengeur que la conſcience vous fait d'avoir commis un crime ou une grave tranſgreſſion des loix imprimées dans le cœur humain.

Ainſi la *contrition* regarde le *péché* ; elle eſt dans le cœur ; & les motifs les plus ſublimes de la Religion l'inſpirent. Le *repentir* regarde *toute eſpece de mal* ou d'action regardée comme mal ; il eſt dans l'ame ; la réflexion & l'expérience le ſuggerent. Le *remords* regarde le *crime* ; il eſt dans la *conſcience* ; il naît en nous, pour ainſi dire, ſans nous, du crime même.

Digitized by Google

La *contrition* nous remet dans la bonne voie; le *repentir* nous retourne vers la bonne voie ; le *remords* nous montre la bonne voie avec une sorte de désespoir.

Le *remords* porte le coupable au *repentir* : le *repentir* porte le Chrétien à la *contrition*.

La *contrition* fait que Dieu nous pardonne. Le *repentir* vif & sincere mérite qu'on nous pardonne. Le *remords* punit sans permettre que nous nous pardonnions à nous-mêmes.

La *contrition* est l'effort heureux qui nous ramene au port. Le *repentir* est la planche qui nous reste après le naufrage. Le *remords* est la tempête qui nous poursuit après le naufrage.

Ils sont plus malheureux que leurs victimes, ceux que ronge le *remords*. Ils sont moins affligés de leur faute que du tort qu'elle leur fait, ceux que le *repentir* n'engage point à la réparer. Ils n'ont pas eu la véritable *contrition*, ceux qu'elle n'a point changés.

La *contrition* est l'acte le plus touchant & le plus héroïque du cœur humain ; il change, il détruit l'homme ; aussi est-il l'effet d'une grande grace. Le *repentir* est l'aveu forcé de nos torts, de notre foiblesse ou de notre ignorance : il faut qu'il paroisse, qu'il éclate ; sinon, il est sans mérite. Le *remords* est un des plus grands malheurs & la plus terrible épreuve de la vie ; il n'est rien de plus salutaire ou de plus mortel ; le reste de la vie en dépend.

Malheur au pécheur que les conditions difficiles de la *contrition* effrayent ! il se familiarisera bientôt avec son état. Malheur à l'homme qui ne se repentira pas des petites fautes ! il encourt la peine du *repentir* de quelque crime. Malheur au méchant

Digitized by Google

endurci qui ne ſent pas l'aiguillon du *remords* ! la raiſon l'abandonne avec la conſcience.

Ce qui ravit le Ciel, dans le double ſens de l'Evangile, doit être un grand bien ſur la terre : c'eſt ce qu'opere la *contrition* d'un pécheur, ou le retour d'un ſeul homme à la vertu, ſuivant les Paraboles de l'Enfant prodigue & de la Brebis égarée. La meilleure maniere de punir les hommes eſt de les ramener à leur devoir ; laiſſez-leur donc le temps de ſe *repentir*, ſuivant le conſeil de Tacite ; c'eſt ce retour que facilite le *repentir*. L'imprécation la plus terrible que vous puiſſiez faire contre quelqu'un, c'eſt, dit Séneque, qu'il devienne ennemi de lui-même ; & c'eſt ce que produit le *remords*.

Le *repentir* a ſouvent des motifs humains ; la *contrition* n'a que des motifs ſurnaturels : telle eſt la grandeur de la foi. On a quelquefois du *repentir* d'avoir bien fait, jamais de *remords* : telle eſt la nature du bien.

Démoſthene refuſoit des jouiſſances qui lui auroient fait acheter trop cher un *repentir* : eſt-il quelque choſe que nous achetions plus cher que des *repentirs* ? quel avantage, quel plaiſir, quel bien payeroit-il jamais un *remords* ? quelle peine, quel ſacrifice peut balancer les douceurs de la *contrition*?

Voyez dans l'Evangile, les hiſtoires du Publicain, de la Samaritaine, de la Magdeleine, vous aurez une juſte idée de la *contrition*. Voyez dans Strabon la deſcription des Furies, vous y reconnoîtrez le *remords*. Voyez dans Lucien cette Dame, vêtue de deuil, qui tourne la tête du côté de la vérité, en pleurant de douleur & de honte ; elle vous repréſente le *repentir*.

Digitized by Google

✿ Les Théologiens se servent du mot *attrition* pour désigner une *contrition* imparfaite, inspirée par la difformité même du péché, ou par la crainte des peines, avec ou sans commencement d'amour de Dieu ; ce qui la fait diviser en *crainte servile*, *& en crainte servilement servile* : mais le mot d'*attrition* ne se dit que dans le langage dogmatique.

✿ *Repentance*, mot autrefois très-usité, se dit à peine dans le style de la dévotion, quoique tous les Moralistes du dernier siecle, & même les Ecrivains profanes, l'ayent souvent employé. C'est à tort qu'on a confondu ce mot, & qu'on le confond encore avec celui de *repentir*.

La *repentance* est au *repentir* ce que la pénitence est à la peine. Le *repentir* & la peine peuvent être bornés à un acte, à un mouvement, à un sentiment, à un ressentiment passager : mais la *repentance* & la pénitence annoncent une durée, une succession, une habitude, un exercice ou une souffrance continue ou habituelle de *repentir* & de peine. La terminaison *ence*, *ance*, lat. *antia*, *entia*, désigne l'existence, la durée, la possession d'être, l'état de subsister ; du mot *ens*, être, qui est. Ainsi la *souvenance* (mot également disgracié) n'est pas un simple *souvenir*, quelquefois momentané, accidentel, fugitif ; c'est un *souvenir* durable, constant, fidele, toujours plus ou moins présent en quelque sorte. Ainsi l'*espérance* désigne une habitude, une disposition de l'ame, une maniere d'être : l'*espérance* fait des actes, elle habite, pour ainsi dire, en nous, tandis que nous n'aurons souvent qu'un *espoir* léger, instantané, qui passe, s'éclipse comme une lueur, un éclair. Ainsi la *concurrence* désigne

un état libre & habituel de *concours*, & le *concours* n'est qu'un acte de *concurrence* : on met un prix au *concours*, & les personnes sont en *concurrence*. La même différence est très-sensible dans *déplaisir* & *déplaisance*, & mille autres mots semblables auxquels le Lecteur appliquera facilement notre distinction. Peut-être cette observation préviendra-t-elle les proscriptions que l'ignorance, jointe à une sorte de délicatesse, pourroit encore faire en ce genre dans notre Langue.

Convier, *Inviter*.

Convier, formé comme *convive*, du latin *vivere*, vivre, & de *cùm*, ensemble, indique l'action de vivre, de manger ensemble, & exprime celle d'y engager. *Inviter*, lat. *invitare*, formé de *in*, en, dans, & de *via*, voie, indique l'action d'aller dans la même voie, & exprime celle d'y appeller. On disoit autrefois plutôt *convoyer*.

Convier signifie donc littéralement engager à un repas : mais, par extension, on l'applique à d'autres objets. *Inviter* signifie vaguement engager à une chose quelconque : mais, par une application très-usitée, il se dit spécialement, quelquefois même sans addition, à l'égard d'un repas.

Dans la force de la particule *con*, *convier* désigne le concours dont le mot *inviter* fait abstraction. Le concours peut être des personnes qui sont *conviées*, ou des personnes, des objets qui *invitent* tous *ensemble* ou à la fois.

Convier exprimant, dans sa vraie signification, l'action amicale, familiere, intime de vivre & de manger ensemble, il doit particuliérement dési-

Digitized by Google

gner, dans son extension, quelque chose d'intime, de familier, d'affectueux, de pressant, de puissant. Il ajoute donc cette circonstance au sens du mot *inviter*. L'action de *convier* est une invitation affectueuse, amicale, pressante, engageante. Employons ces mots selon leurs différens points de vue.

On *convie* à un banquet, à un festin, à des nôces où il y a nombre de *convives*. On *invitera* plutôt une personne à déjeûner, à dîner, à souper.

Les Compagnies, les Corps sont *conviés* à une cérémonie, à une fête. Un Sçavant, un Physicien est *invité* à une recherche, à une expérience.

Tous les hommes sont *conviés* au banquet de la Nature : le génie est *invité* à la gloire.

La beauté *invite* à aimer. Tout nous *convie* à nous aimer, comme dit le Poëte Lyrique.

Le beau temps *invite* à la promenade, le beau temps & la bonne compagnie nous y *convient*.

Dans ces exemples, le nombre seul fait la différence des termes. Un intérêt particulier attaché au mot *convier*, les distingue dans les exemples suivans.

C'est avec raison, dit Cicéron *de Senect.*, que nos peres ont appellé *convivium*, un banquet entre amis, puisqu'ils passent leur vie ensemble dans une étroite union. *Convier* suppose ou propose donc une union plus étroite qu'*inviter*.

On *convie* ses amis : on *invite* des gens de connoissance. L'affection engage à *convier*; la politesse détermine à *inviter*.

Vous *conviez* à une partie de plaisir; le plaisir unit. Vous *invitez* à un spectacle; le spectacle ne fait que rassembler.

Les conjonctures nous *invitent* à une tentative; des intérêts communs nous y *convient*.

Digitized by Google

La fortune *invite*, en montrant de loin des récompenses ; la vertu *convie*, en plaçant la récompense dans l'action même. Les motifs de la vertu sont en eux-mêmes bien plus puissans & plus pressans que ceux de la fortune.

La bonté nous *convie* à l'indulgence : souvent la justice elle-même nous y *invite*.

On se dispense de louer ceux qui se vantent, par la raison qu'on se dispense d'*inviter* ceux qui se *convient*.

Inviter à faire le bien, en le faisant soi-même, c'est y *convier*. L'exemple ajoute une grande force au discours.

Invitez seulement, mais ne *conviez* point avec promesse de bien divertir : le plaisir est une surprise.

Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie. Substituez à ce dernier mot celui d'*inviter*, comme vous refroidirez ce sentiment ! comme vous gâterez ce beau vers !

Cependant le mot *convier*, autrefois si justement préféré, pour son énergie particuliere, au mot vague d'*inviter*, lui a presque par-tout cédé la place, même quand il s'agit d'exprimer son idée propre & naturelle. Seroit-ce donc parce que c'est l'affection qui *convie*, & la politesse qui *invite* ?

Créance, Croyance.

L'ACADÉMIE, dans ses Observations sur Vaugelas, détermine ainsi la valeur de ces termes.
» *Croyance* signifie ce qu'on croit, opinion, sen-
» timent, la confiance que l'on a en quelqu'un.
» *J'ai cette* croyance ; *ce n'est pas là ma* croyance ;

Digitized by Google

» *la* croyance *des Chrétiens ; les Peuples avoient*
» croyance *en lui. Créance* eſt ce que l'on confie à
» quelqu'un, pour être dit ſecrétement à un autre.
» *Il lui envoya ſa* créance ; & *la lettre de créance*
» eſt la lettre par laquelle on fait connoître qu'on
» peut ajouter *créance* à celui qui eſt chargé de la
» rendre «.

Cependant la *créance* ſe prend auſſi comme *croyance*, pour l'aſſentiment ou l'adhéſion de l'eſprit à une opinion. On dit dans ce ſens, la *créance* des Juifs, des Chrétiens, des Bramines. Nos peres l'entendoient preſque toujours ainſi ; & c'eſt ainſi qu'on l'entend encore très-ſouvent, quoi qu'en diſent des gens mal inſtruits. M. de Voltaire, dans ſes remarques ſur *Olympie*, parle de la *créance* de l'immortalité de l'ame, & de ſon influence ſur les cérémonies religieuſes des divers Peuples ; & il continue à dire *créance* en parlant de cette même *croyance*, inconnue à un autre Peuple. Berruyer, Préface du Nouveau Teſtament, dit qu'il y a un ſyſtême hypocrite de Religion, qui devient contradictoire dès qu'on y fait entrer, non pas le langage, mais la *créance* des Chrétiens, &c. Il ſeroit ſuperflu de multiplier les citations.

La *croyance* eſt une opinion pure & ſimple : la *créance* eſt une *croyance* ferme, conſtante, entiere. Les Vocabuliſtes conviennent que la *créance* eſt une *croyance* qu'on a pour des raiſons ſolides ou apparentes. Vous donnez *croyance* à un fait qu'on vous rapporte ſans autorité : vous n'accordez votre *créance*, une pleine *croyance*, qu'à des faits appuyés par des autorités puiſſantes. L'Evangile a votre *créance* ; vous n'avez qu'une ſimple *croyance* à l'égard de pluſieurs points de l'Hiſtoire. Dans la

Digitized by Google

plupart des Chrétiens, dit un Auteur moderne ; l'envie de croire tient lieu de *croyance* : mais la *créance* a toujours ses motifs ou ses raisons.

Une *croyance* sans cesse discutée, dit Berruyer, peut faire du même homme, un esprit aujourd'hui crédule jusqu'à l'imbécillité, & demain un esprit incrédule jusqu'à l'opiniâtreté ; il en est de la *croyance* comme de la probité purement humaine. Aujourd'hui un homme sera régulier sur certains points jusqu'au scrupule, & demain licencieux sur d'autres jusqu'au scandale. Qu'il y ait de faux miracles, dit le même Ecrivain, qu'est-ce que cela fait aux miracles de Jésus-Christ, & à la *créance* que *méritent* ses Historiens ? Tout le monde a vu ces grands événemens sur quoi se *fonde* la *créance* des Chrétiens.

La *croyance* n'annonce pas ou la conviction ou la persuasion qu'annonce la *créance*. Par la *croyance*, vous croyez peut-être sans sçavoir pour quoi vous croyez : par la *créance*, vous croyez parce que vous croyez avoir raison de croire. Le Peuple donne sa *croyance* à des choses indignes de *créance*. On a de la *croyance* ou de la *créance* chez le Peuple ; de la *croyance*, lorsqu'il vous croit ; de la *créance*, lorsqu'il croit en vous.

La *créance* a trait au *crédit* ; la *croyance* en fait abstraction. Sur votre parole, vous trouverez de la *croyance* : avec une lettre de *créance*, vous devez être cru. La *créance* porte donc sur des titres & des motifs dont la *croyance* peut se passer.

La confiance n'est pas la même dans la *croyance* que dans la *créance* : dans la *créance*, c'est une vraie confiance, une confiance raisonnable, entiere ou ferme : dans la *croyance*, ce n'est, à bien

Digitized by Google

parler, qu'une simple *fiance*, comme on disoit autrefois, & il faut bien emprunter le langage le plus propre à se faire entendre. Pour reconnoître les traits distinctifs de la *fiance* & de la *confiance*, il n'y a qu'à se rappeller combien different entre eux se *fier* & se *confier*. On se *fie* à quelqu'un qu'on connoît ou qu'on ne suspecte pas : on se *confie* à quelqu'un qu'on connoît bien & dont on se croit très-sûr. On se *fie* à quelqu'un pour de légers intérêts; on se *confie* à un ami dans les choses importantes.

Nous disons plutôt *croyance* dans le cours ordinaire des choses, & *créance* en matiere grave, comme la Religion, parce que la Religion est ce qu'on croit le plus fermement.

La *croyance*, dit M. de Voltaire sur *Polyeucte*, est dans celui qui croit, & non pas dans la chose qu'on croit. Lorsqu'il s'agit de la chose qu'on croit, nous dirons plutôt *créance*, sur-tout à l'égard d'un corps, d'un systême entier de doctrine, de Religion. La *croyance* naît de notre esprit ; la *créance* naît, en quelque sorte, de la chose, de sa crédibilité. Là, l'esprit donne son assentiment; ici, il lui est enlevé. Un point particulier de doctrine peut être appellé notre *croyance*, parce qu'on le considere en soi & indépendamment des motifs de *crédibilité* : il vaut mieux appeller *créance*, la doctrine entiere que nous considérons comme l'objet de notre Foi. Ainsi parloient les Anciens.

» Notre *créance*, disoit Montaigne, l. 2, c. 31, a
» assez d'autres *fondemens*, sans l'autoriser par les
» événemens : car le Peuple accoutumé à ces argu-
» mens plausibles & proprement de son goût, il est
» danger quand les événemens viennent à leur tour

Digitized by Google

» contraires & désavantageux, qu'il en ébranle sa
» Foi. Pourtant, dit-il encore, l. 12, c. 24, eut raison
» notre bon S. Louis, quand ce Roi Tartare, qui
» s'étoit fait Chrétien, desseignoit de venir à Lyon
» baiser les pieds du Pape, & y reconnoître la sanc-
» timonie qu'il espéroit trouver en nos mœurs,
» de l'en détourner instamment, de peur au con-
» traire que notre débordée façon de vivre ne le
» dégoûtât d'une si sainte *créance* «.

Crédit, Faveur.

» L'UN & l'autre de ces mots, dit Duclos, ex-
» priment l'usage que l'on fait de la puissance d'au-
» trui, & marquent par conséquent une sorte d'in-
» fériorité, du moins relativement à la puissance
» qu'on emploie.

» Ce qui distingue ces deux termes, c'est la fin
» qu'on se propose en réclamant la puissance : ob-
» tenir un succès pour autrui, c'est *crédit*; l'obtenir
» pour soi-même, c'est *faveur*. *Consid. sur les*
» *Mœurs*, &c. c. VII. «.

Ne nous y trompons pas ; ce n'est là ni le *crédit*, ni la *faveur*. Le *crédit* est la facilité de déterminer la volonté de quelqu'un suivant vos desirs, en vertu de l'ascendant que vous avez sur son *esprit*, ou de la confiance qu'il a prise en vous. La *faveur* est la facilité que nous trouvons dans une personne disposée à faire tout ce qui nous est agréable, en vertu du foible qu'elle a pour nous, ou d'une bienveillance qu'elle nous prodigue. Le *crédit* est une faculté, une force, une puissance que nous exerçons sur autrui ; il est dans nos mains : la *faveur* est un

Digitized by Google

sentiment, un penchant, une foiblesse de celui qui se livre à vous ; elle est dans son cœur. On dit la *faveur du Prince*, la *faveur du Peuple*, & non le *crédit du Prince*, le *crédit du Peuple* ; parce que la *faveur* est la bienveillance même du Prince, du Peuple, qui se porte vers vous ; & que le *crédit* est l'ascendant que vous avez vous-même, & dont vous usez sur le Prince, sur le Peuple.

Crédit vient du latin *credere*, & il marque l'avantage que vous avez d'être *cru*, de disposer de la créance, de la confiance de quelqu'un. Les Justes du monde, dit Massillon (*a*), sont amateurs de la vérité, je l'avoue ; mais ce n'est pas elle qu'ils cherchent, c'est le *crédit* & la *confiance* qu'elle leur acquiert parmi les hommes. *Faveur*, vient de la racine *fav*, ce qui est doux au goût, bon, propice, favorable. Un Auteur moderne dit d'un Courtisan : Dès que le Roi fit tomber sur lui les rayons de sa *faveur*, il acquit les vices de la domination. Si, au lieu des *rayons de lumiere*, il avoit eu en vue des *rayons de miel*, sa métaphore auroit été parfaitement juste ; car *faveur* vient de *favus*, rayon de miel, ou de la même source. La *faveur* est l'abondance d'un sentiment doux, agréable, propice, favorable pour son objet.

Le *crédit* s'acquiert ; la *faveur* se gagne. Le *crédit* se gagne quelquefois ; & la *faveur* se donne.

Les lumieres, les talens, les services, les vertus acquierent le *crédit* par la bonne opinion, l'estime, la considération, la confiance qu'ils inspirent. Les complaisances, les flatteries, les adulations, le dé-

---

(*a*) *Serm. sur la gloire humaine.* Pet. Carême.

Digitized by Google

voûment ſervile gagnent la *faveur* par une ſorte de gratitude, par le retour, l'affection, l'attachement, le beſoin de nous, & tel autre ſentiment qu'ils excitent.

Un bon Miniſtre acquiert du *crédit* ſur un Roi ſage : un Courtiſan, habile à ſatisfaire les goûts du Prince, gagne ſa *faveur*. On gagne la *faveur* du Peuple qui aime ſans raiſon : on acquiert du *crédit* dans une compagnie où la Juſtice eſt conſultée.

Le *crédit* appartient de droit au mérite; la *faveur* n'exclut pas le mérite.

On n'a point de *crédit* ſur la fortune, elle eſt aveugle & folle; mais on a ſa *faveur*, car elle eſt aveugle & folle.

Le *crédit* ſe gagne quelquefois; un eſprit fort n'a qu'à complaire un moment à l'eſprit foible pour le ſubjuguer. La *faveur* ſe donne; le cœur n'a pas même beſoin d'être ſollicité pour aimer.

Qui peut dire, demande la Bruyere, pourquoi quelques-uns ont le gros lot, & quelques autres la *faveur* des grands? Si perſonne ne peut vous dire la cauſe du *crédit* dont certaines gens jouiſſent, tout le monde vous dira que c'eſt la *faveur*.

Le *crédit* ne donne pas la *faveur* : mais la *faveur* donne toujours du *crédit*.

Richelieu, avec tout *crédit* ou plutôt toute puiſſance ſur l'eſprit de ſon Maître, étoit bien loin de la *faveur*. Luynes, Cinqmars, & autres favoris, avoient, par la *faveur*, beaucoup de *crédit*.

Il eſt vrai que quelquefois le *crédit* l'emporte ſur la *faveur*.

Le *crédit* de Sully triompha ſouvent de la *faveur* des maîtreſſes : mais ſon Maître étoit Henri IV.

Le *crédit* eſt une épreuve pour la vertu; il enfle

Digitized by Google

& ébranle. La *faveur* eſt la plus fatale des épreuves; elle enivre & corrompt.

Vous trouverez dans l'Hiſtoire trois ſortes de regnes, ceux du *crédit*, ceux de la *faveur*, ceux du *crédit* & de la *faveur* en concurrence. Dans ces derniers, c'eſt le triomphe de la cabale; dans les ſeconds, celui de la corruption; dans les premiers, celui de l'intrigue. Il y a une quatrieme ſorte de regnes, & c'eſt la meilleure, celle des Rois.

Le *crédit* eſt naturellement plus ſolide & plus durable que la *faveur*; parce que la raiſon eſt en général plus conſtante que le caprice. Il y a un *crédit* uſurpé, plus chancelant encore que la *faveur*.

Il ne faut pourtant pas que le long *crédit* d'un Suger, d'un Amboiſe, d'un Richelieu, d'un Fleury, &c. vous engage à vous en promettre un pareil. Il n'eſt pas néceſſaire de conſidérer le ſort d'un Aman, d'un Séjan, d'un Plautien, d'un Alvarès de Luna, &c., pour dégoûter de la *faveur*.

Le Public ſouffre le *crédit*; mais il ne pardonne pas la *faveur*. Le *crédit* fait des envieux, la *faveur* ne fait que des ennemis; car le Courtiſan même de la *faveur* eſt l'ennemi des *favoris*.

Il y a un moyen de conſerver ſon *crédit*, mais qu'on n'a guere le courage d'employer, c'eſt de ne pas uſer de ſon *crédit*, ſi ce n'eſt quand le devoir l'ordonne. Il y a un moyen de conſerver plus long-temps la *faveur*, mais dont on ne s'aviſe guere, c'eſt de ne pas abuſer de la *faveur*, même quand votre Maître veut s'abuſer lui-même.

Ne faites pas ſentir votre *crédit* à ces hommes qui veulent toujours croire qu'ils ſe gouvernent eux-mêmes. Pimentel s'étant apperçu qu'il s'étoit mis trop à découvert devant ſon Roi, dit à ſa

Digitized by Google

femme : *Partons, nous n'avons plus que faire ici ; Philippe s'est apperçu que j'avois plus d'esprit que lui.* Quant à la *faveur*, si vous avez à faire à des gens qui veulent absolument être gouvernés, tout manége est bon, dit la Bruyere, vous ne faites point de fautes, tous les chemins menent au but : voyez comme Cinqmars traite Louis XIII.

Le pere de Thémistocle, pour ôter à son fils l'envie de rechercher le *crédit* dans sa République, lui montroit les vaisseaux du Pyrée : *Voyez ceux-là dont on n'attend plus de service, on les écarte, on les condamne* (a) : tel est le terme du *crédit*. Sydonius, pour donner une idée de la *faveur* & de la familiarité des grands, les comparoit au feu. A une certaine distance, disoit-il, il répand sur vous de l'éclat ; trop près, il brûle (b) : voilà la fin de la *faveur*.

On se trompe quand on dit, qu'obtenir pour les autres, c'est *crédit* ; & pour soi, *faveur*. Vous employerez votre *crédit* pour vous, comme votre *faveur* pour les autres. Par votre *crédit*, vous écartez un concurrent, vous accablez un ennemi : par votre *faveur*, vous éleverez votre famille ; de vos valets, vous ferez des hommes importans. Il y a des gens qui gardent tout leur *crédit* pour eux, dans la crainte de l'user, en l'employant pour leurs amis ; il y en a eu qui sembloient s'oublier eux-mêmes en répandant les graces sur leurs créatures, plutôt que de se les réserver.

Il vaudroit mieux dire que le *crédit* s'emploie pour les récompenses, & la *faveur* pour les graces.

(a) Plutarque, Vie de Thémistocle.
(b) L. 3, Ep. 3.

On

On tombe du *crédit* dans le discrédit ; de la *faveur* dans la disgrace.

La *faveur*, puisqu'elle est grace, suppose en effet une infériorité dans celui qui est *favorisé* : celui qui donne, est en ce point supérieur à celui qui reçoit. Mais il est faux que le *crédit* indique nécessairement une dépendance dans celui qui l'a, comme le dit Trévoux ; il s'acquiert sur toute sorte de personnes, & il donne sur elles une sorte d'autorité. On remarque qu'un Roi n'a pas de *crédit* sur l'esprit de son Ministre : oui, sans doute, comme Roi ; car alors il commande au Ministre : mais il peut avoir du *crédit* sur l'esprit de l'homme qui est son Ministre, à l'égard des choses que cet homme est parfaitement libre & maître de faire ou de ne pas faire, & lorsqu'il ne peut pas commander. Les grands n'auront que du *crédit* sur l'esprit du Citoyen ordinaire qui ne doit pas leur obéir ; un pere vous dira malheureusement qu'il n'a point de *crédit* sur l'esprit de son fils émancipé. Vous avez du *crédit* sur votre ami. On a du *crédit* sur soi-même.

Quoi ! l'homme sur soi-même a si peu de *crédit*,
Qu'il devient scélérat quand Delphes l'a prédit ! CORN.

Faire Croire, faire Accroire.

Au jugement de Vaugelas, *accroire* est un excellent mot ; & *faire accroire* est, selon l'Académie, une fort bonne maniere de parler. » Il y a, » dit l'Auteur des Remarques, cette différence » entre *faire croire* & *faire accroire*, que *faire* » *croire* se dit toujours pour des choses vraies, &

» *faire accroire* pour des choses fausses. Par exem-
» ple, si je dis, *il m'a fait accroire qu'il ne jouoit*
» *point*, je fais comprendre qu'il ne m'a pas dit
» la vérité ; mais si je dis, *il m'a fait croire une*
» *telle chose*, je donne à entendre qu'il m'a fait
» croire une chose véritable «.

Il est certain que *faire accroire* ne se dit que des choses fausses : il est faux que *faire croire* ne se dise que des choses vraies. *Croire* signifie ajouter foi, donner croyance, prendre pour véritable, tenir pour vrai. Or vous pouvez ajouter foi à une chose fausse ; on peut vous la faire *croire* ou vous la persuader. Vous direz fort bien, *il m'avoit fait croire qu'il parleroit pour moi, & il n'en a rien fait.*

Vaugelas continue ainsi sa remarque. » D'autres
» disent que la différence qu'il y a entre *faire croire*
» & *faire accroire* n'est pas tant que l'un soit pour
» le vrai, & l'autre pour le faux, qu'en ce que *faire*
» *accroire* emporte toujours que celui de qui on le
» dit, a eu dessein en cela de tromper «. C'est le sentiment de l'Académie.

Cette distinction paroît plus vraisemblable, mais je ne la crois pas plus juste, & je m'en rapporte à l'exemple cité par l'Académie. » C'est dans ce sens,
» ajoute-t-elle, qu'on dit qu'un *homme s'en fait*
» *accroire*, pour faire entendre qu'il prend de lui
» des sentimens trop avantageux, qu'il s'attribue
» un mérite qu'il n'a pas «. Cet homme-là croit à la vérité une chose qui n'est pas, il se trompe ou plutôt il s'abuse ; mais certes il n'a pas le dessein, il n'a pas formé le projet de se persuader une chose qu'il croit fausse, de se tromper, de s'abuser ; car alors il ne s'abuseroit pas, il ne s'en *feroit* pas *accroire* ; il sçauroit bien qu'il se ment à lui-même.

Digitized by Google

Il me semble que la signification du mot *accroire* n'a point été développée dans toute son étendue. *Accroire* signifie *croire à ; croire à quelqu'un, à sa parole, à son témoignage, à son rapport* ; *croire* aux songes, aux sorts, aux sorciers, aux fables, aux influences morales des astres, c'est-à-dire, *croire sans motif*, sans raison, *croire sur parole*, légérement, *croire* par crédulité. *Faire accroire*, c'est faire *croire* à quelqu'un tout ce qu'on lui conte, lui persuader par sa propre autorité ce qu'on veut, lui faire ajouter foi à des choses qu'il ne doit pas naturellement *croire*, soit à cause du caractere de la personne qui les dit, soit à raison des choses mêmes qu'il dit. L'Académie observe fort bien dans son Dictionnaire, *qu'en donner bien à garder, c'est en faire accroire*. Or *on en donne à garder*, quand on débite des contes, des balivernes, des fariboles, des choses ridicules, puériles, extravagantes, imaginaires. On en *conte* de même à quelqu'un, quand on veut lui en *faire accroire*, ou lui *faire croire* des choses indignes de foi. On fait *accroire que des vessies sont des lanternes*. On s'en *fait accroire*, lorsqu'on s'abuse sottement ou follement sur son propre mérite. Ainsi, *faire croire* signifie simplement persuader une chose, obtenir la croyance de quelqu'un, lui inspirer de la confiance dans vos discours. *Faire accroire* veut dire persuader des choses non croyables, ou bien abuser du crédit que l'on a sur l'esprit d'une personne, de sa crédulité, de sa simplicité, de sa confiance, de sa bonne foi, &c.

On *fait croire* à un homme sage ce qu'il croit vraisemblable : on *fait accroire* au peuple tout ce qu'on veut.

Digitized by Google

Je ſuis aſſez confiant pour qu'on me *faſſe croire* une fable : mais je ne ſuis pas aſſez crédule pour qu'on me *faſſe accroire* de ſolles imaginations.

Un menteur reconnu, qui nous en aura ſouvent *fait accroire*, ne nous *fera* plus *croire* ce qu'il y aura même de plus vraiſemblable & de plus vrai dans ſes diſcours.

Un calomniateur eſt sûr de ſe *faire croire* plus ou moins, quand il trouve des gens que la vertu des autres importune. Un impoſteur, quand une fois il a faſciné les eſprits par des preſtiges éblouiſſans, *leur fait accroire* tout ce qu'il imagine, ſans employer l'artifice pour les abuſer.

Fontenelle dit que, ſi on lui donnoit douze hommes perſuadés que le Soleil ne fait pas le jour, il le perſuaderoit à l'Univers. Qu'il trouve douze hommes à qui l'on *faſſe accroire* qu'ils ne voyent pas ce qu'ils voyent tous les jours depuis le matin juſqu'au ſoir avec tout le genre humain, je ne m'y oppoſe pas : il y en a tant de ſemblables aux Petites-Maiſons, & il y a tant d'idiots ! mais qu'avec ces douze fous, il perſuade leur folie à tout l'Univers, c'eſt ce qu'il ne *fera jamais croire* à quelqu'un qui entendra ſa propoſition.

Celui qui s'en *fait accroire* parce qu'il porte un beau nom, ne me *fera pas croire* que je doive honorer ſa perſonne, parce qu'il porte le nom de ſon pere.

On me *fera* cent fois plutôt *croire* qu'il y a dans un pays des places honnêtes & rentées de fripons, qu'on ne me *feroit accroire* qu'il y a dans ces places, même par pauvreté, d'honnêtes gens.

Un Prédicateur, quoiqu'habile, ne *fait* pas *croire* ce qu'il dit, s'il ne le *croit* lui-même. Le plus ha-

Digitized by Google

bile flatteur ne vous en *feroit* pas tant *accroire*, s'il n'étoit pas bien servi par les flatteries de votre amour-propre.

Qu'est-ce que la préoccupation ne vous *fait* pas *croire* ? Voyez ces gens entêtés d'un Auteur ou d'un systême, qui croyent de la foi la plus ferme tout ce qu'ils entendent dire, & tout ce qu'ils font dire à leur oracle. Qu'est-ce que l'imagination ne nous *fait* pas *accroire* ? Voyez ces pauvres Sorciers qui vous jurent de bonne foi qu'ils le sont & qu'ils ont passé maîtres au sabbat.

La science de la plupart des hommes est une science de mémoire, qui se réduit à ce qu'on leur a *fait croire* & à ce qu'on leur a *fait accroire* : ils vivent sur leurs préjugés & leurs chimeres.

⁂ M. Beauzée a très-bien remarqué, dans la nouvelle Encyclopédie, que ces deux expressions signifient *déterminer la croyance* : mais que *faire accroire*, c'est la déterminer sans fondement pour une chose qui n'est pas vraie ; & *faire croire*, c'est simplement déterminer la croyance, avec abstraction de toute idée de fondement & de vérité. Ainsi on ne peut *faire accroire* que le faux ou ce qu'on croit faux ; on peut *faire croire* également le faux & le vrai.

Il ajoute que c'est toujours avec intention de tromper qu'on *fait accroire* à un autre ce qui est ou que l'on croit faux ; au lieu qu'on peut être de bonne foi en lui *faisant croire* le faux, même volontairement, parce qu'il suffit alors d'en être persuadé. Mais s'il est vrai qu'on a l'intention de tromper quand on *fait accroire* une chose à *un autre*, je répete encore que cette intention n'est

Digitized by Google

nullement indiquée par l'expression *faire accroire*, puisqu'on ne s'en *fait* pas *accroire* avec l'intention de se tromper, ainsi que je l'ai remarqué. Le propre de cette expression est de désigner la *crédulité* de celui à qui on *en fait accroire*, plutôt que la fourberie de celui qui en *fait accroire*, quoique cette fourberie se suppose naturellement quand on abuse un autre : au lieu que l'expression *faire croire* n'indique que la *confiance* de celui qui croit, quelle que soit l'opinion de celui qui *fait croire*. Ne pourroit-on pas dire qu'un imposteur enthousiaste, à force de s'échauffer pour *faire croire* aux autres ses chimeres, parvient enfin à se les *faire accroire* à lui-même de bonne foi ?

Le même Auteur fait encore l'observation suivante. » *Faire accroire* ne peut s'attribuer qu'aux » personnes, parce qu'il n'y a que les personnes » qui puissent agir de propos délibéré & avec inten» tion : *faire croire* peut s'attribuer aux personnes » & aux choses, parce que les personnes & les cho» ses peuvent également déterminer la *croyance*; » & que cette phrase fait abstraction de toute inten» tion. Les personnes *font accroire* le faux ; les » choses le *font croire* faussement «. Il est certain que la premiere de ces expressions ne s'emploie qu'à l'égard des personnes, & qu'elle indique du moins l'art ou le talent de persuader.

Croyez-vous qu'il le fera ? qu'il le fasse ?

M. Beauzée a inséré, dans son Recueil de Synonymes, le jugement qu'a porté de ces deux phrases M. Andri de Boisregard, *Réflexions sur*

Digitized by Google

l'usage présent de la Langue Françoise, tom. I. Il me sera donc permis d'examiner ici cette décision, & dans le cas où l'Auteur n'auroit pas saisi les différences réelles qui distinguent ces deux manieres de parler, de substituer à ses conjectures des conjectures au moins plus vraisemblables.

» Ces deux expressions, selon l'exactitude de » notre Langue, dit ce Grammairien, sont très- » différentes, quoique le peuple ait coutume de » les confondre.

» Quand je dis, *croyez-vous qu'il le fera?* je » témoigne par-là que je suis persuadé qu'il ne le » fera pas; c'est comme si je disois: Est-il possible » que vous soyez assez bon pour croire qu'*il le* » *fera*? Etes-vous assez simple pour vous persuader » qu'*il le fera?*

» Quand je dis, au contraire, *croyez-vous qu'il* » *le fasse*? je marque par là que je doute véritable- » ment s'*il le fera*; & c'est comme si je disois, je » ne sçais s'*il le fera*, qu'en pensez-vous? dites- » moi là-dessus ce que vous en croyez.

» Voilà en quoi consiste la différence de ces » deux expressions. Il est inutile d'avertir que ce » que j'ai dit du verbe *faire*, se doit entendre de » tous les autres «.

M. Andri a grand tort de reprocher au Peuple de confondre ces deux phrases; & l'on seroit peut-être bien trompé si on l'en croyoit. La premiere de ces phrases ne prend le sens qu'il lui attribue que quand la maniere de la prononcer le lui donne. Haussez le ton sur le mot *vous*, hochez la tête, ajoutez un souris ironique, & vous direz en effet ce que M. Andri prétend. Mais avec le même ton & les mêmes gestes, la seconde phrase aura

Digitized by Google

le même sens : & en prononçant la premiere d'une maniere monotone & sans aucun autre signe expressif, la premiere n'aura pas plus cette signification-là que la seconde. Ainsi, en premier lieu, le sens de ces propositions dépend de la maniere dont elles sont ou doivent être prononcées.

En second lieu, il existe entre elles une différence grammaticale. *Croyez-vous qu'il le fera?* marque déterminément & exclusivement une chose future, ou d'un futur contingent. *Croyez-vous qu'il le fasse?* peut annoncer ou une chose future, ou une chose présente; car le subjonctif *qu'il fasse* répond également au futur & au présent de l'indicatif d'où il se forme. Ainsi, vous venez d'ordonner à quelqu'un d'aller faire sur le champ telle ou telle chose; & vous me demandez, quelque temps après, *croyez-vous qu'il la fasse?* c'est-à-dire qu'*il la fait*, qu'il est actuellement à la faire, qu'il est après : voilà le présent de l'indicatif indiqué par celui du subjonctif.

En troisieme lieu, ces deux phrases different par les sentimens particuliers qu'elles indiquent dans celui qui questionne. Dans l'une & dans l'autre, il y a un doute supposé; mais ce doute n'est pas le même dans les deux cas. Quand vous me demandez si je crois qu'*il le fera*, vous doutez s'*il le fera*; c'est-à-dire que vous n'osez croire qu'*il le fera*, que vous craignez qu'il ne le fasse pas : vous n'en avez qu'*un augure incertain*. Quand vous me demandez si je crois qu'*il le fasse*, vous doutez qu'il le fasse; c'est-à-dire que vous ne croyez pas ou ne pouvez pas croire qu'*il le fasse*, que vous êtes plutôt dans l'opinion contraire, vous en avez *mauvais augure*. *Je doute s'il le fera*; c'est comme si vous

disiez, *je ne sçais pas s'il le fera. Je doute qu'il le fasse*, c'est comme si vous disiez, *je ne crois pas qu'il le fasse.* Dans le premier cas, vous me demandez, *si je crois qu'il le fera*, pour vous former une opinion sur la mienne : dans le second, vous me demandez si je crois qu'*il la fasse*, pour comparer mon opinion avec la vôtre. Cette différence me paroît très-sensible & très-bien fondée.

Enfin le sens de ces propositions dépend des circonstances du discours. Ainsi, par exemple, je vous dis, *si je demande à un tel telle chose, croyez-vous qu'il la fasse* ? ou je vous dis, *il m'a promis telle chose, croyez-vous qu'il la fera* ? Il est clair que, dans la premiere question, il y a de ma part non seulement plus d'incertitude & de crainte que dans la seconde, mais même qu'il y a dans celle-là un double doute, & une double inquiétude ; sçavoir, 1°. s'il voudra bien faire la chose ; 2°. si, après y avoir consenti, il la fera en effet ; tandis que l'autre ne renferme qu'un doute & une inquiétude sur l'exécution. Autre exemple : Vous demandez à l'un, *croyez-vous qu'il le fasse* ? il vous répond, *je crois qu'il le fera* : vous demandez alors à l'autre, *croyez-vous qu'il le fera* ? il est clair que la premiere question est posée de maniere qu'elle ne suppose aucune opinion conçue ; & que la seconde l'est ainsi en conséquence d'une opinion établie. Ces exemples peuvent être multipliés à l'infini.

Croître, Augmenter.

» Les choses *croissent*, dit M. l'Abbé Girard, » par la nourriture qu'elles prennent : elles *augmentent* par l'addition qui s'y fait des choses de

» la même eſpece. Les blés *croiſſent* ; la récolte
» *augmente*.

» Mieux on cultive un terrein, plus les arbres y
» *croiſſent*, & plus les revenus *augmentent*.

» Le mot de *croître* ne ſignifie préciſément que
» l'agrandiſſement de la choſe, indépendamment
» de ce qui le produit. Le mot d'*augmenter* fait
» ſentir que cet agrandiſſement eſt cauſé par une
» nouvelle quantité qui y ſurvient. Ainſi dire que
» la riviere *croît*, c'eſt dire uniquement qu'elle
» devient plus haute, ſans exprimer qu'elle le de-
» vient par l'arrivée d'une nouvelle quantité d'eau :
» mais dire que la riviere *augmente*, c'eſt dire qu'il
» y arrive une nouvelle quantité d'eau, qui la fait
» hauſſer. Cette différence eſt extrêmement déli-
» cate ; c'eſt pourquoi l'on ſe ſert aſſez indiffé-
» remment de *croître* ou d'*augmenter* en beaucoup
» d'occaſions où cette délicateſſe de choix n'eſt de
» nulle importance, comme dans l'exemple que je
» viens de citer, où on dit également bien que la
» riviere *croît* & que la riviere *augmente*, quoique
» chacun de ces mots ait même là ſon idée parti-
» culiere. Mais il y a d'autres occaſions où il eſt à
» propos, & quelquefois même néceſſaire, d'avoir
» égard à l'idée particuliere, & de faire un choix
» entre ces deux termes, ſelon la force du ſens
» qu'on veut donner à ſon diſcours. Par exemple,
» lorſqu'on veut faire entendre, en parlant des paſ-
» ſions, qu'elles ſont dans notre nature, que ce
» qui nous ſert d'aliment, leur ſert auſſi de nour-
» riture & leur donne des forces, on ſe ſert alors
» élégamment du mot *croître*. Ailleurs on emploie
» celui d'*augmenter*, ſoit pour les paſſions, ſoit
» pour les talens de l'eſprit.

Digitized by Google

» Toutes les paſſions naiſſent & *croiſſent* avec » l'homme ; mais il y en a quelques-unes qui n'ont » qu'un temps, & qui, après avoir *augmenté* juſ- » qu'à un certain âge, diminuent enſuite & diſ- » paroiſſent avec les forces de la nature : il y en a » d'autres qui durent toute la vie & qui *augmen-* » *tant* toujours, ſont encore plus fortes dans la » vieilleſſe que dans la jeuneſſe.

» L'amour qui ſe forme dans l'enfance *croît* avec » l'âge. Le vrai courage n'eſt jamais fanfaron ; il » *augmente* à la vue du péril. L'ambition *croît* à » meſure que les biens *augmentent*.

» Il eſt aiſé de voir par tous ces exemples, que » l'un de ces mots a des places qui ne conviennent » point à l'autre : car quelle eſt la perſonne aſſez » peu délicate en fait d'expreſſions, pour ne pas » ſentir, par goût naturel du moins, ſi ce n'eſt » par réflexion, qu'il eſt mieux de dire, l'ambition » *croît* à meſure que les biens *augmentent*, que de » dire, l'ambition *augmente* à meſure que les biens » *croiſſent* ? S'il n'eſt pas difficile de ſentir cette » délicateſſe, il l'eſt d'en expliquer la raiſon : il » faut pour cela un peu de métaphyſique, & avoir » recours à l'idée propre que je viens d'expoſer du » mieux qu'il m'a été poſſible. Car enfin les biens » conſiſtant dans pluſieurs différentes choſes qui » ſe réuniſſent dans la poſſeſſion d'une ſeule per- » ſonne, le mot d'*augmenter*, qui, comme on l'a » dit, marque l'addition d'une nouvelle quantité, » leur convient mieux que celui de *croître*, qui ne » marque préciſément que l'agrandiſſement d'une » choſe unique, fait par la nourriture. Cette même » force de ſignification eſt la raiſon pourquoi le » mot *croître* figure parfaitement bien en cet en-

Digitized by Google

» droit avec l'ambition, puisqu'elle est une seule » passion, à qui les biens de la fortune semblent » servir d'alimens, pour la soutenir & la faire agir » avec plus de force & plus d'ardeur (*a*).

» Les choses matérielles *croissent* par une addi- » tion intérieure & méchanique, qui fait l'essence » de la nourriture propre & réelle ; elles *augmen- » tent* par la simple addition extérieure d'une nou- » velle quantité de même matiere. Les choses spi- » rituelles *croissent* par une espece de nourriture » prise dans un sens figuré ; elles *augmentent* par l'ad- » dition des degrés jusqu'où elles sont portées (*b*).

» L'œuf ne commence à *croître* dans l'ovaire » que lorsque la fécondité l'a rendu propre à pren- » dre de la nourriture ; & il n'en sort que lorsque » son volume est assez *augmenté* pour causer de » l'altération dans la membrane qui l'y renferme.

» Notre orgueil *croît* à mesure que nous nous » élevons ; & il *augmente* quelquefois jusqu'à nous » rendre haïssables à tout le monde «.

M. l'Abbé Girard craint de paroître trop subtil

(*a*) » L'Auteur dit toutefois à la fin de l'article 15 : » *Notre ambition augmente avec notre fortune.* C'est que » *croître* & *augmenter* marquent un agrandissement ; que » le choix est indifférent, quand on n'envisage que cette » idée comme dans l'article 15 ; mais qu'il ne l'est plus, » dès que l'on compare, comme ici, des choses qui s'a- » grandissent de différentes manieres «. Remarque de M. Beauzée.

(*b*) » Cette remarque prouve de nouveau que l'on » peut dire également que l'ambition *croît* ou *augmente*, » & qu'on peut le dire pareillement des biens. Mais si » cela est, il est difficile en effet de justifier la phrase de » l'Auteur, même avec l'explication très-subtile qu'il en » en a donnée. «. Remarq. de M. Beauzée.

Digitized by Google

dans cet article ; & M. Beauzée n'en est pas entiérement satisfait. Tâchons donc d'éclaircir, de développer, & de confirmer ou de rectifier ses idées.

Croître vient du mot primitif *crah*, *creh*, qui désigne tout ce qui est haut, élevé, gros, & qui hausse, s'éleve, grossit. Cette racine subsiste encore dans les dialectes celtiques : en breton *crach* signifie éminence, montée ; *creh*, haut, le haut, colline : nous avons *crête*, hauteur, sommet, &c. Le mot *croître*, commun à une multitude de Langues, signifie par-tout grandir, s'élever, s'alonger, se fortifier : l'élévation est son idée propre.

Augmenter vient de la racine *aug*, ou *auc*, qu'on retrouve aussi dans plusieurs Langues ; lat. *augere*, &c. grec αὐξειν, &c. ; d'où peut-être le mot *avec*, jadis *adveck*, *auek*, qui marque comme *augmenter*, la conjonction, l'addition, la confusion ; & aussi *avantage*, *davantage*, mots qui présentent l'idée propre d'*augmenter*. Quoi qu'il en soit, ce verbe, dans toutes les Langues où il se trouve, ainsi que tous les mots qui viennent de la même source, marquent l'addition ou plutôt le *plus* dans quelque sens que ce soit, en hauteur, en largeur, en volume, en profondeur, en nombre, en quantité, &c. ; tandis que *croître* n'énonce que certaines dimensions déterminées.

Ainsi *croître*, c'est proprement grandir ou s'élever, pousser ou acquérir plus de hauteur ou de longueur avec la consistance proportionnée, par la nourriture ou la conversion de substance, ou la génération, la production d'une nouvelle substance dans la chose même : *augmenter*, c'est s'agrandir dans quelque sens que ce soit, devenir plus considérable, gagner ou acquérir en quantité quelconque,

par l'addition, le mêlange, l'incorporation d'une matiere ou quantité nouvelle dans la premiere.

1°. *Croître* a par lui-même un ſens déterminé & complet, ſans avoir beſoin d'aucune addition quelconque pour être parfaitement entendu. *Augmenter* n'a qu'un ſens incomplet & indéterminé, qu'il faut fixer par une addition expreſſe ou indiquée par le contexte. Il faut expliquer dans quel ſens ou ſous quel rapport la choſe *augmente* : on ſçait que la choſe qui *croît*, *augmente* en hauteur, en ſolidité, en groſſeur.

Les plantes, les petits des animaux *croiſſent*; vous les voyez, dans ce mot ſeul, devenir plus *grands*. Les denrées *augmentent*, c'eſt-à-dire, de prix : le mal *augmente*, c'eſt-à-dire, de *force* : il faut donc une idée acceſſoire pour en donner le ſens.

On voit dans ces exemples & dans les ſuivans, que c'eſt la choſe même qui *croît*, & que c'eſt ſa qualité qui *augmente*.

La riviere *croît*, c'eſt-à-dire, qu'elle hauſſe : la riviere *augmente*, c'eſt-à-dire, qu'elle s'éleve, groſſit ou s'étend.

Un enfant *croît*; une famille *augmente*.

L'incendie *croît* lorſqu'il *s'éleve* vers le ciel de plus gros tourbillons de flamme & de fumée : il *augmente*, lorſqu'il *s'étend*, qu'il gagne, qu'il attaque de nouveaux objets.

Le peuplier d'Italie *croît* plus vîte qu'aucune autre eſpece d'arbre de nos climats. L'eau, en ſe congelant, *augmente* de volume.

Le cytiſe ou ébénier des Alpes *croît* très-vîte & s'éleve très-haut. Les métaux, en ſe calcinant, *augmentent* de *poids* par l'introduction du fluide aëriforme ou de l'air pur.

Digitized by Google

Les marées *croissent* dans les équinoxes (on dit *hautes*, *basses marées*). L'atmosphere igné *augmente* (en *étendue*) dans le vuide par sa force *expansive*.

On inférera de là que, dans un sens étendu, analogue, dans le sens figuré, le mot *croître* conviendra particuliérement aux objets auxquels l'idée d'*élévation* & de hauteur s'applique naturellement; par exemple, à certaines passions, à l'ambition, à l'orgueil, à la fierté, &c.; & que le mot *augmenter* sera plus propre pour les objets qui réveilleroient plutôt l'idée contraire; à la bassesse, par exemple, à l'humilité, à la simplicité, &c.

La générosité ne fait que *croître* dans une grande ame. La lâcheté ne fait qu'*augmenter* dans une ame basse.

A mesure que le luxe *croît*, la misere *augmente*.

La force *croît* avec l'adolescence : la foiblesse *augmente* avec la vieillesse.

Il est sensible que le mot *augmenter*, avec la propriété qu'il a d'exprimer aussi l'augmentation en hauteur, peut être souvent substitué à celui de *croître*; mais que *croître*, restreint à certaines dimensions, ne peut pas l'être également au verbe *augmenter*. La même remarque a lieu à l'égard des différences suivantes. Le premier de ces mots se présente sous ses divers aspects, comme s'il avoit la qualité de genre, & le second celui d'une espece particuliere.

M. l'Abbé Girard n'a point connu cette premiere différence, quoiqu'il paroisse dans quelques applications l'avoir sentie.

2°. *Les choses croissent*, dit-il, par *la nourriture qu'elles prennent : elles augmentent par l'ad-*

Digitized by Google

dition qui s'y fait des choses de la même espece. Sa distinction est juste : mais il ne paroît pas s'accorder avec lui-même, lorsqu'il ajoute que *croître* ne signifie que l'agrandissement, & qu'*augmenter* désigne l'accession d'une nouvelle matiere. L'un & l'autre supposent & indiquent une nouvelle matiere ou une nouvelle quantité; mais la différence est dans la maniere de *croître* & d'*augmenter*; comme l'Auteur l'explique encore lui-même en disant que l'*accroissement* s'opere par une *addition intérieure* & méchanique, & l'*augmentation* par une *addition extérieure.*

Ainsi, dans le sens propre & rigoureux, les choses *croissent* par la nourriture, par la conversion que la Nature opere des alimens en la substance même des choses ; &, dans un sens *plus* étendu, on emploie fort bien ce mot, lorsque les choses paroissent *croître* comme d'elles-mêmes, par leurs propres forces, par une vertu intérieure, par une opération comparable à celle de la conversion des alimens. Les choses *augmentent* toutes les fois qu'il survient une nouvelle quantité de matiere ou un nouveau degré de qualité, de quelque maniere que s'opere l'augmentation, pourvu que cette nouvelle matiere fasse corps avec l'autre.

La chose qui *croît*, *s'accroît* : celle qui *augmente*, est *augmentée.* La premiere semble produire le changement ; la seconde, le souffrir.

Les Physiciens se sont partagés sur la maniere dont se forment & grossissent les pierres & autres substances; sçavoir, si elles *croissent* par *intus susception*, ou si elles *augmentent* par *juxta-position.*

La riviere *croît* dans les jours sereins, & sans aucune

Digitized by Google

aucune cause apparente ; elle *augmente* dans les temps de pluie, ou à la fonte des neiges.

La sédition *croît*, lorsque les séditieux deviennent plus ardens ; elle *augmente*, lorsque de nouveaux séditieux se joignent aux premiers.

La population des campagnes *croît* d'elle-même dans l'ordre naturel des choses ; celle des grandes Villes *augmente* ordinairement par la spoliation des campagnes.

Le bruit *croît*, quand de lui-même, & sans nouveau concours, il devient plus haut & plus fort ; il *augmente*, quand de nouveaux sons ou accens s'élevent & se confondent avec les premiers.

3°. Le mot *croître* annonce un développement successif, une crue progressive, un accroissement gradué. Le mot *augmenter*, sans exclure cette gradation & cette progression, ne l'exige pas & ne la suppose pas. Ainsi, le premier est très-bien employé lorsqu'il s'agit de divers *accroissemens*, d'*accroissements* déterminés, réguliers, périodiques, &c. ; le second, lorsqu'il s'agit d'une *augmentation* simple, ou de diverses augmentations vagues, irrégulieres, accidentelles, &c.

La lune, les jours *croissent* & *décroissent*. Le froid, les vents *augmentent* & *diminuent*.

La riviere a *crû* de dix pouces ; & elle *augmente* encore.

Votre richesse *croît* successivement par l'économie ; elle *augmente* tout d'un coup par un héritage.

Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés ; ils *croissent* l'un & l'autre à mesure qu'ils s'exercent. Le danger est comme le mal ; ils *augmentent* réellement, l'un & l'autre, par la crainte que l'on en a.

L'impôt ou le revenu public, lorsqu'il n'est qu'une

Digitized by Google

portion équitable & déterminée du revenu territorial, *croît* ſans que l'impoſition *augmente*, ſelon les progrès de la culture.

L'amour de l'argent *croît* autant que *croît* l'argent, dit *Juvénal* : l'ambition *croît* à meſure que les biens *augmentent*, dit l'Abbé Girard. Juvénal a pu dire que l'argent *croît*, pour annoncer divers degrés d'*augmentation ſucceſſive* : l'Abbé Girard dit que les biens *augmentent*, parce qu'il ſuffit d'indiquer *vaguement* leur *augmentation*, & que cette *augmentation* n'offre pas les autres idées du mot *croître*. L'un & l'autre ont très à propos employé ce mot, pour marquer expreſſément les progrès gradués de l'avarice & de l'ambition, d'autant plus que leur accroiſſement remplit parfaitement les autres conditions ou les autres idées du mot, celle de s'élever & ſe fortifier par l'effet des alimens. Le mot *augmenter*, plus vague, feroit par conſéquent moins propre à caractériſer leur maniere de *croître*.



Digitized by Google

D.

Danger, *Péril*, *Risque*.

» *Danger*, dit l'Abbé Girard, regarde le mal » qui peut arriver. *Péril* & *risque* regardent le bien » qu'on peut perdre ; avec cette différence que » *péril* dit quelque chose de plus prochain, & que » *risque* indique, d'une façon plus éloignée, la » possibilité de l'événement. De là ces expressions, » en *danger* de mort, au *péril* de la vie, sauf à » en courre les *risques*. Le Soldat qui a l'honneur » en recommandation, ne craint point le *danger*; » s'expose au *péril*, & court tranquillement tous » les *risques* du métier.

» Ces trois mots, dit M. d'Alembert, désignent » la situation de quelqu'un qui est menacé de quel- » que malheur ; avec cette différence, que *péril* » s'applique principalement aux cas où la vie est » intéressée, & *risque* aux cas où l'on a lieu de » craindre un mal comme d'espérer un bien. Un » Général court *risque* d'une bataille pour se tirer » d'un mauvais pas ; & il est en *danger* de la per- » dre, si les Soldats l'abandonnent dans le *péril* «.

Danger vient de *dam* (dommage), dont les Latins & les François ont fait *damn*, *damnum*, *damner* (prononcez *dâner*). Or le *damn* ou dommage exprime plutôt la perte, l'altération d'un bien, que l'épreuve, le ressentiment d'un mal : il est donc faux que *danger* se distingue par cette derniere idée.

Digitized by Google

Les Théologiens entendent par la peine du *dam*, la privation de la vision béatifique. *Danger* a été originairement employé pour désigner une terre sujette à confiscation, des droits imposés sur une chose, des amendes, un homme qui n'est pas libre, &c. Or toutes ces applications roulent sur la perte de quelque bien. Quand on tireroit ce mot d'*ang*, *anger*, il signifieroit détresse; & c'est aussi ce que produit la perte d'un bien. Si l'on dit en *danger de mort*, on dit aussi que la vie d'un homme est en *danger*, ou qu'il est en *danger* de perdre la vie. Ainsi l'on dit *sous peine de mort* ou *de la vie*. Enfin l'Académie a défini le *danger*, ce qui expose à un malheur, à une perte, à un dommage.

Péril vient de *per-eo*, πειρω, passer à travers, périr, s'évanouir, éprouver une grande peine. Le *péril*, lat. *periculum*, grec πειρα, est, à la lettre, ce à travers quoi il faut passer : ce qui désigne une situation présente, une rude épreuve que l'on fait; car *periculum* & πειρα signifient également *épreuve*, expérience; & cette expérience est telle que la chose peut périr, se perdre, s'évanouir, se dissiper. Le celte *pirill* désigne un très-mauvais état.

Risque vient du celte *ricq*, glisser, bas-breton *ricgla* & *risca*, languedocien *resquia*, dans le même sens. Il désigne donc une situation *glissante* dans laquelle on peut tomber. Le *risque* est un hazard : le hazard a deux chances, une favorable, l'autre contraire; aussi l'on dit qu'un jeune homme court *risque* d'avoir cent mille livres de rente. M. d'Alembert a justement observé que ce mot se prend aussi en bonne part; & l'Abbé Girard, qu'il n'indique que la possibilité de l'événement : j'aurois plutôt dit la *probabilité*. Voy. *Hazarder*, *Risquer*.

Digitized by Google

Ainsi donc le *danger* est littéralement une disposition des choses telle qu'elle nous menace de quelque dommage ; le *péril*, une rude *épreuve* par laquelle on passe avec un grand *danger* ; le *risque*, une situation glissante dans laquelle on court des hazards.

Le *danger* menace ou de près ou de loin : le *péril* est présent, pressant, imminent & terrible : le *risque* expose plus ou moins. On craint le *danger*, & on le fuit ; on redoute le *péril*, & on se sauve ; on court le *risque*, & on se promet un bon succès.

Dans le *danger*, il y a plus ou moins à perdre ou à essuyer. Dans le *péril*, c'est à se perdre ou à beaucoup perdre. Dans le *risque*, il y a à perdre, mais peut-être à gagner ; c'est ainsi qu'on *risque* le tout pour le tout.

Le *péril* éloigné n'est qu'un *danger* : un *danger* grave, à mesure qu'il s'approche, devient *péril* : le *risque* peut être *danger* ou *péril* ; car on court *risque* de périr, comme de se blesser.

Nous demandons si un malade est en *danger* ; & alors il peut mourir de sa maladie. Dans le *péril* ou l'extrême *danger*, vous allez *périr*, s'il n'arrive aussi-tôt une révolution favorable. Il y a dans ces deux cas plus ou moins de *risque*.

Toutes sortes de causes produisent le *danger* ; & le *danger* peut être si léger, qu'il se prenne pour un simple *inconvénient* : ainsi on dit, *il n'y a point de danger ou d'inconvénient à se mettre en marche*. Une cause violente, une force majeure, un accident funeste fait le *péril* ; le *péril* est toujours en matiere grave : ainsi l'on *périt* dans une tempête, par un désastre. Toute sorte de hazards & de cir-

Digitized by Google

constances défavorables ou contraires amenent le *risque*. Le *risque* embrasse toute sorte d'objets: ainsi on *risque* peu de chose, un peu d'argent, une démarche, &c. comme on *risque* sa fortune, son bonheur, sa vie, son honneur, sa vertu.

J'évitois un *danger*, je *trouvois* un *péril*, dit une femme digne de mémoire, dans une piece manuscrite: c'est-à-dire, que le personnage passoit d'un *risque* plus léger ou plus éloigné, à un *risque* plus prochain ou plus funeste.

Darius disoit, selon d'Ablancourt, que le *danger* le rendoit sage; il fut lâche dans le *péril*. Il faut, dans le *péril*, de l'intrépidité; *& à vaincre sans* péril, *on triomphe sans gloire*. Il y a des hommes, dit la Bruyere, qui mettent une sorte de bravoure & d'intrépidité à courir le *risque* de l'avenir: mais c'est à la raison à calculer ce *risque*; & il faut, dit un autre Ecrivain, des démonstrations pour *risquer* l'éternité.

Dans une entreprise on calcule les *risques*, & on balance perte & gain; on prévoit les *dangers*, & on tâche de les éviter; on s'arme contre les *périls*, & on s'efforce de les vaincre.

☞ Dans le nouveau Dictionnaire de Trévoux, il est dit, article *Risque*, *ce mot n'est point synonyme à danger ni à péril*: & à l'article *Péril*; *péril*, *risque*, *danger*, *synonymes*: on confond ordinairement ces mots, & on les emploie indifféremment l'un pour l'autre.

Digitized by Google

Décadence, Déclin, Décours.

Décadence, du lat. *cadere*, celte *catt*, cheoir, tomber ; d'où *décheoir*, commencer à tomber, aller à sa chûte. *Déclin*, du celte *clin*, pente ; d'où *incliner*, *pencher*, *décliner*, aller en pente, en descendant. *Décours*, du lat. *curro*, *cursus*, courir ; d'où *cours*, & *décours*, *cours* ou révolution tirant à sa fin.

La *décadence* est l'état de ce qui va, *tombant* : le *déclin*, l'état de ce qui va, *baissant* : le *décours*, l'état de ce qui va, *décroissant*.

On dit la *décadence* d'un édifice, des fortunes, des Lettres, des Empires, des choses sujettes à des *vicissitudes*, exposées à leur ruine : ces choses se dégradent & tombent. On dit le *déclin* du jour, de l'âge, de la maladie, des choses qui n'ont qu'une certaine durée, & qui s'affoiblissent vers leur fin : ces choses baissent & passent. On dit le *décours* de la lune, de la maladie, des choses assujetties à des périodes d'*accroissement* & de *décroissement*, & bornées à une révolution : ces choses décroissent & disparoissent.

Par la *décadence*, la chose perd de sa hauteur, de sa grandeur, de sa consistance. Par le *déclin*, la chose perd de sa force, de sa vigueur, de son éclat. Par le *décours*, la chose perd de son apparence, de son influence, de son énergie.

La *décadence* amene la chûte & la ruine. Le *déclin* mene à l'expiration & à la fin. Le *décours* acheve le cours & la révolution.

La *décadence* est plus ou moins rapide, comme l'élévation ; le *déclin*, plus ou moins sensible,

Digitized by Google

comme la pente ; le *décours*, plus ou moins avancé ; comme le progrès.

Arrêtez la *décadence* d'un Empire dans ses commencemens, sinon elle s'accélere avec une vîtesse irrésistible. Retardez le *déclin* de la vie par cette tempérance qui seule soutient long-temps l'homme debout & droit malgré le poids des années. Suivez-le dans le *décours* de la maladie & les progrès de la santé, pour ne lui donner que les secours propres seulement à empêcher que le mal ne revienne, pour ainsi dire, sur ses pas, & ne reprenne un nouveau cours.

On a souvent cherché les causes de la *décadence* des Lettres : elle tient à tant de causes ! elle tient sur-tout à la *décadence* des Etats, à la *décadence* des mœurs, à ces mœurs lâches, corrompues, efféminées, qui font que notre étoile est à son *décours* avant que d'avoir acquis tout son éclat, & que la vie est sur son *déclin* à l'âge où la Nature en avoit mis la fleur.

Des Sçavans, avec des supputations sur la durée des anciens Empires, avoient hardiment fixé la vie des Corps Politiques à quatorze ou quinze siecles : ils ignoroient que la Nature, loin d'avoir porté contre ces Etats un arrêt de *décadence* & de ruine, comme elle a porté contre l'homme un arrêt de vieillesse & de mort, leur donne au contraire des loix de prospérité, de stabilité, de perpétuité qu'elle garantit de toute sa puissance ; il n'y a qu'à les recevoir & à les suivre, ces loix.

Les ignorans mêmes ont cessé de dire que la vie humaine s'est accourcie progressivement depuis le déluge, du moins après une certaine révolution de siecles : mais il faut convenir que, comparé, je ne

Digitized by Google

dis pas aux héros de l'antiquité, mais à nos peres, à nos Chevaliers jusqu'au seizieme siecle, l'homme du jour, dans toute la force de l'âge, ne vaut pas l'homme de ce temps-là dans son *déclin*, je dirois même dans sa vieillesse.

Les demi-Sçavans se mocquent volontiers du Laboureur scrupuleusement attentif à ne semer, à ne planter, à ne tailler les arbres que dans la pleine lune, & plutôt encore dans le *décours*, & en général à consulter les phases de cette planete pour ses divers travaux. Sans doute il y a de la superstition dans cette classe d'hommes respectables; mais il faut être bien hardi pour décider que la lune, qui a tant d'influence sur la terre, n'en a point sur ses productions. Recueillons de bonnes & nombreuses expériences avant que de prononcer.

* *Décadence* ne se dit guere qu'au figuré; *décours*, au propre; *déclin* seul au moral comme au physique: Neuville dit le *déclin* de l'honnêteté, des mœurs, de la décence, &c.

Décence, Bienséance, Convenance.

Décence, état ou façon de paroître qui *duit*, décore; *rac. dek*, montrer, grec δείκω, lat. *decet*, qui est en état de paroître. *Bienséance*, état, maniere qui est *séante*, sied bien, est à sa place: rac. *hedd*, *hed*, orient. & celte, repos, assiette, grec ἕδος, lat. *sedes*, siége. *Convenance*, état qui *convient*, quadre, va bien avec: de *venire* & *cum*, venir, aller avec, s'assembler, s'assortir.

La *décence* est, à la lettre, la maniere dont on doit se montrer pour être considéré, approuvé,

honoré. La *bienséance* est la maniere dont on doit être dans la société pour y être bien, à sa place, comme il faut. La *convenance* est la maniere dont on doit disposer, arranger, assortir ce qu'on fait, pour s'accorder avec les personnes, les choses, les circonstances.

La *décence* regarde l'honnêteté morale : elle regle l'extérieur selon les bonnes mœurs. La *bienséance* concerne l'honnêteté civile : elle regle nos actions selon les mœurs & les usages de la société. La *convenance* pure s'attache aux choses moralement indifférentes en elles-mêmes : elle regle des arrangemens particuliers selon les bienséances & les conjonctures.

Une femme est habillée avec *décence*, lorsqu'elle l'est sans immodestie ; avec *bienséance*, lorsqu'elle l'est suivant son état ; avec *convenance*, lorsqu'elle l'est selon la saison & les circonstances.

La *décence* est, en général, une & la même pour tous ; car il n'y a pas deux sortes de pudeur & de modestie. La *bienséance* varie selon le sexe, l'âge, la condition, l'état des personnes ; car ce qui sied à un homme, à un jeune homme, à un Militaire, n'est quelquefois pas séant pour une femme, pour un vieillard, pour un Magistrat. La *convenance* s'accommode aux conjonctures ; car ce qui convient dans un temps, dans une occasion, à telles personnes, ne convient pas toujours, & à tous. Il n'y a qu'une *décence*, on ne dit pas les *décences*. Il y a la *bienséance* en général & des *bienséances* différentes ; on en distingue de plusieurs sortes. On dira plutôt les *convenances* que la *convenance* ; la *convenance* même suppose un concours de choses qui se conviennent les unes aux autres.

Digitized by Google

La *décence* vous pare, & vous fait généralement respecter. La *bienséance* soigneusement suivie vous recommande dans le monde, & vous y fait desirer. La *convenance* vous assortit avec certaines personnes, & vous en fait rechercher.

On garde la *décence*; on défere à la *bienséance*; on consulte la *convenance*.

L'observation de la *décence* annonce l'homme pur ou modeste; celle des *bienséances*, l'homme honnête & poli; celle des *convenances*, l'homme soigneux & sage.

L'homme qui se respecte, gardera infailliblement la *décence*. Celui qui respecte les autres, déférera toujours à la *bienséance*. Celui qui respecte l'opinion & l'ordre, consultera dans l'occasion la *convenance*.

La *décence* demande une grande attention sur soi: la *bienséance*, beaucoup d'attention aux autres: la *convenance*, beaucoup d'attention aux alentours.

La *décence* a ses loix, elle ordonne. La *bienséance* a ses regles, elle dirige. La *convenance* a ses raisons, elle détermine.

La Nature nous donne, avec la pudeur, les loix de la *décence*. Le monde nous apprend, par l'usage, les regles de la *bienséance*. La prudence nous découvre, par la combinaison des rapports, les raisons de la *convenance*.

La *décence* ne souffre ni exception ni dispense. La *bienséance*, plus ou moins arbitraire, comporte des restrictions & des relâchemens. La *convenance*, qui ne donne que des conseils, nous laisse toute notre liberté.

L'habitude change souvent les idées de *décence* que la Nature nous inspire : comme la robe flot-

Digitized by Google

tante des filles Lacédémoniennes ne paroissoit pas immodeste à Sparte, tel habit de Cour ne le paroîtra pas en Europe. Les idées de *bienséance* changent suivant les climats & les peuples : à l'Occident on se découvre, on se couvre à l'Orient devant la personne qu'on veut honorer. Les idées de *convenance* changent suivant la maniere de voir, de sentir, de juger des personnes : Parménion auroit accepté les offres de Darius, s'il eût été Alexandre; Alexandre les rejette, parce qu'il n'est point Parménion.

Les mariages se font par *convenance*; mais ce n'est point la convenance d'éducation, de caractere & de sentimens, c'est celle de naissance & de fortune. Aussi le mariage n'impose-t-il plus que quelques petits devoirs de *bienséance*. Quelque bien assortis que soient deux époux, si la *décence* manque à leur intimité conjugale, l'intimité sera bientôt rompue.

La *décence* est la premiere des *bienséances*, mais elle n'est pas la plus respectée. La *bienséance* est la derniere des regles, mais la plus suivie. La *convenance* n'est pas, à proprement parler, une regle; mais souvent on s'en fait un droit.



Digitized by Google

Découvrir, Décéler, Dévoiler, Révéler, Déclarer, Manifester, Divulguer, Publier.

APPRENDRE à autrui, de différentes manieres, différentes choses qui ne sont pas connues.

A la lettre, *découvrir* signifie ôter ce qui couvre; *décéler*, indiquer ce qu'on *céloit*; *dévoiler*, enlever le voile; *révéler*, retirer de dessous le voile; *déclarer*, mettre au *clair*, au jour; *manifester*, mettre sous la *main*, en évidence; *divulguer*, rendre *vulgaire*, commun; *publier*, rendre *public*, faire connoître à tout le monde.

Ce qui étoit caché aux autres, on le *découvre*, on le leur communique. Ce qui étoit dissimulé, on le *décele* en le rapportant, ou en le faisant remarquer. Ce qui n'étoit pas apparent & nu, on le *dévoile* en levant ou écartant les obstacles. Ce qui étoit secret, on le *révele* en le dénonçant ou l'annonçant. Ce qui étoit inconnu ou incertain, on le *déclare*, en l'exposant, & en l'appuyant d'une maniere positive. Ce qui étoit ignoré ou obscur, on le *manifeste*, en le développant ouvertement ou l'étalant au grand jour. Ce qui n'étoit pas sçu, du moins de la multitude, on le *divulgue* en le répandant de côté & d'autre. Ce qui n'étoit pas public ou notoire, on le *publie*, en lui donnant l'éclat ou l'authenticité qui parvient à la connoissance de tout le monde.

On *découvre* des choses nouvelles; & l'envie d'en instruire quelqu'un fait qu'on les lui *découvre*.

On apperçoit un homme qui se *cele*, & l'envie de le desservir fait qu'on le *décele*. On *découvre* un mystere, & l'envie de paroître ou de bien mériter fait qu'on le *dévoile*. On sçait un secret, & l'envie d'en faire usage fait qu'on le *révele*. On a une connoissance particuliere, & l'envie de la faire valoir fait qu'on la *déclare*. On connoît le fond des choses, & l'envie de les faire pleinement & parfaitement connoître fait qu'on les *manifeste*. On a reçu quelque confidence, & l'envie de parler ou de nuire fait qu'on la *divulgue*. On a la possession ou la connoissance privée d'une chose, & l'envie que personne n'en ignore fait qu'on la *publie*. En morale, il y a du dessein ou de l'imprudence à *découvrir*; de la malveillance, une sorte de trahison, soit volontaire, soit involontaire, à *décéler*; des motifs, de la prétention, ou de la facilité à *dévoiler*; des vûes, un intérêt ou une infidélité à *révéler*; un dessein formel, une volonté expresse à *déclarer*; une pleine franchise, une grande confiance, de l'appareil à *manifester*; de la malice, de l'infidélité ou de l'indiscrétion à *divulguer*; de l'affiche, de l'ostentation, quelque grand dessein à *publier*.

Si vous faites part à quelqu'un d'un complot, ou si, sans le vouloir, vous en dites assez pour le lui faire connoître, vous le *découvrez*. Si vous rapportez un petit complot à quelqu'un qui a inspection sur les personnes, ou si quelque soin que vous preniez pour l'envelopper, il en échappe quelque trait qui le trahisse, vous le *décélez*. Si vous expliquez les démarches, les actions, les prétentions, les soins avec lesquels on déguise & on voile la trame du complot, vous le *dévoilez*. Si, complice vous-même du complot, vous le dénoncez à

celui qui en doit connoître, vous le *révélez*. Si vous exposez le complot, comme témoin ou garant, sans dissimulation ou sans égard, vous le *déclarez*. Si vous mettez le complot tout à découvert dans tous ses détails & circonstances, sans aucune sorte de réserve, vous le *manifestez*. Si vous débitez le complot aujourd'hui à l'un, demain à l'autre, & d'*encore en encore*, vous le *divulguez*. Si vous dites le *complot* sur les toits, à grands cris, à tout le monde, vous le *publiez*.

Il faut bien *découvrir* à un ami les pensées & les sentimens qui nous pesent, ou ils se *découvriront* d'eux-mêmes. Il en est des Ecrivains supérieurs, comme des grands Princes qui ne peuvent long-temps garder l'*incognito*, il y a toujours quelque chose qui les *décele*. Il n'y a point de mystere que le temps ne *dévoile* ; à la fin il sçait tout & ne déguise rien. Il n'est guere de conspiration qui ne se *révele* ; car il y a toujours une sorte de lâcheté à conspirer, & la lâcheté trahit. Il vaut bien mieux se *déclarer* ouvertement, que de se faire deviner : c'est toujours un mérite que de se montrer au grand jour. Ce ne seroit pas une vraie pénitence, si toute notre conscience n'étoit pas *manifestée* dans la confession : la grande idée que celle de la *manifestation* générale des consciences ! Il ne faut pas vous étonner que votre secret soit *divulgué*, vous l'avez voulu ; vous l'avez *divulgué* le premier, puisque vous l'avez dit. Il y a une vive reconnoissance qui *publie* les bienfaits, & une noire ingratitude qui *publie* les faveurs.

☼ *Déclarer*, dit l'Abbé Girard, c'est dire les choses exprès & à dessein ; l'idée est vraie, mais

Digitized by Google

secondaire & insuffisante : la déclaration annonce une démonstration claire, une action imposante ; une volonté décidée. *Découvrir*, continue l'Auteur, c'est montrer, soit de dessein, soit par inadvertence : cela est encore vrai ; mais l'idée propre de *découvrir* n'est pas celle de *montrer* ; car quand on *montre* à quelqu'un ce qu'il ne voyoit pas, ce qu'il ne sçavoit pas, quoique la chose ne fût pas cachée, ce n'est pas la *découvrir*. On ajoute que *manifester*, c'est produire au dehors ses sentimens intérieurs : mais c'est aussi les *découvrir*, les *déclarer*, &c. ; & si je dissimule une partie de mes sentimens, je ne les *manifeste* pas ; & quand Dieu *manifestera* toute sa gloire, ou se *manifestera* dans toute sa gloire, il ne s'agira pas de *sentimens intérieurs*. *Révéler*, c'est, selon le même Ecrivain, rendre public ce qui a été confié sous le secret ; mais celui qui va *révéler* au Prince une conspiration, ne la rend pas *publique* : celui qui *révele* de grandes vérités qu'il a découvertes, ne *révele* pas le secret d'autrui. Enfin l'Abbé Girard dit que *déceler*, c'est nommer celui qui ne veut pas être cru l'auteur d'une chose : cela n'est pas exact : le bout d'oreille qui *décele* l'âne, ne le *nomme* pas, encore moins le nomme-t-il comme auteur de quelque action : un geste, un regard qui *décele* vos sentimens présens, ne nomme pas & n'indique que des sentimens. Un homme qui se *cele*, ne cache pas pour cela son nom ; il ne s'agit pas de nommer l'auteur d'une chose, lorsque Boileau veut reprocher à son esprit des défauts qu'il ne peut *céler*.

* Peut-être m'objectera-t-on que quelques-uns

de

de ces mots, tels que *découvrir* & *publier*, ne sont pas synonymes. Je réponds, 1°. qu'ils tiennent tous à une idée principale qui leur est commune; 2°. que si le titre les rapproche, l'explication ne permet pas de les confondre; 3°. que tous ces mots entrent l'un dans l'autre, de maniere à former une chaîne que je n'ai pas voulu rompre pour multiplier inutilement les articles. Si ce n'est pas là une raison, c'est du moins une excuse.

Découvrir, Trouver.

» CES mots, dit M. d'Alembert, signifient en » général acquérir par soi-même la connoissance » de ce qui est inconnu aux autres.

» Voici les nuances qui les distinguent. En cher- » chant à *découvrir*, en matiere de sciences, ce » qu'on cherche, on *trouve* souvent ce qu'on ne » cherchoit pas. Vous *découvrirez* ce qui est hors » de nous; nous *trouvons* ce qui n'est proprement » que dans notre entendement, & qui dépend uni- » quement de lui: ainsi on *découvre* un phénomene » de Physique, on *trouve* la solution d'une diffi- » culté.

» *Trouver* se dit aussi de ce que plusieurs per- » sonnes cherchent; & *découvrir*, de celles qui » ne sont cherchées que par un seul. C'est pour » cela qu'on dit, *trouver* la pierre philosophale, » les longitudes, le mouvement perpétuel, & » non pas les *découvrir*. On peut dire en ce sens » que Newton a *trouvé* le systême du Monde, » & *découvert* la gravitation universelle; parce que » le systême du Monde a été cherché par tous les

» Philosophes, & que la gravitation est le moyen
» particulier dont Newton s'est servi pour y par-
» venir.

» *Découvrir* se dit aussi, lorsque ce que l'on cher-
» che a beaucoup d'importance ; & *trouver*, lorsque
» l'importance est moindre. Ainsi, en Mathéma-
» tiques & dans les autres sciences, on doit se ser-
» vir du mot *découvrir*, lorsqu'il est question de
» propositions & de méthodes générales ; & du mot
» *trouver*, lorsqu'il est question de propositions &
» de méthodes particulieres dont l'usage est moins
» étendu. On dit aussi, tel Navigateur a *découvert*
» tel pays, & il y a *trouvé* des habitans.

Il ne faut pas dire que les choses doivent être inconnues *aux autres*, pour les *découvrir* & pour les *trouver*. Je *découvre* mon chapeau que mes amis ont *caché* ; je le *trouve*, si un domestique l'a ôté de la place où je l'avois mis : or mes amis ou le domestique sçavoient où il étoit ; moi seul je l'ignorois. Le mot *découvrir* n'a ce sens que quand il est question de *découvrir* à quelqu'un ; & ce sens est étranger à *trouver*, car on ne *trouve* pas *à* quelqu'un.

Découvrir signifie à la lettre, comme on l'a vu dans l'article précédent, ôter de dessus une chose ce qui la couvre ; & *trouver*, c'est porter ses regards, mettre la main sur une chose qu'on ne voyoit pas. Ce mot vient du celte *trou*, demeure, habitation, & il marque l'action de parvenir au lieu, à la chose. Il revient au latin *invenire*, venir dans, parvenir à ; comme *découvrir*, au latin *detegere*, ôter le couvercle, la couverture, le *toit*.

On *découvre* ce qui est caché ou secret, soit au moral, soit au physique : on *trouve* ce qui ne tombe

Digitized by Google

pas de soi-même sous les sens, ou dans l'esprit. Ce que vous *découvrez* n'étoit pas visible ou apparent: ce que vous *trouvez* étoit visible ou apparent, mais hors de votre portée actuelle ou de vos regards. Une chose simplement égarée, vous la *trouvez*, quand vous arrivez à la place où elle est; mais vous ne la *découvrez* pas, car elle est manifeste & sans enveloppe.

La terre a, dans son sein, des mines & des sources, on les *découvre*; sur sa surface, des plantes & des animaux, on les *trouve*. On *découvre* un voleur qui se cachoit; on *trouve* un voleur qui fuyoit. Colomb & Cooke ont *découvert* de nouveaux Mondes ensevelis, pour le reste de l'Univers, dans un immense Océan: ils ont *trouvé*, dans ces contrées, un nouveau regne végétal, un nouveau regne animal, mais la même espece d'hommes.

Dans les contrées orientales que nous avons *découvertes*, je *trouve* par-tout des traces manifestes de la Religion Chrétienne, conservées sur-tout par l'Histoire des Religions de Sommonacodom, La, Fo, & Buds ou Xaca. A la premiere lecture d'un excellent ouvrage, vous y *trouvez* de grandes beautés; relisez-le avec soin, vous en *découvrirez* de nouvelles: il y a des beautés frappantes & des beautés cachées.

On *découvre* des conspirations, des conjurations, des trames secretes; & on ne les *trouve* point, parce qu'elles ne sont pas apparentes.

On *trouve* une personne chez elle, un ami à la promenade, des denrées au marché; & on ne les *découvre* pas, car ils y sont *à découvert*.

Les ruines curieuses d'Herculanum ont été *découvertes*; & on y *trouve* des monumens précieux

Digitized by Google

des Arts & de l'Hiſtoire ancienne de l'Italie. En *découvrant*, on *trouve* : on *trouve*, ſans *découvrir*.

On *trouve* quelquefois ſans chercher, car les choſes apparentes peuvent ſe préſenter d'elles-mêmes ; on ne *découvre* guere qu'en cherchant, car les choſes cachées ne ſe *découvrent* pas toutes ſeules.

Ainſi, en fait de ſciences, on *découvre* ce qu'il y a de plus caché, de plus profond, de plus abſtrait, de plus difficile, de plus impénétrable ; & on *trouve* ce qui eſt plus apparent, plus ſimple, plus facile, plus ſenſible, plus obvie. Voilà ſans doute ce qui a fait dire qu'on *découvre* ce qui a plus d'importance, & qu'on *trouve* ce qui en a moins. Les vérités capitales, profondes ou ſublimes, ſont les plus importantes ; car elles répandent une grande lumiere ; on les *découvre*. Des vérités particulieres, ſimples ou ſecondaires, n'ont pas la même utilité, car elles n'ont pas la même portée ; on les *trouve*.

Le génie, l'obſervation, la méditation, la ſagacité, la perſpicacité, *découvrent*. L'eſprit, la recherche, la réflexion, le raiſonnement, l'imagination, *trouvent*.

Le phénomene le plus commun fera peut-être *découvrir* au génie les myſteres les plus impénétrables de la Nature ; ainſi un fruit ſe détache de l'arbre ſous les yeux de Newton, & le ſyſtême du Monde eſt *découvert*. Un jeu du haſard a ſouvent fait *trouver* des inventions utiles : Métius, en chauffant des verres, regarde par haſard à travers, & les lunettes ſont *trouvées*.

Une grande vérité, ſelon la comparaiſon de Monteſquieu, reſſemble à une haute montagne de

Digitized by Google

laquelle on *découvre* d'autres montagnes, & derriere elles d'autres montagnes encore. *Cherchez, & vous trouverez* : cela s'entend sur-tout des vérités morales qu'il est nécessaire de connoître & de suivre dans la pratique.

La navigation aérienne (dont la gloire est due à MM. de Montgolfier) est une des plus étonnantes merveilles que l'homme ait opérées d'un coup de génie : elle promet de grandes *découvertes*. Mais il reste à *trouver* les moyens de diriger les aérostats (*a*) & d'en rendre l'usage facile : que de choses !

On *découvre* des principes, des loix, des mysteres de la Nature ; on *trouve* des moyens, des expédiens, des ressources.

Les grands principes du gouvernement social

(*a*) Je dis *aérostat*, au masculin, avec MM. les Commissaires de l'Académie des Sciences, & non *aérostate*, au féminin. Les Latins auroient dit *aerostatum*, chose, machine, ce qui se tient en l'air, s'y met en équilibre : mot composé d'*aer*, air, & du participe passif & neutre *statum*, arrêté, fixé, soutenu. Or cette terminaison neutre devient masculine en françois : ainsi de *dictum* nous avons fait *dit*, un *dit* ; de *factum*, *fait*, un *fait* ; de *statutum*, *statut*, &c. Nous dirons donc *aérostat* pour désigner la chose, la machine qui s'éleve & vole dans les airs. La terminaison masculine *at*, pour les substantifs, est aussi commune dans notre Langue que la terminaison féminine *ate* y est rare. La premiere sert à indiquer trois objets différens ; 1°. un office, 2°. une personne pourvue d'un office, 3°. une espece particuliere d'action ou son résultat, comme on le voit dans *Consulat*, *Prélat*, *attentat*, &c. En suivant le génie de la Langue, nous dirons *aérostation* pour désigner l'art, comme nous disons *navigation* : la *statique* particuliere à cet objet s'appellera *aérostatique* : la machine volante est un *aérostat*.

Digitized by Google

ſont tracés ſur toute la ſurface de la terre ; mais nos yeux s'étoient couverts d'épaiſſes ténebres, & il à fallu *découvrir* le ſecret de la proſpérité univerſelle que l'aveuglement nous déroboit. L'eſprit fiſcal avoit, depuis long-temps, *trouvé* & employé tant de moyens de nous éloigner des voies de la Nature, qu'il faut des prodiges pour y revenir.

*** L'uſage, fondé ſur le ſens étymologique de ces mots, obſerve particuliérement la diſtinction ſuivante. *Découvrir* ſe dit proprement des choſes qui exiſtent toutes formées ; & *trouver* ſe dit particuliérement des choſes dont il n'exiſte, à proprement parler, que des élémens ou des matériaux à combiner. Le mérite de *découvrir* eſt de lever les obſtacles qui empêchent de voir ou de connoître la choſe telle qu'elle eſt dans la Nature ou en elle-même. Le mérite de *trouver* eſt ſur-tout d'employer des moyens particuliers pour former la choſe qui n'exiſtoit pas, ou qui n'exiſtoit, s'il faut ainſi parler, qu'en puiſſance. Il faut de la ſubtilité, de la pénétration, de la profondeur pour *découvrir* : il faut de l'invention, de l'imagination, de l'induſtrie pour *trouver*. Les exemples rendront cette diſtinction plus ſenſible.

Hervé *découvre* la circulation du ſang ; Toricelli, la peſanteur de l'air ; Huyghens, l'anneau de Saturne ; Newton, la gravitation univerſelle : l'Allemand Herſchel vient de *découvrir* une nouvelle planete ; toutes ces choſes exiſtoient, mais cachées, & la *découverte* n'a fait que les mettre au grand jour. Mais la poudre à canon, l'Imprimerie, la bouſſole, le moyen de reſſuſciter les aſphixiques, le ſecret de s'emparer de la foudre

Digitized by Google

ou plutôt de la matiere fulminante & de la dissiper ; l'art de résoudre des vapeurs en pluie, en neige, en grêle, en givre ; les arts bienfaisans de suppléer à l'ouïe, à la parole, à la vue ; le don de la parole transmis à des automates, toutes ces curieuses créations de l'intelligence humaine ont été *trouvées* & non *découvertes* : elles n'existoient pas dans la Nature ; il a fallu *trouver* ces choses ou les moyens de les exécuter.

Ainsi l'on dit & l'on doit dire, *trouver* les longitudes, la pierre philosophale, le mouvement perpétuel, la quadrature du cercle, parce qu'il est là question de choses qui ne sont pas ; & c'est à l'esprit à les créer en quelque sorte : mais on dit & on dira *découvrir* de nouvelles terres, de nouvelles constellations, de nouvelles loix physiques, de nouveaux phénomenes, parce que tous ces objets existent indépendamment d'aucune opération de l'esprit.

La Géométrie a *découvert* les propriétés des différentes figures ; la Chimie *découvre* différentes propriétés des corps : ces propriétés sont dans les objets mêmes. Mais le Géometre *trouve*, par le raisonnement, la solution du problême ; le Chimiste *trouve*, par des combinaisons nouvelles, de nouveaux remedes : la démonstration & le remede sont le fruit de leur travail.

Archimede *découvre* qu'il y a de l'alliage dans la couronne d'or faite pour Hiéron. Au moment où il acquiert la preuve de la fraude, il s'écrie, en s'élançant hors du bain, *Je l'ai trouvé, je l'ai trouvé* : il a trouvé la solution du problême.

L'Argonaute Lyncée avoit, dit-on, *trouvé* le secret de *découvrir* les mines le plus profondé-

Digitized by Google

ment cachées dans les entrailles de la terre. On *trouve* un ſecret, c'eſt-à-dire, un moyen inconnu, comme, par exemple, les *lunettes* d'approche, & avec ce moyen, on *découvre*, on fait, &c.

Le Docteur Prieſtlei paroît avoir *découvert*, après les plus curieuſes recherches, la compoſition élémentaire de l'eau, & la poſſibilité de ſa tranſmutation en air : le procédé de la tranſmutation de l'eau en air & de l'air en eau, par le moyen de l'électricité, a été *trouvé* & exécuté en France.

M. Price ſemble avoir *découvert* un grand ſecret de la Nature, lorſqu'il a *trouvé* celui de faire de l'or, heureuſement trop cher pour de l'or.

C'eſt beaucoup que de *découvrir* des choſes utiles: ce n'eſt rien ſi l'on ne *trouve* pas le ſecret de les rendre communes & uſuelles. Le précieux livre que celui qui rappelleroit & conſerveroit la mémoire des *découvertes* dont on n'a pas recueilli les avantages, & les choſes *trouvées* qu'on eſt, tous les jours, obligé de chercher !

Nous *trouvons* les raiſons d'un fait ; & nous *découvrons* les cauſes d'un effet ; ces cauſes ſont réelles, ces raiſons ſont idéales. En deux mots, pour *découvrir*, il faut que la choſe ſoit ; elle eſt, puiſqu'elle eſt cachée. Mais il peut y avoir de l'*invention* à *trouver*, mot correſpondant au latin *invenire* : ce mot ſignifie proprement *parvenir à un but* ou *à un lieu* ; & l'on *parvient à ſon but*, lorſqu'on vient à bout de la choſe qu'on vouloit faire. On dit *découverte* ou *invention* d'une choſe *trouvée*, parce que *trouver* n'a point formé de ſubſtantif. S'il en avoit un, ce ſubſtantif déſigneroit en matiere de ſciences, une ſorte d'invention ou de création, une production de notre eſprit. Obſer-

Digitized by Google

vez que le mot *invention* ne se dit qu'en matiere d'art.

Je suppose que M. d'Alembert a voulu indiquer cette distinction, lorsqu'il a dit que nous *découvrons* ce qui est hors de nous ; & que nous *trouvons* ce qui est dans notre entendement : car cette idée, prise dans sa généralité, seroit évidemment fausse; parce qu'il est clair que nous *trouvons* hors de nous une infinité de choses, & que nous *découvrons* en nous des penchans, des mouvemens, des ressentimens cachés. Mais il est vrai, en fait de sciences, que ce que nous *découvrons* est une chose étrangere à nous, l'ouvrage d'autrui, une vérité de fait indépendante de nous ; & que ce que nous *trouvons* est notre propre idée, la production de notre esprit, l'effet de notre travail.

⁂ Enfin, il me paroît très-indifférent, soit pour *trouver*, soit pour *découvrir*, qu'une chose soit cherchée par une personne ou par plusieurs. Le Navigateur qui ouvrira le passage de la mer du nord, le *découvrira*, tout comme Magellan a *découvert* le passage du sud, quoiqu'on cherche le premier depuis deux siecles ; & l'on dit très-bien que Newton a *decouvert* le systême du Monde, après que tant de Philosophes l'ont eu vainement cherché. Un Artiste qui parviendroit à rendre le verre malléable, *trouveroit* certainement un beau secret, que d'autres le cherchent ou non : & l'on dit fort bien que Léibnitz & Newton ont *trouvé* de belles méthodes de calcul, sans égard à aucune sorte de concours. Je ne sçais sur quoi cette distinction peut être fondée.

Digitized by Google

Défenſe, *Prohibition*, *Inhibition*.

» Ces deux mots, *défendu*, *prohibé* «, dit-on dans l'Encyclopédie, » déſignent en général une » choſe qu'il n'eſt pas permis de faire, en conſé- » quence d'un ordre ou d'une loi poſitive; ils dif- » ferent en ce que *prohibé* ne ſe dit guere que des » choſes *défendues* par une loi humaine & de po- » lice. La fornication eſt *défendue*; & la contre- » bande *prohibée*, «. Obſervons qu'on dit, *un mariage fait à un degré prohibé* : cette *prohibition* eſt de diſcipline eccléſiaſtique.

La racine du mot *défendre* eſt *fend*, *phen*, *pen*, face, rencontre. La *défenſe* eſt l'action d'éloigner, de repouſſer ce qu'on rencontre, ce qui vient nous heurter, ce qui *offenſe*; auſſi *défendre* ſignifie-t-il protéger, garantir.

Prohiber & *prohibition*, *inhiber* & *inhibition*, ſont des compoſés du verbe latin *habere*, avoir, tenir. *Prohiber* ſignifie tenir en avant, au loin, & oppoſer une barriere, mettre un empêchement, défendre. *Inhiber* ſignifie avoir en, tenir en dedans, & retenir, arrêter, *défendre* avec menaces. Valla & pluſieurs Sçavans mettent entre les verbes latins *prohibere* & *inhibere*, cette différence, que le premier annonce une *défenſe* générale de faire, ſoit de commencer, ſoit de continuer; & le ſecond, la *défenſe* particuliere de continuer, de récidiver, de perſévérer.

La *défenſe* empêche donc de faire ce qui nuit ou offenſe; la *prohibition*, ce qu'on pourroit faire; l'*inhibition*, ce qui ſe fait irréguliérement. La *dé-*

Digitized by Google

fense a donc un motif déterminé par la valeur propre du mot, celui d'empêcher de nuire, d'offenser, de blesser : la *prohibition* n'indique, par la valeur du mot, aucun motif ; elle ne fait qu'éloigner, repousser, rejetter la chose : quant à l'*inhibition*, elle ne fait que déployer l'autorité pour retenir, & pour arrêter le cours d'une chose, contraire à un ordre établi.

On *défend* ce qui ne doit pas se faire, ce qui est mauvais. On *prohibe* ce qu'on pourroit laisser faire, ce qui étoit légitime. On *inhibe* ce qui ne peut pas se faire, ce qui n'est plus libre. Ce qui n'est pas *défendu* est permis ou du moins toléré : ce qui n'est pas *prohibé* est approuvé ou autorisé : ce qui n'est pas *inhibé* est reçu ou établi.

Dans l'usage, *défense* est le terme générique ; il embrasse toute sorte d'objets ; il appartient à tous les genres de style. *Prohibition* est du style réglémentaire ; il s'applique aux objets d'administration, de police, de discipline. *Inhibition* est du style de Chancellerie ; il s'emploie proprement dans le ressort de la Justice ; on le joint à *défense*, & avec raison, puisque la Justice n'est censée empêcher que ce qui est mal & déjà *défendu*.

Les Loix, les ordres quelconques, font des *défenses* : les Ordonnances, les Réglemens, font des *défenses* & des *prohibitions* : les Ordonnances, les Arrêts, font des *défenses* & des *inhibitions*.

L'autorité *défend*, comme elle ordonne : elle ne *défend* pas ce qui est bon & juste en soi, comme elle ne commande pas ce qui est injuste & inique. La Police *prohibe*, comme elle autorise : elle ne *prohibe* pas l'exercice d'un droit légitime, comme elle n'autorise pas la licence. La Justice *inhibe*,

comme elle maintient : elle n'*inhibe* point ce qui est conforme aux Loix & à l'ordre, comme elle ne maintient pas ce qui est contraire à l'ordre & aux Loix.

Le péculat, la concussion, les libelles, les duels sont *défendus* ; & de droit, ils doivent l'être : on ne dira pas qu'ils sont *prohibés*. La culture du tabac, le commerce du sel, la fabrication privée de la poudre à canon, l'introduction de certaines marchandises, sont *prohibés*, & en conséquence *défendus* ; ils ne sont pas toujours *prohibés*, & ils pourroient avec justice ne pas l'être. Il est fait des *inhibitions* à celui qui a frappé un Citoyen, pâturé dans son champ, attenté à son honneur, bâti sur son terrein, de continuer, de récidiver, en vertu d'un droit établi, d'une Loi existante : on ne dira pas dans ces cas-là *prohibition* ; parce qu'il s'agit d'arrêter le cours d'une chose déjà défendue, & que l'*inhibition* ne se fait qu'en conséquence d'une *défense* précédente : ainsi, par exemple, l'*inhibition* est la conséquence d'un privilége exclusif.

Déguiser, Travestir.

L'ABBÉ GIRARD distingue de la maniere suivante les participes *masqué*, *déguisé*, *travesti*.

» Il faut, pour être *masqué*, se couvrir d'un » faux visage. Il suffit, pour être *déguisé*, de chan» ger ses parures ordinaires. On ne se sert du mot » *travesti* qu'en cas d'affaires sérieuses, lorsqu'il » s'agit de passer en inconnu ; & c'est alors prendre » un habit connu & ordinaire dans la société, mais » très-éloigné & très-différent de celui de son état.

Digitized by Google

» On se *masque* pour aller au bal. On se *déguise* » pour venir à bout d'une intrigue. On se *travestit* » pour n'être pas reconnu de ses ennemis «.

Déguisement & *travestissement* sont ainsi traités dans l'Encyclopédie.

» Tous les deux désignent un habillement extraordinaire, différent de celui qu'on a coutume » de porter. Mais il semble que *déguisement* suppose une difficulté d'être reconnu, & que *travestissement* suppose seulement l'intention de ne » l'être pas, ou même seulement l'intention de » s'habiller autrement que de coutume.

» On dit d'une personne qui est au bal, qu'elle » est *déguisée*; & d'un Magistrat habillé en homme » d'épée, qu'il est *travesti*.

» D'ailleurs *déguisement* s'emploie quelquefois » au figuré, & jamais *travestissement* «.

M. Beauzée fait la note suivante sur cette derniere assertion.

» Il me semble toutefois que c'est par un tour » pareil de langage que l'on dit, *déguiser* ses pen» sées, ses vûes, ses démarches, la vérité ; & *tra*» *vestir* un ouvrage comme Virgile, la Henriade, » Télémaque ; ainsi *travestir* s'emploie au figuré » comme *déguiser* «.

Déguiser est formé de *guise*, mode, façon, maniere, allure ; & celui-ci est le theuton *weise*, qui a le même sens. *Travestir* est composé de *vestir*, *vêtir*, & du celte *tra*, qui signifie travers, de travers, d'une maniere opposée, en sens contraire.

Ainsi, *travestir* annonce rigoureusement & uniquement un changement dans les habits ou un *vêtement contraire au costume* ; tandis que *déguiser* souffre toute sorte de changemens, ou toute forme

Digitized by Google

contraire aux formes naturelles ou habituelles.

Il eſt donc faux que ces mots déſignent également un habillement extraordinaire, comme on le dit dans l'Encyclopédie, ou un changement dans les *parures* ou les habits, comme le dit l'Abbé Girard. Avec un ſimple changement d'habits caractériſtiques, vous n'êtes que *traveſti* : avec tout changement qui altere à un certain point vos formes ou vos traits diſtinctifs, vous êtes *déguiſé*. Vous *déguiſez* votre voix, votre démarche, vos traits, & vous ne les *traveſtiſſez* pas.

Déguiſer, c'eſt donc ſubſtituer aux apparences ordinaires & vraies des apparences trompeuſes, de maniere que l'objet ne ſoit pas, du moins facilement, *reconnu*. *Traveſtir*, c'eſt ſubſtituer au vêtement propre un vêtement étranger, de maniere que l'objet ne ſoit pas reconnu *pour ce qu'il eſt*.

L'Abbé & le Magiſtrat en épée ſont *traveſtis*; & on ne les reconnoît plus *pour ce qu'ils ſont, pour Magiſtrat, pour Abbé* : mais ils ne ſont pas, à proprement parler, *déguiſés* ; à leurs traits, on reconnoît également *qui* ils ſont, leur perſonne.

Dans le *déguiſement*, on a pour but de ne pas paroître qui l'on eſt, ou tel que l'on eſt ; on veut paroître *une autre perſonne* : dans le *traveſtiſſement*, on a pour but de ne pas paroître ce que l'on eſt ; on veut paroître un autre perſonnage.

L'Eſpion ſe *déguiſe* ; le Comédien ſe *traveſtit*.

Le fard eſt un *déguiſement* : on ne connoît, ou on ne reconnoît pas le vrai viſage de la femme fardée. La mode eſt un continuel *traveſtiſſement* : on ne reconnoît pas, dans le coſtume de la femme du jour, la femme de la veille.

Le Peintre qui n'exprime pas le caractere de ſes

personnages, les *déguise* : celui qui ne les revêt pas selon le costume, les *travestit*.

Le *travestissement*, lorsqu'il vous rend méconnoissable, devient *déguisement*. Vous vous *travestissez* pour passer au milieu des ennemis ou de gens qui ne connoissent pas votre figure ; il suffit que vous quittiez l'habillement ou le signalement de votre pays, de votre état, de votre condition : en vous *travestissant*, vous vous *déguisez*.

Pour n'avoir envisagé que l'application ordinaire du mot *travestir* dans le cas précédent, l'Abbé Girard a cru qu'elle donnoit la différence du mot, & qu'il ne s'employoit qu'en cas d'*affaires sérieuses*. On se *travestit* & on se *déguise* également pour son plaisir, son amusement, sa commodité, & pour des desseins importans ou graves. L'Acteur, qui, dans la même Comédie, joue plusieurs rôles, est souvent obligé de se *travestir* ; &, sous ses différens habillemens, le personnage qu'il représente est *déguisé* pour les autres personnages à qui il a affaire.

Quoi qu'on en dise dans l'Encyclopédie, *travestir* peut être aussi bien employé au figuré que *déguiser* ; mais il ne peut l'être aussi fréquemment, parce qu'il a un sens beaucoup plus restreint. *Déguiser* s'applique à tout ce qui cache, altere la vérité, la réalité : *travestir* ne peut être appliqué convenablement qu'à ce qui peut être représenté sous l'image de vêtement, comme à l'expression qui est le vêtement de la pensée, à l'emblême ou à l'allégorie qui est une draperie jetée sur la chose

Vous *déguisez*, en cachant la chose sous des apparences *trompeuses* : vous *travestissez*, en présentant la chose sous des apparences *singulieres*. Le

Digitized by Google

déguisement enveloppe l'objet d'un *voile épais* pour qu'il ne soit pas apperçu : le *travestissement* le montre sous un autre jour pour qu'il soit vu d'un autre œil.

Les anciennes Mythologies ne sont toutes que des *travestissemens* de la même Histoire, celle de la société naissante : mais peu à peu la superstition des Peuples & l'artifice des Pontifes couvrirent la vérité de tant de voiles & de mysteres, qu'elle devint impénétrable sous ces *déguisemens*.

Un bouffon *travestit* l'Iliade ou l'Enéide, en habillant & représentant leurs héros en Soudars ou en Faquins, sans leur ôter le fond de leur caractere, leurs noms, leurs traits distinctifs, & pour faire plaisamment jaillir leurs défauts & leurs fautes. Un hypocrite *déguise* si adroitement ses vûes & sa corruption, que même en s'avouant coupable, en s'accusant, en se condamnant, en allant au devant de la peine, il en paroît plus vertueux aux yeux de ses dupes.

L'Auteur qui s'approprie adroitement les pensées d'autrui, *déguise* ses larcins. Le Traducteur qui ne conserve ni la pureté, ni l'élégance, ni les mouvemens, ni les formes propres de l'original, *travestit* son Auteur.

Le Panégyriste qui ne sçait que louer, *déguise* vos défauts & vos torts : le Censeur qui se plaît à blâmer, *travestit* vos actions & vos discours.

L'incrédulité artificieuse *déguise* la doctrine & les preuves de la Religion, en *travestissant* le culte divin en ridicules momeries.

Le Flatteur est un ennemi *déguisé*. Le Parvenu est un Crispin *travesti*.

Au

Digitized by Google

Au demeurant, Au ſurplus, Au reſte, Du reſte.

» J'AI toujours regret «, dit Vaugelas à l'occaſion de la premiere de ces façons de parler, » j'ai » toujours regret aux mots & aux termes retran» chés en notre Langue, que l'on appauvrit d'au» tant ; mais ſur-tout je regrette ceux qui ſervent » aux liaiſons des périodes, comme celui-ci (*au* » *demeurant*), parce que nous en avons grand » beſoin, & qu'il les faut varier «. Il n'y a pas un Ecrivain qui ne partage ce ſentiment.

Ces différentes manieres de parler ſervent de tranſitions, pour paſſer d'une maniere marquée, à quelque trait remarquable qui forme ou amene la concluſion ou la fin d'un diſcours.

Au demeurant eſt propre à déſigner deux ſortes de rapports ; celui que les parties du diſcours ont entre elles, & celui qui ſe trouve entre les choſes mêmes. Son idée eſt certainement celle de *demeure*, d'arrêt, de ſtabilité. Ainſi, employée comme conjonction, cette façon de parler déſigne le réſultat, la concluſion, la fin, quelque choſe de définitif, ce ſur quoi l'eſprit, le diſcours s'arrête, ſe repoſe, demeure : comme liaiſon des choſes, elle déſigne ce que l'objet eſt en ſoi, dans le fond, à demeure, en ſomme, d'après, avec, ou malgré ce qu'on en a dit.

Marot donne de cette maniere le dernier coup de pinçeau au portrait de ſon Valet.

Sentant la hart d'une lieue à la ronde,
Au demeurant, le meilleur fils du monde.

Digitized by Google

L'un & l'autre rapports de cette façon de parler sont très-sensibles dans cet exemple. Si vous dites, après avoir donné des conseils à votre ami, *voilà mon avis* ; au demeurant, *c'est à vous à prendre une résolution* ; c'est la conclusion finale de votre discours, comme si vous disiez, *après tout, après tout cela*. Quand vous direz, *cet homme est rustique, emporté, bourru*, au demeurant *bon homme*, vous nous ferez entendre, qu'*au fond*, il est bon, qu'il a l'*ame* bonne, ou plutôt que, malgré ces défauts ou avec tous ces défauts, il n'en est pas moins bon.

Si le sens de cette maniere de parler avoit été bien connue, ou sa valeur mieux sentie, elle n'auroit pas éprouvé, après la plus grande vogue, un décri absolu, comme plusieurs Observateurs l'attestent ; non pas si absolu pourtant qu'elle ne soit encore restée dans le style familier : elle n'auroit pas été confondue avec *au reste*, qui annonce proprement le *reste* d'un discours, ou des circonstances particulieres qui tendent à compléter le récit ou la description de la chose, plutôt que la conclusion précise ou le dernier trait du tableau.

Au surplus suppose une série, une gradation, une cumulation de choses au dessus desquelles on en ajoute quelque autre, en outre, par réflexion, par complément, par surcroît. Ainsi, après avoir rapporté les nouvelles qui se débitent, & les raisons qu'il peut y avoir d'y croire, vous ajoutez qu'*au surplus*, vous ne les garantissez pas ; & que, sur le premier bruit qui se répand, il y a un immense avantage à parier contre. De même, lorsque vous avez bien examiné la justice d'une cause, &, ce qui est différent, les raisons d'attendre un jugement

Digitized by Google

favorable, vous conclurez qu'*au ſurplus* le plus mauvais accommodement vaut mieux que le meilleur procès.

D. Diegue, après qu'il a ſondé le cœur de ſon fils, expoſe l'affront qu'il a reçu, commande la vengeance, & pourſuit :

Au ſurplus, pour ne te point flatter,
Je te donne à combattre un homme à redouter.

M. de Voltaire a épargné ce paſſage que Vaugelas indique dans ſa cenſure de la phraſe adverbiale, avec tous les égards dûs à un homme tel que Corneille. Les Grammairiens ont remarqué qu'*au ſurplus* ne valoit pas mieux qu'*au demeurant* ; qu'il n'avoit jamais été du bel uſage, mais qu'il pouvoit être encore quelquefois employé.

Au reſte déſigne d'une maniere vague, ou ſans idée acceſſoire, ce qui *reſte* à dire, un point, une obſervation qu'il importe d'ajouter ou de rappeller, comme on le voit dans les exemples ſuivans.

Cet homme me donne des preuves fréquentes de ſa mauvaiſe volonté, quoiqu'il n'ait jamais eu qu'à ſe louer de moi : *au reſte*, que m'importe l'opinion d'un perſonnage que je mépriſe ?

Boileau, après avoir vanté, au nom de Longin, le merveilleux talent d'Hypéride à manier l'ironie, dit : *au reſte* il aſſaiſonne toutes ces choſes avec un tour & une grace inimitables. Madame de Sévigné, en rapportant ſa réponſe à des offres très-obligeantes de Madame de la Fayette, termine de la ſorte ſon récit : *au reſte* je lui donne ma parole de n'être point malade, de ne point vieillir, de ne point radoter, & qu'elle m'aime toujours malgré ſa menace.

Digitized by Google

Du reste differe d'*au reste*, selon Bouhours, en ce que ce qu'il annonce n'est pas du même genre que ce qui précede, & qu'il n'y a pas une relation essentielle ; au lieu qu'on se sert d'*au reste* quand, après avoir exposé un fait & traité une matiere, on ajoute quelque chose dans le même genre, qui a du rapport à ce qu'on a déjà dit. *Du reste* fait le même office que d'*un autre côté*, d'*une autre part*, avec l'idée particuliere de *reste* ; & il emporte une sorte d'exception, de modification, de contraste, d'opposition, entre ce qu'on dit, & ce qu'on veut dire. Je ne dirois pas avec cet Ecrivain, *cet homme est bizarre & emporté*, du reste *brave & intrépide*, parce que ces qualités ne contrastent pas : je dirois plutôt, *cet homme est insupportable par son humeur & ses prétentions* ; du reste *il a d'excellentes qualités. Je ne vous dis que ce que je ferois en pareil cas* ; du reste, *je ne vous donne pas le conseil de le faire. Alexandre étoit terrible, cruel, barbare dans la colere* ; du reste *doux & bon.*

Dénouement, Catastrophe.

NOUS considérons ces mots dans leur rapport commun avec la conclusion d'une action dramatique. Le *dénouement* défait le *nœud*, comme le mot le porte : la *catastrophe* fait la *révolution*, suivant le sens du grec καταστροφὴ, *subversion*, *issue*, &c.

Le *dénouement* est la derniere partie de la piece; la *catastrophe* est le dernier *événement* de la fable. Le *dénouement* démêle l'intrigue ; la *catastrophe* termine l'action. Le *dénouement*, par des déve-

Digitized by Google

loppemens successifs, amene la *catastrophe*; la *catastrophe* complette le *dénouement*. Le *dénouement* fixe le *cours* des choses; la *catastrophe* en change la face.

L'art est dans le *dénouement*; l'effet, dans la *catastrophe*. Le *dénouement* doit être rapide, sans que la *catastrophe* soit brusque. Le *dénouement* doit naître de l'intrigue même : la *catastrophe* doit sortir, comme d'elle-même, des mœurs & de la situation des personnages.

Si la *catastrophe* est nécessaire & par conséquent attendue, il faut cacher avec soin les moyens du *dénouement*. Le moyen employé dans *Héraclius* est adroitement enveloppé dans le caractere équivoque d'Exupere; & ce seroit en effet, comme on l'a dit, un chef-d'œuvre de l'art en ce genre, si jusqu'alors Léontine n'avoit tenu, seule & sans la participation d'Exupere, tout le fil de l'intrigue, pour l'abandonner au *dénouement*.

Le plus parfait *dénouement* paroît être celui où l'action se décide par une *catastrophe* qui, avec la plus forte vraisemblance, excite la plus vive surprise. Quoi de plus surprenant & quoi de plus vraisemblable, suivant la remarque de M. Marmontel, que de voir Cléopâtre se résoudre à boire la premiere dans la coupe empoisonnée, pour y engager, par son exemple, Antiochus & Rodogune? C'est-là vraiment un coup de génie.

On reproche à Moliere d'avoir trop négligé ses *dénouemens*. On pourroit reprocher à Racine d'avoir, dans plusieurs de ses Pieces, affoibli l'effet de la *catastrophe* en la transportant hors du théatre pour ne pas l'ensanglanter, selon le précepte d'Horace.

Digitized by Google

❊ Le mot *catastrophe* exprime proprement une funeste issue, une fin déplorable, un événement tragique, un *dénouement* malheureux.

Dénué, Dépourvu.

L'HOMME *dénué* est comme *nu*, laissé *nu*, mis à *nu*. L'homme *dépourvu* est non *pourvu*, mal *pourvu*, manquant de *provisions*. Le premier de ces termes marque donc à la rigueur la *nudité*, un dépouillement, ou plutôt une privation entiere & absolue : le second n'exprime, à la lettre, qu'un manque, ou une disette plus ou moins grande, par le défaut de *provision* ou de moyen. *Dénué* ne se dit qu'au figuré : *dépourvu* a les deux sens.

L'homme *dénué* de biens est dans la misere : l'homme *dépourvu* est dans le besoin.

La Bruyere nous présente souvent des personnes entiérement *dénuées* d'esprit ; c'est la sottise pure. Il est moins rare de voir des gens *dépourvus* de sens commun ; ce sens est peut-être moins commun que la déraison.

Un homme totalement *dénué* de mémoire ne lieroit pas ensemble deux idées : un homme *dépourvu* d'imagination n'obtiendra ni l'abondance ni la vive circulation des pensées.

Celui qui n'aime que soi, est justement *dénué* d'amis ; Narcisse s'aime sans rival. Celui qui n'en croit qu'à lui-même, sera *dépourvu* de conseils ; ses conseillers n'auront que son avis.

Le pauvre, *dénué* de ressources, sera malheureusement bientôt *dénué* de pudeur. Le Sauvage, *dépourvu* de prévoyance, se trouvera demain *dépourvu* même de hamac.

Digitized by Google

Tant que vous ne vous abandonnerez pas vous-même, vous ne ſerez pas *dénué* de ſecours : tant que vous n'aurez aucun reproche à vous faire, vous ne ſerez pas *dépourvu* de conſolations.

Le Sage des Stoïciens, quand il paroîtroit *dénué* de tout, ne ſeroit *dépourvu* de rien : ce Sage ſeroit la vertu elle-même, la vertu heureuſe par elle-même, qui ne ſe fait ni maux ni beſoins, & qui, en ſupportant les beſoins & les maux inévitables, s'affermit, s'agrandit, & ſe récompenſe. La Religion va plus loin.

Il faudroit voir un homme *dépourvu* de tout ce qui n'eſt pas à lui : il faudroit le voir *dénué* de tout ce qui n'eſt pas de lui.

* *Dénué* s'applique fort à propos à ce qui eſt propre, naturel, ordinaire à l'objet, comme le vêtement au corps. *Dépourvu* ſe rapporte particuliérement à tout ce dont on a beſoin ou coutume d'être *pourvu* ou de ſe pourvoir, de ſe prémunir, de ſe précautionner.

Un Poëme eſt *dénué* de coloris ; un diſcours eſt *dénué* de chaleur. Un Peuple eſt *dépourvu* de Loix ; une Place eſt *dépourvue* de munitions.

Vénus, dépouillée de ſa ceinture, eſt la beauté *dénuée* de graces. Les Dieux, ou les Vertus en perſonne, ne ſont jamais *dépourvus* de nectar & d'ambroiſie.

L'homme *dénué* de ſageſſe, eſt, ſelon la comparaiſon d'un Auteur Chinois, comme une armée *dépourvue* de Chef.

Combien de gens paroiſſent *dénués* de raiſon & de ſenſibilité, qui ne ſont que *dépourvus* de lumiere & de véritable inſtruction ? Quels crimes n'a pas

Digitized by Google

commis le fanatisme, qui n'est qu'erreur ? & par quelles mains ?

Au milieu de tant de Religions *dénuées* de toute vraisemblance, si elles sont prises à la lettre, & *dépourvues* de tout motif de créance, de quel œil le Philosophe contemplera-t-il celle qui, sans parler de sa sainteté & de ses autres titres, est appuyée d'un corps de preuves si convaincant, si harmonieux, si imposant, qu'il seroit le plus grand effort de l'esprit humain, si Dieu lui-même n'en avoit pas fourni la matiere ?

❊ *Dénué* demande nécessairement après lui un régime ; car il n'est figurément affecté à aucun sujet qui indique nécessairement un genre de privation. Mais *dépourvu*, au propre, laisse quelquefois son régime sous-entendu, à cause qu'il est assez annoncé par le sujet & par le reste de la phrase. Ainsi l'on dit fort bien, *un marché dépourvu*, *une maison dépourvue*, *une place dépourvue* ; parce qu'on reconnoît, sans autre explication, de quelles choses la place, la maison, le marché sont dégarnis. Ainsi la Fontaine dit :

> La Cigale ayant chanté
> Tout l'été,
> Se trouva fort *dépourvue*
> Quand la bise fut venue.

Je ne sçais pourquoi, avec des participes si usités, les verbes *dépourvoir* & *dénuer* ne sont pas dans la Langue ? Ont-ils moins de valeur ? auroient-ils moins d'utilité ? Le substantif *dénuement* n'est guere employé qu'en matiere de dévotion, pour exprimer le *renoncement* : pourquoi encore cette bizar-

Digitized by Google

rerie? Enfin *dépourvu* n'a point de substantif. Ne sembleroit-il pas que notre Langue, ou bien incomplette ou bien tronquée, commenceroit ou à se former ou à se détruire?

Dépravation, Corruption.

Depravatio, *depravare*, mots latins, sont formés de *pravus*, tortu, contrefait, mal fait, au physique & au moral; rac. orient. *rho*, qui n'est pas droit, qui est de travers; grec ῥαιβος, courbe, tortu. *Corruptio*, *corrompere*, autres mots latins, sont formés de *rumpere*, rompre, diviser, briser: rac, *rup*, rompu, fracassé, escarpé, mis par morceaux. Le composé *corrompre* marque l'altération, la désunion, la décomposition des parties.

Dépravation & *corruption* désignent le changement de bien en mal: mais le premier marque physiquement une forte altération des formes, des caracteres sensibles, des proportions naturelles ou régulieres de la chose; & le second, une grande altération des principes, des élémens, des parties, de la substance de la chose. La *dépravation* défigure, déforme, dénature: la *corruption* gâte, décompose, dissout. Cicéron dit (2. *de finib.*) que *depravatus* ne s'applique qu'à l'esprit & à l'ame: nous disons au physique *goût dépravé*, *dépravation de goût*, *d'humeurs*. La *dépravation* du goût donne de la répugnance pour les alimens ordinaires, & l'appétence de choses mauvaises & nuisibles. La *corruption*, au physique, produit un changement considérable dans la substance, & tend à la putréfaction ou à la destruction de la chose. Le

Digitized by Google

sens moral de ces mots suit leur sens physique.

La *dépravation* annonce proprement un défaut de régularité, de rectitude, d'ordre : les Latins, & en particulier Cicéron (*Acad.* 1) mettent en opposition directe, *rectum* & *pravum*. La *corruption* annonce un défaut de pureté & de *saineté* (*a*) : les Latins disoient, *nihil sanum*, & les Grecs οὐδὲν ὑγιὲς, pour exprimer l'extrême *corruption* des mœurs.

Ainsi, par la *dépravation*, vous marquez formellement l'opposition directe de la chose avec la regle, l'ordre, le modele donné : par la *corruption*, vous *désignez* la viciation, la détérioration de la chose, & une fermentation tendante à sa dissolution. La *dépravation* donne à la chose une direction toute contraire à celle qu'elle doit avoir : la *corruption* travaille à détruire les qualités essentielles qu'elle doit avoir. La *dépravation* est l'effet d'un vice, qui, par sa force maligne, dérange, détourne, pervertit, détruit les rapports nécessaires des choses : la *corruption* est l'effet du vice, qui, par son impur venin, souille, gâte, infecte, dissout les principes vivifians de la chose. Ce qui se *déprave*, perd sa maniere propre d'être & d'agir : ce qui se *corrompt*, perd sa vertu & sa substance. L'idée de *dépravation* est plutôt contraire à celle du beau, & l'idée de *corruption* à celle du bon. Comparez ensemble une personne très-contrefaite & une personne fort mal-saine, vous avez, dans

(*a*) Je hazarde ce mot, parce qu'il nous manque, & qu'il est en même temps nécessaire & propre pour exprimer la qualité de *sain*. Celui de *santé*, également formé du latin *sanitas*, a un sens particulier borné.

Digitized by Google

ces deux images, les différences distinctives de la *dépravation* & de la *corruption*.

Un jugement qui n'est pas droit, est *dépravé* : un jugement qui n'est pas pur, est *corrompu*. La force des inclinations déréglées & des penchans désordonnés, produit la *dépravation* des mœurs ; la fermentation immodérée des erreurs & des passions en produira la *corruption*. Il faut redresser ce qui est *dépravé* ; il faut purifier ce qui est *corrompu*. La *dépravation* exprime plutôt les déréglemens apparens & excessifs ; & la *corruption*, les vices internes & dissolus.

Les mœurs, dit Cicéron (*L. de Offic.*), sont *corrompues* & *dépravées* par l'amour des richesses. Port-Royal dit que Dieu a livré les Infideles à l'égarement d'un esprit *dépravé* & *corrompu*. Ces mots se lient ensemble sans pléonasme : ils se placent indifféremment l'un devant l'autre, parce qu'ils présentent deux images différentes ; l'une indique l'état d'une chose très-altérée dans sa substance, & l'autre, l'état d'une chose très-opposée à la régularité.

Massillon dit (*a*) : » Grand Dieu ! que le compte » des riches & des puissans sera un jour terrible, » puisqu'outre leurs passions infinies, ils se trouve- » ront encore coupables, devant vous, des *désor-* » *dres* publics, de la *dépravation* des mœurs, de » la *corruption* du siecle, & que les péchés du Peuple » deviendront leurs crimes propres «! Les désordres publics amenent naturellement la *dépravation* des mœurs ; & les *péchés*, ou les actions vicieuses, naissent de la *corruption*.

(*a*) Serm. *sur les vices & les vertus des Grands.*

Digitized by Google

Cet Orateur dit la *corruption* du siecle : Bossuet dit la *dépravation* du temps (*a*). La *corruption* annonce la profondeur des vices, & la *dépravation*, la grandeur des désordres.

C'est votre volonté *dépravée* qui autorise tout ce *déréglement* : à qui vous en prenez-vous, qu'à la *dépravation* de votre volonté ? . . . Lorsque notre *nature corrompue* avoit contracté des *ordures* infinies ; lorsqu'enfin notre *corruption* & nos maux étoient *incurables*, l'on nous a donné un Libérateur. *Godeau*, de l'Amour de Dieu.

Pascal, dans ses *Pensées*, oppose fort bien la *corruption* à l'innocence, en disant que ces deux états d'*innocence* & de *corruption* étant ouverts, il est impossible que nous ne les reconnoissions pas. Bourdaloue, prem. Jeudi du Carême, rapproche fort à propos les *désordres* privés de la *dépravation générale*, en disant que des personnes engagées autrefois, & peut-être encore à présent, dans des *désordres* honteux, deviennent, par la plus dangereuse hypocrisie, les plus éloquentes contre la *dépravation* des mœurs.

Fléchier dit que la *corruption* de la Cour s'établit enfin comme une politesse dans les Provinces : j'aimerois mieux dire la *dépravation de la Cour*, parce que ce mot est plus propre à désigner les formes sensibles, & que la politesse consiste dans des formes.

La *dépravation* est plus ou moins manifeste & révoltante ; la *corruption*, plus ou moins profonde & mortelle. Il reste quelquefois de la honte à *la*

(*a*) La postérité de Seth fut fidele à Dieu, malgré la *dépravation* du temps. *Disc. sur l'Hist. Univ.*

Digitized by Google

corruption ; mais la *dépravation* n'aura guere de pudeur. L'hypocrite ne paroît pas aussi *dépravé* qu'il est *corrompu* ; car il donne les formes de la vertu au vice.

Lorsque la *dépravation* est générale, une conduite *réguliere* paroît aussi étrange & aussi choquante, qu'une figure réguliere l'est aux yeux de ces Peuples qui s'écrasent le visage. Lorsque la *corruption* est générale, il est aussi difficile de se conserver *pur* au milieu du monde, que d'échapper à la contagion en vivant avec des pestiférés.

Selon la remarque de Pascal, quand tout se remue également, rien ne se remue en apparence, comme en un vaisseau. Quand tous vont vers la *dépravation*, nul ne semble y aller : qui s'arrête, fait remarquer l'emportement des autres, comme un point fixe. Quand vous respireriez au milieu de la société la plus pure, l'air le plus pur, lorsque tout semble respirer la vertu & l'inspirer, vous n'êtes pas à l'abri de la *corruption*, quelquefois si subtile qu'elle est insensible : ainsi la beauté, toute innocente qu'elle est, suivant la remarque de Fléchier, vous *corrompt*, sans même que vous vous en apperceviez.

Il résulte de ces observations une regle générale pour appliquer à propos l'un ou l'autre de ces termes jusqu'à présent peu entendus. *Dépravation* s'applique naturellement aux objets auxquels l'usage ordinaire joint les épithetes ou les qualifications de *droit*, *réglé*, *régulier*, *bien fait*, *bien ordonné*, *beau*, *parfait*, & autres idées analogues ; & *corruption*, à ceux auxquels il joint les qualifications de *sain*, *pur*, *innocent*, *integre*, *bon*, *saint*, & autres idées semblables.

Digitized by Google

Ainsi vous direz plutôt *dépravation d'esprit* & *corruption de cœur*, parce que nous disons plutôt, un esprit droit, bien fait, & un cœur pur, innocent. La *corruption* du cœur, dit Abadie, est la source de l'incrédulité : l'incrédulité est proprement une *dépravation d'esprit*. La *corruption des sentimens* produit la *dépravation des principes*; &, à son tour, la *dépravation* des principes produit la *corruption* des sentimens. Nous dirons la *corruption de la chair & du sang*, parce que nous disons une *chair saine*, un *sang pur*; & nous ne dirons pas la *dépravation de la chair & du sang*; car nous ne pouvons pas dire, une *chair droite*, un *sang juste*, puisqu'il ne s'agit point de leur conformation & de leur régularité. Nous dirons une *doctrine corrompue* par opposition à une *doctrine saine*. Godeau dit fort bien : Quel emportement, si ma volonté perdoit, par une nouvelle *dépravation*, la *droiture* dans laquelle vous l'avez rétablie ? puisque la *droiture* est l'opposé de la *dépravation*. On dit, en matiere d'Arts & de Belles-Lettres, la *dépravation* & la *corruption* du goût, parce que le goût a ses regles, qu'il est ou n'est pas conforme à l'ordre naturel, qu'il est réglé ou déréglé, & parce qu'on dit en même temps un *goût sain*, *bon*, *pur* : ainsi du reste.

Peut-être me suis-je trop appesanti sur cet article : mais sçavoit-on (je parle même d'une foule d'Ecrivains), sçavoit-on tout le travail qu'exige l'art d'écrire, dans l'état actuel de la Langue ?

Digitized by Google

Dépriser, *Déprimer*, *Dégrader*.

Dépriser, *priser* moins ou peu, mettre une chose au dessous du prix qu'elle a. De *prix*, nous avons fait *priser*, mettre un prix à la chose. *Dépriser* & *mépriser* sont les composés de ce verbe : *mépriser*, ne faire aucun cas ; *dépriser*, faire peu de cas, estimer la chose fort au dessous de ce qu'elle est estimée.

Déprimer, *presser* pour abaisser, pousser de haut en bas : ce verbe n'est point un composé de *primer*, car il signifie ôter, contester, refuser non pas seulement la *primauté*, la supériorité, l'excellence ; mais en général tout avantage dont on jouit dans l'opinion des autres. C'est le latin *deprimere*, composé de *premere*, presser, comme *opprimere*, *exprimere*, *imprimere*, &c. opprimer, exprimer, imprimer, &c. Il ne s'emploie que dans le sens figuré.

Dégrader, ôter un *grade*, rejetter dans un *degré* bas, un rang inférieur. *Grad* signifie marcher, avancer, du celte *vad*, *rad*, course, route. Le sens propre de *dégrader* est de destituer, de déposer une personne constituée en dignité. On dit *dégrader de noblesse*, *des armes*, &c. Il signifie aussi *détériorer*, laisser dépérir, &c.

On *déprise* une chose par un jugement défavorable, une offre désavantageuse, une estimation au rabais, qui la met fort au dessous de son taux, lui ôte beaucoup de son prix réel ou d'opinion, lui suppose une valeur inférieure. On *déprime* une chose par un jugement contraire à celui que les autres en portent, par des censures ou des satyres,

avec un dessein formé, une intention marquée de lui faire perdre la considération, la réputation, le crédit dont elle jouit, de rabaisser le mérite qu'elle a, de détruire la bonne opinion qu'on en a conçue. On *dégrade* une chose par un jugement flétrissant, avec une force, une puissance, une autorité qui la dépossede du rang qu'elle occupoit, la dépouille des titres ou des qualités qui l'élevoient à un ordre supérieur, lui ravit les distinctions qui la faisoient honorer.

Ainsi ces trois termes different, 1°. par la maniere dont le sujet agit, & le moyen qu'il emploie; 2°. par l'objet particulier qu'il attaque ou l'avantage qu'il conteste; 3°. par l'effet qu'il opere ou qu'il se propose de produire. Sous chacun de ces rapports, le dernier enchérit sur le second, & le second sur le premier. *Dépriser* indique une simple opinion dans la personne, le prix ou le taux de la chose, le rabais de ce prix : *déprimer*, une forte envie de nuire dans la personne, la bonne opinion établie de la chose, la destruction de cette bonne opinion : *dégrader*, une sorte d'arrêt ou une force majeure de la part de la personne, une distinction honorable dans la chose, la privation flétrissante de cet honneur. Dans ces explications, je dis *personne*, pour l'agent, le sujet agissant; & par le mot *chose*, j'entends également la personne.

Le Marchand qui *surfait* sa marchandise, se plaint que vous la *déprisez* par une offre inférieure. L'homme gâté par la *louange*, se plaint que vous le *déprimez* quand vous parlez de lui sur un autre ton. Le héros *couronné* par la cabale, se plaint que vous le *dégradez* quand vous touchez à sa gloire.

Le bon homme qui ne se connoît pas, se *déprise*.

L'homme

Digitized by Google

L'homme simple qui se voit exalté, se *déprime*. L'homme bas & vil qui n'a pas les sentimens, les mœurs, l'esprit de sa dignité, se *dégrade*.

Le sot orgueilleux *déprise* ce qu'il ne connoît pas. Les Barbares qui mirent en pieces l'Empire Romain, *déprimoient* les sciences & les arts, par ces mêmes raisons que des Philosophes modernes ont employées à les calomnier (*a*). Le nom Romain étoit alors si *dégradé*, si avili, que, dans la bouche de ces Barbares, c'étoit le nom collectif de toutes les injures & le reproche de tous les vices (*b*).

L'on croit souvent, ou l'on veut faire croire, dit Duclos, qu'on méprise certaines personnes, parce qu'on s'attache à les *dépriser* : je remarque, au contraire, qu'on ne *déprise* avec affectation que par le chagrin de ne pouvoir mépriser. La réputation n'est d'abord qu'un bruit mêlé des cent voix de la Renommée, qui *dépriment* ou exaltent, selon les goûts & les intérêts particuliers, jusqu'à ce que le Public, infaillible seulement à la troisieme génération, comme le disoit un fameux Critique, prononce, d'une voix unanime, son arrêt définitif. Si les usurpateurs, disoit Bouhours, étoient punis dans l'Empire des Lettres, il y auroit bien des gens *dégradés* du bel esprit.

Les Peuples mous & efféminés *déprisent* la force du corps ; aussi, après un mouvement impétueux semblable à celui d'un enfant en colere, leurs Hercules vont filer aux pieds d'Omphale. Les Princes ne sont jamais autant *déprimés* par les satyres,

(*a*) Voyez Procop. *de Bell. Goht.* l. 1.
(*b*) *Hoc solo . . . quidquid vitiorum est comprehendentes.*

Digitized by Google

que par les insolentes louanges qu'ils souffrent. Le Peuple Romain éclata de rire, lorsqu'il entendit Néron louer, quoiqu'avec tout l'esprit de Séneque, la prudence de Claude. Les Nobles ne seroient-ils pas *dégradés*, si l'on venoit à tirer au sort la Noblesse ? Que faites-vous donc, disoit un Chinois, en la transmettant des peres aux enfans ? Répondez-moi de faire couler la vertu dans les veines de votre postérité.

L'ingrat *déprise* les bienfaits ; le méchant *déprime* la vertu ; l'impie *dégrade* la Divinité.

Le vainqueur qui *déprise* les vaincus, *déprise* son triomphe. Le Sophiste qui *déprime* la Nature humaine, ne fait, sans le sçavoir, que *déprimer* les Gouvernemens. Le Prince qui *dégrade* ses Sujets, *dégrade* son Trône (*a*).

Annibal ne *déprise* pas Scipion, lorsqu'il se nomme parmi les premiers Capitaines, sans parler de son vainqueur; mais quel prix il met à la vertu de l'illustre Romain, lorsqu'il ajoute qu'il se seroit placé au dessus de Pyrrhus & d'Alexandre, s'il avoit triomphé de Scipion ! *Cicéron*, glorieux peut-être de ses services patriotiques, mais non certes des productions de son génie, ne *déprime* pas Démosthene : quelle gloire il lui rend au contraire, lorsqu'il lui emprunte le titre des harangues qui lui sont le plus cheres ; & qu'il répond que la meilleure des harangues de Démosthene, c'est la plus longue ! César ne *dégrade* pas Pompée ; mais plutôt, comme il l'honore, en relevant les statues renversées de ce grand homme ! & c'est par-là, sui-

(*a*) *La grandeur des Sujets fait la hauteur du Trône.*

Digitized by Google

vant la réflexion de Plutarque, qu'il affermit les ſiennes.

Il faut bien que ceux qui n'ont que des richeſſes ou des aïeux, *dépriſent*, pour leur conſolation, ceux qui n'ont que de l'eſprit & du mérite. Il faut bien que celui qui m'offenſe, me *déprime* & me calomnie, pour ſa juſtification. Il faut bien, pour ſa punition, que le Prince, qui eſt envieux de ſon Miniſtre, le *dégrade*.

Nous ſommes-nous bien aſſurés, lorſque nous *dépriſons* une choſe, que nous ſommes en état de l'apprécier? Vantez-vous, tant qu'il vous plaira, ſi vous avez grande envie qu'on vous *déprime*. Qu'un Pair, dit un Obſervateur Anglois, ſe transforme tous les jours en Jockey ou en Cocher, je crois que, s'il *dégrade* la Pairie, il ne *dégrade* pas ſa perſonne; mais qu'il ne fait que reprendre ſa forme, ſon rang, ſa place naturelle.

Qu'on vous priſe, qu'on vous *dépriſe*, fermez l'oreille, regardez à vos œuvres, & faites par elles votre prix. Lorſqu'une injure vous *déprime*, qu'eſt-ce qu'elle *déprime*? votre nom: vous ôte-t-elle votre vertu? êtes-vous vil, parce qu'un autre eſt méchant, ſot, ou fou? Mais un ſimple menſonge que vous proférez vous *dégrade*, *dégrade* votre caractere, en vous ſouillant de mauvaiſe foi ou d'infidélité: oui & non (*eſt*, *non eſt*), voilà la premiere qualité de l'homme, comme ſa premiere loi.

Je fais grand cas des talens que je ne vois *dépriſer* que pour de petits défauts. J'applaudis de tout mon cœur aux actions que j'entends *déprimer* ſur des intentions devinées. J'honore ſur-tout le Citoyen que je vois *dégrader*, parce qu'il ne s'eſt point avili.

Digitized by Google

Quand vous rencontrerez de ces gens qui *déprisent* les places, en tournant tout autour d'elles, souvenez-vous des personnes qui *déprisent* la marchandise qu'elles veulent acheter. Lorsque vous trouverez de ces Censeurs attentifs, comme s'ils étoient difficiles, à relever vos torts & à vous *déprimer*, rappellez-vous ces personnages contrefaits, si prompts à remarquer nos imperfections corporelles & à nous ridiculiser. Si vous tombez chez des hommes vraiment distingués dans leur ordre, & toujours entourés d'une cour de petits esprits ou de petites ames qui ne sont propres qu'à *dégrader* la même profession, n'oubliez pas ces Sultans joyeux & fiers de régner sur un troupeau de nains, de bouffons & d'esclaves qui représentent autour de lui l'humanité *dégradée*.

Pour *dépriser* l'objet qu'on estimoit beaucoup, ou estimer fort celui qu'on *déprisoit*, il n'y a souvent qu'à le posséder. Pour qu'on *déprime* la personne qu'on exaltoit, ou qu'on exalte celle qu'on *déprimoit*, elle n'a qu'à changer de fortune. Pour qu'un homme soit élevé aux plus grands honneurs, & pour qu'il en soit *dégradé*, il n'a qu'à être le même & de même dans divers temps ou dans divers lieux.

Désallier, *Mésallier*.

L'*Ami des hommes* a dit *désallier*, pour désigner le mariage ou l'alliance de deux personnes, qui, par leur état, leur éducation, leurs mœurs, & leurs manieres, ne se conviennent point, quoiqu'il n'y ait point entre elles cette disproportion de

Digitized by Google

naissance, de conditions, de prérogatives honorables, selon laquelle on se *mésallie*. Ainsi, suivant les exemples de l'Auteur, un homme de Cour & une fille de robe, avec l'esprit particulier de leurs familles & de leurs sociétés, & de même un homme de robe & la fille d'un homme de Cour, se *désallient*, sans se *mésallier*.

Désallier dit donc moins & dit autre chose que *mésallier*; & il mérite d'autant plus d'être reçu, que les occasions de l'appliquer sont plus fréquentes. *Dis* & *des*, dans la composition des mots, expriment la disconvenance, la diversité, l'éloignement; & *mis* & *mes* marquent le mal, la contrariété, l'opposition. Se *désallier*, c'est ne pas s'*allier* bien ou selon les convenances particulieres d'état & d'éducation; & se *mésallier*, c'est s'*allier* mal ou contre les regles de bienséance & d'honneur établies dans la société. Il y a de la sottise à se *désallier*, & de la bassesse à se *mésallier*. La prudence défend les *désalliances*; les *mésalliances* sont interdites par l'honneur. Quand c'est du fumier qui engraisse les montagnes, selon l'expression de Montesquieu, il y a *mésalliance*: quand c'est un morceau d'étoffe cousu avec un autre, selon l'idée d'Horace (*a*), c'est une *désalliance*.

Mais pourquoi restreindre l'application de ces termes à une espece particuliere ou de disconvenance ou de contrariété? Pourquoi ne se permettroit-on pas de les transporter, par analogie, à d'autres cas, comme dans les exemples suivans?

Des caracteres qui ne s'accordent pas ensemble,

(*a*) . . . . . . *Unus & alter*
Assuitur pannus.

se *désallient*. Des vertus se *mésallient* avec des vices qui les combattront toujours.

Il y a trop à parier que des gens qui ne songent pas à sçavoir s'ils se conviennent, se *désallient*; il est difficile de trouver deux personnes qui se *mésallient* plus qu'une vieille femme & un jeune homme.

Clarice se seroit excessivement *désalliée* en épousant Solmes, & horriblement *mésalliée* en épousant Lovelace.

Pourquoi, si j'ose encore proposer une question, pourquoi *mésallier* & *désallier* ne s'appliqueroient-ils aussi qu'à un genre d'alliance, au mariage exclusivement à tout autre genre d'alliance & de liaison intime, tandis que le verbe simple *allier* se répand sur tant d'autres sortes d'objets ?

Pourquoi, par exemple, ne diroit-on pas qu'un homme d'esprit, en société avec des sots, se *désallie*; & qu'une femme sage, en société avec des femmes galantes, se *mésallie* : qu'un grave Magistrat se *désallie* dans des sociétés dissipées, & qu'un Ecclésiastique se *mésallie* avec de jeunes libertins? Il seroit facile de trouver de meilleures applications, & je ne présente ces phrases que pour exemples.

Désapprouver, Improuver, Réprouver.

CES mots présentent des idées contraires à celle d'*approuver*, lat. *probare*, mais par une opposition graduellement plus forte. *Desapprouver*, ne pas approuver, n'être pas pour, juger autrement (*Des*, *dis*, *di*, diversement, autrement); *improuver*, être contre, s'opposer, blâmer, (*in*, contre); *ré-*

Digitized by Google

prouver, s'élever contre, rejetter hautement, proscrire, (*re* adversatif). *Improuver* signifie attaquer, combattre ; & *réprouver*, condamner, proscrire.

On *désapprouve* ce qui ne paroît pas bien, bon, convenable. On *improuve* ce qu'on trouve mauvais, répréhensible, vicieux. On *réprouve* ce qu'on juge odieux, déteſtable, intolérable.

Vous *désapprouvez* une maniere de penser, une maniere commune d'agir. On *improuve* une opinion dangereuse, une action blâmable. Dieu *réprouve* les méchans, les infideles.

On *désapprouve*, par un simple jugement, une voix, un avis. On *improuve*, par des discours, des raisonnemens, des impugnations ou attaques. On *réprouve*, par le décri, les condamnations, la proscription.

Aristide déclare que le dessein de Thémistocle seroit utile à la République, mais contraire au droit sacré des gens ; &, par ce simple jugement, il se borne à montrer qu'il le *désapprouve*. Thémistocle convient, par son silence, que son dessein peut être fortement *improuvé* : le Peuple le *réprouve* unanimement.

La liberté *désapprouve*, elle a droit d'opiner ; la raison *improuve*, elle a droit d'éclairer ; l'autorité *réprouve*, elle a droit de proscrire.

L'homme simple & modeste se contente de *désapprouver*. L'homme suffisant & ardent se hâte d'*improuver*. L'homme impérieux & immodéré ne sçait que *réprouver*.

L'esprit de contradiction *désapprouve*, si vous *approuvez*. La rivalité *improuvera* ce que vous recommanderez. La misanthropie *réprouveroit* ce que vous excuseriez.

Digitized by Google

Un Personnage sans lumiere & sans caractere, approuve & *désapprouve* de bonne foi la même chose, suivant l'avis de celui qui parle. Un Auteur qui manque de principes & de mémoire, *improuve* & combat dans un endroit ce qu'il avoit avancé & soutenu dans un autre. Le Peuple, changeant & effréné, *réprouve* & renverse ce qu'il avoit élevé & adoré la veille.

Dans les choses sans conséquence, il n'y a simplement qu'à approuver ou *désapprouver*. Dans les choses importantes, & pour la justice, il faut *improuver* avec force, mais avec la force de la raison. Dans la chose publique, & pour l'ordre essentiel de la société, il faut *réprouver* & proscrire selon le droit, & avec tout le pouvoir qui vous autorise.

Qui ne sçait pas suspendre son jugement, *désapprouve* selon son humeur ; c'est ce qui fait les gens à préjugés & à préventions. Qui ne motive pas son jugement, lorsqu'il est obligé de juger selon la Loi, s'expose, faute de se justifier ainsi, à se voir censuré & *improuvé* par le Public ; c'est ce qui empêche ou détruit la confiance. Qui n'a pas pour regle de ses jugemens les principes essentiels de la justice, *réprouvera* ce qui est juste en soi, comme il autorisera ce qui est injuste : c'est ce qui fait au Peuple une fausse conscience ; on lui ôte tout respect pour la Loi, malheur irréparable !

Celui qui se contente de *désapprouver*, ne tient pas beaucoup à son avis ou au desir de le faire valoir. Celui qui *improuve* sans nécessité, tient beaucoup à son sentiment, ainsi qu'à l'envie de le faire prévaloir. Celui qui *réprouve* avec énergie, tient beaucoup à son jugement, à la prétention ou au droit de faire valoir uniquement sa chose.

Digitized by Google

Désert, *Inhabité*, *Solitaire*.

Désert vient du latin *deserere*, délaisser, abandonner, négliger. *Inhabité* est l'opposé d'*habité*. *Solitaire* est formé de *solus*, seul. Ce dernier se dit des personnes comme des lieux : il ne s'agit ici que des lieux.

Le lieu *désert* est donc négligé ; il est vuide & inculte. Le lieu *inhabité* n'est pas occupé ; il est sans habitans, même sans habitations. Le lieu *solitaire* n'est pas fréquenté ; il est tranquille, on y est seul.

Le lieu *désert* est plus ou moins vaste ; le lieu *inhabité* est plus ou moins habitable ou inhabitable ; le lieu *solitaire* est plus ou moins écarté ou éloigné des habitations.

Il manque au lieu *désert* une culture (*a*) & une population répandue. Il manque au lieu *inhabité* des établissemens & des hommes fixes. Il manque dans un lieu *solitaire* du monde, de la compagnie.

Les landes sont *désertes*, les rochers *inhabités*, & les bois *solitaires*.

Vous trouverez dans des *déserts*, des familles, des peuplades, mais rares, pauvres, nomades, barbares. Vous ne trouverez dans les régions *inha-*

(*a*) Je dis une *culture*, car *deserere* est un composé de *serere*, orient. *zaro*, *sare*, semer, répandre. Le nom de *zarah* ou *sarah* donné à un grand *désert* de l'Afrique, est un nom générique qui signifie *désert*, lieu étendu, vaste, inculte, sauvage, à ensemencer ou à cultiver ; aussi définit-on, dans les Dictionnaires, le *désert* un lieu *inculte* & *inhabité*.

Digitized by Google

bitées, qu'une terre brute, ſauvage, ſans veſtige de ſociété, ſans aucun pas d'homme. Vous ne trouverez pas, dans des recoins *ſolitaires*, la foule des fâcheux, le bruit, la diſſipation.

On fuit dans les *déſerts* pour fuir la ſociété. On s'enfuira juſque dans des lieux *inhabités* pour ſe ſouſtraire à la perſécution. On ſe retirera dans un canton *ſolitaire* pour ſe délivrer du monde.

C'eſt une nouvelle vie, un nouveau monde; c'eſt l'homme ſauvage, la terre abandonnée à elle-même ; c'eſt l'affranchiſſement, l'indépendance qu'on cherche dans les pays *déſerts*. C'eſt la ſingularité, c'eſt un nouvel ordre des choſes, c'eſt un nouvel aſpect de la Nature qu'on va chercher dans une contrée *inhabitée*. C'eſt le repos, le calme; c'eſt la rêverie, la méditation ; c'eſt ſoi qu'on va chercher dans un aſyle *ſolitaire*.

A conſidérer d'en haut les immenſes *déſerts* du Nord, de l'Aſie Mineure, de l'Afrique, de l'Amérique, du Monde Auſtral, & de l'Europe même, on diroit que la terre commence à peine à ſe ſoumettre à la culture, & à ſe peupler. Suivez Cooke, Forſter, & leurs compagnons ou leurs émules dans leurs courſes vers le Pôle Auſtral, vous ne verrez en vous en approchant, au lieu de ce Continent promis, que les débris, pour ainſi dire, flottans d'une terre briſée, preſque tous *inhabités* & même inhabitables. Voyez comme les anciens Philoſophes inſtruiſent & s'inſtruiſent en ſuivant des promenades *ſolitaires*; vous ſongerez combien un air pur & une exercice modéré donnent à l'eſprit de vivacité & de liberté, tandis qu'il s'attriſte & languit dans le ſombre repos des bancs & de la clôture.

Que ne laiſſiez-vous dans les *déſerts* ces pieux

Digitized by Google

Solitaires, qui honoroient Dieu & servoient leurs semblables par des défrichemens & par toute sorte de travail ! Que ne les rejettez-vous dans des isles lointaines & *inhabitées*, avec des moyens de défendre leur vie contre une terre sauvage, après les avoir marqués d'empreintes ineffaçables, qui avertissent le genre humain de se méfier d'eux, ces misérables, que la Justice ne peut assassiner qu'en tremblant, & que l'humanité ne voit jamais périr qu'en frémissant ! Que ne réfléchissez-vous sur le sort affreux de ces Tyrans, qui, jusque dans le refuge le plus *solitaire* & le plus caché, jusque dans un lit entouré de barrieres, de pont-levis, de fortifications, comme celui d'Agathocles, tremblent cent fois plus encore qu'ils ne font trembler !

Dans un *désert*, dit Nicole, les hommes vains & ambitieux se chagrinent & s'ennuient, parce qu'il ne leur parle point d'eux-mêmes. Dans les lieux *inhabités*, les Citadins qui n'ont vécu que dans la foule, sont les animaux les plus timides, ils se sentent alors aussi foibles qu'ils le sont en effet. Dans un asyle *solitaire*, le méchant est moins tranquille que dans la presse du monde, il est seul avec lui, & ne sent que lui.

M. Pallas & ses Coopérateurs ont découvert, dans les *déserts* de la Tartarie, des Empires ensevelis ; & nous ignorons jusqu'au nom de ces Empires ! Serkick, modele de Robinson, *déserté* dans l'isle *inhabitée* de Fernandès, contracte avec diverses sortes d'animaux sauvages, la société la plus intime, la plus douce, & la plus sûre : quelles sont les ressources de l'homme ! Dioclétien sçait vivre dans une retraite *solitaire* ; & ce n'est que là qu'il se trouve heureux.

Digitized by Google

Désoccupé, Désœuvré.

Le ſens propre de ces mots eſt clairement déterminé par leur rapport manifeſte avec ceux de d'*occupation* & d'*œuvre*. L'homme *déſoccupé* n'a point d'occupation : l'homme *déſœuvré* ne fait œuvre quelconque. L'*occupation* eſt un emploi de ſes facultés & du temps, qui demande de l'application, de l'aſſiduité, de la tenue. L'*œuvre* eſt une action ou un travail quelconque qui nous exerce & ne nous laiſſe pas dans l'inaction. On eſt *déſoccupé* quand on n'a rien à faire, mais, à proprement parler, rien de ce qui occupe. On eſt *déſœuvré* lorſqu'on ne fait abſolument rien, même rien qui amuſe ; mais non, comme on le dit, parce qu'on ne veut rien faire, car c'eſt-là le propre du *fainéant*.

L'homme *déſoccupé* a du loiſir : l'homme *déſœuvré* eſt tout oiſif.

On eſt ſouvent *déſoccupé*, ſans être *déſœuvré*: L'homme actif & laborieux, quand il eſt *déſoccupé* ou ſans occupation, ne demeure pas *déſœuvré* ; il amuſe ſon loiſir par quelque exercice.

Madame de Sévigné dit d'un Miniſtre diſgracié, qu'il eſt *déſoccupé*, & qu'il commence à ſentir la vie & la longueur des jours. Si cet homme, au lieu de ſe faire des occupations, tombe dans une vie *déſœuvrée*, je vous le déclare, il eſt malade à mort.

Je comprends comment une perſonne, ci-devant eſſentiellement occupée, ſi elle eſt *déſoccupée* malgré elle, reſte abſolument *déſœuvrée* : ce n'eſt pas qu'elle ne ſçache que faire, mais elle ne ſçait.

Digitized by Google

que faire d'elle : le goût & la force de ses anciennes habitudes lui rendent tout autre travail insipide, & même impossible.

Il y a beaucoup de gens (je ne citerois pas pour exemple un certain ordre de femmes), il y a, dis-je, beaucoup de gens dont la vie est toute *désoccupée*, quoiqu'elle ne soit nullement *désœuvrée* : ils agissent, mais que font-ils ? Ceux qui ne sçavent pas employer le temps, le tuent, comme on dit.

La Bruyere dit qu'à la Ville, comme ailleurs, il y a une classe de sottes gens ; c'est celle des gens fades, oisifs, *désoccupés* : ils pesent aux autres. Le temps, dit-il encore, pese aux gens *désœuvrés*, & paroît court à ceux qui sont occupés utilement.

Je ne sçais si, dans une prison, ce qu'il y a de plus pénible, c'est d'être privé de sa liberté ; mais je crois que, ce qu'il y a de plus malheureux, c'est d'être *désœuvré*. Quel bien que de ne pas laisser ces malheureux *désoccupés*, & de les intéresser à ne pas l'être ?

Si l'on croit que ce soit vivre noblement que de ne rien faire, je conçois qu'il se trouvera beaucoup de gens noblement *désoccupés*. Si l'on croit que tous les moyens légitimes de gagner sa vie, ne sont pas légitimes pour tous ceux qui en ont besoin, je conçois qu'il se trouvera beaucoup de Peuple misérablement *désœuvré*.

Je dis aux gens *désoccupés* : Celui qui ne sçait pas s'occuper, use son intelligence & ses forces à ne rien faire ou à faire des riens. Je dis aux gens *désœuvrés* : Celui qui ne mange pas son pain à la sueur de son front, ne connoît pas le goût du pain.

Dans les lieux qui offrent beaucoup d'appât à la cupidité, il y aura beaucoup de gens *désoccupés*,

Digitized by Google

ou qui ne feront occupés qu'à courir çà & là pour voir passer la fortune, dans l'espérance qu'elle jettera peut-être sur eux un regard favorable. Dans ceux qui promettent sans cesse des amusemens & des dissipations, il y a toujours un monde de *désœuvrés*, qui, pour tout exercice de corps & d'esprit, vont & viennent.

Vous reconnoîtrez l'homme *désoccupé*, à un certain air de mal-aise & d'inquiétude : il semble chercher quelque chose qui lui manque. Vous reconnoîtrez l'homme *désœuvré*, à un certain air de langueur & d'inertie; il semble attendre quelque chose qui l'anime.

L'ennui est la peine de l'homme *désoccupé*; & l'oisiveté, la punition de l'homme *désœuvré*.

☼ Le mot de *désoccupation*, dit le Dictionnaire de Trévoux, s'applique à l'action de l'esprit comme à celle du corps; & celui de *désœuvrement* convient particuliérement à cette derniere sorte d'action. L'observation est juste, & c'est une conséquence nécessaire de notre distinction. Il suffit d'agir pour n'être pas *désœuvré*. Votre esprit est souvent *désoccupé*, quoique vous ne soyez pas *désœuvré*. L'ouvrier est *désœuvré*; l'homme studieux, *désoccupé*. Les exercices de l'esprit forment une *occupation*; une *œuvre* est une action ou un résultat apparent. Lorsqu'on fait une chose sans en être occupé, on est réellement *désoccupé* & non *désœuvré*. L'absence de tout travail méchanique rend l'homme de travail *désœuvré* & *désoccupé*. Le travail méchanique ne laisse pas l'esprit lui-même *désoccupé*; car l'ame, pleine de son objet, s'abandonne en quelque sorte aux mouvemens qu'elle regle & qu'elle

Digitized by Google

imprime au corps; & la pensée ne quitte pas la main.

Destin, *Destinée*.

Ces mots désignent, par leur valeur étymologique, une chose *stable*, arrêtée, fixée, ordonnée, statuée, déterminée d'avance; de la racine *st*, arrêter.

Par la terminaison du mot, la *destinée* annonce particuliérement la chaîne, la succession, la série des événemens qui remplissent le *destin*. *Voy. Hymen, Hyménée.* De la formation & du genre des mots, il résulte aussi que le *destin* est ce qui *destine* ou *prédestine*; & la *destinée*, la chose ou la *suite* des choses, qui est *destinée* ou *prédestinée*.

Le *Destin*, le plus grand des Dieux de la Mythologie Grecque, regle, dispose, ordonne d'une maniere immuable. La *destinée* est le sort réglé, disposé, ordonné par les décrets immuables du *Destin*. Le *Destin* veut, & ce qu'il veut est notre *destinée*. L'un désigne plutôt la cause, l'autre l'effet.

Les Parques, Secrétaires du *Destin*, suivant cette Mythologie, gravent ses décrets sur le livre des *destinées*, & ce livre est l'histoire préordonnée de l'avenir.

Le *Destin* est contraire ou propice; la *destinée*, heureuse ou malheureuse.

Tout cede au pouvoir du *Destin*, quoi qu'on puisse faire contre sa *destinée*.

Le Sage se soumet au *destin*, & remplit sa *destinée*.

Nous nous plaignons de notre *destinée*, & nous accusons le *Destin* de nos maux.

Digitized by Google

Le Soleil...... eut dessein autrefois
De songer à l'Hyménée.
Aussi-tôt on ouït, d'une commune voix,
Se plaindre de leur destinée
Les Citoyens des Etangs.
. . . .
Nous disons injure au sort :
Chose n'est ici plus commune.
Le bien, nous le faisons ; le mal, c'est la Fortune.
On a toujours raison ; le *Destin*, toujours tort. LA FONT.

Les anciens Philosophes entendoient par le *destin*, l'ordre, la série, l'enchaînement des causes, qui, en agissant les unes sur les autres, produisent des effets inévitables (*a*). Nous entendons principalement par *destinée*, l'ordre, la série, l'enchaînement des événemens qui déterminent la nature de notre sort.

Destin emporte une idée de fatalité, de nécessité, de prédétermination absolue, de force invincible. *Destinée* rappelle l'idée d'une vocation, d'une destination particuliere, d'une sorte de prédestination par laquelle nous sommes appellés à un tel genre de vie ou de sort.

Nous attribuerons au *Destin* ces effets nécessaires auxquels nous sommes inévitablement soumis, sans y avoir aucune sorte de part ; & à notre *destinée*, ces effets particuliers & remarquables, qui, sans être absolument dépendans de nous, n'arrivent pas sans nous, ou sans une coopération de notre part.

(*a*) Cic. de *Fato*. Tit. Liv. 25, 6, 8. Tacit. Ann. 6, 22, 3. Quint. Curt. 5, 11, 14.

Ainsi

Ainsi, selon les loix physiques inévitables, le *destin* de l'homme est de souffrir ; la *destinée* de tel homme est le malheur.

Le *destin* de l'homme est de mourir à chaque instant, & de perdre d'un instant à l'autre une portion toujours plus grande de sa vie. La *destinée* d'une foule de gens est de mourir sans avoir vécu, si vivre c'est penser & jouir de soi, comme disent Cicéron & Sallusste (*a*).

C'est le *destin* des Rois, ou une fatalité attachée à leur condition, de n'avoir point d'amis. C'est la *destinée* des Rois, c'est-à-dire, leur destination & leur office, de veiller pour que chacun dorme, d'agir pour que chacun se repose, de travailler pour que chacun jouisse (*b*).

Quelques-uns sont appellés à de hautes *destinées*, ce n'est pas à dire à des *destinées* plus heureuses. La loi commune du *Destin* mêle & confond également tous les noms, lorsqu'il s'agit de bonheur.

Les Loix sont le *destin* des Empires sous la sanction inévitable de la Nature : car la Nature, ministre incorruptible de la Providence, punit ou récompense par la force irrésistible des loix physiques de l'ordre, leur conformité ou leur opposition à ces Loix. Chaque Roi, selon ses vertus ou ses vices, fait la *destinée* particuliere à son regne par un nouveau cours d'événemens, mais toujours avec une grande subordination aux Loix établies, s'il y en a, ou s'il y en a au dessus de lui.

Humainement parlant, le caractere de chaque

(*a*) Cic. *Tusc.* 5, III. Sall. *Catil.* 2.
(*b*) *Consol. ad Polyb.*

homme fait son *destin*; & la conduite de chaque homme fait sa *destinée*. Je ne dis pas que chacun fasse les événemens de sa vie; mais chacun a sa maniere de prendre, selon son caractere, ceux qui arrivent sans nous; & la plupart des événemens arrivent & tournent pour nous ou contre nous, selon notre conduite.

Qu'on soit né d'un pere ou d'un autre, c'est, si l'on veut, l'ouvrage du *Destin*. Mais Alcibiade ne rougira pas des fautes du *Destin*; & il se fait, selon ses qualités & ses mœurs, une *destinée* ou glorieuse ou malheureuse.

Le *Destin* ne fait pas toute notre *destinée*; car notre *destinée* est, à proprement parler, la chaîne ou la somme des événemens qui caractérisent telle ou telle sorte de vie, heureuse ou malheureuse, singuliere ou commune, uniforme ou variée, &c.

> Le *Destin* se déclare; & [illegible]
> . . . . la loi de l'épée
> Justifiant César, a condamné Pompée.

Mais les *destinées* de Pompée & de César embrassent le cours entier de leur vie.

On dit, unir ses *destinées*, s'attacher à la *destinée* de quelqu'un, suivre sa *destinée*, finir sa *destinée*, &c.: toutes ces manieres de parler prouvent que la *destinée* a un cours, & qu'elle résulte d'une somme d'événemens, ainsi que je l'ai dit d'abord.

Enfin *destin* n'est communément employé que par les Poëtes, les Orateurs, & dans les genres où il est permis de créer des personnages allégoriques. *Destinée* est le mot du discours ordinaire. *Destin* rappelle toujours une philosophie profane & une fatalité qui ne s'accordent pas avec nos idées

Digitized by Google

chrétiennes; tandis que ces mêmes idées se concilient fort bien avec celles de *destination* & même de *prédestination*, qui distinguent la *destinée*.

Détail, Détails.

Tal désigne l'étendue, la grandeur, la forme, la coupe, la taille : de là *tailler*, couper, diviser, partager ; mot commun aux Langues du Nord & de l'Orient : de là *détailler*, diviser, séparer les parties d'un tout : de là *détail* ou division, énumération, distribution par parties, par le menu, par petites mesures, en petit. Le *détail* est dans l'usage, l'action de *détailler* ; il auroit mieux valu dire, selon l'analogie, *détaillement*. Nous disons au physique, *Marchand en détail*, *commerce en détail*, *vendre en détail*, par opposition à *Marchand*, *commerce*, *vendre en gros*. Si nous disons, *les détails du commerce*, *de la vente*, &c. ce mot désignera les particularités, les petits objets, les circonstances, par opposition aux grands objets, aux choses générales, aux opérations capitales.

Les Vocabulistes disent que *détail*, pour l'ordinaire, n'a point de pluriel. Bouhours applique même cette observation à son emploi figuré : on dit, *le détail d'une affaire*, c'est *un grand détail*, &c. sans pluriel. Cependant ce Critique ajoute qu'on peut dire, *les détails de plusieurs affaires*, *les détails de la finance*, &c. ; mais que le plus sûr est de dire, le *détail* de ces choses.

On dit incontestablement *détails* comme *détail* ; mais il en est de ces mots, comme de *ruine* & de *ruines* : le pluriel a un sens différent du sin-

Digitized by Google

gulier. La *ruine* eſt la deſtruction de la choſe ; les *ruines* ſont les débris de la choſe détruite. Le *détail* ou (comme on auroit dû dire pour lever toute équivoque) le *détaillement*, eſt l'action de conſidérer, de prendre, de mettre la choſe en petites parties ou dans les moindres diviſions : les *détails* ſont ces petites parties ou ces petites diviſions telles qu'elles ſont dans l'objet même. Si ces mots ſignifioient la même choſe au ſingulier & au pluriel, le pluriel préſenteroit diſtributivement ces diviſions que le ſingulier expoſe d'une maniere collective.

Vous faites le *détail* & non les *détails* d'une hiſtoire, d'une affaire, d'une aventure : vous en faites le *détail*, en rapportant, en parcourant, en préſentant les *détails* de la choſe juſque dans ſes plus petites particularités : vous n'en faites pas les *détails*, parce qu'ils exiſtent par eux-mêmes dans la choſe, indépendamment de votre récit. Le *détail* eſt votre ouvrage ; c'eſt votre récit *détaillé* : les *détails* ſont de la choſe ; ce ſont les petits objets ou les objets particuliers qu'on peut *détailler* ou conſidérer & employer en *détail*.

Il y a dans la Police, dans le commerce, dans le ménage, dans la finance, mille petits *détails*, mille petites affaires dont le *détail* ou l'expoſition détaillée n'auroit point de fin. Un Miniſtre s'occupe en gros ou en grand des affaires, ou des grandes affaires ; il laiſſe les *détails* ou les petites affaires, & les particularités des grandes affaires à ſes Commis : ſes Commis lui en font enſuite le *détail* ou le rapport.

La Police, dit Monteſquieu, s'occupe perpétuellement des *détails* (d'objets minutieux, de

Digitized by Google

petites affaires ; de choses courantes) ; les grands exemples ne sont pas faits pour elle. N'attendez pas, dit Saint-Evremont, qu'un ami vienne vous expliquer le *détail* de ses besoins (ou vous en faire au long l'énumération, l'exposition).

Jésus-Christ, dit un Orateur, s'est attaché à nous marquer les particularités du Jugement dernier, & tout en *détail* ; ces particularités sont les *détails* de la chose.

Ne vous chargez jamais d'un *détail* inutile ;
Tout ce qu'on dit de trop est fade & rebutant.

C'est à quoi nous invite Boileau. Il y a pour les récits, les descriptions, un grand choix de *détails* à faire. Hérodote, dit J. J. Rousseau, sans portraits, sans maximes, plein de *détails*, les plus capables d'intéresser & de plaire, seroit peut-être le premier des Historiens, si ces mêmes *détails* ne dégénéroient en simplicité... Plutarque excelle par ces *détails*... On a eu le courage de rendre la Vie de M. de Turenne intéressante par de petits *détails* qui le font connoître & aimer, &c. Dans toutes ces phrases, les *détails* sont des faits, des traits, des particularités de la chose ou de la personne. L'Auteur ne fait que les rapporter ou en donner le *détail*.

On examine une affaire en *détail* ; on l'examine dans tous ses *détails* ; vous examinez les *détails* de la chose ; mais vous n'examinez pas son *détail*. Par le *détail*, vous détaillez la chose ; par ses *détails*, elle est en elle-même détaillée. Il y a des opérations de *détail* : il y a la science des *détails*.

Cependant Bossuet dit : » Les histoires particu-
» lieres représentent la suite des choses arrivées à

Digitized by Google

» un Peuple dans tout *leur detail* «. Je crois qu'on aimeroit mieux lire, *représenter les choses en détail*, *ou dans tous leurs détails*. *Détail* annonce la maniere dont vous représentez les choses ; & *détails*, les choses mêmes que vous représentez.

Du reste, il n'est pas étonnant que ces deux mots soient quelquefois employés dans un sens identique : j'explique seulement dans quel sens ils sont mieux employés.

Quelquefois on dit indifféremment & bien *détail* & *détails*, mais sans que leur signification soit absolument la même, quoique les deux phrases reviennent à peu près à la même idée. Ainsi l'on dira, *voilà le détail*, ou *voilà les détails* de l'affaire : mais *détail* signifie proprement le récit détaillé que vous en avez fait ; & *détails*, ce que la chose avoit de plus particulier. Le *détail* & les *détails* seront également longs, agréables, intéressans, ridicules, &c. ; le *détail*, selon la maniere de le faire, ou même selon la nature des *détails* ; les *détails*, selon ce qu'ils sont en eux-mêmes. On dit *beautés de détail*, pour beautés qu'on trouve en détaillant, ou beautés de certains *détails* ; *esprit de détail*, ou propre à saisir & à régler les plus petits *détails*, &c. Quand même des locutions semblables seroient irrégulieres, dès que l'usage les consacre, elles sont précieuses à conserver, & par la variété qu'elles répandent dans le langage, & par la précision ou l'agrément qu'elles donnent quelquefois au discours.

Digitized by Google

Détroit, Défilé, Gorge, Col, Pas.

PASSAGES étroits. *Détroit* n'a point d'autre signification ; ce mot est le celte *streh, strih, stris*, estroit, étroit, strict ; verbe *strehen*, teuth. *stringen*, lat. *stringere*, étreindre, serrer, étrécir. Le *détroit* est, en général, un lieu serré, étroit, où l'on passe difficilement ; soit une mer ou une riviere resserrée entre deux terres, soit une langue de terre entre deux eaux, ou un passage serré entre des montagnes. Les *détroits* de Magellan, de le Maire, de Gibraltar, &c., sont des bras de mer. Les Termopyles, les Portes Caspiennes, les Fourches Caudines, sont des *détroits* entre des montagnes. Les Isthmes de Corinthe, de Panama, sont des *détroits* de terre entre deux mers.

Défilé vient de *fil*, *file*. C'est un lieu où l'on ne peut passer qu'à la *file*, à la suite les uns des autres ; un passage qui, comme le *fil*, a de la longueur sans largeur. C'est un terme de guerre. Dans les pays fourrés, montagneux, marécageux, il y a des *défilés* où les troupes ne peuvent se déployer, où elles ne passent de front qu'en petit nombre. On garde un *défilé* ; on s'engage dans un *défilé* ; on attend l'ennemi à un *défilé* ; on est pris dans un *défilé*.

Gorge signifie proprement l'entrée ou la partie du *gosier* que l'on voit quand la bouche est ouverte. Le *G*, son *guttural*, a servi, dès l'origine, à désigner la *gorge* de l'homme, & par analogie, telle autre capacité qui lui ressemble, &

qui conduit à un passage ou canal, tel que celui des alimens : ainsi l'on a dit la *gorge* pour l'entrée d'un passage dans des montagnes ou même entre deux collines. On dit *la gorge de Marly* : on n'entre dans la Valteline que par une *gorge* : la *gorge* n'est donc que l'entrée d'un passage étroit, entre des hauteurs, mais sur-tout des montagnes. Les Latins disoient, dans le même sens, *fauces*, *gorge*, & les Grecs πύλαι, portes : de là les *Portes Caspiennes*, *Caucasiennes*, *Ibériennes*.

Col désigne ce qui est long ou élevé comme une *colonne*; un support vuide, creux comme une tige; le *col* ou *cou* des animaux. Le *col*, en Géographie, est un creux ou un passage long & étroit, qui, comme le *cou* de l'homme, s'élargit dessus & dessous, à l'entrée & à la sortie; ou qui aboutit de chaque côté à des capacités plus grandes. On entre dans le *Col d'Argentiere*, pour passer de France en Italie. Par le *Col de Pertus*, dans les Pyrénées, vous allez déboucher dans la Catalogne. Le *Col* de Limon, dans les Alpes, est un passage pour se rendre dans le Comté de Nice. Le rapport du *col* avec les débouchés ou les issues, distingue ce genre de passage très-étroit.

Pas vient de *pa*, pied, marche. *Pas* est la marche, la démarche, l'enjambée ; & c'est aussi un lieu où l'on passe, & un passage étroit. C'est donc à ce mot qu'appartient proprement l'idée de *passage* ; mais le *passage* est difficile à passer ou facile à garder, soit sur mer, soit sur terre : il n'est pas long ; ce n'est, pour ainsi dire, qu'un *pas*, mais un mauvais *pas*, ainsi que l'exprime le *malpas* du Canal de Languedoc. On dit le *Pas de Calais*, le *Pas de Suze*, le *Pas de l'Ecluse*.

Ces explications rendent la différence des termes trop sensible pour que je m'y arrête plus longtemps.

Devancer, *Précéder*.

Devancer, aller avant, devant, en avant; (*anté*). *Précéder*, s'en aller, passer, (*cedere*, quitter, laisser une place), en avant, au dessus; *pré*, en avant, premiérement.

A l'égard de ceux qui vont à un même but, le premier de ces mots désigne une différence d'activité & de progrès; & le second, une différence de place & d'ordre.

Vous *devancez* en prenant ou gagnant les *devants*, pour gagner de vîtesse; vous *précédez* en prenant ou ayant le *pas*, de maniere à être à la tête.

Dans une marche militaire, les Coureurs *devancent*; les Chefs *précedent*. Pour un combat, les plus braves *précéderont*, s'ils sont libres; les plus ardens & les plus impétueux *devanceront* les autres.

Pour *devancer*, on va plus tôt ou plus vîte; on va plus vîte pour arriver plus tôt, ou pour aller plus loin. Pour *précéder*, on marche le premier, ou en premiere ligne; on marche le premier pour ouvrir la marche, ou pour frayer la route, ou par hasard.

Celui qui *devance*, se sépare des autres, s'en éloigne, & les laisse, tant qu'il peut, derriere lui pour les surpasser. Celui qui *précede* va avec les autres, marche de concert avec eux; ils viennent après lui, ou le suivent pour arriver avec lui.

Digitized by Google

Ainsi on dit figurément *devancer*, & non *précéder*, pour surpasser en mérite, en fortune, en talent. Le Disciple *devance* le Maître, & ne le *précede* pas.

On *devance* à la course, au concours ; & on emporte l'avantage, on remporte le prix sur ses concurrens. On *précede* dans une marche, dans une assemblée ; & on prend le dessus ou le haut bout, on a le pas ou la préséance.

Celui qui sçait mieux courir, *devance* son Compétiteur, & a le bénéfice. Celui qui de droit ou de fait est le premier en ordre, *précede* les autres, & a la primauté.

Celui qui prend le chemin le plus droit, *devance* celui qui court le plus vîte. Celui qui va tout doucement, sans s'arrêter, *précede* à la fin ceux qui marchent plus vîte, mais qui s'arrêtent. Cette derniere phrase ne désigne que le fait simple : l'autre marque un concours.

Il faut nécessairement *aller* avant ou devant pour *devancer* : il suffit d'*être* avant ou devant pour *précéder*. Dans une assemblée vous *précédez*, & vous ne *devancez* pas : du droit que vous avez de marcher avant les autres, résulte celui de siéger, d'être placé avant les autres.

Ainsi, *devancer* marque une supériorité de diligence, de vîtesse, de moyen, de succès ; & *précéder*, une supériorité de place, de rang, d'ordre, de prérogative.

✥ Lorsque ces mots marquent un rapport de temps, le premier désigne une antériorité d'action, de venue, d'arrivée, de succès ; & le second, une priorité d'existence, de possession, d'ordre :

celui qui a *devancé*, est venu avant : celui qui a *précédé*, a été auparavant.

Hésiode a *précédé* Homere ; il existoit avant lui. Sylla *devança* Marius dans la tyrannie ; il y vint avant lui, & l'emporta sur lui.

Les Grecs *devancerent* les Romains dans tous les genres d'arts ; les Poëtes ont toujours *précédé* les Orateurs.

Les Chinois ont *devancé* tous les autres Peuples dans l'usage de la boussole, de l'Imprimerie, de la poudre à canon. La fondation de leur Empire a *précédé* celle de la plûpart des Empires renversés depuis un grand nombre de siecles.

Dans tous ces exemples & les suivans, *devancer* désigne l'effet de l'activité, ou la rapidité des progrès ; & *précéder*, une simple préexistence, l'ordre des temps.

La nuit a *précédé* le jour. L'aurore *devance* le soleil.

Les Peuples qui jouissent d'un ciel serein, comme ceux de la Chaldée, ont *devancé* les autres dans l'observation des astres. L'usage de compter par nuits a *précédé*, presque par-tout, celui de compter par jours.

L'instinct *devance* la raison : le desir *précede* la jouissance.

Dans les ames bien nées, la vertu *devance* l'âge : chez les gens sages, la délibération *précede* toujours la détermination.

Les Portugais ont *devancé* les autres Peuples dans la découverte des terres inconnues ; la découverte de l'Amérique a *précédé* celle des Indes Orientales.

L'erreur *devance* la vérité ; tel est le cours ordi-

Digitized by Google

naire des choses. Le doute *précede* la science : tel est l'ordre naturel des choses.

☼ On *devance* toutes les fois qu'on vient avant : mais on *précede* sur-tout dans un emploi ; car *précéder* signifie *céder* la place, & on *succede* à celui qui *précede*. Nous mettrons en opposition nos *devanciers* avec nos *descendans*, & nos *prédécesseurs* avec nos *successeurs*. Nos *prédécesseurs* nous ont bien *devancés* ; mais ils nous ont *devancés* dans une possession, une jouissance, un exercice. Nos *devanciers* nous ont bien *précédés* ; mais, à proprement parler, ils nous ont *précédés* de temps, d'existence, de vie. Vous venez après celui qui vous a *devancé* ; vous prenez la place de celui qui vous a *précédé*. *Devancer* n'emporte alors que l'idée de gens qui, en différens temps, ont couru la même carriere ; & *précéder* désigne une succession de personnes qui, les unes après les autres, remplissent ou exercent le même office.

Devoir, *Obligation*.

» LE *devoir*, selon l'Abbé Girard, dit quelque » chose de plus fort pour la conscience ; il tient » de la Loi : la vertu nous engage à nous en ac- » quitter. L'*obligation* dit quelque chose de plus » absolu pour la pratique ; elle tient de l'usage ; » le monde ou la bienséance exige que nous la » remplissions.

» Il est du *devoir* des Conseillers de se rendre » au Palais pour remplir les fonctions de leurs » charges ; & ils sont dans l'*obligation* d'y être en

Digitized by Google

» robe. . . . On manque à un *devoir* : on se dispense d'une *obligation*. . . Il est du *devoir* d'un » Ecclésiastique d'être vêtu modestement, & il est » dans l'*obligation* de porter l'habit noir & le rabat. . . . Les Politiques se font moins de peine de » négliger leur *devoir*, que d'oublier la moindre de » leurs *obligations* ».

Cet article est copié dans l'Encyclopédie : il l'est deux fois dans le Dictionnaire de Trévoux, quoiqu'il contredise formellement les notions données dans ce même Dictionnaire.

Personne n'ignore qu'il y a des *devoirs de bienséance & d'usage*, comme il y a des *obligations morales & légales*. S'il y a *devoir*, il y a *obligation* : s'il y a *obligation*, il y a *devoir*. Il ne faut donc pas distinguer le *devoir* de l'*obligation* par les différentes sortes de *devoirs* & d'*obligations*.

On entend par *devoir*, dit Trévoux, ce à quoi nous sommes *obligés* par la Loi, par la Coutume, par la bienséance. Ainsi, on dit les *devoirs* de la vie civile, de l'amitié, de la bienséance.

Quelquefois on entend par *devoirs*, *ces bienséances arbitraires* dont chaque Peuple s'est formé un cérémonial à la mode. Dans le monde, dit Nicole, il faut satisfaire à une infinité de petits *devoirs* qui échappent à ceux qui agissent par humeur, &c. Enfin (& c'est toujours Trévoux), le *devoir* est proprement une action humaine, conforme à la Loi qui nous en impose l'*obligation*.

L'*obligation*, disent les mêmes Vocabulistes, est l'engagement où l'on est par rapport à différens *devoirs*, qui regardent la Religion, les mœurs ou la vie civile ; assujettissement où nous sommes de régler nos actions d'une certaine maniere. Il y a

Digitized by Google

des *obligations* de Droit-naturel, de Droit Civil; de Droit Divin, de conscience, d'honneur, &c.; les *obligations* des peres, des enfans, d'un Chrétien, &c. Les *obligations* humaines, dit Nicole, quand elles sont justes, deviennent des *devoirs* de religion. Il n'y a rien de plus fort à dire contre l'opinion hasardée de l'Abbé Girard.

Obligation vient de *lig*, *lac*, lier, enchaîner, lacet, piége; orient. *lak*, saisir; lat. *ligare*, lier; *lex*, loi, c'est-à-dire, *lien*. L'*obligation* tient essentiellement à la *loi*, par le sens comme par l'étymologie. *Obliger* signifie littéralement *lier tout autour*.

Devoir, verbe composé & contraire d'*avoir*, lat. *habere*, avoir, tenir, posséder. *De habere*, *debere*, *devoir*, c'est ne pas avoir sa liberté, être tenu de, avoir une dette. Le celte *dever* signifie *dette*, comme le latin *debitum*.

La Loi nous impose l'*obligation*; & l'*obligation* engendre le *devoir*. Nous sommes tenus par l'*obligation*, & nous sommes tenus à un *devoir*. L'*obligation* désigne l'autorité qui lie; & le *devoir*, le sujet qui est lié. Le *devoir* présuppose l'*obligation*. Nous sommes dans l'*obligation* de faire une chose; & notre *devoir* est de la faire: c'est l'*obligation* qui nous lie; c'est au *devoir* qu'elle nous lie.

Selon la définition de Puffendorf, une action humaine exactement conforme aux Loix qui en imposent l'*obligation*, c'est ce qu'on appelle un *devoir*. Ainsi le *devoir* est l'action conforme à l'*obligation* légale.

Wollaston établit que la Nature distinctive du bien, consiste dans la conformité entre les actes des hommes & la vérité des choses; il en con-

dun qu'il y a une *obligation* impérieuse de faire ce qui ne doit pas être omis, de s'abstenir de ce qui ne doit pas être fait ; & qu'ainsi le *devoir* de l'être intelligent & libre est de se comporter de maniere à ne contredire la vérité dans aucun de ses actes, ou autrement de traiter chaque chose comme étant ce qu'elle est.

Barbeyrac établit, pour principe de l'*obligation* proprement dite, la volonté d'un Supérieur dont on se reconnoît dépendant. Burlamaqui observe que la raison doit approuver & reconnoître le *devoir*, sans quoi il n'y auroit que violence.

L'*obligation* ne peut pas s'étendre au delà de l'autorité du Supérieur qui commande ; le *devoir*, au delà des facultés de l'inférieur à qui on commande. Il n'y a point d'*obligation*, si la chose n'a pu être ordonnée ; point de *devoir*, si elle ne peut être exécutée.

L'*obligation* suppose la liberté ; le *devoir* suppose le droit.

Nos *obligations* naissent de notre constitution même ; nos *devoirs* naissent de nos propres droits. Montesquieu dit fort bien que les Loix sont les rapports des choses entre elles : les *obligations*, déterminées par les rapports, ne tendent qu'à développer, appliquer, maintenir, concilier, perfectionner ces mêmes rapports pour l'intérêt propre & commun des choses ; & nos *devoirs*, comme nos droits, ne sont que l'application, le développement, le maintien, la conciliation de ces rapports pour notre intérêt propre qui produit l'intérêt commun, comme l'intérêt commun produit notre propre intérêt.

Le Philosophe de l'Antiquité qui a le mieux connu

Digitized by Google

& le mieux employé la vraie maniere d'instruire par une lumiere douce, pure, égale, & propre pour tous les esprits, quoique maître de jetter des éclairs & de lancer des foudres, Cicéron nous a tracé nos *devoirs* dans un intéressant Opuscule, mal à propos intitulé *des Offices* par ses Traducteurs; mais sans embrasser toute l'économie des relations de l'homme social, & sans remonter jusqu'aux titres primitifs de ses diverses *obligations*. Il étoit réservé à une Philosophie nouvelle de découvrir, dans l'ordre physique de la Nature, la source & la regle premiere de nos *obligations*, laquelle, par la double chaîne entrelacée des droits & des *devoirs*, conduit l'homme selon tous ses rapports, d'être moral, d'être social, d'être religieux, de pere, d'époux, de citoyen, de chef, de propriétaire, &c., jusqu'au faîte de la perfection & du bonheur, où l'homme social & la société puissent naturellement atteindre, & dans un parfait accord avec cette divine Philosophie, qui ajoute aux connoissances & aux moyens humains des lumieres & des secours surnaturels : & c'est ce qui a été exécuté par un digne Instituteur de ses semblables dans un nouveau Traité des *Devoirs*, imprimé en Italie, & presque inconnu dans le pays où il a été composé, pour être le catéchisme social de l'humanité.

Fin du Tome premier.

TABLE

Digitized by Google

Fautes essentielles à corriger.

Tome I.

Page 5, ligne 14, le mal & la misere à fol : est-ce à *s'avilir? lisez* le mal & la misere à foi : est-ce là *s'avilir?*

Page 42, ligne 26 & 27, on *se pique* aussi sans *s'affecter*, & on *s'affecte* sans *se piquer*, *lisez* on *se pique* aussi sans *affecter*, & on *affecte* sans *se piquer.*

Page 88, ligne 10, changé en *car*, *lisez* changée en *car.*

Page 196, ligne 3 & suiv. quand vous *hésitez*, quelque chose vous arrête ; vous ne *balancez* plus, &c., *lisez* quand vous *hésitez*, quelque chose vous arrête. Vous ne *balancez* plus, &c.

Page 127, ligne 1, étendue, *lisez* largeur, ainsi qu'à la ligne 2.

Page 236, ligne 7, la tête de son amant, *lisez* la tête d'un amant.

Page 255, ligne 32, alors vous diriez *au cas*, *lisez* alors vous diriez *en cas.*

Page 298, ligne 8 & suiv., pour vous habituer au *couvent* ; qui vous imposera pour loix les conseils de la perfection ? êtes-vous parvenu à ce goût, &c. *lisez* pour vous habituer au *couvent* qui vous imposera pour loix les conseils de la perfection, êtes-vous parvenu à ce goût, &c.

Page 324, l. 23 & 24, quel bien payeroit-il jamais un *remords? lisez* quel bien payeroit assez des *remords!*

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google


Digitized by Google